RAIRIE MEDICALE
CH. BOULANGE
l'Ancienne Comédie PARIS VI

11432/A

95250

Ex Libris filii Dumas
ellegevensis 1792

TRAITÉ
DES TUMEURS
ET
DES ULCERES,

Où l'on a tâché de joindre à une Théorie solide, la Pratique la plus sûre & la mieux éprouvée :

AVEC DEUX LETTRES,

I. Sur la Composition de quelques Remedes, dont on vante l'utilité, & dont on cache la préparation.
II. Sur la nature & le succès des nouveaux Remedes, qu'on propose pour la guérison des Maladies Vénériennes.

Par M. ASTRUC, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur Royal, & Médecin Consultant du Roi.

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

Du Fonds de CAVELIER.

A PARIS,

Chez MEQUIGNON aîné, Libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis la rue Haute-feuille.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

95250

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TRAITÉ DES TUMEURS.

LIVRE QUATRIEME.

Du Squirrhe, & des Tumeurs ſquirrheuſes.

CHAPITRE PREMIER.

Du Squirrhe.

DESCRIPTION.

LE SQUIRRHE a cinq caracteres qui lui ſont propres, & qui ſont par conſéquent comme autant de ſignes pathognomoniques.

I. Il eſt dur, rénitent, & réſiſte à

la preſſion beaucoup plas que les parties molles n'y réſiſtent, même quand elles ſont enflammées.

II. Il eſt indolent. Non-ſeulement on n'y ſent point de douleur quand on n'y touche pas; mais on n'y en ſent pas même quand on y touche & qu'on le preſſe.

III. Il ne change point la couleur naturelle de la partie qu'il occupe, laquelle ne paroît point altérée, ou qui ne l'eſt, qu'en ce qu'elle devient quelquefois un peu plus foncée, & comme rembrunie.

IV. Il n'eſt accompagné d'aucune chaleur particuliere; mais on y trouve la chaleur naturelle de la partie qu'il affecte.

V. Enfin, il ſe forme peu-à-peu par une *congeſtion* lente; & quoiqu'on s'en apperçoive quelquefois tout d'un coup, & comme par haſard, il n'en eſt pas moins vrai qu'il a été long-tems à ſe former.

Au reſte, il n'eſt point de partie molle dans le corps, qui ne puiſſe être le ſiége du ſquirrhe; mais l'expérience apprend qu'il eſt très-ordinaire dans

les parties glanduleuſes, ou dans les viſcères qui ſont au rang des parties glanduleuſes : qu'entre les glandes ou les viſcères glanduleux, ceux qui ſéparent des humeurs épaiſſes, comme les mammelles, le foye, les teſticules, la matrice, ſont les plus ſujets aux ſquirrhes : que les parties tendineuſes ou membraneuſes y ſont moins expoſées, quoiqu'elles le ſoient quelquefois : enfin, que les parties charnues & muſculeuſes le ſont encore moins que les tendineuſes.

Les Médecins Grecs ont appellé cette tumeur Σκίῤῥος, à cauſe de ſa dureté ; car *skirrhos* ſignifie proprement en Grec *un morceau de marbre*, *fragmentum marmoris ;* les Latins ont employé ce nom pour déſigner cette tumeur, & c'eſt d'eux que nous l'avons adopté.

DIFFÉRENCES.

ON diſtingue un aſſez grand nombre de différentes eſpéces de ſquirrhes, comme :

I. Le ſquirrhe *parfait*, qui eſt dur, rénitent, indolent, ſans chaleur & ſans

changement de couleur. Les Anciens l'appelloient ſquirrhe *légitime* ou *exquis*:

II. Le ſquirrhe *imparfait*, où il n'y a pas une rénitence parfaite, qui conſerve encore quelque ſentiment, quoique ſans chaleur & ſans altération dans la couleur. On l'appelle *illégitime* ou *commençant*:

III. Le ſquirrhe *carcinomateux*, ou dégénérant en cancer, dans lequel il ſurvient des élancemens, ſur-tout quand on l'a manié, & dont la figure commence à changer & à former des angles ou protubérances, comme on le verra dans le Chapitre du *Cancer*.

IV. Les ſquirrhes *phlegmoneux* ou *œdémateux*, dans leſquels le phlegmon ou l'œdême ſe trouvent joints au ſquirrhe dans un degré plus ou moins grand:

V. Le ſquirrhe *circonſcript*, quand le ſquirrhe eſt borné dans ſa circonférence; & le ſquirrhe *non circonſcript*, quand la dureté du ſquirrhe n'eſt pas bornée, mais finit en diminuant inſenſiblement:

VI. Le ſquirrhe *qui n'altere pas la couleur de la partie*; & le ſquirrhe *mar-*

bré, où la peau qui le couvre eſt parſemée de veines livides ou noires.

Causes.

Le ſquirrhe eſt produit par le ſéjour de quelque humeur qui non-ſeulement croupit dans la partie, mais qui s'y durcit.

Cette humeur ne ſçauroit être le ſang, parce que le ſquirrhe eſt ſans rougeur, & qu'il ne peut être produit que par une humeur capable de ſe durcir, ce qui ne convient point au ſang; parce qu'il arrive le plus ordinairement aux parties, où le ſang abonde le moins, comme aux mammelles, aux teſticules, &c. & qu'il arrive rarement aux parties où il abonde le plus, comme aux muſcles; enfin, parce qu'on ne trouve dans les ſquirrhes, quand on les ouvre après la mort des malades, rien qui annonce un amas de ſang.

Il reſte donc que le ſquirrhe ſoit cauſé par la lymphe, ou par les différentes humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles, qui ſe ſéparent dans les différens viſcères ou couloirs.

Cette conſéquence eſt exactement

vraie, tant pour l'un que pour l'autre membre ; & l'on doit distinguer le squirrhe, en squirrhe produit par les humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles, & en squirrhe produit par la lymphe. D'où il suit que tous les viscères sont sujets à deux sortes de squirrhes, au squirrhe *lymphatique*, & au squirrhe *récrémentitiel* ou *excrémentitiel.*

Mais ni la lymphe, ni les humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles ne peuvent point s'arrêter, s'épaissir, se durcir, pour produire le squirrhe, à moins qu'on ne suppose qu'elles sont déja si épaissies, qu'elles ne sont plus en état de couler comme à l'ordinaire.

Or les causes qui peuvent épaissir la lymphe, ou les humeurs récrémentitielles & excrémentitielles jusqu'au point de les rendre capables de produire des squirrhes, sont les causes suivantes :

1°. L'usage d'alimens grossiers, d'un suc épais & tirant sur l'acide :

2°. La vie oisive, sédentaire, &c. les noirs chagrins & la mélancolie continuée :

3°. Le froid extérieur qui augmente

l'épaiſſiſſement que les humeurs peuvent avoir déja contracté :

4°. Les levains étrangers capables d'épaiſſir les humeurs, & dont le ſang eſt infecté, comme le virus vérolique, ſcorbutique, écrouelleux.

Ces cauſes ſont toutes à la vérité des cauſes générales, qui agiſſent également ſur toutes les parties ; mais elles ſont enſuite déterminées à produire des ſquirrhes dans telle ou telle partie en particulier, par différentes circonſtances.

I. Par l'épaiſſiſſement particulier des humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles, qui appartiennent à tel ou tel viſcère. Ainſi la bile épaiſſie produit un ſquirrhe dans le foye : le lait grumelé cauſe des ſquirrhes dans les mammelles, ou dans la matrice : la lymphe de la rate trop épaiſſie, engendre le ſquirrhe de la rate ; la ſemence, celui des teſticules ; l'humeur pancréatique, celui du pancréas ; le chyle, celui des glandes du méſentere ; la lymphe, celui des glandes conglobées, &c.

Quoique ces humeurs viennent également toutes du ſang, il y a lieu de

ſoupçonner qu'elles s'épaiſſiſſent différemment, & que tel ou tel épaiſſiſſement du ſang donne lieu à l'épaiſſiſſement de telle ou telle humeur, & non pas de telle ou telle autre. Ce n'eſt qu'en admettant cette ſuppoſition, qu'on peut expliquer comment l'épaiſſiſſement du ſang qui ſemble être toujours le même, peut cauſer pourtant des embarras dans quelque viſcère, ſans que les autres s'en reſſentent.

II. Mais quand on refuſeroit d'admettre cette ſuppoſition, du moins faudroit-il convenir que la génération des ſquirrhes dans tels ou tels endroits, doit dépendre des accidens extérieurs, comme :

1°. Du froid où une partie ſe trouve particuliérement expoſée ; ainſi les glandes du cou ſont plus ſujettes à devenir ſquirrheuſes que celles des aiſſelles :

2°. De la ſituation des parties par rapport à la ſource du venin, qui épaiſſit l'humeur propre à ces parties ; ainſi dans le commerce avec les femmes gâtées, les glandes inguinales ſont les plus expoſées aux ſquirrhes ou *pou-*

lains ; ainſi dans les enfans infectés par des nourrices gâtées, les glandes parotides deviennent ſquirrheuſes plutôt que les autres glandes ; ainſi dans le cancer au ſein, les glandes axillaires ſont principalement attaquées :

3°. Des coups ou des contuſions, qui arrivent par accident, & qui occaſionnent un épanchement ou engorgement ; c'eſt ainſi que des ſquirrhes au ſein commencent ordinairement par quelque coup ou par quelque compreſſion.

4°. Des engorgemens qui ont précédé dans quelque partie, & qui en augmentant deviennent en fin ſquirrheux; c'eſt ainſi que les ſquirrhes au foye & aux autres viſcères, ſuccedent preſque toujours aux obſtructions de ces parties trop négligées, & que les ſquirrhes des amygdales commencent par des engorgemens de ces parties ſouvent réitérés :

5°. De quelque maladie antécédente ; c'eſt ainſi que les ſquirrhes des lévres, du nez, de la peau, arrivent ſouvent à la ſuite de quelque galle, ou de quelque dartre dans ces parties.

C'eſt ſur-tout à l'égard des ſquirrhes produits par la lymphe, qu'il faut avoir égard aux dernieres cauſes, pour expliquer comment la lymphe étant de ſoi homogène, produit néanmoins des ſquirrhes dans une glande plutôt que dans une autre.

SYMPTOMES.

I. LES ſquirrhes ſe forment peu-à peu par une congeſtion lente, pendant laquelle l'humeur qui les produit, ſe trouve ſi preſſée, ſerrée, entaſſée par le battement des artères voiſines & par la contraction ſyſtaltique des fibres où elle s'arrête, qu'une partie devenue ſquirrheuſe contient deux fois plus de matiere propre qu'elle n'en contenoit auparavant.

II. La peſanteur des parties ſquirrheuſes augmente à proportion de la quantité de matiere qui y eſt entaſſée. D'où vient que les parties ſquirrheuſes péſent deux fois plus ſous le même volume, ou ſous un volume peu différent, qu'elles ne péſoient auparavant.

III. La dureté & la rénitence des

ſquirrhes augmente à proportion que la matiere qui les forme, eſt plus preſſée, ſerrée, & entaſſée, & par-là mieux en état de réſiſter à la compreſſion.

III. Le ſquirrhe eſt indolent quand il ſe forme; parce que les filets nerveux diſtribués dans la partie, ne ſont expoſés ni à être irrités par aucune humeur âcre, puiſqu'il n'y en a point d'épanchée; ni à être tiraillés par aucune diſtraction violente, puiſque le ſquirrhe ne produit point de gonflement dans la partie, ou qu'en tout cas le gonflement qu'il peut produire, ſe fait ſi lentement qu'il ne peut cauſer de diſtraction ſenſible ſur les nerfs.

V. Le ſquirrhe continue d'être indolent quand il eſt formé; parce que les filets nerveux qui s'y trouvent, n'y ſont expoſés ni à aucune irritation, parce qu'il n'y a dans le ſquirrhe aucune humeur épanchée; ni à aucun tiraillement ou diſtraction, parce que le ſquirrhe conſerve le même volume ſans groſſir; ni à aucune compreſſion extérieure, parce que la dureté du ſquirrhe les en défend.

VI. Il faut pourtant obſerver que

dans les squirrhes même les plus invétérés & les plus parfaits, les nerfs continuent de recevoir les esprits animaux, & conservent leur sensibilité, comme on n'a que trop d'occasions de s'en convaincre quand ces squirrhes dégénerent en cancers.

VII. La rénitence & l'indolence ne sont parfaites que dans les squirrhes parfaits ou exquis, c'est-à-dire, dans les squirrhes où la matiere du squirrhe est parfaitement endurcie. Dans les squirrhes où l'endurcissement n'est pas si considérable, la partie squirrheuse cede plus ou moins à la pression, & par conséquent le squirrhe n'est pas parfaitement rénitent. Il n'est pas non plus parfaitement indolent, parce que les nerfs qui y sont distribués, sont exposés à quelque distraction, quand on comprime la partie.

VIII. Comme le squirrhe n'augmente pas le volume de la partie, les différens vaisseaux qui s'y distribuent n'en souffrent aucune compression ; ainsi le sang, la lymphe, les esprits animaux continuent de couler librement dans les parties squirrheuses par

les artères, les veines, les vaiſſeaux lymphatiques, les nerfs. Au cas même qu'il arrive dans le ſquirrhe quelque augmentation de volume, cette augmentation ſe fait ſi lentement, & par des progrès ſi inſenſibles, que la compreſſion que quelques-uns de ces vaiſſeaux en peuvent ſouffrir, doit être aiſément compenſée par la dilatation qui ſe fait en même tems dans les vaiſſeaux collatéraux voiſins, ce qui prévient toute interception dans le cours de ces différentes liqueurs.

IX. Par la même raiſon, quand le ſquirrhe d'un viſcere, du foye, par exemple, n'eſt que lymphatique, les canaux hépatiques qui ſéparent la bile, ne doivent être expoſés à aucune compreſſion, & doivent par conſéquent filtrer la bile comme à l'ordinaire, & la laiſſer couler dans le *duodenum*. Ainſi il ne faut pas être ſurpris s'il y a des ſquirrhes au foye ſans jauniſſe.

X. Ce n'eſt que dans le ſquirrhe récrémentitiel, par exemple, dans le ſquirrhe produit dans le foye par la bile, que les canaux hépatiques ſont obſtrués, que le cours de la bile eſt inter-

cepté, & qu'on eſt expoſé à une jauniſſe inévitable, ſi le ſquirrhe occupe tout le foye, ou du moins la plus grande partie.

XI. Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que dans le ſquirrhe, la chaleur de la partie ne doit point augmenter, ni la couleur naturelle en être altérée, puiſque le ſang n'y croupit pas, & qu'il continue d'y circuler à l'ordinaire.

XII. Mais ce qui eſt le plus important, il ſuit de-là que le ſquirrhe le plus parfait ne laiſſe pas de jouir de la vie, ou du moins de la vitalité. Quelque dure, quelque rénitente, quelque indolente que ſoit une partie ſquirrheuſe, le ſang, la lymphe, les eſprits animaux, & quelquefois même les humeurs récrémentitielles y coulent comme à l'ordinaire; la chaleur naturelle s'y conſerve : je vais plus loin encore, les oſcillations des vaiſſeaux & de toutes les parties ſolides y ſubſiſtent pour le moins autant que dans les os, leſquels vivent, de l'aveu de tout le monde. Les parties ſquirrheuſes, quand elles conſervent leur intégrité, conſerelles donc auſſi toute leur vitalité. Croi-

roit-on qu'une partie ſquirrheuſe que l'on porte quelquefois pluſieurs années ſans incommodité, fût auſſi morte qu'une partie ſquirrheuſe détachée du corps, & qui tombe en pourriture dans peu de jours ?

D'ailleurs, ſi les parties ſquirrheuſes étoient mortes, d'où leur reviendroit la vie, dont il eſt certain qu'elles jouiſſent, & dont elles ne jouiſſent que trop quand elles commencent à dégénérer en cancer, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

XIII. Lorſque le ſquirrhe a ſon ſiége dans une partie bornée & circonſcripte, comme dans une glande ou un corps glanduleux, il eſt lui-même circonſcript & borné, comme le ſquirrhe des mammelles, des parotides, &c. Au contraire il n'eſt point circonſcript, lorſqu'il occupe une partie où il peut s'étendre en diminuant, & de-là vient que les ſquirrhes de la peau ne le ſont preſque jamais.

XIV. Il y a des ſquirrhes, dont les progrès ſont plus prompts, & où les vaiſſeaux du ſang & ceux de la lymphe ſouffrent quelque compreſſion qui re-

tarde le cours de ces fluides, & ces squirrhes sont par cette raison accompagnés d'un peu de phlegmon ou d'œdéme, ce qui fait qu'on les appelle squirrhes *phlegmoneux* ou *œdémateux*.

XV. Le squirrhe vrai ou parfait ne peut point se dissiper par voie de résolution ; parce que la matiere qui le forme, ne peut jamais redevenir assez liquide pour être repompée, & que le battement des arteres & le ressort systaltique de la partie, sont trop foibles pour en procurer la résolution, quand même la matiere pourroit redevenir liquide.

XVI. Le squirrhe vrai ou parfait ne peut jamais venir à suppuration ; parce que les artères distribuées dans la tumeur squirrheuse, ne battent pas assez fort pour fondre la matiere qui le forme, & que quand leurs pulsations seroient encore plus fortes, cette matiere est si endurcie, qu'elle résisteroit à leur action, & ne se mettroit pas en fusion ou suppuration.

XVII. Le squirrhe vrai ou parfait ne tourne jamais en gangrene. Il n'y a dans le squirrhe parfait aucune hu-

meur épanchée qui puiſſe détruire les fibres de la partie ; aucun gonflement des vaiſſeaux qui puiſſe arrêter leurs oſcillations ; aucune tenſion dans la partie qui puiſſe en ſupprimer la contraction ſyſtaltique. Il ne peut point donc ſurvenir de gangrene, puiſqu'elle ne ſurvient jamais que par une de ces trois cauſes, comme on l'a vû ci-deſſus, *Livre* I. *Chapitre* III.

XVIII. Quand les ſquirrhes ſont commençans ou imparfaits, il arrive quelquefois, quoique rarement, qu'ils ſe diſſipent par réſolution ; qu'ils viennent à ſuppuration, ou qu'ils tournent en gangrene, ſur-tout s'ils ſont accompagnés d'un phlegmon ; parce qu'alors la matiere eſt moins dure & moins compacte, que les artères y battent plus fortement, que le ſang y croupit, que la tumeur eſt ſuſceptible de gonflement ; ce qui peut amener quelquefois la réſolution ou la ſuppuration, & attirer même la gangrene, comme on l'a vû ci-deſſus au *Chapitre* III. *du Livre* I.

DIAGNOSTIC.

I. ON reconnoît le ſquirrhe aux marques caractériſtiques qu'on en a données: la rénitence, l'indolence, l'abſence de chaleur & de rougeur dans la partie affectée, & la formation du mal par voie de congeſtion.

II. On reconnoît les différentes eſpéces de ſquirrhes par les ſignes qui leur ſont propres, & qu'on a expoſés :

1°. Le *parfait* ou l'*exquis*, ſi l'indolence ou la rénitence ſont abſolues & entieres :

2°. L'*imparfait* ou le *non exquis*, ſi la rénitence & l'indolence ne ſont pas abſolues :

3°. Le *carcinomateux*, s'il y a des élancemens dans la tumeur, des inégalités dans la ſurface, & des veines variqueuſes à l'entour :

4°. Le *phlegmoneux* ou *œdémateux*, s'il y a des ſignes de phlegmon ou d'œdême, joints avec les ſignes du ſquirrhe :

5°. Les *circonſcripts* & les *non circonſcripts*, ſuivant que les bornes du ſquirrhe ſont marquées ou non :

6°. Celui qui conſerve la couleur de la partie, ou celui qui eſt *marbré*, ſuivant l'état de la peau qui couvre le ſquirrhe.

III. Enfin, on reconnoît les cauſes du ſquirrhe par le rapport que fait le malade de ce qui a précédé; ſur quoi on peut aiſément conjecturer les cauſes qui l'ont pû produire, dès qu'on eſt inſtruit d'avance de la vraie *étiologie* du mal.

PROGNOSTIC.

I. LE ſquirrhe parfait ne peut ſe terminer ni par voie de réſolution, ni par voie de ſuppuration, comme on l'a déja dit. Il eſt donc incurable, & par conſéquent il eſt inutile, & même imprudent d'entreprendre de le guérir.

II. Le ſquirrhe imparfait peut quelquefois ſe réſoudre ou ſuppurer. Il peut donc être quelquefois guéri, mais difficilement, & toujours fort lentement. Encore même la ſuppuration des ſquirrhes imparfaits ne peut-elle jamais être ſalutaire, que dans les ſquirrhes extérieurs.

III. La difficulté & la longueur de

la guériſon des ſquirrhes imparfaits ; quand même elle eſt poſſible, répondent au degré d'endurciſſement de la matiere, & au volume de la tumeur.

IV. La guériſon du ſquirrhe imparfait n'eſt jamais ſans danger, parce que les fondans qu'on emploie, font ſouvent ſur le ſang & ſur les différens viſceres des effets funeſtes.

V. Il eſt même à craindre qu'on ne rende le ſquirrhe carcinomateux, en travaillant à le réſoudre, pour les cauſes qu'on verra dans le Chapitre ſuivant. Dans ce cas, dès que le malade reſſent quelque élancement dans la partie ſquirrheuſe, il faut abandonner abſolument tout uſage des remédes fondans & curatifs, & ſe réduire aux ſeuls palliatifs.

VI. Il ne faut jamais entreprendre la guériſon d'un ſquirrhe *noir* ou *plombé*, dont la ſurface eſt marbrée par des veines variqueuſes. On ne feroit que hâter la génération du cancer, dont ce ſquirrhe eſt menacé.

VII. Le ſquirrhe qui dépend d'humeurs viſqueuſes & peu ſalines, ſoutient mieux les remedes fondans, que

celui qui dépend d'humeurs âcres & salines, lequel devient bientôt carcinomateux par l'action des fondans.

VIII. A choses égales, le squirrhe extérieur est plus aisé à guérir que le squirrhe intérieur, parce que les topiques agissent sur le premier plus efficacement ; & en même tems il est moins dangereux, parce qu'en cas de suppuration on peut en vuider le pus.

IX. Le squirrhe lymphatique, tel que celui des glandes conglobées est ordinairement moins fâcheux que le squirrhe produit par des humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles, parce que la lymphe est pour l'ordinaire moins âcre & moins saline que ces humeurs.

Curation.

On vient de dire que le squirrhe parfait n'admet point de curation. On ne peut donc employer dans ce cas que la méthode palliative. A l'égard du squirhe imparfait, il peut tourner de quatre façons : 1°. Se résoudre & se dissiper : 2°. Venir à suppuration, & former un abscès : 3°. Se tourner en

cancer : 4°. Donner lieu à la fiévre lente, & faire périr le malade par la conſomption.

La *premiere* tournure eſt la plus ſalutaire. La *ſeconde* eſt tolérable dans le ſquirrhe externe, quoiqu'on ne doive point attendre de ſuppuration louable d'un ſquirrhe. Mais la *troiſieme* & la *quatriéme* ſont pernicieuſes, & il faut tâcher de les prévenir par toutes ſortes de moyens.

Ainſi il faut expliquer ici :

1°. La méthode la plus efficace & la plus sûre de réſoudre le ſquirrhe imparfait, ſi l'on croit qu'il puiſſe ſe réſoudre :

2°. La méthode de le faire venir à ſuppuration, quand il eſt externe, & qu'on ne peut pas réuſſir à le réſoudre :

3°. La méthode de remédier au danger de la conſomption ; car pour ce qui regarde la méthode de remédier au danger du cancer, il convient de la renvoyer au Chapitre ſuivant, où l'on parlera du Cancer :

4°. Enfin, la méthode de ſe conduire quand le ſquirrhe eſt parfait, & qu'on ne peut pas eſpérer de le guérir.

I. Pour entreprendre avec prudence la réſolution du ſquirrhe que l'on croit pouvoir réſoudre, il faut obſerver ſi la conſtitution du ſang eſt viſqueuſe & gluante, ou ſi elle eſt ſalée, âcre, muriatique.

Dans le *premier* cas, on peut employer d'abord les apéritifs & les fondans, en augmenter même la doſe par degrés. Tels ſont :

1°. Toutes les préparations *apéritives* de Mars, comme le ſaffran apéritif, le tartre martial ſoluble, le ſel de Mars, la teinture de Mars, les fleurs ammoniacales de Mars :

2°. Tous les ſels fondans, comme le ſel admirable de Glauber, l'*arcanum duplicatum* ou ſel *de duobus*, le ſel ammoniac, les fleurs de ſel ammoniac, le ſel de tartre, & les autres ſels fixes ;

3°. La plûpart des préparations de mercure, qui ne ſont point émétiques ni fortement purgatives, comme l'*aquila alba* ou mercure doux, la panacée mercurielle, & ſur-tout l'éthiops minéral par déflagration, qui n'eſt ni purgatif ni propre à exciter la ſalivation :

4°. Les gommes fondantes, comme la gomme ammoniac, le ſagapenum, le bdellium, la myrrhe, l'aloës, à des doſes modérées :

5°. Les parties des animaux chargées de ſels volatils, comme les cloportes ou millepieds, les viperes, les crapauds, &c. dont on prend la poudre, ou dont on fait des bouillons.

6°. On emploie ces remédes en opiates, en bols, en tablettes, ou en poudre, & on y joint l'uſage des bouillons ou apozêmes, faits avec les plantes apéritives, telles que les racines d'*eryngium* ou chardon-roland, de *bruſcus* ou petit houx, d'aſperge, d'arete-bœuf ou *anonis*, de perſil, de grande chélidoine, &c. & les feuilles de creſſon d'eau, de piſſenlit, de cerfeuil, de *cochlearia*, d'aigremoine, &c.

7°. Un des remedes des plus en uſage dans ces cas, eſt une poudre compoſée de vingt grains de poudre de cloportes, d'autant d'éthiops minéral, & de dix grains de diagrede ou ſcammonée préparée, qu'on donne tous les jours ou tous les deux jours.

8°. Si l'on n'uſe pas de tems en tems de

de cette poudre, il faudra mêler des purgatifs avec tous les remedes qu'on ordonnera, pour rendre ces remédes purgatifs de quatre en quatre, ou de cinq en cinq jours ; car il faut avoir attention quand on uſe de remédes fondans de purger le malade de tems en tems pour vuider l'humeur qui eſt fondue.

9°. Si le ſquirrhe eſt extérieur, on joindra aux remédes internes l'uſage des topiques réſolutifs, tels que les emplâtres de Vigo *quadruplicato mercurio*, de *diachylum cum gummi*, de *diabotanum*, de ciguë.

Les embrocations avec les huiles de vers de terre, des Philoſophes ou de briques, de ſavon, &c.

Les cataplaſmes avec la pulpe des racines de couleuvrée blanche ou bryoine, d'arum, d'ellébore noir, en prenant garde que ces cataplaſmes qui ſont un peu cauſtiques, ne cauſent point de cloches ou ampoules. L'application des boues des eaux thermales. Les fumigations avec le cinnabre & le ſtorax, ou avec le vinaigre dont on arroſe des

cailloux rougis au feu. Les frictions avec l'onguent Napolitain.

10°. A ces réſolutifs internes & externes il faut entremêler de tems en tems les émolliens & les relâchans, comme les bouillons de poulet ou de veau, le petit-lait, les fomentations avec le lait tiéde ; les cataplaſmes émolliens, les emplâtres de mucilages ou d'*Althea*, les bains dans la décoction de mauve ou de guimauve.

Dans le *ſecond* cas, c'eſt-à-dire, quand quand la conſtitution du ſang du malade eſt ſalée, âcre, muriatique, il faut employer les remédes fondans avec plus de circonſpection, & en adoucir l'action, en uſant de tems en tems de remédes purement délayans, humectans, tempérans ; comme les bouillons avec le poulet ou le veau, & les plantes rafraîchiſſantes ; les bains ou demi-bains domeſtiques tiédes ; le petit-lait ferré, les eaux minérales ferrugineuſes, & même le lait d'âneſſe ou de chévre.

II. Dans le traitement du ſquirrhe interne, il faut éviter avec ſoin de le mener à ſuppuration ; mais dans le

ſquirrhe externe il y a moins de danger, & lorſque le ſquirrhe prend cette tournure, on peut ſouvent en tirer avantage.

Ainſi, ſi la douleur, la chaleur, la rougeur du ſquirrhe annoncent un mouvement de ſuppuration, on n'a dans ce cas : 1°. Qu'à continuer les réſolutifs pour la déterminer & l'accélérer ; ou ſi l'on craint qu'ils n'échauffent trop, on n'a qu'à les mêler avec les émolliens qu'on a propoſés.

2°. Si l'inflammation étoit conſidérable, on ſaignera le malade une ou deux fois, du bras ou du pied, ſelon le ſiége du mal.

3°. S'il y a quelque mouvement de fiévre, on mettra le malade au bouillon & à la ptiſane.

4°. Quand la tumeur ſquirrheuſe s'amollit & donne des marques de ſuppuration, il ne faut point ſe hâter de l'ouvrir, que la fonte ne ſoit générale, ou du moins très-grande ; autrement il reſteroit des calloſités difficiles à réſoudre.

5°. Pour l'ouvrir, il vaut mieux employer la pierre à cautère que le fer,

ſi la nature de la partie le permet, parce que la pierre à cautère détruit une partie des calloſités, & fait une ouverture plus large & plus commode pour les pancemens.

6°. La tumeur étant ouverte, on la détergera, on fera venir des chairs bonnes & fermes; on détruira les calloſités qui pourroient ſubſiſter; & enfin on en procurera la cicatrice de la maniere qu'on l'a déja dit ci-deſſus, *Livre I. Chap. 2. des abſcès.*

III. Si l'on s'apperçoit qu'en travaillant à réſoudre le ſquirrhe, le malade maigriſſe, & que le pouls devienne plus fréquent & preſque fébrile; 1o. On abandonnera tout uſage de ſondans; & après avoir réitéré les remédes généraux, on mettra le malade à l'uſage des bouillons de poulet ou de veau, avec les plantes adouciſſantes & tempérantes, & quelques cuiſſes de grenouilles.

2°. On lui fera prendre du lait d'âneſſe, ſi la ſaiſon le permet, & même du lait de vache, mêlé à parties égales, avec de la décoction de chiendent ou d'orge.

3. On le mettra dans l'uſage des

demi-bains, ou même des bains entiers tiédes, avec l'eau de riviere pure, ou avec une décoction d'herbes émollientes.

4°. Dans l'été, on lui fera prendre des eaux minérales acidules très-légeres, mais diurétiques, comme les eaux de Forges.

5°. On le purgera de tems en tems, mais toujours avec des minoratifs; comme la manne, la caſſe, les tamarins, ſans aucun ſel, ni aucun purgatif réſineux.

6°. Si le pouls reſtoit vif, & qu'il y eût des bouffées de chaleur, on feroit quelques ſaignées de huit onces au plus, & de loin en loin.

7°. On lui preſcrira un régime exact qui doit ſe réduire au potage & aux farineux, & où l'on doit interdire l'uſage de la viande, du vin, du caffé & du chocolat.

8°. Enfin, on tâchera de procurer du ſommeil, ou du moins du repos pendant la nuit, par un uſage modéré des calmans, ou ſeuls, ou mêlés avec une émulſion cuite.

IV. Enfin, pour retarder les progrès du ſquirrhe parfait, qu'on ne peut pas eſpérer de guérir, & en prévenir les ſuites, autant qu'on peut, il faut, 1°. Employer d'*un côté* quelques apéritifs; mais choiſir les apéritifs les plus doux & les moins incendiaires, comme le tartre martial ſoluble, le diaphorétique minéral récemment préparé, & même la poudre de cloportes; & de l'*autre*, répéter ſouvent l'uſage des délayans, des humectans & des adouciſſans qu'on vient de propoſer, ſur-tout du lait, ſi l'eſtomac peut le ſoutenir.

2°. Joindre à ces remédes un régime exact, où l'on ne ſe permette que des alimens doux, faciles à digérer; où l'on ne boive point de vin, ou du moins, où l'on n'en boive que peu; où l'on évite les paſſions de l'ame, les exercices du corps trop violens, les veilles, &c.

3°. A l'égard des topiques, on n'en employera aucun, & c'eſt ordinairement le parti le plus sûr; ou l'on n'employera que des relâchans ou des fondans très-doux; comme le cérat de

Galien, l'emplâtre de mucilages, ou, au plus, un emplâtre fait de parties égales de *diabotanum*, d'emplâtres de *mucilages*, & d'emplâtre de *mélilot*, mêlés enſemble.

CHAPITRE SECOND.

Du Cancer.

DESCRIPTION.

LE CANCER eſt un ſquirrhe devenu douloureux par des progrès ſucceſſifs, à peu-près dans l'ordre ſuivant.

1°. Le ſquirrhe change de figure, s'élargit ou s'allonge, devient pointu, inégal, anguleux, ſans aucune cauſe manifeſte.

2°. Dans le même tems il devient douloureux, quand on le manie; quelquefois même il eſt ſujet à des élancemens, pour peu qu'on s'échauffe ou qu'on ſe fatigue.

3°. La couleur extérieure de la peau qui couvre le ſquirrhe, change auſſi peu-à-peu, & devient par degrès brune, marbrée, plombée, & le ſquirrhe paroît enfin entouré de groſſes veines noires, qui reſſemblent en quelque façon aux pieds d'un cancre; d'où vient

qu'on a donné en Grec à cette tumeur le nom de Καρκίνος & de Καρκίνωμα, & en Latin celui de *Cancer*.

4°. Le squirrhe, ou pour mieux dire, le cancer continue de grossir, & de jour en jour devient plus difforme, plus douloureux, plus livide.

5°. Un des angles ou pointes du cancer s'éleve sous la peau, la tend, la rend lissée, unie, luisante, rouge par le bout.

6°. C'est à cette pointe qu'aboutissent la principale douleur & les élancemens, & tout le mal y paroît être concentré : dans cet état, le cancer peut être regardé comme un cancer *confirmé*, mais *occulte*.

7°. La peau, à force d'être tendue, se gerse, se crevasse, se coupe ; & de ces gersures ou crevasses, il suinte une sérosité ichoreuse & purulente, qui entame peu-à-peu le corps du cancer ou tumeur chancreuse.

8°. Dès que le cancer est entamé, ses bords se replient, se gonflent, s'élevent, & s'ouvrent de plus en plus ; dans cet état le cancer s'appelle *Cancer ouvert*.

9°. Les élancemens & les douleurs vont toujours en augmentant, de même que l'ouverture ; & le cancer, au lieu d'un pus légitime, ne fournit qu'une ſanie âcre & purulente.

10°. Il pullule continuellement du corps du cancer ouvert, ou des bords de ſon ouverture, des chairs qui ſe multiplient par une eſpéce de végétation, qui tombent bientôt en bave & pourriture, mais qui ſe renouvellent tous les jours en abondance.

DIFFÉRENCES.

ON diſtingue les cancers en différentes eſpéces :

1°. Par rapport à l'état ; en cancer *occulte* qui n'eſt pas encore ulcéré, & en cancer *ouvert* qui eſt ulcéré.

2°. Par rapport aux progrès ; en cancer *commençant*, quand les élancemens ſont médiocres & rares, & les inégalités légeres ; & en cancer *confirmé*, quand les élancemens, les inégalités & le changement de couleur ſont conſidérables.

3°. Par rapport à la qualité ; en cancer *malin* qui eſt accompagné d'une

grande douleur ; & en cancer *benin*, où les douleurs ſont plus ſupportables.

4°. Par rapport à la cauſe qui le produit ; en cancer de *cauſe interne*, lequel vient du vice du ſang, ſans aucune cauſe externe qui y ait donné lieu, ou du moins avec une cauſe externe très-légere ; & en cancer de *cauſe externe*, qui vient d'une cauſe extérieure & accidentelle, comme d'un coup, d'une contuſion, d'une meurtriſſure, &c.

5°. Par rapport aux champignons qui s'y forment ; en cancer qui pullule en *fungus* ; & en cancer où les *fungus* ſe forment plus lentement, & en moindre quantité.

6°. Par rapport à la partie affectée ; en cancer du foye, de la ratte, de la matrice, des teſticules, du gland, des glandes conglobées, des mammelles, des lévres, de la peau, &c. Ces deux dernieres eſpéces de cancer ſont ordinairement compoſées de pluſieurs grains chancreux, diſtincts & miliaires, parce qu'elles ont leur ſiége dans les glandes miliaires de la peau.

CAUSES.

POUR bien juger des causes du cancer qui est toujours, comme on vient de le dire, une suite du squirrhe, il faut faire attention : 1°. Que le squirrhe est une tumeur formée peu-à-peu (*per congestionem*) par l'amas d'une humeur épaisse, pressée, battue, entassée, & par-là devenue capable de former une tumeur dure & rénitente, telle que le squirrhe :

2°. Que cette tumeur pressée & entassée dans le squirrhe, peut dans certains cas s'étendre, se raréfier, s'épanouir, pour ainsi dire, & reprendre son premier volume, du moins en certains endroits de la tumeur squirrheuse, si ce n'est pas dans toute son étendue.

3°. Il peut même se faire que cette humeur ait la propriété de s'étendre, & de se raréfier beaucoup plus qu'elle n'étoit auparavant. Cette propriété n'est pas inconnue dans la nature ; on la reconnoît dans le plâtre, qui détrempé dans l'eau se gonfle, & se raréfie à mesure qu'il durcit & qu'il fait

corps ; on la reconnoît dans la limaille de fer, qui mêlée avec de l'urine & de l'ail pilé, forme un mélange capable de ſe gonfler en durciſſant, & fait un ciment excellent : on la reconnoît dans tous les métaux, & dans tous les ſels qui s'élevent, ſe gonflent, & forment des eſpéces de végétations. On peut donc la ſuppoſer auſſi dans la matiere du ſquirrhe, ce qui paroît être confirmé par les obſervations :

4°. Qu'il eſt certain que quand le ſquirrhe dégénere en cancer, il ſe fait un gonflement, avec une raréfaction, une expanſion dans la tumeur ſquirrheuſe, qui n'eſt pas égale dans toute l'étendue de la tumeur. Ce fait eſt prouvé : 1°. par le changement de figure qu'on remarque dans le ſquirrhe, quand il commence à dégénérer en cancer ; ce qui ſuppoſe qu'il s'y fait quelque gonflement, & un gonflement inégal dans les différens points : 2°. par les points ou inégalités qui ſe forment dans certains endroits du ſquirrhe ; ce qui prouve qu'il ſe fait dans ces endroits des gonflemens plus grands qu'ailleurs : 3°. par les crevaſſes ou gerſures qui

arrivent à la surface du cancer quand il s'ulcere, qui s'y font sans aucune cause manifeste, & qui ne peuvent venir que d'un gonflement dans le volume même de la tumeur squirrheuse : 4°. enfin, par le renversement des bords de l'ulcere dans le cancer ouvert, lequel ne peut être produit que par l'expansion de ces bords, & fournit par conséquent une preuve inconteſtable de l'expansion que nous admettons dans les tumeurs squirrheuses, quand elles commencent à dégénérer en cancer :

5°. Qu'il est très-apparent que cette expansion, ou si l'on veut, ce développement de la matiere squirrheuse, est l'unique cause de la conversion du squirrhe en cancer. Du moins est-il certain qu'on peut rendre raison par-là de tout ce qu'on observe dans la formation des cancers, & qu'on est dispensé par ce moyen de supposer gratuitement une humeur âcre, rongeante, corrosive, laquelle, dans le vrai, n'existe ni dans les cancers occultes, ni dans les cancers ulcérés ; car la sérosité sanieuse qui découle de ces derniers, n'est que la lymphe nour-

riciere, * chargée de quelques gouttes de ſang, ou de quelques filamens des *fungus* qui tombent en pourriture.

Sur ce pied-là, il n'eſt plus queſtion, pour expliquer la converſion du ſquirrhe en cancer, que d'indiquer la cauſe qui peut produire dans la matiere du ſquirrhe l'expanſion ou le développement, dont la ſuite eſt la génération du cancer.

Or on ne peut point douter que cette cauſe ne ſoit une augmentation de chaleur dans la matiere du cancer, laquelle raréfie la maſſe du ſquirrhe, & qui en la raréfiant, & en rompant les liens où elle étoit, pour ainſi dire, enchaînée, la met en état de s'étendre beaucoup au-delà de ce que la chaleur naturelle auroit pû faire. Cette augmentation de chaleur dans le ſquirrhe ne peut jamais arriver que dans un des trois cas ſuivans, & il eſt important d'obſerver que ce ſont effectivement les trois cas, où le ſquirrhe ſe convertit en cancer.

I. Toutes les fois que la chaleur

* Des expériences inconteſtables ont démontré que cette ſanie étoit putride & corroſive. *Note de l'Editeur.*

naturelle du ſang eſt augmentée par la fiévre, par l'abus d'une diéte âcre, ſalée, échauffante, par de longues veilles, des exercices outrés, des paſſions violentes, &c.

II. Toutes les fois que la chaleur de la partie ſquirrheuſe eſt augmentée par des topiques chauds, fondans, réſolutifs, qu'on employe imprudemment, ou avec trop de précipitation, dans l'eſpérance de guérir plus vîte.

III. Toutes les fois que le ſang aborde en trop grande quantité à la tumeur ſquirrheuſe, ou parce qu'il eſt trop abondant dans le corps, ou parce qu'il eſt arrêté dans la partie par l'inflammation qui y ſurvient à la ſuite du maniment trop fréquent de la partie, ou de quelque coup ou compreſſion qu'elle a reçue.

SYMPTOMES.

ON n'entreprend d'expliquer ici que les ſymptomes qui arrivent à tous, ou à preſque tous les cancers en général, ſans entrer dans le détail des ſymptomes qui appartiennent en particulier à tel ou tel cancer, au cancer de telle ou telle partie. Ces ſymptomes géné-

raux du cancer se réduisent aux symptomes suivans.

1°. La chaleur augmente dans le squirrhe qui commence à dégénérer en cancer ; & ce n'est que pour cette raison qu'il commence à changer de nature, comme on l'a déja dit. L'on va voir que la chaleur doit continuer d'y augmenter de jour en jour, suivant les progrès du mal.

2°. A mesure que la chaleur augmente, les parties du squirrhe trop pressées, doivent se détendre & se développer, ce qui augmente le volume du squirrhe, & en change en même tems la figure, parce que les parties du squirrhe qui ne sont pas toutes également pressées, ne se développent pas toutes non plus avec la même célérité.

3°. Dans ce gonflement de la masse du squirrhe, les nerfs qui y sont distribués, sont exposés à des tiraillemens continuels ; ce qui doit causer un sentiment de douleur, lequel doit aller toujours en augmentant à proportion que la dilatation du squirrhe ou de quelqu'une de ses parties augmente.

4°. Quelquefois cette dilatation est

ſi vive dans certains endroits du ſquirrhe, & le tiraillement des nerfs que cette dilatation cauſe, eſt ſi violent & ſi prompt, que la douleur qu'on en reſſent, ſemble être produite par un coup de lancette enfoncée dans la tumeur ; & c'eſt ce qu'on appelle *élancement*, ou douleur *lancinante*.

5°. Le cancer, en ſe dilatant & en groſſiſſant, comprime les veines d'alentour, dont pluſieurs rameaux viennent de la peau qui le couvre. Par-là, la circulation eſt rallentie dans les vaiſſeaux de la peau, & le ſang doit y croupir ; ce qui en obſcurcit & en rembrunit la couleur.

6°. On a déja remarqué que le développement de la matiere du cancer n'eſt pas égal par-tout ; on ajoute ici qu'il eſt ordinairement plus grand dans les endroits de la ſurface du cancer, où les obſtacles ſont les moindres. De-là vient que ſur la face extérieure du cancer il ſe forme ordinairement une ou pluſieurs protubérances, ou pointes, qui vont en augmentant de jour en jour.

7°. La peau qui couvre ces pointes

ou protubérances, à force d'être diſtendue, devient liſſe & luiſante. Elle devient auſſi en même tems plus rouge, parce que la circulation du ſang y eſt plus génée.

8°. Enfin, la diſtenſion augmentant toujours, la peau ſe fend & ſe crevaſſe. D'abord ce n'eſt qu'une gerſure qui n'intéreſſe preſque que la ſurpeau; mais peu après, le corps même de la peau ſe fend, & la crevaſſe s'étend bien-tôt juſqu'au corps du cancer.

9°. Alors il ſuinte de la peau, & ſur-tout de la membrane cellulaire, quand la crevaſſe l'a entamée, une ſéroſité lymphatique aſſez abondante, chargée de pluſieurs gouttes de ſang, qui y ſont intimément mélées, ce qui lui donne une couleur rouge, & même quelquefois une couleur rougeâtre.

10°. Comme l'expanſion du cancer va toujours en augmentant, la pointe de la protubérance qui n'eſt plus ſoutenue par la peau, ſe fend elle-même à ſon tour, & la crevaſſe qui s'y fait, eſt une nouvelle ſource d'une lymphe plus ou moins rouſſe qui s'en écoule.

Alors le cancer porte le nom de cancer *ouvert* ou *ulcéré*.

11°. Dès que le cancer eſt ouvert, la matiere condenſée qui le forme, trouvant moins d'obſtacle, s'épanouit & s'étend avec plus de célérité & de force; & à meſure qu'elle s'étend, on voit l'ouverture ſe dilater, & le cancer s'ouvrir de jour en jour comme une grenade.

12°. Comme la peau & les autres enveloppes qui couvrent le cancer, n'ont pas la même propriété de ſe dilater que la matiere chancreuſe, les bords du cancer ouvert doivent s'étendre plus que la peau, & par conſéquent en s'étendant ils doivent ſe renverſer & ſe replier en-dehors.

13°. L'expanſion prompte de la matiere chancreuſe dans le cancer une fois ouvert, doit tirailler fortement le filets des nerfs qui s'y trouvent diſtribués; ce qui produit une douleur plus vive & des élancemens plus fréquens, que dans le cancer occulte.

14°. La même expanſion, en ouvrant le cancer de plus en plus, doit

déchirer plusieurs vaisseaux sanguins, arteres ou veines, parce qu'ils ne peuvent pas se prêter à l'allongement; ce qui doit produire des hémorrhagies. Quand les vaisseaux rompus ne sont que des vaisseaux capillaires, l'hémorrhagie est légere; mais elle est plus grande, quand ce sont des vaisseaux plus gros, & sur-tout quand ce sont des arteres.

15°. Il pullule de toute la face du cancer ouvert, un grand nombre de *fungus* ou champignons d'une substance plus ou moins spongieuse, qui sont le dernier degré de l'expansion de la matiere chancreuse. Ces champignons tombent bientôt en bave ou pourriture par l'attouchement de l'air, ou par l'application des remedes; mais ils sont bientôt remplacés par d'autres champignons de la même espéce.

16°. Il ne se forme aucun pus proprement dit dans le cancer ouvert. Il n'en découle qu'une sérosité de soi lymphatique & roussâtre, mais ordinairement chargée de plusieurs parties de sang & du débris des champignons tombés en pourriture, ce qui forme

une séroſité rouſsâtre, ſanieuſe & très-fétide.

17°. L'odeur de la matiere qui coule du cancer ouvert, eſt non-ſeulement très-fétide, mais même cadavéreuſe, & telle à-peu-près que celle de la ſanie qui coule d'une partie gangrénée, quand elle tombe en pourriture. En effet, la matiere qui coule du cancer étant, pour la plus grande partie, compoſée du débris des *fungus* pourris, doit avoir la même odeur que les parties gangrénées qui ſe pourriſſent, ou que les cadavres qui tombent en putréfaction. Auſſi remarque-t-on que les cancers ont une odeur d'autant plus cadavéreuſe, qu'ils abondent plus en *fungus*.

18°. L'expanſion rapide de la maſſe du cancer comprime fortement les veines qui ſont à l'entour, & y rallentit la circulation du ſang, ce qui les fait gonfler, & les rend variqueuſes & noirâtres. Cela arrive quelquefois dans des cancers qui ſont encore occultes; mais cela arrive toujours dans les cancers ouverts. Dans cet état, le cancer entouré de ces veines variqueuſes &

noires, reſſemble en quelque façon à un cancre de mer, & c'eſt, comme on l'a déja remarqué, ce qui a donné à cette tumeur le nom de *cancer*.

19°. L'expanſion de la matiere chancreuſe eſt toujours proportionnée à la nature du ſquirrhe qui ſe change en cancer; ainſi plus le ſquirrhe eſt dur, rénitent, *exquis*, plus le cancer qui lui ſuccede, ſera ſujet à s'étendre & à ſe gonfler.

20°. La rapidité de l'expanſion de la matiere chancreuſe répond à la grandeur de l'expanſion, & dépend de la même cauſe; ainſi plus la matiere du cancer ſera ſujette à s'étendre, & plus les progrès du cancer ſeront rapides.

21°. La douleur que cauſe le cancer eſt proportionnée au tiraillement qu'y ſouffrent les filets nerveux, & ce tiraillement l'eſt lui-même à la grandeur & à la rapidité de l'expanſion de la matiere chancreuſe; ainſi plus les cancers s'étendront, & s'étendront vîte, plus ils ſeront douloureux.

22°. Le nombre & la grandeur des *fungus* ou champignons qui pullulent ſur les cancers ouverts, répondent à

la grandeur & à la rapidité de leur expanſion ; ainſi plus les cancers s'étendront, & s'étendront vîte, & plus ils abonderont en *fungus*.

23°. Enfin, il arrive quelquefois dans les cancers ouverts des mammelles, qu'il ruiſſelle tout d'un coup du milieu du cancer, par une ouverture preſque inſenſible, une aſſez grande quantité de ſéroſité rouſſe, rougeâtre, âcre, fétide, & d'une odeur cadavéreuſe.

Pour expliquer ce phénomène qui a de quoi ſurprendre, il faut reprendre la choſe d'un peu plus loin. Le corps glanduleux des mammelles eſt formé de pluſieurs grapes ou pelotons diſtincts, mais intimement contigus. En devenant ſquirrheux, rien ne change dans leur ſituation, parce que le ſquirrhe n'altere point ni la forme, ni le volume des parties ; mais quand ils commencent à tourner en cancer, leur volume augmente, leur figure change, & ils ne peuvent plus ſe toucher intimement comme auparavant. Ainſi en s'écartant, ils laiſſent entre eux des eſpaces plus ou moins grands, qui

qui ſont bientôt remplis de la lymphe qui ſuinte des membranes déchirées par cet écartement. A cette lymphe ſe mêlent pluſieurs gouttes de ſang qui s'échappent des vaiſſeaux, comme auſſi les débris des membranes de la cavité qui tombent en bave, ce qui rend cette lymphe rougeâtre, fétide & âcre. Elle doit même le devenir de plus en plus, par la chaleur de la partie où elle eſt contenue, & elle doit à ſon tour augmenter la chaleur & la ſenſibilité du cancer. Mais les pelotons glanduleux continuant à changer de forme, ouvrent enfin une iſſue à cette ſéroſité qui s'échappe à flots, ce qui produit d'abord quelque ſoulagement à la malade ; mais contribue bientôt à accélérer les progrès du mal, parce que la cavité d'où cette ſéroſité s'eſt écoulée, ſe trouvant vuide & expoſée à l'air, s'ouvre, ſe fend, & augmente l'étendue & la difformité du cancer.

Diagnostic.

I. Le cancer ne ſçauroit être longtems méconnu. Toutes les fois qu'une tumeur ſquirrheuſe devient doulou-

loureuſe par élancement, dès-lors elle s'annonce preſque toujours carcinomateuſe.

II. Il eſt aiſé de diſtinguer les différentes eſpéces de cancers par les deſcriptions qu'on en a données : comme le cancer *occulte* & le cancer *ulcéré ;* le cancer *commençant* & le cancer *confirmé* ; le cancer *malin* & le cancer *benin.*

III. Quant à la qualité du cancer, on en juge par la dureté plus ou moins grande du ſquirrhe qui y a donné lieu ; par la grandeur & la rapidité du gonflement ou expanſion de la matiere chancreuſe ; par le degré de la douleur du cancer ; par l'abondance des chairs fongueuſes qui y croiſſent.

IV. Il n'y a jamais de doute ſur le lieu du cancer. Tout le monde peut connoître ſi c'eſt le foye, la rate, la matrice, ou quelqu'une des parties extérieures qui ſont affectées.

V. On ſçait par le rapport du malade, ſi le cancer vient de cauſe interne, ou de cauſe externe, ou accidentelle ; & c'eſt preſque le ſeul diagnoſtic qui ſoit important. Quand on eſt

inſtruit de ce qui a précédé, on peut aiſément conjecturer ce qui peut avoir donné lieu à l'une & à l'autre eſpéce de cancer; mais cette connoiſſance n'influe que bien peu ſur le prognoſtic & ſur la curation.

PROGNOSTIC.

I. LE CANCER, ſoit caché, ſoit ouvert, dès qu'il eſt confirmé, eſt abſolument incurable, à moins qu'on ne puiſſe l'extirper; car on ne doit jamais ſe flatter de réſoudre un cancer, non plus qu'un ſquirrhe.

II. Il ne reſte donc dans ce cas-là que deux partis à prendre; ou d'extirper le cancer, & c'eſt un parti qui mene à la guériſon quand il réuſſit; ou d'en modérer la violence, de l'empêcher de croître, ou d'en retarder du moins les progrès, ce qui n'eſt que pallier le mal.

III. Si l'on ne peut pas réuſſir ni dans l'un, ni dans l'autre de ces partis, il eſt indubitable que le malade mourra dans les douleurs cruelles d'un cancer ulcéré, & dans les ſuites funeſtes qu'il

attire ; mais plus ou moins vîte, ſelon la qualité du cancer.

IV. On ne peut extirper que les cancers externes. Ainſi tous les cancers internes ſont abſolument incurables, & l'on ne peut employer dans leur traitement que la cure palliative.

V. A l'égard même des cancers externes, on ne peut extirper que ceux qui ſont mobiles, & qui ne tiennent à rien qu'on ne puiſſe emporter.

VI. Dans les autres cas, c'eſt-à-dire, quand le cancer eſt collé contre l'os & le périoſte, ou qu'il tient à des vaiſſeaux, des nerfs, des tendons qu'on ne peut couper, l'unique reſſource qui reſte, eſt de pallier le mal, & d'en empêcher ou d'en retarder l'ouverture ; car le cancer ouvert tue plus vîte que le cancer occulte, comme Hippocrate [a] l'a remarqué : *Quibus occulti cancri adſunt*, dit-il, *non curare melius : curati enim citiùs intereunt, non curati verò longiùs vitam trahunt.*

VII. Je ne ſçais même s'il eſt prudent de conſeiller l'extirpation du can-

[a] Sect. VI. aphor. 38.

cer, quand il dépend d'une cauſe interne, c'eſt-à-dire, du vice même du ſang. Souvent après avoir bien fait ſouffrir le malade, la guériſon apparente qu'on lui procure, dure-t-elle à peine quelques mois, & l'on a le chagrin & la mortification de voir reparoître un nouveau cancer pire que le premier, & qui intéreſſe ſouvent quelque partie encore plus importante.

VIII. En général, le cancer eſt d'autant plus funeſte, qu'il arrive dans des conſtitutions plus ſalines & plus bilieuſes, qu'il eſt plus douloureux & ſujet à des élancemens plus vifs, qu'il intéreſſe des parties plus néceſſaires à la vie, enfin qu'il eſt accompagné d'accidens plus fâcheux.

Curation.

On peut avoir à traiter le cancer en trois états : 1°. quand il commence, & que le malade bien réſolu de ne le point laiſſer extirper, demande qu'on en empêche, ou du moins qu'on en retarde le progrès : 2°. quand le malade conſent qu'on extirpe le cancer, & qu'on juge que l'opération en eſt

pratiquable & utile : 3°. quand le cancer n'eſt pas en état d'être extirpé, & qu'il n'y a plus d'autre parti à prendre que d'en modérer la douleur par des palliatifs.

I. Dans le premier cas, il faut :

1°. Preſcrire un régime exact, quant à la qualité de la nourriture, & réduire les malades aux potages ou aux farineux, au bouilli, au rôti, & par préférence à toute autre viande, à la viande blanche ; leur interdire l'uſage du vin, ou ne leur en permettre qu'un uſage très-modéré ; leur défendre les exercices violens, les longues veilles, & généralement toute ſorte d'excès ; les faire vivre ſelon les régles de la ſobriété, quant à la quantité de la nourriture, pour empêcher qu'ils ne faſſent trop de ſang :

2°. Malgré cette précaution, faire ſaigner le malade de tems en tems, deux, trois, quatre fois l'année, ſurtout ſi c'eſt une femme dont les régles ſe dérangent : cette attention eſt très-importante, & je crois qu'on doit la regarder comme le moyen le plus sûr d'arrêter ou de réprimer les progrès du cancer :

3°. Purger auſſi de tems en tems le malade avec des purgatifs doux, également incapables d'irriter ou d'échauffer ; comme les tamarins, la caſſe, la manne, la rhubarbe, le ſel végétal.

4°. Faire prendre des bouillons amers, tempérans, des bouillons aux écreviſſes, du petit-lait ferré, des eaux minérales légeres, des bains ou des demi-bains tiédes, du lait de chévre ou d'âneſſe, ordonner même le lait pour toute nourriture ; ſur quoi on ſe conformera aux différentes ſaiſons.

5°. Ne rien appliquer ſur les cancers, & ſe contenter de les tenir chauds & ſecs, & à couvert de toute compreſſion, ou n'y appliquer tout au plus qu'un linge en quatre doubles, imbibé d'urine chaude, en forme de cataplaſme.

6°. Employer, à des doſes modérées, des narcotiques doux, pour procurer du ſommeil, ſi le malade eſt ſujet à l'inſomnie, ou pour calmer les douleurs, s'il commence à ſouffrir.

II. Par ce moyen on réuſſit quelquefois à arrêter les progrès des cancers, dans les perſonnes qui ſont ré-

glées dans leur régime, tranquilles dans leurs passions, & dont le sang n'a point de vice considérable.

J'ai vû plus d'une fois des personnes qui ont porté des cancers bien reconnus, sans en éprouver aucune suite fâcheuse. Mais le même bonheur n'arrive pas toujours, & l'on est quelquefois obligé d'en venir à l'extirpation du mal, ce qu'on ne peut, ou du moins qu'on ne doit jamais entreprendre que dans les cas suivans :

1°. Quand les cancers sont externes : comme les cancers du sein, des lévres, du gland, des testicules :

2°. Quand les cancers sont mobiles, ou ne tiennent qu'à des parties qu'on peut emporter :

3°. Quand ils viennent d'une cause externe & accidentelle, sans autre vice antécédent du sang :

4°. Quand ils sont dans des personnes jeunes, robustes, bien constituées ; & si ce sont des femmes, quand elles sont bien réglées, ou qu'elles ne le sont plus depuis quelque tems.

Dans le concours de ces conditions, on peut entreprendre d'extirper le can-

cer avec quelque confiance, après y avoir préparé le malade par les remedes généraux, & en choiſiſſant, s'il eſt loiſible, une ſaiſon tempérée, comme le printems ou l'automne.

Cette extirpation ſe fait de deux manieres, ou par le fer, ou par les corroſifs. La *premiere* eſt la plus sûre, ou pour mieux dire, la ſeule qui ſoit sûre. On peut pourtant employer la *ſeconde* dans les cancers de la peau; & même dans quelques cas c'eſt la ſeule qu'on puiſſe employer.

Quand on s'eſt déterminé à employer le fer dans l'extirpation du cancer.

1°. On doit enlever toute la partie chancreuſe le plus vîte que l'on peut, & avec le plus de dextérité qu'on pourra, par exemple, tout le téton malade, s'il s'agit du cancer au ſein.

2°. Après cela, on lioit autrefois les arteres les plus groſſes, ce qui étoit long & cruel: aujourd'hui on ſe contente d'y mettre deſſus des bourdonnets trempés dans une eau alumineuſe, ce qui ſuffit pour étancher le ſang: autrefois on mettoit, enſuite, ſur la playe une *eſtoupade*, chargée de pou-

dres astringentes, battues avec des blancs d'œufs ; mais aujourd'hui, après avoir garni le contour de la playe avec de simples plumaceaux, on couvre le reste avec des plumaceaux saupoudrés de poudres astringentes, & après avoir chargé suffisamment l'appareil, & l'avoir soutenu par un bandage raisonnablement serré, on a soin d'y faire appuyer la main d'un serviteur pendant quelque tems, ce qui suffit pour arrêter l'hémorrhagie.

3°. On attend que cet appareil se détache de lui-même, ce qui n'arrive guères que le troisieme ou le quatriéme jour, du moins en entier. On a soin à mesure qu'on découvre quelque partie de la playe, d'y mettre des plumaceaux chargés de suppuratif adouci avec le jaune d'œuf ; mais on tient prêts en même tems des plumaceaux imbibés d'eau alumineuse, en cas que quelque vaisseau fournisse encore du sang :

4°. Quand la playe est découverte, on la pance à l'ordinaire ; d'abord avec le digestif mêlé avec le jaune d'œuf, ensuite avec le digestif seul, & quand

la ſuppuration commence à diminuer, avec le baume d'Arcéus.

5°. Si dans le cours de la ſuppuration on trouve quelque glande ou quelque tubercule chancreux, qu'on n'ait pas emporté, on a ſoin de l'enlever avec la pointe des ciſeaux, ou de l'extirper en y appliquant des eſcharotiques convenables.

6°. Enfin quand la playe ſe reſſerre, on en procure la citatrice en la touchant légérement de tems en tems avec la pierre infernale ; en employant le baume verd, ou ſeul, ou mélé avec les autres onguents ; en la ſaupoudrant de térébenthine cuite & réduite en poudre ; en la couvrant de charpie ſeche, & même de charpie rapée.

Que ſi des raiſons particulieres engagent à prendre la voie des corroſifs, il faut d'abord, 1°. ſe déterminer ſur le choix des corrofifs qu'on doit employer : on propoſe un grand nombre de préparations d'arſénic, qu'on vante comme sûres ; mais je ne crois pas que l'arſénic puiſſe jamais être aſſez adouci pour être employé ſans danger. Le mieux eſt de préférer les pier-

res à cauteres ordinaires, qu'il faut choisir très-actives, en quoi la maniere de les préparer fait beaucoup.

2°. Ainsi après avoir borné avec de la charpie, ou avec un emplâtre fenestré, le cancer que l'on veut brûler, on applique dessus des pierres à cautere de proche en proche, & de la grosseur qu'on juge convenable par rapport à l'épaisseur qu'on doit brûler. On les couvre de charpie, & par-dessus d'une compresse, & on contient cet appareil par un bandage, ou par l'application de la main d'un serviteur.

3°. Lorsqu'on juge que les pierres sont fondues, & qu'elles ont fait leur effet, on enleve cet appareil, on enduit l'eschare de beaucoup de beurre frais, & on la couvre de feuilles de poirée, ce qu'on renouvelle deux ou trois fois le jour, pour accélérer la chûte de l'eschare; souvent même on fait pour cet effet des scarifications sur l'eschare, afin que le beurre puisse pénétrer plus avant.

4°. Dès que l'eschare commence à se détacher vers les bords, on les panse avec le digestif chargé d'un jaune

d'œuf, & on continue jusqu'à la chûte entiere de l'eschare : alors on pance la playe à l'ordinaire avec le digestif seul ; & sur la fin avec le baume d'Arcéus, & l'on en procure la cicatrice par les moyens que nous avons déja indiqués.

5°. Pendant la suppuration, on examine avec la derniere attention s'il reste quelques glandes, quelques tubercules, quelques grains chancreux ; & si l'on en trouve quelqu'un, on l'enleve avec la pointe des ciseaux, ou on le détruit par des escharotiques : on emploie dans ce cas-là une pierre à cautere, si la dureté chancreuse est considérable ; ou l'on se contente d'y mettre un plumaceau chargé de poudre de pierre à cautere, ou imbibé dans la dissolution de la même pierre : l'on peut se servir aussi, dans ce cas, de petits trochisques de sublimé corrosif, dont j'ai vû de bons succès, pourvû qu'on les emploie avec ménagement.

6°. Enfin, quand la playe est détergée, & qu'il n'y reste plus rien de suspect, on la pance comme une playe

ſimple, & l'on en accélere la cicatriſation autant qu'on peut.

III. Reſte le troiſieme cas, où le cancer eſt ouvert & très-douloureux, & où il eſt impoſſible de tenter l'extirpation : l'unique parti qui reſte alors à prendre c'eſt, comme on l'a dit, d'adoucir la douleur, de retarder les progrès du mal, & en allongeant la vie du malade, de tâcher de la lui rendre un peu plus ſupportable.

Pour cet effet, on doit éviter toute ſorte de topiques huileux, ou emplaſtiques, qui en échauffant le mal en augmentent la douleur : il faut ſe réduire aux anodyns aqueux, aux abſorbans, ou relâchans ſimples, dont on va propoſer les plus efficaces & les plus uſités.

Entre les anodyns aqueux ou réputés pour tels, on emploie avec ſuccès, 1°. les ſucs de morelle, *ſolanum morella dictum*, de joubarbe, de *ſedum ſemper vivum*, de grande ſcrophulaire, de *geranium robertianum* : on peut ſe ſervir de ces ſucs tout purs, ou l'on peut les battre dans un mortier de plomb avec un pilon de même métal, juſqu'à ce qu'ils s'épaiſſiſſent & deviennent

noirs : on peut même y mêler du sel de Saturne, ou de la liqueur de Saturne, à la dose qu'on trouvera à propos pour les rendre plus efficaces :

2°. La décoction d'écrevisses de riviere, de cancres de mer, de grenouilles vertes, d'escargots, &c. qu'on peut battre de même dans un mortier de plomb, & où l'on peut de même ajouter du sel, ou de la liqueur de Saturne :

3°. Les eaux distillées de fray de grenouilles, ou d'escargots, qu'on peut battre de même dans un mortier de plomb, & y ajouter du sel ou de la liqueur de Saturne : on étuve le cancer ouvert avec ces sucs, ces décoctions & ces eaux tiédes, & on y applique des plumaceaux & des compresses imbibées des mêmes liqueurs.

4°. Les absorbans les plus usités sont, la poudre de plomb amalgamée avec le mercure ; la poudre de plomb mêlée, à parties égales, avec la poudre d'antimoine crud, ou l'anti-hectique de Potérius ; la poudre de grenouilles, d'écrevisses, de crapauds desséchés au four & pulvérisés : on sau-

poudre le cancer de quelqu'une de ces poudres, & on eſt forcé de les varier ſouvent, parce que le malade s'en laſſe bientôt.

5°. Quant aux relâchans anodyns, on met en ce rang les tranches de viandes toutes chaudes, comme des tranches de veau, de poule ou de poulet, de pigeonneau, &c. qu'on applique ſur le mal, & qu'on a ſoin de renouveller avant qu'elles ſentent mauvais.

6°. On doit s'attacher à rabattre, autant qu'on peut, l'expanſion de la matiere chancreuſe, parce que c'eſt-là ce qui cauſe les grandes douleurs, & qui précipite les progrès du mal : pour cet effet, on applique ſur le cancer des feuilles de plomb battu, ou ſeules, ou frottées de mercure, & on les nettoie à chaque pancement, & même on les renouvelle ſouvent : on peut auſſi faire uſage du baume d'acier, qu'on fait de la maniere qui ſuit :

Prenez d'eſprit de nitre telle quantité qu'on voudra, jettez-y des aiguilles fines tant qu'il en pourra diſſoudre : on ne doit employer que des aiguilles

de bon acier, & ne choisir pour cet effet que celles qui cassent sans plier : sur la fin de la dissolution on y ajoute le double d'huile d'olive : on met ce mêlange dans un lieu frais, jusqu'à ce qu'il soit épaissi en forme de baume : on le lave alors avec de l'eau commune, & plus on le lave, plus il devient doux : on couvre de ce baume des plumaceaux, & on les applique sur les endroits où les champignons se multiplient le plus : quand il s'agit de détruire des champignons abondans, on emploie ce baume sans le laver, ou on le lave peu ; mais il faut le laver davantage, quand il ne s'agit que de raffermir des endroits du cancer qui sont prêts à s'épanouir :

7°. Pendant l'usage de ces topiques il ne faut pas négliger de faire garder au malade le régime qu'on a ci-dessus prescrit pour les cancers occultes, & de leur donner tous les remedes internes, qu'on a proposés dans ce cas à l'*Article premier.*

8°. La ressource la plus sûre pour

modérer la vivacité des douleurs, eſt l'uſage de l'opium, ou en ſubſtance après l'avoir purifié des ordures, & alors il s'appelle du *laudanum*; ou en liqueur en forme de teinture, dont la plus uſitée eſt celle des gouttes anodynes du *Codex de Paris*. Comme il faut donner des doſes aſſez fortes de ces remedes, il eſt de la prudence d'en partager les priſes, & de ne les répéter que quand on pourra juger de l'effet de la premiere: c'eſt le véritable moyen de ſe conduire méthodiquement & ſûrement dans l'emploi d'un remede dont on ne doit point abuſer.

9°. Non-ſeulement on donne l'opium intérieurement dans ces triſtes occaſions, mais on en mêle même à tous les topiques qu'on applique: pour cet effet, on ajoute de la teinture anodyne aux topiques liquides, & du laudanum en poudre aux topiques en poudre: quelquefois même on applique des emplâtres de pur laudanum ſur les endroits du cancer ouvert, qui ſont les plus douloureux; mais il faut évaluer, autant qu'on le peut, l'action de l'opium qu'on emploie de cette maniere,

pour diminuer à proportion la dose de celui qu'on fera prendre intérieurement.

10°. Un article fort important est d'arrêter promptement les hémorrhagies qui arrivent si souvent dans les cancers ouverts : d'ordinaire un plumaceau trempé dans de l'eau alumineuse suffit : on peut en tout cas appliquer sur le vaisseau ouvert un petit bouton d'alun ou de vitriol, enveloppé dans de la charpie, ou avoir recours à quelque tranche de l'agaric de chêne, dont on se sert avec succès dans ce cas-là.

RÉFLEXIONS

Sur la théorie du Cancer proposée dans ce Chapitre

I. L'EXPANSION ou le développement qui arrive par degrés à la matiere squirrheuse, lorsqu'elle dégénere en cancer, est l'effet du ressort ou de l'élasticité de cette matiere, qui se trouvoit trop pressée ou trop entassée : c'est ainsi qu'une éponge, ou qu'une poide crin comprimées se dilatent &

s'étendent, dès que la compreſſion ceſſe ou diminue.

II. Cette force de reſſort ou vertu élaſtique eſt commune à preſque tous les corps; mais elle eſt plus évidente & plus ſenſible dans quelques-uns, qui peuvent par-là ſervir à confirmer, ou à éclaircir ce que nous diſons du cancer. C'eſt ainſi que les larmes de Hollande ſe briſent en mille morceaux qui s'écartent au loin, dès qu'on en rompt la queue, ou qu'on en entame la ſurface juſqu'à un certain point.

III. Un autre exemple où l'effet du reſſort eſt moins impétueux, & par-là plus propre à expliquer ce qui arrive à la maſſe chancreuſe, eſt celui que fournit le fruit du *momordica*, connu ſous le nom de *pomme de merveille*. Quand il eſt mûr, il conſerve dans cet état ſa forme & ſa figure, tant qu'il conſerve ſon intégrité; mais ſi l'on y fait la plus petite entamure, cette légere fente ſe dilate peu-à-peu d'elle-même, & le fruit ſe partage & s'ouvre par des progrès ſenſibles, juſqu'à ſe renverſer preſque dans un ſens oppoſé.

IV. Rien n'empêche que ce qui arrive aux pommes de *momordica*, ne puiſſe

arriver à la masse chancreuse ; ou pour mieux dire, on ne peut pas douter que cela n'y arrive, puisqu'on le voit arriver sous ses yeux. Voilà qui suffit, comme on l'a vû, pour rendre raison de tous les symptomes du cancer, sans avoir besoin de supposer une humeur âcre, rongeante, corrosive, dont l'existence n'a nulle vraisemblance : car enfin d'où viendroit tout-à-coup dans la masse qui commence à dégénérer en cancer, une pareille humeur, dont il n'y avoit pas le moindre vestige quelques jours auparavant, tant que la masse n'étoit que squirrheuse ?

V. Autrefois, lorsque j'étois encore prévenu pour l'opinion commune, sur laquelle je ne laissois pas d'avoir beaucoup de doutes, je fis une expérience qui contribua à m'éclairer. Je pris une mammelle chancreuse que j'avois fait abattre, pesant environ sept livres, & après l'avoir coupée en morceaux, je l'exposai à la distillation dans une cornue au bain de sable. Je ramassai avec soin tous les principes que la distillation me donna, de même que le sel fixe que je retirai du *caput mortuum* par la voie ordinaire. Je pris ensuite le

même poids de tranche de bœuf, que j'exposai à une distillation semblable, en ramassant de même tous les principes que la distillation fournit. Je comparai exactement ces différens principes, surtout les sels, tant volatiles que fixes. La quantité en étoit à-peu près égale, & la qualité me parut absolument la même dans toutes les épreuves que je fis, soit en les employant pour précipiter les métaux dissous par des menstrues acides; soit en les faisant fermenter avec les acides que j'y mêlai; soit en m'en servant pour tirer la teinture des résines; soit en les mêlant avec le syrop violat, pour juger du changement de couleur; soit enfin en le goutant avec attention. D'où je conclus que tout ce qu'on dit de l'humeur âcre, rongeante, corrosive des cancers, étoit une supposition fausse, & qu'il falloit par conséquent chercher à expliquer par quelque autre voie la génération de ces humeurs.

Nota. Le produit d'une distillation ne donne pas le résultat du mouvement spontanée de putréfaction, auquel les tumeurs chancéreuses sont sujettes, & qui fournit une liqueur putride, véritablement corrosive. On remarquera encore que les caustiques effarouchent le vice cancéreux, & que la saine pratique les rejette.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Ganglions ou Nodus.

DESCRIPTION.

I. LES *Ganglions*, γαγγλία des Grecs, & les *Nodus* des Latins, ſont des tumeurs ſquirrheuſes, indolentes, ſans chaleur & ſans rougeur, qui naiſſent ſur les tendons, les ligamens, les tuniques membraneuſes & le périoſte. Ainſi ils ſont de quatre eſpéces, ſçavoir, les nodus, ou ganglions des tendons, des ligamens, des membranes, du périoſte.

II. Les nodus & les ganglions ſont quelquefois mobiles, du moins en deux ſens oppoſés, c'eſt-à-dire, à droite & à gauche, & quelquefois ils ſont immobiles. Les nodus & les ganglions des tendons, des ligamens & des membranes ſont mobiles, tant qu'ils ne ſont pas fort gros ; ceux du périoſte ſont toujours immobiles.

III. Les ganglions & les nodus ſont

abſolument le même genre de tumeur ; mais on les appelle *ganglions*, quand ils ſont petits & ronds, & *nodus*, quand ils ſont plus gros & arrondis.

IV. Il y a des ganglions ou nodus depuis la groſſeur d'un grain de millet, juſqu'à la groſſeur d'un œuf de pigeon.

CAUSES.

LES ganglions & les nodus viennent de l'épaiſſiſſement de la lymphe nourriciere qui s'accumule dans les tendons, les ligamens, les membranes & le périoſte, & qui s'y épaiſſit : ainſi la cauſe primitive de tous les ganglions & nodus eſt la viſcidité de cette lymphe, ſoit qu'elle dépende des cauſes ordinaires, ſoit qu'elle vienne d'un virus étranger qui y eſt mêlé, comme dans la vérole, le ſcorbut & les écrouelles : c'eſt pourquoi il y a des ganglions & des nodus *ſimples*, & d'autres *véroliques*, *ſcorbutiques*, *écrouelleux*.

Mais il faut qu'il y ait quelques cauſes particulieres qui déterminent cette

cette cause générale à tel ou tel tendon, à telle ou telle partie de ce tendon. Or ces causes particulieres sont de plusieurs espéces.

1°. Quelque coup reçu qui a froissé & meurtri un tendon, un ligament, une membrane, &c. ce qui y occasionne un dépôt de lymphe.

2°. Quelque extension ou distraction trop grande, faite dans quelque effort violent ou dans quelque contorsion, ce qui produit le même effet.

3°. Quelque application d'onguent ou d'emplâtre astringent, qui a arrêté la lymphe dans la partie affectée.

SYMPTOMES.

1°. Il n'y a dans les nodus & les ganglions ni rougeur, ni chaleur, par ce que la circulation du sang n'y est point interceptée.

2°. La couleur de la peau n'est point changée, parce que le ganglion ne tient point à la peau, & n'y cause aucune altération.

3°. La douleur est médiocre dans le ganglion ou nodus, même quand on le presse, parce que la dureté du

ganglion ou nodus y met les nerfs à couvert de toute distraction.

4°. la rénitence est toujours grande, parce que la lymphe qui produit le mal, est fort durcie ; mais cette rénitence n'est pas toujours égale, parce que l'endurcissement de la lymphe n'est pas toujours au même degré dans tous les ganglions ou nodus.

5°. Le mouvement du membre en devient plus difficile, quand ils ont leur siége sur quelque tendon, ou sur quelqu'un des ligamens qui entourent l'articulation ; mais le mouvement des articles n'en souffre point ; quand le nodus est dans une membrane, ou dans le périoste.

6°. Il y a des nodus mobiles, & d'autres qui ne le sont pas. Ils sont mobiles, quand ils tiennent à une partie mobile, à moins qu'ils ne soient fort gros ; & ils sont immobiles, quand ils sont attachés à une partie qui n'est pas mobile, quelque petits qu'ils soient.

DIAGNOSTIC.

1°. LE nodus mobile est aisé à reconnoître ; on ne sçauroit le confondre

qu'avec la loupe commençante, dont il eſt facile de le diſtinguer par la dureté, qui eſt toujours plus grande dans le nodus que dans la loupe.

2°. Le nodus fixe pourroit être confondu avec l'exoſtoſe, lorſqu'il eſt ſur le périoſte ; mais on l'en diſtingue, parce qu'il eſt moins dur & plus indolent que l'exoſtoſe.

3°. Il ſuffit de connoître la ſtructure du corps humain, pour juger ſur quelle partie le nodus a ſon ſiége.

4°. Rien n'eſt plus important que de ſçavoir ſi le nodus vient d'un virus étranger, vérolique, ſcorbutique ou écrouelleux ; & l'on en juge par l'abſence ou par la préſence des ſignes de la vérole, du ſcorbut, ou des écrouelles.

PROGNOSTIC.

1°. LES nodus & les ganglions ſont des tumeurs ſans danger & peu incommodes, qu'on peut par conſéquent garder ſans ſonger à les guérir.

2°. On eſt même ſouvent obligé à y déterminer par la difficulté de les guérir, car il n'eſt pas toujours facile

de les résoudre ; & il ne faut point penſer à les extirper, quand ce ſont des vrais nodus qui tiennent à quelque tendon, à quelque ligament, ou au périoſte.

CURATION.

LA curation des nodus & des ganglions ſe réduit à les faire fondre par la voie de la réſolution, ce qui eſt toujours fort long, & quelquefois même abſolument impoſſible, comme on l'a déja dit.

Pour procurer cette réſolution, on employe :

I. Les emplâtres de Vigo *quadruplicato mercurio*, de *diabotanum*, de *diachylum cum gummi*, de ſavon, de ſoufre de Rulland, de ciguë, &c.

II. Les cataplaſmes faits avec la pulpe de racine de couleuvrée ou bryoine, de concombre ſauvage, de *ciclamen*, de ciguë, de juſquiame, &c.

III. Les gommes réſolutives, comme la gomme ammoniac, le ſagapenum, le bdellium, ramollies avec le vinaigre, & étendues ſur de la peau de gand en forme d'emplâtre.

IV. Les frictions mercurielles, faites à très-petites doſes ſur les nodus ou ganglions, & répétées pluſieurs fois.

V. Les ſuffumigations avec le vinaigre jetté ſur des cailloux rougis au feu : ou avec le cinnabre & le ſtorax, jettés en poudre par pincées ſur des charbons ardens ; obſervant d'en conduire la fumée ſur la partie malade au moyen d'un entonnoir.

VI. Les douches des eaux thermales ; & l'application des boues que ces eaux dépoſent à leur ſource.

VII. La plaque de plomb frottée de mercure, & conſtamment appliquée ſur le nodus.

Il eſt ſur-tout important de frotter ſouvent le nodus & de le manier fortement, pour pétrir & ramollir la matiere qui le forme, & la diſpoſer à la réſolution. *

* Si par ces derniers moyens le nodus diſparoît, on ne doit pas en conclure qu'il ſe ſoit fait une réſolution, laquelle n'eſt poſſible en aucun cas. La membrane uſée dans un point de ſa circonférence, laiſſe échaper l'humeur. On guérit ſur le champ les ganglions par une forte preſſion qui les crêve. Voyez tous les bons Auteurs de Chirurgie. *Note de l'Editeur.*

CHAPITRE QUATRIEME.

Des Verrues.

DESCRIPTION ET DIFFÉRENCES.

1°. LES VERRUES ſont de petites tumeurs ou excroiſſance ſur la peau, dures, ſquirrheuſes, & par conſéquent ſans chaleur, rougeur, ni douleur.

2°. Ordinairement elles paroiſſent ſe partager par le bout en pluſieurs filets paralleles qui repréſentent un pinceau, mais quelquefois auſſi le bout en eſt arrondi & liſſe.

3°. On les diſtingue, 1°. en verrues *courtes* & *larges*, appellées en Grec, Μυρμηκία, & en Latin, *Verrucæ ſeſſiles*; & en verrues *longues* & *menues*, qu'on nomme en Grec Ἀκροχορδόνες, & en Latin, *Verrucæ penſiles*; 2°. en petites verrues, qu'on appelle *Thymi*, Θύμοι; & en groſſes verrues, qu'on appelle *Fici*, en Grec Σύκοι; 3°. enfin en verrues ſimples, calleuſes, enflammées,

ou carcinomateuſes, ſelon les circonſtances où elles ſe trouvent.

CAUSES.

LA ſtructure connue de la peau prouve que les verrues ſont formées par l'allongement & l'accroiſſement des houpes ou papilles nerveuſes de la peau.

Or ces papilles s'allongent & groſſiſſent, quand elles reçoivent une nourriture plus abondante ; ce qui arrive toujours lorſqu'elles ſont comprimées à leur baſe par quelque obſtruction dans les glandes miliaires, qui ſont auprès, ou dans la membrane réticulaire qui les entoure, parce que cette compreſſion retient dans les papilles la lymphe nourriciere qui en doit revenir.

Ces obſtructions des glandes miliaires, ou de la membrane réticulaire, dépendent du concours de deux cauſes :

I. D'une cauſe générale qui épaiſſit l'humeur de la ſueur, ou l'humeur muqueuſe ; ſçavoir, l'épaiſſiſſement du ſang produit par la mauvaiſe diéte,

par les chagrins & la mélancolie, par le mêlange du levain vérolique.

II. D'une cauſe particuliere qui agit ſur la partie même affectée ; comme,

1°. De l'ordure & ſaleté qu'on manie ; & de-là vient que les enfans & les gens de travail ſont ſi ſujets aux verrues.

2°. De l'âcreté des humeurs qui humectent la partie où les verrues naiſſent ; & de-là vient qu'elles ſont ſi ordinaires autour du fondement, & dans les femmes autour de la vulve.

SYMPTOMES.

1°. LES verrues ſont courtes & larges, *verrucæ ſeſſiles* lorſque pluſieurs papilles de la peau contiguës ſont affectées, ce qui fait la largeur de la verrue ; mais comme elles ne ſont en même tems que peu affectées, l'allongement n'en peut être que médiocre.

2°. Elles ſont au contraire grêles & longues, *verrucæ penſiles*, s'il y a peu de papilles affectées ; mais que celles qui le ſont, le ſoient beaucoup.

3°. Elles ſont ordinairement ſans inflammation, mais elles s'enflamment,

du moins à leur baſe, quand on les tiraille ou qu'on les brûle.

4°. Elles ſont ſouples & flexibles, quand elles ſont longues & grêles ; elles ſont dures, quand elles ſont larges & courtes ; quelquefois même elles deviennent calleuſes, quand elles ſont expoſées à des froiſſemens fréquens qui les endurciſſent.

5°. Elles deviennent même quelquefois carcinomateuſes, quand la matiere qui les forme, ſe met en train de s'étendre & de s'épanouir, comme nous l'avons dit en parlant du Cancer.

DIAGNOSTIC.

TOUT le monde eſt en état de reconnoître les verrues, & d'en diſtinguer les différentes eſpéces.

PROGNOSTIC.

LES verrues ſont peu incommodes, & n'ont aucun danger, à moins qu'elles ne dégénerent en cancer, ce qui eſt très-rare, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple.

CURATION.

AVANT que de guérir les verrues ; on doit préparer le malade quand le nombre des verrues eſt fort grand ; mais quand il y en a peu, on ſe paſſe de préparation.

On ne guérit les verrues qu'en les extirpant, & on les extirpe de quatre manieres, en les liant, en les brûlant, en les coupant, & en les deſſéchant.

I. On les lie avec un crin, ou avec un fil de ſoie ciré ; mais cela eſt long & douloureux, ne convient qu'aux verrues longues & grêles, & ne les déracine pas même, ce qui fait qu'elles pouſſent de nouveau.

II. On les brûle en les perçant avec une aiguille rougie au feu ; en les touchant avec un fer rouge, après avoir couvert les parties d'alentour ; en faiſant un trou à une coque de noix, où l'on fait entrer la verrue bien juſte, & où l'on brûle enſuite du ſoufre ; mais ces manieres de brûler les verrues cauſent beaucoup de douleur, enflamment toujours les verrues, & attirent ſouvent un mal conſidérable.

III. On les coupe avec des ciseaux ou avec le bistouri ; mais si l'on n'en scarifie pas la base ; la verrue repousse ; & si on la scarifie, on cause une cicatrice considérable.

IV. Le meilleur parti, & le seul qu'on doive employer, c'est de déraciner la verrue en la desséchant. On peut user pour cela de plusieurs remedes, qu'on peut diviser en trois classes selon le degré de leur force.

1°. Les foibles ; comme le suc des feuilles de souci, le lait de figuier sauvage, le lait de tithymale, le suc des feuilles de chélidoine, dont on imbibe la verrue plusieurs fois le jour ; les feuilles de scrophulaire, de chélidoine, de saule, d'*heliotropium tricoccum verrucaria dictum*, de sabine, de pourpier, &c. pilées, réduites en pâte, & appliquées sur les verrues à plusieurs reprises.

2°. Les médiocres ; comme le sel marin fondu dans le vinaigre ou dans le suc de raifort ; le sel marin mis sur des limaçons en vie pour leur faire rendre leur eau, où ce sel demeure fondu ; le sel ammoniac dissous

dans l'eau commune : on imbibe de quelqu'un de ces remedes la verrue, jusqu'à ce qu'elle se dessèche & tombe d'elle-même : on peut employer pour le même effet le sel ammoniac mêlé & pétri avec un peu de *galbanum*, qu'on applique sur la verrue en forme d'emplâtre.

3°. Les forts, comme les escharotiques puissans, & qu'il faut employer avec ménagement ; tels que la pierre infernale, la pierre à cautere, le précipité rouge, l'esprit de nitre, l'huile de vitriol, dont on se contente de toucher légérement la pointe de la verrue.

4°. La verrue ainsi desséchée par l'usage de ces remedes, se détache & se déracine, & après sa chûte il reste un petit ulcere qui se cicatrise de soi-même, ou en tout cas, avec un emplâtre de diapalme qu'on y applique.

5°. Pour empêcher les verrues de revenir, il suffit, lorsqu'on n'en a eu que peu, de se tenir les mains nettes ; mais si on en avoit eu beaucoup, il faudroit mettre en usage les bouillons de vipere, ou la ptisane sudorifique,

pour atténuer l'humeur de la ſueur & l'humeur muqueuſe, & enlever les petites obſtructions de la peau, qui donnent lieu à la production des verrues.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Cors aux Pieds.

DESCRIPTION.

I. LES CORS ſont des tubercules ſquirrheux qui ſurviennent aux doigts des pieds, & quelquefois même à la plante des pieds.

II. Tantôt ces cors ont leur racine dans la peau, & on les appelle *cutanés*; tantôt leurs racines atteignent les tendons des doigts ou le périoſte, & alors ils ſont plus *profonds*.

III. L'état des cors varie beaucoup. Ils ſont indolens, douloureux, enflammés, ſuppurés, carcinomateux, gangrénés, ſelon les différentes circonſtances.

IV. On ne trouve dans les Médecins Grecs qui nous reſtent, aucune mention des cors aux pieds; mais Celſe [a] & Pline le Naturaliſte [b] en ont parlé ſous

a De re medicâ, Lib. V. Cap. 28.
b Hiſtor. Natur. Lib. XXI. Cap. 19, & alibi.

le nom de *Clavi* ou de *Clavi pedum* : il paroît que cette incommodité étoit moins commune chez les Anciens que chez nous, à cauſe de la forme de leur chauſſure : le nom de *cor* que nous donnons à cette maladie, vient du nom de *cornu*, qu'elle a porté dans la baſſe Latinité.

CAUSES.

LES cors ne viennent que de la compreſſion que les ſouliers font ſur un ou pluſieurs endroits des doigts, ou de la plante des pieds. La preuve de ce fait réſulte :

1°. De ce que les gens qui marchent nuds pieds, n'ont jamais de cors, non plus que ceux qui uſent de ſouliers larges.

2°. De ce qu'il n'arrive point de cors aux doigts des mains, quoique leur ſtructure ſoit la méme que celle des doigts des pieds.

Cette compreſſion durcit la peau & la chair, les rend peu-à-peu calleuſes, inſenſibles, & forme enfin un véritable cor.

Ce cor, quoiqu'inſenſible en ſoi,

ne laisse pas, en comprimant les parties voisines, de causer une douleur vive, quand il se trouve lui-même trop pressé, sur-tout s'il appuie sur un tendon ou sur le périoste.

Les cors ne vont pas plus loin que la peau, quand la compression n'a pas été fort grande ; mais presque toujours ils s'étendent jusqu'au tendon, ou jusqu'au périoste, parce que l'endurcissement gagne peu-à-peu jusqu'à ces parties.

SYMPTOMES.

1°. Les cors sont plus ou moins douloureux, suivant qu'ils portent sur des parties plus ou moins sensibles.

2°. Les cors ou pour mieux dire, les parties auxquelles les cors tiennent, s'enflamment, si on coupe les cors de trop près, si on les serre trop, ou si l'on emploie des corrosifs trop forts sans assez de ménagement.

3°. Il arrive souvent que les cors ainsi enflammés, viennent à suppuration, & forment un petit abscès.

4°. Quelquefois même ils tournent en gangrene, ou en cancer, sur-tout

lorsqu'ils ont leurs racines dans quelque partie tendineuse, & l'on en a plusieurs exemples.

DIAGNOSTIC.

RIEN n'est plus connu que l'existence, la qualité & l'état des cors.

PROGNOSTIC.

LES corps sont plus incommodes que dangereux ; cependant il est arrivé souvent que les cors coupés au vif, ou brûlés par des corrosifs trop actifs, ont attiré la gangrene ou le cancer, & par conséquent la mort ; ce qui n'arrive pourtant qu'aux cors des tendons & du périoste.

CURATION.

1°. ABSOLUMENT parlant, on peut déraciner les cors cutanés ; mais il est impossible de se flatter du même succès à l'égard des cors des tendons & du périoste.

2°. Il n'est même guères sûr de vouloir déraciner les cors cutanés, à moins qu'ils ne se présentent d'eux-mêmes à

cette extirpation, & se détachent presque sans effort.

3°. Ainsi il faut bien se garder de couper au vif aucun cor, encore moins d'y appliquer jamais des corrosifs, surtout le sublimé corrosif, l'arsenic, l'huile de vitriol, &c.

4°. Tout ce qu'on doit faire quand on a des cors, se réduit à porter des souliers larges, & à les faire faire de maroquin, qui est plus souple que le veau ciré.

5°. A tremper souvent les pieds dans l'eau tiéde, ou dans la décoction tiéde de racines de guimauve, pour ramollir les cors.

6°. A les couper alors, ou plutôt à en couper les sommités qui débordent, sans creuser : on se sert pour cette opération d'une espéce de scalpel.

7°. A appliquer ensuite sur la racine du cor une feuille de liere, ou de pourpier, ou de joubarbe, tous les matins en se chaussant.

8°. A employer, si l'on veut, un tampon de feuilles de chélidoine, de lierre terrestre, ou de tithymale, écrasées, qu'on applique sur les cors, &

qu'on renouvelle tous les jours.

9°. Ou enfin, ce qui eſt plus efficace, à ſe ſervir du *galbanum*, ou de la gomme ammoniac, ou ſeuls ou ramollis avec du vinaigre, & qu'on applique ſur le cor en forme d'emplâtre.

LIVRE CINQUIEME.

Des Tumeurs, qui ne peuvent point ſe ranger ſous aucune des quatre Claſſes precédentes, & qui forment une cinquieme Claſſe.

IL RESTE encore cinq ſortes de Tumeurs à expliquer : les Ecrouelles, les Tumeurs enquyſtées, les Tumeurs gommeuſes, les *Sarcoma* ou Tumeurs graiſſeuſes, & l'Emphyſême.

Les quatre premieres n'appartiennent ni au phlegmon, ni à l'éréſipele, ni à l'œdême, dont elles n'ont aucun des caracteres ; & perſonne n'a jamais penſé de les y rapporter : elles reſſemblent davantage au ſquirrhe, en ce qu'elles ſont indolentes, qu'elles ne changent pas la couleur de la peau, qu'elles n'y attirent aucune chaleur particuliere, & qu'elles ſe forment toutes peu-à peu, & par voie de congeſtion,

D'où vient que quelques Auteurs ont cru pouvoir comprendre ces tumeurs entre les tumeurs ſquirrheuſes ; mais il manque à toutes la rénitence & la dureté des ſquirrhes, qui en font le caractere le plus eſſentiel & le plus pathognomonique.

Quant à la derniere de ces tumeurs, qui eſt l'emphyſême, elle n'a aucun rapport ni avec le phlegmon, ni avec l'éréſipele, ni avec le ſquirrhe : elle reſſemble mieux à l'œdême, par la molleſſe de la partie affectée, qui conſerve d'ailleurs ſa couleur & ſa chaleur naturelle ; mais elle en differe, en ce que dans l'emphyſéme la partie conſerve ſon reſſort, & ſe remet promptement, quand elle eſt comprimée ; au lieu qu'il eſt de l'eſſence de l'œdéme que la partie œdémateuſe n'ait point de reſſort, ou n'en ait que très-peu, & qu'elle garde la marque ou l'empreinte de la compreſſion qu'on y a faite.

C'eſt pourquoi, pour ne pas confondre des tumeurs qui ſont réellement diſtinctes, on a cru devoir renvoyer à un Livre particulier les tumeurs dont

on vient de parler, & en faire une cinquieme Classe, dont le caractere est essentiellement de ne pouvoir pas se rapporter à aucune des Classes précédentes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Ecrouelles.

DESCRIPTION.

I. LES ECROUELLES ſont des tumeurs ſous la peau, bornées & circonſcriptes, ſans douleur & ſans chaleur, ordinairement mobiles, liſſes & unies, peu rénitentes, cédant un peu à l'impreſſion des doigts, mais ſe remettant facilement.

II. Ces tumeurs n'arrivent jamais qu'aux endroits où il y a des glandes conglobées ou lymphatiques; ou, pour mieux dire, ces tumeurs ſont les glandes mêmes lymphatiques ou conglobées, qui par le ſéjour de la lymphe qui s'y arrête, s'enflent, groſſiſſent, & forment les écrouelles.

III. Les écrouelles ſe manifeſtent d'abord dans une ou deux glandes, d'où elles s'étendent ſucceſſivement dans les glandes voiſines, & forment ainſi, quand on néglige d'y remédier, une

grappe ou un chapelet plus ou moins étendu.

IV. Dans les écrouelles, les glandes lymphatiques acquierent un volume double, triple, quadruple de leur volume naturel ; mais comme il y a des glandes lymphatiques de différentes grandeurs, il y a auſſi des écrouelles de différent volume.

V. Les écrouelles n'intéreſſent point la peau qui les couvre, & n'y apportent aucun changement dans la couleur, ni dans la chaleur, à moins qu'elles ne s'enflamment, ce qui arrive quelquefois.

VI. Les Médecins Grecs ont appellé les écrouelles χοιράδες, *porcinæ*, (*ſupple*) *glandulæ*, ἀπὸ τῦ χοίρυ, *à porco* ; & les Latins, par la même raiſon, *ſcrofulæ à ſcrofâ*, parce qu'on prétend que les cochons ſont ſujets à ce mal : c'eſt du nom Latin *ſcrofulæ* que nous avons fait celui d'*écrouelles*, que nous leur donnons en François. Les Latins les ont auſſi nommées *ſtrumæ* [a],

a Le mot de *ſtrumæ* vient du verbe *ſtruo*, *ſtruere*, de même que *ſtrues* ; & ſignifie proprement *des amas*, *des congeſtions*. Il paroît par

&c

& l'on eſt aſſez incertain ſur l'origine de ce nom.

DIFFÉRENCES.

I. ON diſtingue les écrouelles en *internes* & en *externes*, ſuivant le lieu où ſont placées les glandes qui s'engorgent.

Les écrouelles internes ſont au méſentere, d'où viennent les fiévres méſentériques; au poûmon, d'où vient la phthiſie tuberculeuſe; au thymus, d'où vient l'hydropiſie de poitrine; au plexus choroïde du cerveau, ce qui produit l'hydrocéphale.

Les écrouelles externes viennent aux émonctoires, aux aînes, aiſſelles, & ſur-tout au cou : quelquefois les articulations en ſont affectées, à cauſe des glandes lymphatiques qui s'y trouvent.

II. On diſtingue les écrouelles internes & externes en écrouelles *héréditaires*, qui ſe tranſmettent des peres

ce que Celſe en a dit, *de Re medicâ*, *Lib. V. Cap.* 28. *n.* 7. que ce mot de *ſtrumæ* ſignifioit chez les Romains les *gouêtres*, plutôt que les écrouelles.

ou des meres aux enfans, par le moyen d'un levain vicieux qui les leur communique avec le sang; & en écrouelles *accidentelles*, *adventitiæ*, qu'on contracte quelquefois de sa nourrice, ou qui sont l'effet du mauvais régime qu'on a gardé, ou des maladies précédentes qu'on a eues, & qui ont altéré le sang & la lymphe.

III. Les écrouelles se distinguent encore en écrouelles *simples*, où les glandes, quoique tuméfiées, n'apportent aucun changement à la chaleur ni à la couleur de la peau, & sont un peu molles :

En écrouelles *squirrheuses*, où la rénitence est beaucoup plus grande, quoique sans changement à la peau:

En écrouelles *enflammées*, quand elles sont rouges, chaudes, douloureuses, ce qui annonce l'inflammation:

En écrouelles *abscédées*, quand elles ont suppuré, & qu'elles forment un abscès ou apostême:

En écrouelles *ulcérées*, quand l'abscès s'est ouvert, que le pus s'est écoulé, & qu'il reste une cavité purulente, ou un véritable ulcère,

Quelquefois même les écrouelles deviennent *carcinomateuſes*, mais cela n'arrive jamais qu'après qu'elles ſont devenues ſquirrheuſes.

IV. Enfin, outre les glandes, il arrive auſſi quelquefois que l'humeur écrouelleuſe attaque les os, & y produit des exoſtoſes, des hyperoſtoſes, des enquyloſes, des caries, &c. mais cela ne regarde point ce Traité.

CAUSES.

ON ne répétera pas ici ce qu'on a déja dit ci-deſſus, tant de l'ordre de la circulation de la lymphe, *Liv. I. chap.* 10. que de la nature des cauſes qui la font circuler, *Liv. III. chap.* 1. On peut conſulter ces endroits ſi l'on veut. Il ſuffit d'obſerver qu'il en réſulte que la circulation de la lymphe eſt ſujette à beaucoup de retardemens; que les cauſes qui entretiennent cette circulation, ſont peu efficaces & peu énergiques, & qu'ainſi elle doit être très-lente, ce qui répond aux fins pour leſquelles la lymphe a été deſtinée, comme on l'a déja remarqué. De-là vient que les ſtagnations de la lymphe,

& par conſéquent les bouffiſſures ou œdêmes, qui en ſont les ſuites, & que les engorgemens des glandes conglobées ou lymphatiques, & par conſéquent les bubons, les parotides & les écrouelles qui en viennent, ſont ſi communs.

Cependant quelque diſpoſition que la lymphe ait à s'engorger dans les glandes, & à y produire en particulier les tumeurs dont il s'agit dans ce Chapitre, elle ne s'y arrête jamais que par le concours de deux cauſes, l'une *générale*, & l'autre *particuliere*.

I. La cauſe générale ou univerſelle, qui donne lieu à la lymphe de s'arrêter dans les glandes lymphatiques, de les gonfler & de les rendre écrouelleuſes, eſt ſon épaiſſiſſement, lequel vient :

1°. De l'épaiſſiſſement que le ſang lui-même a contracté par la mauvaiſe nourriture dont on uſe ; par la qualité vicieuſe des eaux qu'on boit ; par les débauches & par les excès dans les adultes ; & dans les enfans par le vice du lait dont ils ſont nourris :

2°. Du mélange du virus vérolique, & ſur-tout d'un virus vérolique déja

amorti & adouci par les remedes qu'on a employés : de-là vient que les écrouelles ſont ſi communes dans les enfans de ceux qui ont eu des maux vénériens mal guéris :

3°. De la préſence d'un levain particulier, qu'on appelle levain *ſcrofuleux*, qui ſouvent eſt tranſmis des parens aux enfans, des nourrices aux nourriſſons, & qui peut même ſe communiquer par voie de contagion, des enfans malades aux enfans ſains.

Ce dernier levain eſt moins actif que le virus vérolique, & ſur-tout moins corroſif; mais à cela près, il paroît être auſſi coagulant, du moins à l'égard de la lymphe, car c'eſt ſur cette humeur qu'il agit principalement.

II. Mais ces cauſes étant univerſelles ou générales, ont beſoin de quelques cauſes particulieres, locales, accidentelles, qui les déterminent à affecter certaines glandes en particulier. Or ces cauſes particulieres ſont en aſſez grand nombre.

1°. Le froid extérieur qui acheve d'épaiſſir la lymphe déja épaiſſe; & de-là vient que les écrouelles externes

ſont plus communes que les internes ; & entre les externes, celles du cou ſont les plus communes de toutes.

2°. Les parties de pus que la lymphe charie avec elle dans certaines glandes : c'eſt ainſi que les maux du ſein produiſent des tumeurs aux aiſſelles ; que les ulceres des jambes en produiſent aux aînes ; que les maux de la tête en produiſent aux glandes du cou.

3°. La qualité de l'humeur particuliere qui aborde à certaines glandes : c'eſt ainſi que le chyle épais, acide, mal digéré, produit des engorgemens dans les glandes du méſentere, ou du moins dans celles du poûmon.

4°. Les coups ou les contuſions qui affoibliſſent le reſſort des glandes : c'eſt ainſi qu'un coup ſur le cou détermine un engorgement des glandes de cette partie ; qu'une compreſſion des mammelles produit une tumeur dans les glandes qui y ſont renfermées ; qu'une chûte ſur la tête attire un engorgement dans le plexus choroïde du cerveau.

5°. Enfin la conformation naturelle

des glandes qui ne ſont pas toutes également fermes, mais dont les unes ont moins de reſſort que les autres, & s'engorgent d'autant plus facilement.

Si l'on compare ce qu'on vient de dire des écrouelles, avec ce qu'on a dit ci-deſſus des bubons, *Liv. I. chap.* 10. on trouvera que ces deux ſortes de tumeurs ont une grande affinité par rapport à leur nature & à leur ſiége. Cependant ces tumeurs ne laiſſent pas de différer entre elles par pluſieurs endroits eſſentiels.

I. Les bubons ſe forment vîte par voie de *fluxion*, & les écrouelles au contraire ne ſe forment que peu-à-peu & par voie de *congeſtion* : ce qui vient de ce que l'épaiſſiſſement de la lymphe eſt plus grand dans les bubons que dans les écrouelles, & produit par conſéquent un engorgement plus prompt.

II. Les bubons ſont toujours accompagnés d'inflammation ; & les écrouelles ne le ſont jamais, du moins de leur nature. Dans les bubons, l'engorgement des glandes eſt prompt, ce qui fait que les vaiſſeaux ſanguins ſont fortement & promptement comprimés, ſans

donner le tems au ſang de ſe frayer quelque route par les vaiſſeaux collatéraux : ainſi la circulation eſt interceptée, ce qui produit l'inflammation. C'eſt tout le contraire dans les écrouelles : l'engorgement des glandes qui ſe fait peu-à-peu, ne comprime les vaiſſeaux que lentement ; ainſi le ſang peut aiſément ſe faire un paſſage dans les vaiſſeaux collatéraux, ce qui prévient toute inflammation.

III. Dans les bubons il y a toujours rougeur, chaleur & douleur. Ces ſymptomes ſont les ſuites néceſſaires de l'inflammation ; ainſi il n'y a pas lieu d'être ſurpris qu'ils ſe trouvent dans le bubon où l'inflammation eſt eſſentielle ; mais ces ſymptomes manquent dans les écrouelles, & doivent y manquer, parce que dans les écrouelles il n'y a point d'inflammation.

IV. Les bubons ſe diſſipent très-ſouvent & très-facilement par la réſolution ; & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient quelquefois à la procurer dans les écrouelles.

Cette différence vient de ce que la lymphe n'a pas eu le tems de ſe durcir

dans les bubons qui se forment vîte, & qu'elle y est d'ailleurs fortement battue, atténuée, mise en fonte par les battemens des artères, dont le mouvement est augmenté à raison de l'inflammation. Par la raison des contraires la résolution doit être très-difficile & très-rare dans les écrouelles, parce que la lymphe qui y est entassée, depuis long-tems, a eu le loisir de s'y durcir, & que d'ailleurs elle n'y est point exposée à l'action des artéres, dont les battemens ne sont point augmentés par l'inflammation.

V. Les bubons qui ne se dissipent pas par la résolution, viennent bien-tôt pour l'ordinaire à suppuration. Au lieu qu'il est aussi difficile d'amener les écrouelles à la suppuration qu'à la résolution. La lymphe des bubons est moins durcie que celle des écrouelles, & d'ailleurs elle est exposée aux battemens répétés des arteres; ainsi quand elle ne se résout pas, elle doit bien-tôt suppurer; ce qui n'arrive pas à la lymphe des écrouelles par la raison des contraires.

IV. Les bubons guérissent toujours,

& guériſſent ſans retour, & les écrouelles au contraire guériſſent difficilement, guériſſent très-rarement, & ſont ſujettes à revenir ſouvent, quand on croit les avoir guéries : ce qui vient de ce que le vice de la lymphe dans les bubons n'eſt qu'accidentel & paſſager, & n'altere ſouvent qu'une petite quantité de lymphe, au lieu que dans les écrouelles toute la maſſe de la lymphe eſt viciée par un levain qui y eſt intimement mêlé, qu'il eſt très-difficile de détruire ou de corriger, & contre lequel nous n'avons encore aucun ſpécifique aſſuré.

SYMPTOME.

I. DANS les écrouelles, l'engorgement de la glande affectée eſt inſenſible au commencement ; il augmente peu-à-peu par des progrès imperceptibles, quoiqu'ils ne ſoient pas toujours également lents ; enfin, quand on s'en apperçoit, il y a long-tems pour l'ordinaire que le mal a commencé.

II. Quelquefois l'engorgement ſe fait à la fois dans pluſieurs petites glandes contiguës, leſquelles venant à groſſir forment comme une grappe ou une chaîne

de glandes écrouelleuſes : quelquefois auſſi l'engorgement commence par une ſeule glande ; mais comme cette glande en groſſiſſant comprime les glandes voiſines, & y gêne le cours de la lymphe, l'engorgement ſe communique bientôt aux glandes contiguës de proche en proche.

III. Les glandes écrouelleuſes ſont plus dures & plus rénitentes qu'elles n'étoient naturellement ; mais elles le ſont beaucoup moins que les parties ſquirrheuſes ; ainſi on peut les regarder à cet égard comme des tumeurs molles.

IV. Les glandes écrouelleuſes ſont indolentes, parce que d'*un côté* l'engorgement qui s'y fait, eſt ſi lent, qu'il n'y peut produire aucun tiraillement ſenſible dans les nerfs ; & que de l'*autre*, il n'y a aucun battement d'arteres, ni aucune inflammation capable d'y ébranler ſenſiblement les nerfs.

V. Les écrouelles ne ſont accompagnées ni de chaleur, ni de rougeur ; parce qu'elles ſont exemptes de leur nature de toute inflammation, comme on l'a déja dit.

VI. Il arrive pourtant quelquefois

par accident que les écrouelles s'enflamment ; mais cela n'arrive jamais que quand elles ſont expoſées à quelque coup ; quand elles ſont fortement comprimées, ou maniées trop ſouvent & trop rudement ; quand on y applique quelque emplâtre ou quelque cataplaſme trop âcre, trop réſolutif ou trop échauffant ; quand on emploie intérieurement des remédes fondans trop actifs & trop incendiaires.

VII. Les écrouelles enflammées viennent ſouvent à ſuppuration par l'action répétée des arteres, qui battant plus fortement qu'à l'ordinaire, briſent, atténuent, fondent la lymphe & la convertiſſent en pus.

VIII. D'autres fois les écrouelles deviennent peu-à peu dures, rénitentes & véritablement ſquirrheuſes, lorſque la lymphe ſe racornit par la diſſipation de la ſéroſité ; ce qui arrive quand on applique mal-à-propos des remedes chauds réſolutifs ; quand on donne intérieurement des ſudorifiques ou des diurétiques trop forts ; ou quand la fiévre lente ſurvient au malade, par la qualité des remedes qu'on lui preſcrit,

ou par le vice du régime qu'il garde.

IX. Les écrouelles, dès qu'elles ſont ſquirrheuſes, peuvent devenir carcinomateuſes, & le deviennent même quelquefois, lorſque le malade eſt expoſé à quelqu'une des cauſes propres à raréfier, à dilater, à développer la lymphe durcie & entaſſée dans les écrouelles ſquirrheuſes.

X. L'inflammation, l'abſcès, le ſquirrhe, le cancer n'arrivent preſque jamais qu'aux écrouelles extérieures, qui ſont expoſées à des coups ou à des meurtriſſures; qu'on manie ſouvent & rudement; où l'on applique beaucoup de remédes nuiſibles. Pour les écrouelles internes, comme elles ne ſont point expoſées à ces cauſes, auſſi eſt-il rare qu'elles s'enflamment ou s'abſcedent, & qu'elles deviennent ſquirrheuſes ou carcinomateuſes.

XI. Les écrouelles ſe diſſipent ſouvent d'elles-mêmes dans les filles, quand les régles commencent à paroître; parce qu'il ſe fait alors une dépuration du ſang qui emporte ſouvent le levain écrouelleux, & que d'ailleurs à cet âge, la force motrice du cœur augmente

conſidérablement, ce qui accélere la circulation du ſang & de la lymphe, & en corrige le vice. C'eſt par cette derniere raiſon que les garçons eux-mêmes guériſſent ſouvent des écrouelles dans l'âge de puberté.

XII. Il faut pourtant convenir que ces guériſons ne ſont ſouvent qu'apparentes ; & que les écrouelles reparoiſſent de nouveau à la plus légere occaſion ; ce qui eſt également vrai des écrouelles guéries par la voie des remedes, le plus ſagement & le plus méthodiquement adminiſtrés. C'eſt une preuve que le levain écrouelleux eſt très-difficile à détruire, & même à corriger, comme on l'a dit, & qu'ainſi on ne fait ſouvent avec les remedes connus, qu'en diminuer la quantité, ou en modérer l'activité ; ce qui pallie le mal ſans le guérir radicalement.

XIII. Enfin, il faut obſerver qu'il en eſt des écrouelles à-peu-près comme du cancer. Elles font des progrès plus grands & plus rapides quand elles ſont une fois ouvertes, qu'elles n'en faiſoient auparavant ; parce qu'alors la matiere ſerrée & entaſſée qui les for-

me, a plus de liberté pour s'étendre & pour s'épanouir. De-là vient que la plus petite ouverture des écrouelles s'agrandit à vûe d'œil ; que les rebords ſe gonflent, s'épaiſſiſſent, & tendent à ſe renverſer ; en un mot, que les chairs fougueuſes y pullulent comme dans le cancer ouvert, mais moins fortement pourtant, parce que la matiere qui forme les écrouelles, eſt bien moins preſſée que celle qui forme le cancer.

DIAGNOSTIC.

I. ON reconnoît les écrouelles extérieures par les caracteres qui leur ſont propres, d'être des tumeurs des glandes conglobées, & par conſéquent, d'être circonſcriptes ; de ſe former & d'augmenter peu-à-peu par voie de congeſtion ; d'être ſans inflammation, rougeur, chaleur, ni douleur ; de céder à la compreſſion ; d'être rebelles à la réſolution & à la ſuppuration ; d'être, dans le commencement, mobiles ſous la peau qui les couvre ; d'être pour l'ordinaire pluſieurs enſemble, ramaſſées en forme de grappe, ou formant une eſpéce de chaîne ou chapelet.

Par-là, il eſt aiſé de les diſtinguer des tumeurs ſquirrheuſes, qui ſont dures, rénitentes & incapables de compreſſion ; & même des bubons, malgré leur affinité ; parce que les bubons, comme on l'a dit, ſe forment vîte & par voie de fluxion, ſont accompagnés d'inflammation, de chaleur, de rougeur & de douleur, & aboutiſſent aſſez facilement à la réſolution, ou à la ſuppuration ; ce qui ne convient point aux écrouelles.

II. Pour les écrouelles internes, on n'a pas la même facilité de les reconnoître, & l'on eſt réduit à les conjecturer ſur de ſimples ſoupçons, fondés ſur la préſence des écrouelles extérieures qui en annoncent d'intérieures ; ſur le gonflement des parties où l'on ſoupçonne des écrouelles internes, par exemple, le gonflement du bas-ventre vers la région ombilicale, dans les tumeurs écrouelleuſes du méſentere ; enfin, ſur la nature des maladies de langueur dans les enfans, dont on ne connoît point de cauſe, & qu'on a raiſon d'attribuer à des écrouelles internes.

III. Dès qu'on s'eſt aſſuré de la réalité des écrouelles, il eſt aiſé d'en diſtinguer l'eſpèce, parce qu'on peut juger au doigt & à l'œil ſi elles ſont ſimples, ſquirrheuſes, carcinomateuſes, enflammées, abſcédées, ulcérées, ou non.

IV. Quant à la connoiſſance des cauſes particulieres des écrouelles, on peut aiſément l'acquérir en s'informant de l'état du pere, de la mere, des parens & de la nourrice de la perſonne malade, pour juger ſi les écrouelles ſont héréditaires; & en ſe faiſant rendre compte du régime du malade, & des différentes maladies qu'il a eſſuyées quand les écrouelles ſont accidentelles, pour juger de la cauſe qui les a produites; quoique la connoiſſance de cette cauſe ſoit très-peu néceſſaire, ſoit pour le prognoſtic, ſoit pour la curation.

PROGNOSTIC.

1°. LES écrouelles ſont une maladie opiniâtre, difficile à guérir, longue, chronique, ſujette à revenir, mais rarement mortelle.

2°. Cependant les écrouelles internes peuvent attirer des maladies mortelles, sur-tout quand elles viennent à suppurer ; & les ecrouelles externes seroient mortelles, si elles devenoient carcinomateuses.

3°. En général, les écrouelles héréditaires sont plus difficiles à guérir que les écrouelles accidentelles, parce que le levain écrouelleux, quand il est héréditaire, est plus intimement uni avec le sang & la lymphe, & qu'il est plus difficile de l'y détruire assez parfaitement, pour qu'il n'en reste aucun germe.

4°. Il est toujours prudent dans les enfans, quand rien ne presse, de n'employer dans les écrouelles que des palliatifs ou des fondans légers, pour en empêcher l'accroissement, & sur-tout la suppuration, & d'attendre l'âge de puberté qui dans les filles, & même dans les garçons, dissipe ordinairement le mal, plutôt que de tourmenter des enfans par des remedes trop forts, qui n'aboutissent ordinairement qu'à irriter le mal & à y attirer la suppuration, & ce qui est encore pire,

qui jettent ſouvent le malade dans la fiévre lente & dans la conſomption.

5°. Les écrouelles ſont plus faciles à guérir aux enfans avant l'âge de puberté qu'aux adultes, parce que leur lymphe eſt plus douce.

6°. Les écrouelles ſuppurées laiſſent en guériſſant des cicatrices très-déſagréables, parce qu'elles ſont creuſes, parce qu'elles ſont blanches, parce qu'elles ſont liſſes, & par conſéquent qu'elles ſont très-apparentes, & très-difformes.

CURATION.

ON peut avoir à traiter les écrouelles dans quatre cas: 1°. quand elles ne ſont point enflammées: 2°. quand elles ſont enflammées & menacent de ſuppurer: 3°. quand elles ſont abſcédées ou ulcérées: 4°. quand elles ſont ſquirrheuſes ou carcinomateuſes.

I. Si les écrouelles ne ſont point enflammées, il faut tâcher d'en procurer la réſolution par des remedes convenables, ce qui ne peut ſe faire que peu-à-peu, & par des progrès preſque inſenſibles.

Pour cet effet, 1°. on employera les remedes généraux ; comme la saignée, la purgation, les humectans, les adouciſſans, qui ne doivent tenir lieu que de préparation.

2°. On en viendra enſuite par degrés aux attenuans, aux apéritifs, aux fondans : entre leſquels les ſuivans ſont les plus efficaces.

Les martiaux ; comme le ſaffran de mars apéritif, le ſel de mars de Riviere, la teinture de mars, le tartre martial ſoluble, la terre foliée de tartre.

Les antimoniaux diaphorétiques ; comme le diaphorétique minéral, le bézoard minéral, l'antihectique de Potérius, &c.

Les mercuriaux ; comme l'*aquila alba*, la panacée, l'éthiops minéral par trituration ou par déflagration.

Les gommes ; comme la gomme ammoniac, le galbanum, l'aſſa-fœtida.

Les parties animales ; comme la poudre de cloportes, de lézard verd, de crapauds, de taupes deſſéchées au four & pulvériſées.

On prépare avec trois ou quatre de ces drogues à ſon choix, des bols, des

opiates, des tablettes, qu'on donne à des doſes convenables, faiſant prendre par-deſſus un bouillon de veau avec des herbes rafraîchiſſantes.

3°. On peut y ajouter quelques-uns des remedes ſuivans, qui ont de la réputation contre les écrouelles, & dont l'uſage n'a aucun danger; comme :

La poudre des éponges de mer, non lavées & calcinées :

La poudre de la racine de grande ſcrofulaire :

La poudre ou la décoction du *paronychia folio rutaceo*, qui eſt le *ſedum tridactilites tectorum* C. B. Boyle [a] aſſure que l'infuſion de cette plante dans de la petite bierre, priſe pendant quelque tems pour boiſſon ordinaire, guérit les écrouelles, même ulcérées.

4°. On emploie encore avec ſuccès. les décoctions, les ptiſannes, les bochets ſudorifiques avec les bois de gayac, de ſaſſafras, la racine de ſquine, & la ſalſepareille.

On peut même ordonner ces drogues en ſubſtance réduites en poudre, & données en forme de bol.

a De utilitate Philoſoph. natural.

5°. Avec ces différens remedes il faut entremêler l'uſage des purgatifs fondans & réſineux ; comme la ſcammonée, le diagrede, le jalap, le turbith gommeux ; ou ſi l'on veut, on peut les ajouter, à une doſe convenable, à chaque priſe de bol ou d'opiate. Il eſt même quelquefois utile, dans les malades fort cacochymes, de faire vomir le malade avec le tartre ſtibié ſoluble, donné en lavage à une doſe convenable & proportionnée à l'âge du malade.

6°. On vante comme ſpécifiques contre les écrouelles, les deux remedes ſuivans :

Le *premier* eſt la *Poudre fondante* de Rotrou, eſpéce d'Empirique qui s'étoit acquis qnelque réputation pour ces maux. On en donne le matin à jeûn, depuis huit juſqu'à quinze grains, ou ſeule ou mêlée dans une quantité égale de la poudre que Rotrou appelloit *alcaline*, & qui n'eſt que la poudre de coquilles d'œufs calcinées. On continue cet uſage long-tems, en purgeant le malade tous les huit jours avec des pillules purgatives qu'il appelloit *alexi-*

teres, & qu'il compoſoit avec les pignons d'Inde, après en avoir exprimé l'huile. On donne même intérieurement une liqueur que le même Rotrou appelloit *ſa Teinture aurifique*, On peut conſulter ce qui a été dit dans le Traité *De Morbis Venereis*, imprimé à Paris chez Cavelier, de la préparation de ces différens remedes, & de la maniere de les employer.

L'*autre* remede, ſont les eaux de Barrege priſes intérieurement, & employées en bain & en douche pendant toute la ſaiſon. J'ai vû des guériſons étonnantes opérées par l'uſage de ces eaux dans des écrouelleux preſque déſeſpérés: Il eſt fâcheux qu'elles ſoient à l'extrémité du royaume, & ſi peu à la portée des malades dont la fortune eſt médiocre.

7°. Si l'uſage de ces remedes échauffe ou fatigue les malades, il faudra revenir aux délayans, & même au lait d'ânesſe, ou de vache coupé, & y revenir de bonne heure avant que l'impreſſion des fondans trop pouſſée ait altéré la poitrine, ou quelque autre viſcere, ou qu'elle ait jetté le ſang

dans une fonte qui amene à la consomption ou à l'hydropisie.

8°. Le mieux seroit de ne point employer de topiques sur les écrouelles, mais les malades les demandent ; on peut à la rigueur employer les suivans, pourvû qu'on les emploie avec circonspection : sçavoir ;

Des onctions ou linimens avec l'huile de lézards, ou de crapauds : où l'on peut mettre quelques gouttes d'esprit de sel ammoniac, de vipere ou d'urine:

Des emplâtres avec le diachylum *cum gummi*, le diabotanum, l'emplâtre *de ranis cum mercurio* ou emplâtre de Vigo, les emplâtres de ciguë ou de savon ; on peut même saupoudrer ces emplâtres avec du cinnabre en poudre pour en augmenter l'activité :

Des cataplasmes avec la pulpe de racines de bryoine ou couleuvrée, de *ciclamen* ou pain de pourceau, de concombre sauvage, cuites sous la cendre ; on mêle à cette pulpe de l'huile de vers de terre, ou de l'huile récente des Philosophes. Gui de Chauliac [a]

a Tract. II. Doctrin. I. Cap. IV. *Capitul. adminiculat, de nonis & scrofulis.*

loue

loue beaucoup le cataplasme suivant, dont on peut faire usage.

℞ *Radicum Filicis, Asphodelorum ; & si adderetur Ebulorum, bonum esset, coquantur in vino optimo, & pistando addatur modicum de sulfure vivo, & fiat Cataplasma.*

Enfin, des fumigations avec le karabé ou le cinnabre jettés sur des charbons, ou avec le vinaigre versé sur des cailloux rougis au feu.

II. Si l'on est appellé pour des écrouelles enflammées, ou si malgré les précautions qu'on prend, le trop grand usage des topiques fondans les enflamme, on se conduira de la maniere qui suit.

1°. On saignera d'abord le malade une ou deux fois ; on le purgera, & on le mettra à la diete humectante & adoucissante, qu'on proportionnera à l'état du pouls, à l'âge & aux forces du malade.

2°. On appliquera sur les écrouelles l'emplâtre de mucilages, ou le cataplasme de mie de pain & de lait, ou le ris cuit avec le lait, pour tâcher de calmer & de dissiper l'inflammation.

3°. Mais s'il paroît que la ſuppuration ſoit commencée, dans ce cas, on en viendra à l'uſage des topiques propoſés ci-deſſus, ſur-tout des emplâtres, & même à celui des remedes pourriſſans & maturatifs, tels que les cataplaſmes de pulpes d'oſeille, de guimauve, d'oignon de lis, avec l'huile de lis, le vieux levain, les eſcargots, ou le *baſilicum*.

4°. On inſiſtera ſur l'uſage de ces remedes juſqu'à ce que la glande paroiſſe parfaitement fondue par la ſuppuration. Il ſeroit bon de laiſſer ouvrir la tumeur d'elle-même, ce qui éviteroit le déſagrément d'une vilaine cicatrice; mais cela n'eſt guère pratiquable, ni même guères ſûr dans les écrouelles, à cauſe des calloſités qui s'y trouvent; & l'on eſt obligé d'en faire l'ouverture par le fer, ou ce qui eſt mieux, par la pierre à cautere, en la maniere ordinaire.

III. Dès que les écrouelles ſeront ouvertes, on les traitera de la maniere ſuivante.

1°. On laiſſera couler toute la matiere qui y eſt contenue; on l'expri-

mera même doucement, & on remplira le vuide de charpie seche.

2°. Après avoir ôté ce premier appareil, qui doit se détacher de lui-même, on pancera le mal avec des plumaceaux chargés d'un digestif simple, ou aiguisé de teinture de myrrhe, ou de poudre de myrrhe, suivant la pourriture de l'ulcere.

3°. On lavera l'ulcere avec la décoction d'orge & le miel rosat, ou avec la décoction de la grande scrofulaire, ou même avec la décoction des scories du *crocus metallorum*, si l'ulcere étoit fort baveux.

4°. Ensuite, quand la suppuration diminuera, on employera le baume d'Arcéus, & enfin le baume verd, pour déterger l'ulcere & pour le cicatriser.

5°. S'il y a des callosités, on tâchera de les faire fondre en les scarifiant légérement, ou en les rongeant avec les escharotiques. Mais on se gardera bien de suivre toutes les callosités, ni d'attaquer toutes les glandes, ce seroit un travail qui ne finiroit pas ; il vaut mieux laisser une fistule à la playe, que de faire une grande ouverture, dont

les ſuites pourroient être fâcheuſes.

6°. On peut employer pour ronger les calloſités la poudre de pierre à cautere, la charpie préparée de Vigo, les trochiſques de ſublimé corroſif, ou les trochiſques de minium, dont on verra la deſcription dans le Chapitre ſuivant par rapport à l'extirpation des loupes. Mais il faut éviter l'uſage de tous les remedes arſénicaux, qui ſont dangereux & ſouvent funeſtes, & il ne faut pas imiter l'exemple de quelques Empyriques qui s'en ſervent, ni ſe laiſſer ſéduire par les ſuccès dont ils ſe vantent.

IV. Enfin, ſi les écrouelles ſont ſquirrheuſes ou carcinomateuſes, on les traitera comme nous avons dit qu'il falloit traiter les ſquirrhes & les cancers.

CHAPITRE SECOND.

Des Tumeurs enquyſtées, ou Loupes.

DESCRIPTION ET DIFFÉRENCES.

I. IL SE FORME quelquefois ſous la peau, dans preſque tous les endroits du corps, des tumeurs circonſcriptes d'une figure ronde ou ovale, qui cedent à la compreſſion plus ou moins facilement, & où l'on ſent une fluctuation, quelquefois très-ſenſible, & quelquefois plus obſcure.

II. Ces tumeurs ſont quelquefois immédiatement ſous la peau, & quelquefois elles ſont plus enfoncées & placées dans les interſtices des muſcles, quand elles ſont dans les parties charnues, telles que les extrémités du corps. Elles ſont dans le commencement très-petites & de la groſſeur d'un pois, mais elles groſſiſſent peu-à-peu, juſqu'à devenir quelquefois monſtrueuſes.

III. Elles ſont de leur nature ſans chaleur & ſans douleur, & ſans aucun

changement dans la couleur naturelle de la peau qui les couvre ; mais quand il leur arrive de s'enflammer, elles ſont alors avec chaleur, rougeur & douleur, parce que ce ſont les ſymptomes de l'inflammation.

IV. On a obſervé depuis long-tems, quand ces tumeurs ſe ſont ouvertes d'elles-mêmes, ou qu'on a été forcé de les ouvrir, qu'elles étoient remplies d'une matiere plus ou moins liquide, contenue dans une poche membraneuſe, plus ou moins denſe : quelquefois même calleuſe, appellée par les Médecins Grecs Κύϛις, ce qui ſignifie une *veſſie* ou *poche*, d'où vient qu'on donne à ces tumeurs le nom de *tumores kyſtici*, Κυϛικοὶ, *tumeurs enquyſtées*, & que les Latins, par la même raiſon, les ont appellées *tumores tunicati*. Nous les appellons en François des *Loupes*, & l'on croit avec aſſez de vraiſemblance, que ce nom vient de ce qu'on a appellé dans la baſſe Latinité *lupi*, des *loups*, les ulceres rongeans qui viennent aux jambes ; d'où l'on a cru pouvoir donner aux tumeurs enquyſtées qui s'y formoient auſſi, mais

qui ſont moins fâcheuſes, le nom de λύπαι, d'où on a fait celui de *loupes*, comme ſi ce nom féminin annonçoit un mal plus léger.

V. Ordinairement il n'y a dans ces tumeurs qu'une poche ou quyſt, lequel eſt alors adhérent aux parties voiſines par toute ſa face extérieure : mais quelquefois auſſi il y en a deux, un extérieur, qui tient aux parties voiſines, & un intérieur, renfermé dans le premier, ſans y être attaché que par un pédicule plus ou moins gros. C'eſt dans cette derniere poche ou quyſt, que la matiere qui forme la tumeur, ſe trouve renfermée.

VI. L'humeur contenue dans ces tumeurs n'eſt pas toujours la même : quelquefois elle eſt épaiſſe, blanche, & aſſez ſemblable à du ſuif, & les Médecins Grecs ont alors appellé la tumeur Στεάτωμα, parce que Στέαρ ſignifie en Grec du *ſuif* : quelquefois la matiere eſt griſâtre, plus liquide, & reſſemble à de la *bouillie*, & les Grecs appelloient cette tumeur Ἀθήρωμα, parce qu'Ἀθήρα ſignifie de la *bouillie* : enfin quelquefois la matiere eſt liquide & jaune, & a beau-

coup de reſſemblance avec du miel, & alors les Grecs ont donné à la tumeur le nom de Μελικηρὶς, qui ſignifie *rayon de miel*, *mellifavium*.

VII. Tel eſt l'état naturel des loupes, ce qui n'empêche pas qu'elles ne puiſſent quelquefois s'enflammer, & même s'abſcéder ; auquel cas elles s'ouvrent, laiſſent écouler la matiere qui y étoit contenue, & aboutiſſent pour l'ordinaire à une fiſtule. D'autres fois elles s'endurciſſent peu-à-peu, deviennent ſquirrheuſes, & même quelquefois carcinomateuſes ; mais dans tous ces cas, les loupes ſont des loupes dégénérées, qui ne conſervent plus leur nature.

CAUSES.

TANT qu'on a ignoré la nature & le cours de la lymphe, & la diſpoſition des vaiſſeaux par où elle circule, on a dû ignorer la maniere dont les loupes ſe formoient. Auſſi ne doit-on pas chercher à s'inſtruire là-deſſus dans les anciens Médecins. Ce n'eſt que depuis la découverte des vaiſſeaux lymphatiques & de la circulation de la lymphe

qu'on a ſur cette matiere des idées plus exactes.

On ſçait à préſent que les loupes ne ſont que des vaiſſeaux. lymphatiques gonflés & dilatés ; que la matiere qu'elles contiennent, n'eſt que la lymphe inégalement épaiſſie. La ſituation & les attaches des loupes, & ſur-tout des loupes commençantes, mettent ce fait dans un point d'évidence qui ne permet pas d'en douter.

Il ne reſte donc pour l'entier éclairciſſement de la théorie des loupes, qu'à ſatisfaire aux queſtions ſuivantes.

1°. Pourquoi les vaiſſeaux lymphatiques ſe dilatent-ils juſqu'à ce point-là ?

2°. Comment la lymphe qui les remplit, peut-elle prendre les différentes reſſemblances de ſuif, de bouillie, de miel ?

3°. Comment ſe forme le quyſt ou la poche, qui contient la matiere de la tumeur ?

4°. D'où vient qu'il y a des loupes à double enveloppe ou quyſt ?

5°. D'où viennent les corps étrangers, que quelques Auteurs prétendent avoir trouvé dans ces tumeurs ?

6°. Enfin quelle eſt la différence qu'il y a entre les loupes dont il eſt queſtion, & les hydatides dont on a parlé ci-deſſus, *Liv. III. Chap.* 2 ?

I. Les vaiſſeaux lymphatiques ne peuvent ſe dilater que par le ſeul volume de la lymphe accumulée dans leur cavité ; ainſi chercher les cauſes qui dilatent les vaiſſeaux lymphatiques, c'eſt chercher les cauſes qui arrêtent la lymphe dans certains endroits de ſon cours, & qui l'obligent de s'y accumuler.

Or ces cauſes ſont connues, & ſe réduiſent :

1°. A toutes les obſtructions des glandes conglobées, où aboutiſſent les vaiſſeaux lymphatiques :

2°. A tous les épaiſſiſſemens de la lymphe qui peuvent la mettre hors d'état de circuler comme à l'ordinaire ; ſoit que ces épaiſſiſſemens viennent du vice du régime, ou du froid extérieur, ou de quelque levain vicieux :

3°. A tous les étranglemens qui peuvent gêner les vaiſſeaux lymphatiques, ſoit par la compreſſion, ſoit par le tiraillement qu'ils ſouffrent dans les

contractions convulsives ou forcées des muscles, dans les efforts, dans les faux-pas, dans les crampes :

4°. A tous les relâchemens qui surviennent aux vaisseaux lymphatiques par les coups ou les chûtes.

Il suit de-là, 1°. Que la dilatation des vaisseaux sera plus grande ou plus petite, suivant que les causes qui arrêtent le cours de cette humeur, feront plus efficaces ; ou que le ressort de la partie sera plus foible :

2°. Que par la dilatation des vaisseaux lymphatiques, la tumeur prendra d'abord une figure sphérique, mais qu'à mesure qu'elle croîtra, elle sera forcée de s'accommoder à la figure des parties voisines & de s'allonger.

II. La lymphe qui s'accumule dans les vaisseaux lymphatiques dilatés, peut être de sa nature inégalement épaisse, inégalement colorée : elle peut ensuite, suivant l'endroit où elle s'accumule, ou suivant la densité du quyst qui la contient, transpirer plus ou moins. Elle peut donc prendre des couleurs & des consistences différentes, & former

des ſtéatomes, des athéromes, ou des méliceris.

Par exemple, la lymphe épaiſſe & un peu chargée de bile, fera un ſteatome; la lymphe moins épaiſſe & plus pure, fera un athérome; enfin, la lymphe plus liquide, mais bilieuſe, fera un méliceris.

De même, ſi la partie la plus tenue de la lymphe eſt repompée dans certaines loupes plus que dans d'autres, ce qui reſtera ſera inégalement épais, & formera des tumeurs différentes.

III. Le quyſt n'eſt que la tunique même du vaiſſeau lymphatique dilatée qui s'épaiſſit en ſe dilatant. La même cauſe qui la dilate, y arrête en même tems le ſuc nourricier, & donne lieu à ſon épaiſſiſſement. C'eſt par cette méchanique, que les tuniques des arteres & des veines s'épaiſſiſſent en ſe dilatant dans les anévriſmes & dans les varices, les tuniques des teſticules dans l'hydrocele, le péritoine dans l'hydropiſie, & généralement toutes les membranes quand elles ſont diſtendues.

Quelquefois la loupe eſt celluleuſe

parce qu'elle eſt formée de pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques dilatés enſemble, ou plutôt de quelque glande conglobée, dont les cellules ſont dilatées, & font la loupe.

IV. Les doubles enveloppes des loupes viennent de quelque membrane voiſine, qui entouroit le vaiſſeau lymphatique devenu loupe, comme de la membrane adipeuſe dans la graiſſe ; de la membrane des muſcles dans les parties muſculeuſes ; de quelque aponévroſe dans les articles, leſquelles en s'étendant forment la poche extérieure dans laquelle la loupe eſt renfermée.

Cette enveloppe extérieure eſt parſemée de vaiſſeaux ſanguins qui lui ſont propres, mais l'intérieure, ou véritable enveloppe de la loupe n'en a aucun : cette enveloppe extérieure eſt auſſi ordinairement plus épaiſſe que celle du dedans.

V. On prétend avoir trouvé dans les tumeurs enquyſtées différens corps étrangers, ſur quoi on peut conſulter *Severinus*, *de abſceſſibus anomalis ;* comme des œufs de pigeon, des chataignes, des animaux durcis ; mais toutes

ces exagérations ſignifient qu'on y a trouvé des concrétions de lymphe durcie de différentes figures, auxquelles on a donné le nom qu'on a voulu ſur des reſſemblances frivoles.

Il faut excepter pourtant les os, les dents, les cheveux qu'on a trouvés quelquefois réellement, dans les tumeurs enquyſtées des ovaires, des trompes, ou de la matrice, ou pour mieux dire, dans les abſcès plâtreux de ces parties. Mais dans ces cas, ces os, ces dents, ces cheveux ſont toujours les reſtes d'un fœtus conçu, qui en ſe pourriſſant a formé ces ſortes de tumeurs. Les os de la jambe d'un embryon trouvés dans une tumeur de cette eſpéce, qui étoient dans le cabinet de Rhuyſch, & qui ont paſſé dans le cabinet du Czar, n'avoient point eu d'autre origine, ſuppoſé que l'hiſtoire qu'on fait ſoit réelle.

VI. Ce qu'on dit ici des loupes, & ce qu'on a dit des hydatides plus haut, *Liv.* III. *Chap.* 2. prouvent la grande affinité qu'il y a entre ces tumeurs. Elles viennent toutes les deux de la dilatation variqueuſe des vaiſſeaux lym-

phatiques, & d'une dilatation qui dépend des mêmes causes. Elles ont toutes les deux une premiere enveloppe ou poche qui leur est propre, & ne laissent pas d'être renfermées quelquefois dans une seconde enveloppe. Enfin, elles ont toutes les deux un pédicule plus ou moins long, par où elles tiennent aux parties voisines. Ainsi les hydatides & les loupes ont la même nature, le même siége, les mêmes causes & la même conformation.

Cependant les loupes, & les hydatides different par plusieurs endroits. 1°. L'enveloppe des loupes est épaisse, opaque, adhérente aux parties voisines; au lieu que la tunique des hydatides est mince, fine, presque *arachnoïde*, transparente, & sans autre attache que celle du pédicule. 2°. La matiere des loupes est épaisse & une espéce de bouillie; au lieu que celle des hydatides est liquide & une pure lymphe. 3°. Enfin, les loupes sont pour l'ordinaire solitaires, & il est rare qu'il y en ait plusieurs ensemble en forme de grappe ou de chapelet; au lieu que les hydatides sont presque tou-

jours en grand nombre, & forment par leur réunion, tantôt une grappe, & tantôt une eſpéce de chaîne ; mais ces différences, quelque grandes qu'elles paroiſſent, ſont purement accidentelles, & il eſt aiſé d'en deviner les cauſes.

Les loupes ſe forment ordinairement dans l'entre-deux des muſcles, où elles ſont expoſées à des compreſſions fréquentes, quand les muſcles ſe contractent dans les différens mouvemens du corps. Par-là, leurs enveloppes battues & preſſées, doivent peu-à peu s'épaiſſir, ſe durcir & devenir opaques ; au lieu que les tuniques des hydatides, libres de toute compreſſion, conſervent, à peu de choſe près, leur ténuité & leur tranſparence naturelle.

La même action des muſcles, en preſſant la lymphe contenue dans la loupe, doit en exprimer peu-à-peu ce qu'elle contient de plus liquide & de plus ſéreux. Ainſi cette lymphe en s'épaiſſiſſant de jour en jour, acquiert enfin la conſiſtence de la matiere des loupes ; au lieu que la lymphe des

hydatides, qui n'eſt expoſée à aucune compreſſion, doit conſerver toute ſa fluidité.

Les loupes, pour l'ordinaire, ſe forment, comme on l'a dit, dans l'entre-deux des muſcles, & elles ſe forment par conſéquent par la dilatation variqueuſe des gros vaiſſeaux lymphatiques qui rampent dans ces entre-deux. De-là vient que les loupes ſont plus groſſes que les hydatides, & qu'elles ſont preſque toujours ſolitaires, parce que ces gros vaiſſeaux lymphatiques ſont preſque toujours uniques. Il arrive pourtant quelquefois, mais rarement, qu'il y a pluſieurs loupes enſemble, tantôt en forme de grappe, lorſqu'il y a pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques voiſins qui ſont affectés à la fois, & tantôt en forme de chaîne, lorſqu'un même vaiſſeau lymphatique devient variqueux en pluſieurs endroits de ſa longueur. Pour les hydatides, comme elles ſe forment toujours ſur les membranes couvertes d'un grand nombre de veines lymphatiques capillaires en forme de réſeau, il ne faut pas être ſurpris ſi elles ſont

en très-grand nombre à la fois, ſi elles ſont chacune en particulier plus petites que les loupes, & ſi elles ſont attachées en forme de grappe ou de chaîne.

A ces différences près, les loupes & les hydatides conviennent enſemble; elles ſont produites par la même dilatation variqueuſe des vaiſſeaux lymphatiques; elles ont une tunique qui leur eſt propre, & qui quelquefois eſt renfermée dans une autre enveloppe; elles ont chacune un pédicule qui les attache aux parties voiſines; enfin, elles ont une forme preſque ſphérique au commencement, mais qui s'allonge peu-à peu, à meſure qu'elles croiſſent; en un mot, elles ſe forment dans les mêmes vaiſſeaux, ſe forment de la même maniere, ſe forment par les mêmes cauſes, & conviennent par conſéquent pour tout l'eſſentiel.

Voilà qui ſert à rendre raiſon, pourquoi il n'y a point d'hydatides ſous la peau, ni entre les muſcles, comme on l'a remarqué en parlant des hydatides; c'eſt que les dilatations variqueuſes des veines lymphatiques qui s'y

font, y deviennent toutes des loupes; & c'eſt par la même raiſon, qu'il n'y a point de loupes ſur les membranes qui tapiſſent les cavités extérieures du corps, parce qu'en ces endroits toutes les dilatations variqueuſes des veines lymphatiques demeurent hydatides.

SYMPTOMES.

I. LES LOUPES ſe forment peu-à peu par des progrès inſenſibles. Ainſi elles ne compriment point les vaiſſeaux ſanguins d'alentour, ou les compriment ſi peu & ſi lentement, que le ſang, en dilatant à proportion les vaiſſeaux collatéraux, ſe conſerve une entiere liberté de circuler; ce qui fait que les loupes n'attirent aucune inflammation.

II. Par conſéquent, les loupes doivent être ſans chaleur, ſans rougeur, & même ſans douleur; puiſque ces accidens n'arrivent qu'à la ſuite des inflammations.

III. Il arrive pourtant que quand les loupes ſont groſſes, on y reſſent quelque douleur dans les mouvemens des parties où elles ſont placées, ſoit

parce que les muſcles en ſe contractant, les ſerrent & les compriment, ſoit parce que les loupes compriment à leur tour les muſcles, & les gênent dans leurs mouvemens.

IV. Les loupes ſont formées par une poche membraneuſe pleine d'une matiere qui y eſt renfermée ; elles doivent donc être bornées & circonſcriptes, ſelon l'étendue de cette poche.

V. Elles doivent en même tems céder à la compreſſion, & avoir un certain dégré de molleſſe, qui varie ſuivant que la matiere contenue dans la poche, eſt plus ou moins épaiſſe, c'eſt-à-dire, ſuivant que les loupes ſont des *ſtéatomes*, des *athéromes*, ou des *mélicéris*.

VI. Comme la poche qui forme les loupes, a du reſſort, elle doit ſe relever & ſe remettre dans ſon premier état, dès que la compreſſion ceſſe ou diminue ; ce qui varie auſſi ſelon la conſiſtence de la matiere que la loupe renferme.

VII. Les loupes s'enflamment quelquefois par accident, lorſqu'elles ſont expoſées à quelque coup ou contuſion

violente ; lorſqu'on y applique long-tems des réſolutifs ou des fondans trop actifs ; lorſqu'on a la mauvaiſe habitude de les manier ſans ceſſe.

VIII. Les loupes enflammées viennent preſque toujours à ſuppuration, & forment un abſcès ou apoſtême, qui s'ouvre & qui laiſſe écouler la matiere de la loupe, déja miſe en fonte par l'inflammation ; ce qui forme une eſpéce de fiſtule incurable, tant que le quyſt de la loupe ſubſiſte.

IX. D'autres fois, mais plus rarement, les loupes, ou pour mieux dire, les enveloppes des loupes deviennent ſquirrheuſes ; ce qui arrive quand elles ſont par leur ſituation expoſées à un froiſſement continuel qui les racornit. Dans cet état, elles peuvent même devenir carcinomateuſes, s'il arrive que la lymphe qui y eſt entaſſée, ſoit miſe dans un mouvement d'expanſion, comme on l'a dit en parlant du Cancer.

X. En général, les loupes peuvent arriver dans toutes les parties extérieures du corps ; mais elles ſont ſurtout communes dans les entre-deux des muſcles, autour des articulations, à la

tête & au cou ; parce qu'il y a dans ces endroits beaucoup de gros vaiſſeaux lymphatiques propres à les produire. On parlera dans les Chapitres ſuivans de celles de la tête & du cou, parce qu'elles ont un nom particulier, & qu'elles dépendent quelquefois de cauſes qui leur ſont propres.

DIAGNOSTIC.

1°. LES TUMEURS enquyſtées ſe connoiſſent en ce qu'elles ſont circonſcriptes, molles, ſans rougeur, ſans chaleur & ſans douleur.

2°. On connoît qu'elles ſont enquyſtées, en ce qu'on ſent une fluctuation plus ou moins ſenſible, ſelon qu'elles ſont plus ou moins grandes, & que l'humeur qu'elles contiennent eſt plus ou moins épaiſſe. Ainſi on peut juger de l'épaiſſiſſement de l'humeur qu'elles contiennent, par le plus ou le moins de fluctuation ; mais on ne peut connoître la couleur de cette humeur, que quand la tumeur eſt ouverte.

3°. On juge aiſément ſi la loupe eſt enflammée, ſi elle eſt abſcédée, ſi elle va aboutir, ſi elle devient ſquirrheuſe

ou enfin si elle risque à dégénérer en une tumeur carcinomateuse.

PROGNOSTIC.

1°. LES LOUPES sont des maux opiniâtres & difficiles à guérir ; mais aussi elles sont sans aucune douleur, & il est rare qu'elles aient de mauvaises suites.

2°. Cependant, outre que les loupes peuvent devenir incommodes par leur grosseur, elles peuvent aussi s'enflammer, s'abscéder, devenir carcinomateuses, & par-là devenir dangereuses, & même mortelles.

3°. Quand on veut extirper une loupe, il faut faire attention à son volume, à sa place, à ses attaches ; comme si elle tient à des nerfs, à des tendons, à des vaisseaux, &c. parce que cela sert à régler le traitement, & à former le prognostic.

4°. Il faut aussi juger de la profondeur de son attache & de l'épaisseur du quyst, autant qu'on pourra le connoître.

CURATION.

LES LOUPES n'incommodent point, & le meilleur parti est de ne pas en-

treprendre de les guérir. Mais comme l'impatience des malades & les progrès du mal obligent quelquefois à prendre un parti opposé, on va exposer les diverses méthodes qu'on peut employer pour la guérison des loupes.

On en connoît jusqu'à quatre. La *premiere*, par la voie de la résolution, en dissipant la matiere de la loupe. La *seconde*, par l'application des septiques ou cathérétiques, en rongeant les loupes. La *troisieme*, par la voie de la suppuration, en faisant suppurer les loupes. La *quatrieme*, par l'extirpation, en emportant les loupes. A quoi l'on pourroit ajouter la cure palliative qu'on est forcé quelquefois d'employer, lorsqu'il n'est pas permis d'entreprendre de guérir les loupes; mais on renvoie à en parler ci-dessous en parlant du Gouêtre, où elle a principalement lieu.

Primò. La voie de la résolution n'est ni facile, ni sûre, parce que la matiere des loupes n'est pas assez liquide pour être repompée, & sur-tout parce qu'elle est renfermée dans un quyst épais, qui ne permet pas qu'elle puisse être repompée.

pompée. On peut cependant la tenter, pourvu que ce ſoit avec modération, & ſans attirer l'inflammation.

Pour y parvenir, on emploie des remedes internes & des remedes externes.

I. Les remedes internes ſont tous les fondans déja propoſés pour les écrouelles, comme les martiaux, les mercuriaux, les antimoniaux, les cloportes, la poudre de crapauds, &c. Outre cela on recommande comme ſpécifiques les cendres de l'éponge de mer, l'os de ſeiche en poudre, le poivre long & noir, le gingembre, la canelle, le ſel gemme, l'éponge de roſier ſauvage, appellée *bedegar*; le tout mis en poudre. On prend parties égales de trois ou quatre de ces poudres, on en fait des paſtilles, dont on en tient une dans la bouche nuit & jour, en ſaupoudrant même les alimens de ces poudres comme du ſel.

II. Quant aux remedes externes, on emploie:

1°. Les fomentations avec les décoctions des feuilles de pouliot, en latin, *pulegium*, de calament, d'hyſ-

ſope, &c. ou des racines de bryoine, de concombre ſauvage, d'iris, de *ciclamen*, qu'on applique avec une éponge fine ſur la loupe.

2°. Les emplâtres de diachylum avec les gommes, en ajoutant un gros de poudre de racine d'iris ſur deux onces d'onguent; ou ceux de ciguë, de ſavon, de diabotanum.

3°. Les gommes ammoniac, galbanum, bdellium, opopanax, ramollies avec du vinaigre, & étendues ſur de la peau de gant comme des emplâtres.

4°. Les mêmes emplâtres ou les mêmes gommes, en y ajoutant le ſel ammoniac, le vitriol Romain, le ſoufre, la poudre de moutarde, l'huile de ſuccin, la racine d'iris en poudre, ou en les ſaupoudrant de cinnabre.

5°. La chaux vive, paîtrie avec le miel ou le ſavon, & appliquée en forme de cataplaſme; mais ce remede cauſe des cloches qui incommodent beaucoup.

6°. On a réuſſi quelquefois à diſſiper les loupes en les battant d'un coup ſec avec un battoir, juſqu'à rompre le

quyſt ; alors la matiere ſe répandant aux environs, & étant détrempée peu-à-peu par la lymphe, peut être repompée facilement, & par ce moyen ſe réſoudre, ſur-tout en y aidant par l'application des fondans, ou d'une lame de plomb frottée de mercure, & fortement appliquée par-deſſus.

Secundò. Quand on adopte l'uſage des ſeptiques ou des cathérétiques, 1°. on applique ſur la partie déclive de la tumeur un emplâtre *fenêtré*, où l'on met une traînée de pierre à cautere, d'une longueur & d'une largeur convenable. Lorſque le quyſt eſt une fois ouvert, on vuide la matiere, & pour y réuſſir, on remplit la cavité avec de la charpie ſéche ; & après ce premier appareil, on pance la loupe avec des plumaceaux chargés d'onguent égyptiac, ou d'onguent des Apôtres, ou d'onguent brun fait avec le *baſilicum* & le précipité rouge.

2°. Par ce moyen on cautériſe peu-à-peu le quyſt, juſqu'à ce qu'enfin il ſe détache par la ſuppuration. Que ſi cela ne ſuffit pas, on emploie des eſcharotiques plus forts ; comme, 1°. des

plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautere, ou imbibés de la dissolution de la même pierre, qu'on introduit dans la cavité du quyst ; 2°. des petits trochisques de minium ou de sublimé corrosif, décrits dans le *Codex* de Paris, qu'on applique avec prudence sur les côtés du quyst les plus durs & les plus rebelles ; 3°. la charpie préparée de Vigo, dont on se sert de la même maniere, en forme de tente ou de plumaceaux. Voici la maniere de la préparer, décrite par cet Auteur, *Practicæ Lib. II. Cap. 5.*

On prend deux onces de charpie faite avec du linge usé, trois onces de mie de pain blanc bien cuit, mise en poudre, une demi-once de sublimé corrosif, une livre d'eau-rose & autant d'eau de plantin : on fait bouillir le tout ensemble jusqu'à la diminution des trois quarts du liquide : on retire alors la charpie, on la fait sécher, on la carde, & on s'en sert dans l'usage, en appliquant par-dessus l'emplâtre de céruse ou de diapalme.

3°. Quand le quyſt eſt détaché, ou pance la playe avec le baume d'Arcéus, comme les playes ſimples, & on la laiſſe cicatriſer comme une playe ordinaire.

Tertiò. Il arrive ſouvent qu'à force d'employer des fondans trop âcres, les loupes s'enflamment & s'abſcedent : alors, ſans attendre qu'elles s'ouvrent, le plus court eſt de les ouvrir, dès qu'on ſent que la matiere eſt ramollie. On peut pour cet effet employer une traînée de pierres à cautere, comme on l'a déja dit, & c'eſt le parti le plus ſûr ; on peut employer auſſi le biſtouri, & une inciſion ſuffit ſi la tumeur eſt petite ; mais ſi elle eſt grande, on en fait une ſeconde en croix, dont on coupe enſuite les angles.

Il faut après cela ſe conduire, comme on vient de le dire dans l'article précédent, obſervant ſeulement que ſi la loupe étoit enflammée, on doit moins inſiſter ſur les eſcharotiques, & attendre beaucoup plus de la ſuppuration : ſouvent même il faut ſe contenter d'employer les anodyns & les émolliens,

quand l'inflammation eſt accompagnée de beaucoup de douleurs.

Quartò. Pour l'extirpation de la loupe, 1°. on inciſe la peau en croix juſqu'au quyſt. Il eſt très-aiſé de reconnoître ce quyſt, lorſqu'il n'eſt pas adhérent à la peau ; mais s'il l'étoit, ce qui eſt pourtant rare, on le détachera peu-à-peu, en le diſſéquant avec dextérité.

2°. Si le quyſt n'eſt point adhérent ; on reconnoît facilement ſon attache ; & ſi elle ne tient qu'à des parties qu'on n'ait aucune raiſon de ménager, on l'enleve en entier. On procede de même lorſque le quyſt eſt adhérent ; & après l'avoir détaché, on l'enleve de la même maniere.

3°. Lorſque la loupe a une double enveloppe, comme il arrive ſouvent, il faut les enlever toutes les deux. Après quoi, ſi quelque vaiſſeau donnoit trop de ſang, on l'étanche avec le bouton de vitriol, ou l'agaric de chêne.

4°. Que ſi le quyſt tenoit à quelque tendon, ligament, vaiſſeau conſidérable, ou au périoſte, il faut y laiſſer attacher une partie du quyſt que la ſup-

puration détachera, ou que l'on emportera peu-à-peu avec des eſcharotiques modérés.

5°. Enfin, ſi après avoir emporté la loupe, il paroît que l'os ſoit affecté, ce qui arrive ſouvent lorſqu'elle touche à l'os, on y remédiera par les remedes qui conviennent à la carie des os, commençante ou confirmée.

Dès qu'on a détaché le quyſt en entier, on pance la playe à la maniere ordinaire, & on la cicatriſe comme toutes les autres playes.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Loupes à la tête.

DESCRIPTION.

I. IL VIENT à la tête, entre le péricrâne & la peau, des petites loupes qui reſſemblent entiérement aux loupes ordinaires, qu'on vient de décrire dans le Chapitre précédent.

II. On les diſtingue ſous deux différens noms : ſous celui de *teſtudines* ou *tortues*, lorſqu'elles ſont larges, plattes & mollaſſes : ſous celui de *talpæ*, ou *topinariæ*, des *taupes*, lorſqu'elles ſont rondes & dures, ou pour mieux dire, fermes.

III. Les loupes de la tête ſont formées comme les autres loupes, par une poche ou quyſt membraneux, plus ou moins denſe, qui contient une humeur plus ou moins épaiſſe. Cette humeur dans les loupes de la tête eſt preſque toujours jaune, & ces loupes ſont preſque toujours des mélicéris.

IV. Ces sortes de loupes, mais surtout les secondes qui sont rondes & dures, changent de place sous la peau, & elles descendent peu-à-peu sur les côtés, suivant la pente de l'endroit où elles se sont formées.

V. Quelquefois il n'y en a qu'une ou deux, & quelquefois il y en a plusieurs, & de différentes grosseurs, quoiqu'il n'y en ait point dans le reste du corps.

VI. Elles arrivent sur-tout à ceux qui ont eu du mal à la tête dans leur enfance, comme la teigne ou les croûtes de lait.

CAUSES.

CES SORTES de loupes à la tête peuvent reconnoître les mêmes causes que les autres loupes du corps. Il paroît cependant qu'il doit y avoir à la tête quelque cause particuliere qui y rende les loupes plus communes.

Cette cause ne peut regarder que les glandes ou canaux, par où se sépare une humeur sébacée épaisse, connue en François sous le nom de *crasse*, & en Latin sous celui de *furfur*, d'où

vient qu'on appelle dans cette langue *furfurigo* l'abondance de cette craſſe.

Ces glandes, ou plutôt, ces canaux ſont très-nombreux dans la partie chevelue, placés près-à-près les uns des autres dans l'épaiſſeur de la peau, s'ouvrant chacun ſur l'épiderme par un petit tuyau excrétoire entre les racines des cheveux.

Il s'y ſépare une humeur graſſe, huileuſe, ſébacée, deſtinée à humecter & à tenir ſouples les racines des cheveux; laquelle en s'épaiſſiſſant ſur la peau, forme la craſſe de la tête, très-abondante dans ceux qui la laiſſent accumuler ſans ſe peigner, mais qui ne laiſſe pas d'être réelle dans les perſonnes les plus propres.

Sur cette deſcription, il eſt aiſé de voir que ſi l'extrémité de quelqu'un des canaux excrétoires de ces glandes vient à ſe boucher, l'humeur ſébacée, retenue dans le fond de la glande, la dilatera, y formera peu-à-peu une petite tumeur ſphérique, qui en groſſiſſant deviendra une loupe.

Or les extrémités de ces canaux peuvent être bouchées, 1°. par le vice de

l'humeur qui s'y sépare, lorsqu'elle est naturellement trop épaisse par la constitution du sang, ou par le vice du régime ; lorsqu'elle est épaissie par quelque levain étranger qui y est mêlé ; lorsqu'elle est épaissie par un froid extérieur, où l'on s'est exposé par accident : 2°. par le vice des canaux eux-mêmes, s'il se trouve qu'ils soient étranglés, rétrécis, ou à demi-bouchés par des maladies précédentes qu'on a eues à la tête.

SYMPTOMES.

1°. S'IL n'y a qu'un canal affecté, la tumeur n'aura qu'une cavité ; s'il y en a plusieurs, elle sera celluleuse.

2°. La tumeur sera d'abord ronde & dure ; elle deviendra plus platte & plus molle, à mesure qu'elle deviendra plus grande.

3°. Ces loupes peuvent changer de place, lorsqu'elles sont dans un endroit déclive de la tête, parce que leur attache à la peau se casse, & que leur poids les entraîne du côté où la pente les conduit.

4°. Il est visible que ces loupes, en

tombant sur le front ou sur les oreilles, doivent causer des difformités plus ou moins désagréables, suivant qu'elles sont plus ou moins grosses.

5°. L'humeur contenue dans ces loupes est l'humeur sébacée qui y est accumulée, & de-là vient qu'elle est presque toujours jaune, parce que c'est la couleur naturelle de cette humeur, laquelle devient plus foncée, à mesure que cette humeur s'épaissit dans la loupe.

6°. Ces loupes de la tête peuvent altérer le péricrâne & carier même les os du crâne, à cause qu'elles laissent suinter une sérosité âcre & rongeante.

7°. Enfin, ces loupes peuvent s'enflammer, s'abscéder, devenir squirrheuses, carcinomateuses, &c. de même que les loupes ordinaires, & par les mêmes causes.

DIAGNOSTIC.

LES LOUPES de la tête sont sensibles & sautent aux yeux.

La vûe seule décide aussi de leur grosseur, de leur figure, de leur place.

Le tact fait connoître si elles sont dures ou molles.

Enfin, les accidens qui les accompagnent, décident de leur état, si elles sont enflammées, abscédées, carcinomateuses.

PROGNOSTIC.

1°. LES LOUPES de la tête sont ordinairement sans danger : rarement s'avise-t-on d'entreprendre de les guérir ; on se contente de faire, deux fois l'an, des remedes propres, & à maintenir la fluidité de la lymphe, & à empêcher ou retarder les progrès du mal.

2°. On est pourtant obligé de les extirper dans deux cas : 1°. quand elles causent une grande difformité : 2°. quand elles s'abscédent, ou deviennent carcinomateuses, ou qu'elles carient le crâne.

3°. L'extirpation des petites loupes est facile & sans danger, mais celles des grosses loupes est toujours dangereuse, plus ou moins pourtant, selon leur grosseur & leur état.

CURATION.

I. POUR empêcher l'accroissement des loupes de la tête, on peut user de

fondans & d'atténuans intérieurs ; comme des martiaux, des mercuriaux, des antimoniaux ; des bouillons d'écrevisses, de cloportes, de viperes ; des eaux minérales ferrugineuſes.

2°. On peut y joindre des fondans extérieurs ; comme la douche des eaux thermales ; ou des décoctions de pouliot, de calament, de mélilot, du ſoufre commun, &c.

3°. On peut auſſi, ſi l'on veut, mettre en uſage tous les remedes propoſés dans le Chapitre précédent pour les loupes en général.

II. Si l'on juge l'extirpation de ces loupes néceſſaire, on peut choiſir de la faire, ou par le fer, ou par le cautere.

Le *premier* moyen eſt le plus court & le plus ſimple. On fait au haut de la loupe une petite inciſion avec le biſtouri, prenant garde de ne point entamer la poche de la loupe, qui ne tient point à la peau. On fait enſuite, à la faveur d'une ſonde creuſe qu'on introduit entre la poche & la peau, quatre inciſions en croix, juſqu'à la circonférence de la loupe, qu'on cerne avec le doigt, & qu'on enleve facilement lorſqu'elle n'a

point d'attaches ; & lorſqu'elle en a, on les coupe avec les ciſeaux ; après quoi on fait ſauter les angles de la playe *, & on la pance comme une playe ſimple.

Si l'on aime mieux employer les cauſtiques, après avoir embraſſé la loupe avec un emplâtre fenêtré, on la couvrira de pierres à cautere. Comme il ne s'agit de brûler que la peau, on choiſira des pierres médiocres, & quand on jugera qu'elles ont agi, on ôtera l'appareil, & l'on inciſera l'eſchare de la même maniere & avec les mêmes précautions, que ſi l'on inciſoit la peau entiere ; après quoi, on enlevera la loupe, ſi elle ne tient pas ; & ſi elle tient, on en coupera les attaches, & après avoir coupé les angles de la playe, on la pancera comme à l'ordinaire.

Si l'endroit du péricrâne contre lequel la loupe étoit collée, paroît être altéré, on y appliquera un plumaceau imbibé d'eſprit-de-vin & exprimé, ce qu'on réitérera à chaque pancement,

* Le retranchement des angles de la peau n'eſt pas indiqué : il ne faut pas ſuivre cette vieille routine qui n'a jamais été ſuivant les préceptes de la vraie Chirurgie. *Note de l'Editeur.*

jusqu'à ce que la chair qui se forme sur le péricrâne, en annonce le bon état, & permette de laisser fermer la playe.

Que si le mauvais état du péricrâne empiroit, qu'il tombât en pourriture, que l'os se découvrît, & qu'on le trouvât carié, il faudra dans tous ces cas continuer d'y appliquer non-seulement des plumaceaux imbibés d'esprit-de-vin, mais employer même les teintures de myrrhe, d'aloës, d'euphorbe, jusqu'à ce que l'os, après une légere exfoliation, commençât à se couvrir d'une chair grénée.

III. Enfin, si l'on étoit appellé pour une loupe à la tête déjà abscédée, ou même, déjà percée ; dans ce cas, il faudroit employer la pierre à cautere pour l'ouvrir, ou pour en dilater l'ouverture, tâcher d'en faire tomber le quyst par la suppuration, employer en tout cas pour le consumer, les escharotiques qu'on a proposés ci-dessus pour la curation des loupes en général, & quand la playe sera par ce moyen détergée, la mener à la cicatrisation par les voies ordinaires.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des Gouëtres, ou Bronchocèles.

DESCRIPTION.

I. IL SE FORME au cou des loupes qui commençant à la hauteur du larynx, s'étendent le long de la trachée-artere, & occupent quelquefois toute la largeur du cou de l'un ou de l'autre côté.

II. Ces tumeurs ſont ordinairement plus molles que les loupes, cedent plus facilement à la compreſſion, ſe rétabliſſent un peu plus lentement, ſont pleines d'une matiere liquide qui paroît être uniforme; mais quelquefois auſſi on y reſſent des pelotons d'une matiere plus dure & plus compacte, de différentes grandeurs.

III. Ces tumeurs ne forment quelquefois qu'une eſpéce de ſac ſimple; mais ſouvent elles ſe partagent en deux branches, dont l'une ſe porte vers le

derriere ſur l'épaule, & l'autre ſur le devant du côté de la poitrine.

IV. Dans le commencement, ces tumeurs ſont petites, & on eſt quelque tems à s'en appercevoir ; mais elles groſſiſſent dans la ſuite juſqu'au point de devenir quelquefois monſtrueuſes, & d'empêcher les mouvemens du cou, quelquefois même, en comprimant la trachée-artere elles gênent la reſpiration, ſur-tout lorſqu'en paſſant ſous la fourchette du ſternum elles ſe gliſſent dans la capacité de la poitrine.

V. La peau qui couvre ces tumeurs conſerve pendant long-tems ſa couleur & ſon épaiſſeur naturelles ; mais à la longue, ſur-tout quand ces tumeurs deviennent fort groſſes, elle s'épaiſſit, devient rougeâtre, & eſt ſouvent parſemée de pluſieurs veines variqueuſes.

VI. Quoique ces tumeurs ſoient communes dans tous les pays, elles le ſont beaucoup plus dans les pays de montagnes, où l'air eſt glacial dans l'hyver, & où l'on boit toute l'année

des eaux de neige fondue. Les habitans des Alpes y ſont ſinguliérement expoſés, & on regarde le gouêtre comme un mal qui leur eſt propre & *endémique*.

VII. Quand on ouvre ces tumeurs, ſoit dans les perſonnes vivantes, en qui l'on veut les extirper, ſoit dans les cadavres de ceux qui en étoient incommodés, on trouve qu'elles ſont remplies d'une eſpéce de bouillie plus ou moins épaiſſe, ordinairement d'un blanc cendré, & quelquefois entre-mêlée de concrétions de la même matiere, mais plus dures.

VIII. Cette matiere ou bouillie eſt renfermée dans une poche ou quyſt, moins épaiſſe & moins dure que celle des loupes ordinaires; il n'y a quelquefois qu'une ſeule cavité, mais pour l'ordinaire il y en a pluſieurs qui communiquent enſemble, & qui forment comme autant de cellules.

IX. Ces tumeurs ont été appellées par les Grecs, Βρογχοκήλη, c'eſt-à-dire, *tumeur des bronches*, ou plutôt *tumeur près des bronches*. Les Romains les ont connues ſous le nom de *Hernia*

gutturis, ou *Strumæ*. Dans la baſſe Latinité on les a nommées *botium*, *bocium*, ou plutôt *boſſium* ; car ce nom paroît venir du mot *boſſa*, qui ſignifioit *enflûre*, *tumeur*, *boſſe*. Mais le nom le plus ordinaire étoit celui de *guttur*, qu'on donnoit à ces tumeurs, parce qu'elles viennent au goſier ; c'eſt de ce dernier nom que nous avons formé en François celui de *Gouëtre*, & que nous appellons *Gouëtreux* ceux qui ont ce mal, qu'on appelloit autrefois *Gutturoſi*.

CAUSES.

LE GOUETRE en qualité de loupe reconnoît les mêmes cauſes que les loupes ordinaires, & peut venir par conſéquent de la ſimple dilatation de quelqu'un des intervalles qu'il y a entre les valvules des vaiſſeaux lymphatiques qui rampent le long du cou. Cependant la groſſeur preſque énorme des gouëtres, & la maniere particuliere dont ils affectent les côtés du cou, donnent ſujet de croire qu'ils doivent y reconnoître quelque cauſe particuliere, qui ſoit capable de donner lieu

à la dilatation où les gouëtres parviennent.

Ces réflexions menent à croire que le ſiége le plus ordinaire des gouëtres doit être dans les glandes thyroïdes, ou ſi l'on veut, dans la glande thyroïde, car les deux ſe réuniſſent enſemble par le bout d'en bas pour n'en faire qu'une. Ces glandes ſont placées à droite & à gauche du larynx, & s'étendent le long des côtés du cartilage *thyroïde* ou *ſcutiforme*, d'où elles ont pris leur nom. Elles ſont compoſées de pluſieurs véſicules ou cellules membraneuſes, qui communiquent enſemble, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en y ſoufflant avec un chalumeau par un petit trou qu'on fait à la membrane qui les enveloppe.

Les Anatomiſtes ne ſont point d'accord ſur l'uſage de ces glandes : la plûpart croient qu'elles ſéparent une humeur deſtinée à humecter & à lubréfier les cartilages du larynx, & en conſéquence ils cherchent des canaux excrétoires pour y verſer cette humeur qu'ils ne ſçauroient trouver.

Pour moi, je ſuis perſuadé que ce

ſont de véritables glandes lymphatiques, qui ſervent d'entrepôt à la lymphe qui revient du viſage & du reſte de la tête, & qui eſt de-là portée dans les vaiſſeaux roriferes de Bils, ou dans la ſouclaviere du côté gauche. Il eſt vrai que ces glandes ſont moins fermes, moins ſerrées, moins compactes que les glandes conglobées, deſtinées aux mêmes uſages par rapport à la circulation de la lymphe. Cela vient de ce que leurs cellules ſont plus grandes, & que la membrane qui les enveloppe eſt plus lâche, mais cela ne change rien à l'eſſentiel de leurs fonctions. Telle eſt en particulier la ſtructure du thymus dans la poitrine, qu'on ne doit regarder que comme un ſimple entrepôt de la lymphe, qui paſſe des poûmons & de la plevre dans les vaiſſeaux roriferes de Bils, & par conſéquent comme une vraie glande lymphatique.

La deſcription qu'on vient de faire des glandes thyroïdes, fait voir qu'elles ſont placées à l'endroit où ſont les attaches ordinaires des gouëtres; qu'elles ſont de leur nature très-faciles à ſe

dilater & à s'étendre, & qu'elles peuvent par conſéquent former des tumeurs enquyſtées d'un grand volume ; enfin, que la place que ces glandes ont aux côtés du cou, eſt propre à rendre raiſon pourquoi les gouëtres ſont particuliers à cette partie.

Il ne reſte donc plus qu'à déterminer les cauſes qui peuvent arrêter dans l'une ou l'autre de ces glandes la lymphe qui y eſt continuellement apportée, & donner lieu par-là au gonflement de ces glandes & à la formation des gouëtres.

Or ces cauſes, comme on l'a déja dit pluſieurs fois ſur de pareils ſujets, ſont ou générales, ou particulieres & locales.

I. La cauſe générale, eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe, lequel dépend de l'épaiſſiſſement du ſang ; & cet épaiſſiſſement peut venir de pluſieurs différentes cauſes qu'on a déja pluſieurs fois expliquées, & ſur-tout, 1°. de la mauvaiſe qualité des alimens & des boiſſons dont on uſe ; 2°. de la triſteſſe & de la mélancolie, à laquelle on ſe livre ; 3°. du mêlange d'un virus étran-

ger, ſcorbutique ou vérolique, dont le ſang eſt infecté, &c.

II. Pour les cauſes particulieres ou locales, elles ſont en grand nombre, comme : 1°. le froid, le vent, l'humidité, à quoi le cou eſt particuliérement expoſé, de même que le viſage & la tête, d'où revient la lymphe des glandes thyroïdes.

2°. Les liqueurs froides & glaciales qu'on boit, ou l'air qu'on reſpire, qui en refroidiſſant tout d'un coup le pharynx & le larynx, portent leur impreſſion juſques ſur les glandes thyroïdes placées auprès.

3°. Enfin, la qualité des eaux dont on uſe, bourbeuſes, vitrioliques, ou chargées d'un ſel coagulant, leſquelles en paſſant agiſſent ſur la lymphe des glandes thyroïdes, & l'épaiſſiſſent.

Il eſt aiſé par-là de voir pourquoi les gouëtres ſont ſi communs dans les pays de montagnes, comme dans les montagnes des Alpes, dès qu'on ſçait que dans ce pays l'air y eſt glacial pendant tout l'hyver, & qu'ainſi il doit agir fortement ſur la lymphe des glandes thyroïdes, tant extérieurement qu'intérieurement

qu'intérieurement quand on le reſpire, & qu'on n'y boit toute l'année que de l'eau de neige, chargée de parties ſalines très-propres à coaguler.

Quoique nous reconnoiſſions les glandes thyroïdes pour le ſiége le plus ordinaire des gouëtres, il eſt très-apparent qu'ils peuvent auſſi quelquefois ſe former par la dilatation des glandes arythénoïdes, ou des autres glandes qu'on trouve le long de la trachée-artere ſous les muſcles ſterno-hyoïdiens & ſterno-thyroïdiens, leſquelles ont la même ſtructure & le même uſage que les thyroïdes, & peuvent être affectées par les mêmes cauſes, & donner lieu de la même maniere à la génération des gouëtres.

Au reſte, il faut remarquer que c'eſt dans les glandes mêmes, que la lymphe déja épaiſſie par la cauſe générale, acheve de s'épaiſſir par les cauſes particulieres ou accidentelles; qu'ainſi les vaiſſeaux lymphatiques déférens doivent être plus embarraſſés que les vaiſſeaux lymphatiques afférens, & par conſéquent l'*exportation* de la lymphe plus interceptée que l'*importation*; ce qui

sert à expliquer l'accroissement prompt qui arrive aux gouëtres.

SYMPTOMES.

I. DANS le commencement, le gouëtre ne paroît que comme une petite grosseur ou glande au cou ; mais comme la lymphe qui aborde continuellement dans la glande thyroïde obstruée, s'y trouve retenue, cette tumeur grossit par des progrès fort prompts.

II. Ordinairement elle grossit non-seulement fort vîte, mais elle grossit beaucoup, parce que les cellules de la glande thyroïde, & la membrane qui les enveloppe, sont lâches & se prêtent facilement à une grande extension ; ce qui n'arrive pas de même dans les loupes ordinaires.

III. Les gouëtres, en grossissant s'étendent par en-bas le long de la trachée-artere, & quelquefois même se glissent par-dessous la clavicule ou le sternum, dans la poitrine, & alors, en comprimant la trachée-artere, gênent la respiration, & causent un étouffement habituel.

IV. D'autres fois les gouëtres s'arrê-

tent sur le sternum, mais s'étendent sur le côté vers l'épaule, & dans ce cas-là ils embarrassent considérablement les mouvemens du cou.

V. Comme l'humeur qui forme les gouëtres, est de la lymphe pure, elle conserve sa fluidité assez constamment; cependant cette humeur n'est pas également fluide dans tous les gouëtres; il arrive même quelquefois qu'il s'y forme des concrétions dures & compactes par l'épaississement de quelque portion de cette lymphe.

VI. Lorsqu'on ouvre les gouëtres, on les trouve quelquefois formés d'une seule cavité, quand il n'y a qu'une cellule où la lymphe se soit arrêtée; mais ordinairement les gouëtres renferment plusieurs cavités; parce que l'amas de la lymphe se fait pour l'ordinaire dans plusieurs cellules.

VII. La peau qui couvre les gouëtres, conserve ordinairement sa ténuité & sa couleur naturelle, tant que les gouëtres par leur volume ne gênent point le cours de la circulation; mais quand le gouëtre devient fort gros & que par son volume il gêne la circula-

tion du ſang, la peau devient plus rouge, parce que le ſang y croupit davantage ; elle devient plus épaiſſe, parce que le ſang en y croupiſſant, y dépoſe plus de ſuc nourricier ; elle eſt enfin parſemée de pluſieurs veines variqueuſes, parce que le ſang qui y croupit dans les veines, les dilate peu-à-peu en varices.

VIII. Il arrive quelquefois que les gouëtres, c'eſt-à-dire, les enveloppes des gouëtres, s'enflamment en conſéquence de quelque meurtriſſure, de quelque coup, de quelque compreſſion, à force d'avoir été trop rudement maniées, ou à la ſuite de quelque excès dans le régime ; & alors les gouëtres ſont expoſés à tous les accidens de l'inflammation ; ſçavoir, la chaleur, la rougeur, la douleur & la tenſion.

IX. Quelquefois cette inflammation tourne en ſuppuration, qui ſe communique à la matiere même contenue dans les gouëtres ; & alors les gouëtres tournent en abſcès, qui s'ouvre enfin de lui-même quelque part, & rend les gouëtres fiſtuleux.

X. Les gouëtres peuvent devenir

ſquirrheux, quand leurs enveloppes ſe durciſſent & ſe raccorniſſent. Ils peuvent même devenir carcinomateux, ſi ces enveloppes ſquirrheuſes contractent la nature du cancer, de la maniere qu'on l'a expliqué ci-deſſus ; mais ces deux cas ſont très-rares.

DIAGNOSTIC.

1°. ON ne peut guère s'appercevoir du gouëtre, quand il commence ; & même lorſqu'il eſt encore petit, on peut le méconnoître & le prendre pour une glande ; mais il eſt impoſſible de s'y tromper, quand il eſt parvenu à une certaine groſſeur.

2°. Il ſuffit de l'examen le plus ſimple pour reconnoître le volume, les attaches, la ſituation du gouëtre, les parties où il aboutit, l'état de la matiere qui y eſt contenue, & la groſſeur & le nombre des concrétions qui s'y forment quelquefois.

3°. Il importe ſur-tout de voir ſi le gouëtre eſt enflammé, abſcédé, ſquirrheux, ou carcinomateux ; & c'eſt ce qu'il eſt facile de reconnoître, quand on connoît les ſymptomes qui carac-

tériſent ces différentes tumeurs.

PROGNOSTIC.

I. DE SOI, le gouëtre eſt abſolument ſans danger, tant qu'il conſerve le caractere qui lui eſt propre. On voit des perſonnes qui portent des gouëtres toute leur vie, & qui ne laiſſent pas de vivre long-tems.

II. Mais le gouëtre eſt déſagréable par la difformité qu'il cauſe, laquelle eſt d'autant plus grande, que le gouëtre eſt plus gros & plus étendu. Il eſt en même tems incommode, lorſqu'il embarraſſe par ſon volume les mouvemens du cou, ou qu'il comprime la trachée-artere, & gêne la reſpiration.

III. Enfin, les gouëtres ſont dangereux lorſqu'ils viennent à s'enflammer, à s'abſcéder, à former des fiſtules, à devenir ſquirrheux ou carcinomateux.

CURATION.

LES GOUETRES peuvent ſe préſenter à traiter dans ſix cas différens. 1°. Quand ils ſont petits & commençans, & qu'on peut encore eſpérer de les réſoudre & de les guérir radicalement. 2°. Quand

ils ſont parvenus déja à un tel volume, qu'il n'eſt plus poſſible de ſe flatter de les réſoudre, & qu'il ne reſte d'autre parti que de pallier le mal & de le rendre ſupportable. 3°. Quand les gouëtres, ou pour mieux dire, quand l'enveloppe des gouëtres eſt enflammée, & menace de s'abſcéder. 4°. Quand l'abſcès eſt formé, & qu'il eſt queſtion d'y remédier. 5°. Quand l'enveloppe du gouêtre eſt devenue dure, rénitente, calleuſe, & véritablement ſquirrheuſe. 6°. Quand enfin elle eſt carcinomateuſe, ce qui eſt l'accident le plus fâcheux de tous, mais en même tems un accident très-rare.

On va expoſer par ordre le traitement qui convient à chacun de ces cas.

Primò. On peut eſpérer la réſolution du gouëtre, tant qu'il eſt récent & encore petit. Pour y réuſſir, on emploie à la fois des remedes internes & des remedes externes.

I. Les remedes internes ſont à-peu-près les mêmes que ceux que nous avons propoſés pour les loupes, & doivent être pris des claſſes des apéritifs, des atténuans & des fondans.

Ainſi, après avoir mis en uſage les remedes généraux, c'eſt-à-dire, la ſaignée, la purgation, les bouillons tempérans & adouciſſans, & les opiates fondantes & apéritives, faites avec le ſafran de mars ou les fleurs martiales, les éthiops, la poudre de cloportes, l'extrait d'aloës, le ſel de tartre, &c. on employera les remedes ſuivans qui paſſent pour ſpécifiques contre les gouëtres, quoiqu'à dire le vrai, ils ne méritent pas trop ce titre.

Tels ſont, 1°. les bouillons ou les aposêmes faits avec les racines de bardane, de ſcrofulaire, de *bruſcus* ou petit houx, d'ortie morte, de *filipendula*.

2°. Différentes eſpéces de poudres; comme la poudre de lézard ſéché au four, depuis un demi-gros juſqu'à un gros; une poudre compoſée de parties égales de poudre d'éponges non lavées & ſéchées au four, & de borax pulvériſé, qu'on donne de même depuis un demi-gros juſqu'à un gros; une autre poudre pareille, compoſée de gingembre; de turbith gommeux, d'éponge de mer non lavée & deſſéchée au four, & de ſucre, le tout mis ſéparé-

ment en poudre, & mêlé enſemble : cette poudre ſe donne, de même que les précédentes, depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

3°. Les décoctions d'une éponge de mer non lavée, qu'on fait bouillir dans une livre de bierre, de vin, ou d'eau de menthe diſtillée : on en fait prendre au malade le matin à jeûn trois ou quatre onces tous les jours.

4°. Les paſtilles qu'on tient ſous la langue le matin à jeûn, & qu'on y laiſſe fondre peu-à-peu. Entre pluſieurs différentes préparations de ces paſtilles, celle qui ſuit eſt une des meilleures.

Prenez une éponge de mer non lavée, mettez-la dans un pot de terre neuf avec quatre-vingts grains de poivre noir, trois gros de gingembre, & deux gros de ſel gemme ou de ſel de verre : faites-la calciner juſqu'à ce qu'on puiſſe mettre le tout en poudre. Mêlez cette poudre avec du miel de Narbonne pour en faire une eſpéce d'électuaire. Faites calciner de nouveau ce mêlange, metttez-le en poudre, & mêlez-le de nouveau avec

du miel de Narbonne, pour en faire une pâte, qu'on fera calciner une seconde fois : réitérez la même opération une troisieme fois. Alors mettez la matiere en poudre très-fine, & avec du miel de Narbonne faites-en un opiate, qu'on partagera en pastilles de la grosseur d'une féve de marais, dont on en mettra une sous la langue tous les matins, comme on l'a dit.

II. Quant aux remedes externes, on peut se servir de tous ceux qu'on a recommandés ci-dessus contre les loupes ; comme des fomentations & des cataplasmes, des emplâtres & des fumigations, qu'il est inutile de répéter ici. Il faut seulement observer de ne pas trop échauffer la partie, de peur d'y attirer l'inflammation & même la suppuration.

Quand on aura réussi par le moyen de ces différens remedes à ramollir & à rendre fluide la matiere du gouëtre, on fera bien d'y appliquer un cataplasme astringent qui en resserrant la poche du gouëtre, hâte la résolution de l'humeur

qui y eſt contenue. On recommande pour cet effet le cataplaſme ſuivant,

Faites bouillir dans du gros vin, des feuilles & des noix de cyprès concaſſées, juſqu'à la conſomption du vin : écraſez enſuite & pilez les feuilles & les noix de cyprès, pour en faire un cataplaſme, qu'on ſaupoudrera de poudre de limaçons rouges calcinés, & appliquez-le ſur le gouëtre, en le renouvellant une ou deux fois par jour.

Secundò. Quand il n'y a plus aucun lieu d'eſpérer la réſolution du gouëtre, & qu'on a raiſon de craindre qu'en la ſollicitant trop fortement, on n'attire l'inflammation ou l'abſcès, on doit ſe réduire à la cure palliative, & ſe contenter de diminuer le volume du gouëtre, quand il eſt trop grand & qu'il devient incommode, ſur-tout quand il gêne la liberté de la reſpiration ; ce qu'on peut faire par deux moyens.

1°. Par la ponction ou la paracentheſe avec le troiſcart, comme dans l'aſcite ou l'hydrocele. On vuide par ce moyen

telle quantité qu'on veut de l'humeur du gouëtre, & on ſoulage le malade efficacement.

Mais cette méthode ne convient que quand l'humeur du gouëtre eſt aſſez liquide pour pouvoir ſortir par le troiſcart ; encore faut-il, pour en faciliter la ſortie, choiſir un troiſcart plus gros que ceux qu'on emploie d'ordinaire. Il eſt vrai qu'en cas de beſoin on a la reſſource de faire par le troiſcart des injections d'eau d'orge dans la gouëtre, de délayer par-là la matiere, & de la rendre aſſez liquide pour pouvoir s'écouler.

L'endroit où l'on applique le troiſcart dans cette opération, n'eſt pas toujours le même. En général, on choiſit l'endroit le plus déclive & le plus bas du gouëtre ; mais quelquelquefois on préfere un endroit un peu plus haut, lorſqu'on ſent que l'humeur y eſt plus liquide. Ainſi on doit déterminer le lieu de l'opération ſuivant l'état du mal, & l'eſpérance qu'on a de faire l'évacuation de l'humeur plus commodément.

Lorſqu'on a tiré la quantité d'humeur qu'on juge convenable, on retire le troiſcart, l'on met ſur le trou un em-

plâtre de Nuremberg ou de diapalme, & par deſſus une compreſſe imbibée d'eau-de-vie ou d'eau vulnéraire, ce qui ſuffit pour la guériſon de la playe.

Comme cette opération eſt facile & ſans danger, on peut la réïtérer pluſieurs fois, & par ce moyen empêcher les gouëtres d'être ſi déſagréables, ni ſi incommodes.

2°. Par l'uſage des ſetons. On prend un gros fil de coton, compoſé de pluſieurs brins ; on l'enfile dans une aiguille d'une longueur & d'une groſſeur convenable, avec laquelle on perce le gouëtre dans ſa partie déclive. On charge enſuite le ſeton de ſuppuratifs, comme de *baſilicum* ; ou de fondans, comme d'égyptiac ; quelquefois même d'eſcharotiques, ſelon le beſoin ; comme d'onguent brun ou de *baſilicum* chargé de poudre de pierres à cautere, & en le retirant peu-à-peu par le bout oppoſé, on fait entrer ces remedes dans le gouëtre, où ils produiſent bien-tôt une fonte.

Par ce moyen, il coule par les deux ouvertures du ſeton une partie de la matiere contenue dans le gouëtre,

quand même elle auroit été de ſa nature trop épaiſſe. On peut continuer cet écoulement tant qu'on le juge à propos, juſqu'à ce que le malade ſoit ſoulagé par la diminution du volume du gouëtre ; mais cette pratique eſt plus longue & plus douloureuſe que la précédente, & l'on ne doit jamais l'employer que quand on juge que la matiere du gouëtre eſt trop épaiſſe pour s'écouler par le troiſcart.

Quelquefois on paſſe dans le gouëtre juſqu'à deux ſetons en croix ; l'un dans la direction perpendiculaire, & l'autre dans la direction horiſontale. Cette précaution eſt ſur-tout néceſſaire quand le gouëtre eſt fort gros, & qu'on le ſent plein de différentes concrétions, afin de procurer une plus grande fonte par les fondans ou les eſcharotiques, qu'on y introduit par deux ſetons à la fois.

Dès qu'on a ſuffiſamment diminué le volume du gouëtre, & que les ſetons ne ſont plus néceſſaires, on les retire, & on met ſur les trous pour les guérir, un emplâtre de diapalme ou de Nurem-

berg, couvert d'une compresse imbibée d'eau vulnéraire, comme on l'a déja dit pour les trous du troiscart.

Tertiò. S'il arrive que les gouëtres viennent à s'enflammer, on travaillera promptement à résoudre & à dissiper l'inflammation pour prévenir la suppuration.

Pour cet effet, 1°. on saignera le malade du bras ou du pied, & on réglera le nombre & la grandeur des saignées sur le degré de l'inflammation, sur l'âge & sur les forces du malade.

2°. Si la fiévre est jointe à l'inflammation, on mettra le malade au bouillon & à la ptisane, & on lui prescrira des lavemens d'eau tous les jours.

3°. Si l'on juge que la plénitude des premieres voies contribue à entretenir le mal, on donnera une purgation plus ou moins forte, & on pourra même la réïtérer si on le juge nécessaire.

4°. Cependant on employera les remedes extérieurs convenables; comme les fomentations avec le lait tiéde, la décoction de guimauve, ou le mélange de ces deux remedes ensemble; les cataplasmes avec la mie de pain & le lait,

ou avec le ris cuit dans le lait.

Quartò. Que ſi malgré ces remedes les gouëtres ſuppurent & s'abſcédent, ou qu'on les trouve déja abſcédés, quand on eſt appellé, on commencera par examiner l'état de cet abſcès, & ſi la ſuppuration ne paroît pas complette, on appliquera pour l'accélérer des cataplaſmes pourriſſans avec la pulpe des feuilles de mauve, guimauve & brancurſine, l'oignon de lis cuit ſous la cendre; à quoi l'on pourra ajouter du vieux levain, des eſcargots pilés, ou bien avec l'emplâtre de diachylum *cum gummi*; ce qu'on continuera juſqu'à ce que le gouëtre ſoit bien en fonte.

Alors on ouvrira le gouëtre, ou par le biſtouri, en faiſant, s'il le faut, une inciſion cruciale, dont on enlevera les angles, ou par la pierre à cautere, dont on appliquera une traînée. L'ouverture étant faite on laiſſera écouler toute la matiere; on remplira le vuide avec de la charpie ſéche, & on laiſſera cet appareil juſqu'à ce qu'il ſe détache de ſoi-même. Pour lors on pancera à l'ordinaire avec le digeſtif, où l'on pourra ajouter de la teinture de myr-

rhe, ſi l'ulcere eſt fort ſale & fort fétide.

Si l'on voit que la ſuppuration n'entraîne pas le quyſt ou follicule du gouëtre, on mêlera avec le digeſtif, de l'onguent égyptiac pour le ronger; on employera méme l'égyptiac tout pur; & ſi cela ne ſuffit pas, on aura recours aux eſcharotiques, tels que l'onguent brun, le digeſtif chargé de poudre de pierre à cautere, les plumaceaux imbibés de la diſſolution de la méme pierre, & enfin les paſtilles de ſublimé corroſif, dont on a parlé ci-deſſus dans le Chapitre *des Loupes*.

Il faut inſiſter dans ce traitement juſqu'à ce que le quyſt ſoit entiérement extirpé ou conſumé; ce qu'on ne peut faire que lentement & avec circonſpection, dans une partie entrelaſſée de tant de nerfs, d'arteres, de veines & de tendons.

Dès que le quyſt ſera détruit, on traitera la playe comme une playe ſimple, & on ne s'occupera plus que du ſoin de l'amener à cicatrice, qu'on tâchera de rendre la moins difforme qu'il ſe pourra.

Quintò. Il eſt rare, comme on l'a déja dit, que les gouëtres deviennent ſquirrheux; mais quand ce malheur arrive, il faut ſe contenter de pallier le mal en défendant le gouëtre de toute impreſſion extérieure, en le tenant à couvert du froid, & en ordonnant intérieurement des remedes délayans, humectans & légérement fondans, qui en empêchent l'entier endurciſſement.

Sextò. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût agir de même quand les gouëtres ſont carcinomateux; mais le cancer eſt preſque toujours incapable de ſouffrir aucun délai, ni de recevoir aucun adouciſſement : il faut donc, ſi l'on voit qu'il faſſe des progrès, ſonger à l'extirper. Pour cet effet, on ouvre le gouëtre avec la pierre à cautere, & quand la matiere s'eſt écoulée, on enleve avec les ciſeaux tout ce qui reſte de carcinomateux ; on travaille enſuite à extirper toute l'étendue du quyſt par des eſcharotiques, ſans offenſer les parties voiſines; & ſi l'on y parvient, on traite la playe qui reſte, comme une playe ſimple, & on ne ſonge plus qu'à la cicatriſer.

Mais si par malheur le cancer s'attache à quelque partie qu'on ne puisse pas extirper, ce qui est fort à craindre dans la place que les gouëtres occupent, on ne pourra plus regarder le mal que comme un mal désespéré, dont on tâchera de rallentir le progrès, mais qui emportera enfin le malade. Heureusement il est très-rare, comme on l'a déja dit, que les gouëtres deviennent ni squirrheux, ni carcinomateux.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Gommes, ou Tumeurs gommeuſes.

DESCRIPTION.

1°. CES TUMEURS ſont d'abord peu ſenſibles & peu élevées, elles ſe forment dans toutes les parties du corps, tantôt preſque immédiatement ſous la peau, tantôt plus profondément & aſſez près des os, & quelquefois ſur les os mêmes.

2°. Dans ces tumeurs il n'arrive aucun changement dans la couleur de la peau, ni dans la chaleur de la partie; on n'y ſent même qu'une douleur très-légere, mais qui augmente peu-à-peu, & devient conſidérable, quand ces tumeurs ſont profondes & près des os.

3°. Ces tumeurs ne ſont point bornées, ni circonſcriptes. En paſſant la main par-deſſus, on ſent qu'elles vont en s'élevant juſqu'à un certain point,

après quoi elles s'abbaiſſent dans le même ordre. La tumeur n'eſt pas toujours d'un volume égal ; quelquefois elle eſt à peine ſenſible, & on ne la reconnoît guere qu'à la douleur que le malade y reſſent quand on y touche ; mais d'autres fois elle s'éleve juſqu'à un travers de doigt & davantage.

4°. Ces tumeurs ont trois différens ſiéges : 1°. dans la tunique cellulaire, & alors la tumeur eſt immédiatement ſous la peau ; ce qui eſt rare : 2°. dans les membranes des muſcles, ou dans les membranes aponévrotiques ; & alors les tumeurs ſont plus profondes : 3°. dans le périoſte, ou dans le péricrâne, ce qui eſt le plus commun ; & dans ce cas, les tumeurs ſont collées ſur les os, & ſont preſque toujours priſes pour des exoſtoſes.

5°. Les obſervations qu'on a eu occaſion de faire ſur ces tumeurs dans les cadavres, ont appris qu'elles étoient formées par une ſubſtance compacte, homogene, uniforme, ſemblable en la coupant, à du lard, à du ſavon, ou à du fromage de Hollande ; ou, pour mieux dire, les obſervations ont fait

voir que ces tumeurs n'étoient autre chose que les membranes même, qui en s'épaississant dans l'endroit affecté, avoient acquis toutes les qualités qu'on vient d'exposer.

6°. On pourroit rapporter plusieurs observations sur cette matiere ; mais on croit pouvoir se contenter de la suivante, qui suffit pour faire connoître le caractère de ces tumeurs. Je la tiens de M. Sebire, Docteur en Médecine très-instruit, & qui fait sa profession avec distinction à S. Malo.

Une femme âgée de 62 ans devint sujette à des Migraines ; elle sentit un engourdissement autour de l'orbite, qui gagna tout le côté droit de la tête ; elle ressentit des élancemens considérables dans l'œil du même côté, quoiqu'il parût sain ; mais cet œil devint peu-à-peu louche, & si fort saillant, que dans six mois il fut chassé de l'orbite vers le sinus sourcillier, après avoir perdu totalement la vûe & le mouvement.

Tous ces accidens furent occasionnés par une tumeur dans l'orbite, qui ne paroissoit d'abord que comme une

petite dureté assez légere, mais qui en augmentant peu-à-peu, fut, au bout de trois ans, la cause de la mort de la malade.

Les symptomes qui accompagnoient ce mal, étoient des hémorrhagies excessives par le nez, & des menaces fréquentes d'inflammation au cerveau ; mais les plus incommodes furent la perte presque totale de la vûe, la surdité, & la difficulté de la déglutition.

Après la mort de la malade, on l'ouvrit pour reconnoître la cause d'une maladie si singuliere. On trouva que la tumeur de l'orbite droite s'élevoit de six à sept lignes au-dessus du nez, qu'elle avoit repoussé du côté gauche ; qu'elle rempliſſoit la moitié de l'orbite, & avoit forcé l'œil d'en sortir ; qu'elle descendoit jusqu'aux alvéoles, qu'elle avoit tellement gonflées, que la machoire supérieure débordoit sur l'inférieure de plus d'un pouce ; enfin, que la voûte du palais en étoit applatie, & que les alvéoles du côté gauche commençoient à s'engorger.

Cette tumeur pénétroit jusqu'au-

dedans de la tête, où elle s'élevoit de l'épaisseur d'une noix, depuis la selle du Turc qu'elle avoit détruite, jusqu'à l'apophyse pierreuse du temporal, & au grand trou spinal de l'occipital, dont elle avoit rongé près d'un tiers de la circonférence.

Elle avoit fondu & converti en sa propre substance tous les nerfs, les vaisseaux & les membranes, qui s'étoient rencontrés sur sa route, & ce n'étoit qu'une même masse qui pénétroit depuis la joue jusqu'au cerveau.

La substance de cette tumeur étoit compacte & de couleur blanchâtre, semblable à celle du vieux fromage de Hollande. Elle devenoit moins dure & moins blanche en approchant du cerveau, où elle paroissoit être de la même couleur & de la même consistence que les glandes ordinaires.

CAUSES.

ON CHERCHEROIT en vain à trouver dans les Médecins anciens Grecs ou Latins, quelque vestige de l'espece de tumeurs [a], qu'on vient de

[a] Je ne connois d'autres Observations de décrire

décrire. Comme elles ſont l'effet d'un virus vérolique, elles ne ſont connues que depuis que la vérole l'eſt elle-même. L'idée la plus juſte qu'on puiſſe s'en faire, c'eſt qu'elles ſont à l'égard des membranes où elles ont leur ſiége, ce que les exoſtoſes ſont à l'égard des os qui en ſont affectés.

La lymphe nourriciere épaiſſie par le virus vérolique, en s'arrêtant dans quelque endroit d'une membrane, y ramollit bientôt les filets tendineux dont elle eſt compoſée, s'y inſinue dans leur ſubſtance, & en s'y attachant les groſſit par voie de nutrition. A ce premier degré d'accroiſſement il en ſuccede bientôt un ſecond par la même raiſon; à ce ſecond, un troiſieme, & ainſi de ſuite; ce qui fait que cet endroit augmente peu-à-peu en extenſion & en épaiſſeur.

Ces ſortes d'accroiſſemens qui gon-

cette eſpéce de Tumeur, que celle qui eſt rapportée dans la Theſe CCVIII. du Tome VI. de la Collection des Theſes de Médecine de M. Haller, ſous le titre de *Car. Frid. Hundermark, & Frid. Jacob. Tittmann, Oſteo-ſteatomatis caſus rarior. Liſſiæ, 22. Aprilis 1757.* mais où il me paroît qu'on n'a pas connu la nature & la cauſe de ce mal.

flent les membranes ſans y attirer ni inflammation, ni abſcès, ſont produits, comme on vient de le dire, par une lymphe chargée d'un virus vérolique, mais d'un virus foible & peu énergique; ſoit que cela vienne de ſa nature, par rapport à la conſtitution du malade; ſoit qu'il ſe trouve affoibli par la bonté du tempérament du malade, par la ſobriété de ſon régime, par l'exercice & le travail, qui le font tranſpirer beaucoup, ou qu'il ait été amorti déja par l'uſage des remedes anti-vénériens qui l'ont corrigé ſans le détruire. Si le virus étoit plus actif & plus énergique, la lymphe qui en ſeroit chargée, loin de groſſir, par voie de nutrition, les endroits affectés, les rongeroit, & y exciteroit une inflammation ou un abſcès au lieu d'une tumeur gommeuſe.

Cependant, comme la lymphe infectée du virus vénérien, eſt une cauſe générale qui doit agir également ſur toutes les membranes qu'elle nourrit il eſt viſible qu'il faut qu'elle ſoit déterminée par quelque cauſe locale & particuliere, à agir ſur une partie plutô

que sur une autre ; sur telle membrane plutôt que sur telle autre, & sur un tel endroit de cette membrane plutôt que sur tout autre endroit. Il est vrai que comme le cours de la lymphe est de soi fort lent, la cause particuliere la plus légere peut suffire pour achever de le rallentir dans le point où elle agit, & déterminer ainsi cette cause générale à tel ou tel endroit.

Or ces causes particulieres sont en grand nombre ; comme un coup, une contusion, une pression un peu forte, une attitude gênante ou trop long-tems continuée, quelque effort ou quelque contorsion à l'égard des bras ; quelque entorse ou quelque faux-pas à l'égard des jambes ; quelque maladie qui aura précédé sur la peau, comme une érésipele, une dartre, un clou ; enfin, quelque vent-coulis, quelque pluye, ou quelque froid, &c. à quoi la partie aura été exposée.

L'expérience fait voir que ces tumeurs gommeuses sont plus fréquentes dans le périoste & dans le péricrâne, qui sont collés contre les os, que dans la membrane cellulaire, ou dans

les membranes aponévrotiques ; & il y a apparence que cela vient de ce que ces dernieres membranes ſont allongées, ſecouées, preſſées dans les différens mouvemens des membres, & dans les différentes contractions des muſcles qui les exécutent, ce qui doit accélérer le cours de la lymphe qui y circule ; au lieu qu'elle trouve plus de facilité à s'arrêter dans le périoſte & dans le péricrâne, qui ne ſont ſujets à aucun allongement ni à aucune compreſſion.

Quelquefois la tumeur gommeuſe du périoſte ou du péricrâne, en laiſſant ſuinter une ſéroſité ſur l'os qui eſt deſſous, y donne lieu au ramolliſſement des fibres oſſeuſes, & par conſéquent à l'exoſtoſe qui s'y forme ; mais quelquefois auſſi l'exoſtoſe qui commence à ſe former dans quelque partie de l'os, en comprimant le périoſte, ou le péricrâne qui le couvre, donne lieu à un gonflement gommeux, en y gênant le cours de la lymphe.

Outre les tumeurs gommeuſes qu'on vient de décrire, & qui ſont les plus communes, il arrive quelquefois dans les vérolés des grains ou tubercules

glanduleux, répandus sous la peau en différentes parties du corps, que les anciens Auteurs qui ont écrit sur la maladie vénérienne, ont appellé de même des *gommes*, *gummata*. Tantôt ces grains ou tubercules sont pleins & solides, & ce sont alors autant de petites glandes conglobées, remplies & grossies par le séjour d'une lymphe trop épaisse, & par conséquent semblables à des petites glandes écrouelleuses; & tantôt ils sont creux dans le centre, & pleins d'une humeur épaisse & mucilagineuse, & alors ils ressemblent à autant de petites loupes, avec cette différence pourtant, que leurs enveloppes sont beaucoup plus épaisses que celles des loupes ordinaires. On regarde avec raison cette espéce de tubercules comme de petites glandes lymphatiques grossies, où la lymphe qui en occupe le centre, n'a pas eu le tems de se durcir.

Symptomes.

1°. Les tumeurs gommeuses viennent, comme on l'a vû, de ce que la lymphe, en s'arrêtant dans quelque

membrane, nourrit trop l'endroit où elle s'arrête, & en augmente par-là l'épaiſſeur. Il ſuit de-là que dans ces tumeurs il ne doit y avoir aucune humeur épanchée, ni aucune dureté ; mais que la membrane épaiſſie doit conſerver ſa couleur & ſon état naturel, & être compacte, homogène, ſemblable, quand on la coupe, à du lard, à du ſavon, ou a du fromage de Hollande.

2°. Ces tumeurs ſont toujours plus épaiſſes dans leur milieu, par où l'engorgement de la lymphe a commencé, & elles s'étendent de-là aſſez au loin en diminuant d'épaiſſeur, ce qui leur donne une figure lenticulaire.

3°. Comme ces tumeurs ſe forment peu-à-peu, & par des progrès inſenſibles, elles ſe forment ſans douleur ; parce que les filets nerveux qui y ſont diſtribués, ne ſouffrent jamais aucun tiraillement aſſez grand pour cauſer de la douleur.

4°. Cependant, quand la tumeur eſt formée, elle eſt ſenſible lorſqu'on la preſſe ; parce qu'en la preſſant on comprime, ou l'on allonge des filets nerveux déja fort tendus, & par-là fort

ſuſceptibles de toutes les impreſſions.

5°. En général, les tumeurs gommeuſes du périoſte & du péricrâne ſont plus douloureuſes que celles des membranes aponévrotiques, ou de la membrane cellulaire; parce que les filets nerveux y ſont plus tendus, & que la compreſſion, à choſes égales, les y comprime davantage, à cauſe de la réſiſtance de l'os qui eſt par-deſſous.

6°. Les tumeurs gommeuſes ſont de leur nature exemptes d'inflammation, parce que comme elles ſe forment par des progrès imperceptibles, la circulation du ſang n'y eſt jamais ſuffiſamment interceptée. De-là vient auſſi qu'elles ne ſont jamais de leur nature accompagnée ni de chaleur, ni de rougeur.

7°. Mais ces tumeurs peuvent s'enflammer par accident, ſi elles ſont expoſées à quelque coup ou à quelque contuſion; ſi on les manie trop ſouvent & trop rudement; ſi l'on y applique des cataplaſmes fondans & réſolutifs, &c. Dans ces cas, l'inflammation ne manque pas d'y attirer de la rougeur & de la chaleur, qui ſont ſes ſymptômes ordinaires.

8°. Quand les tumeurs gommeuſes du périoſte & du péricrâne concourent avec l'exoſtoſe de l'os qui eſt par-deſſous, elles ſont extrêmement douloureuſes ; parce que l'accroiſſement de l'o diſtend violemment la tumeur & les fibres nerveuſes qui y ſont diſtribuées. Souvent cette douleur y produit l'inflammation, & cette inflammation attire, ou du moins accélere la carie de l'exoſtoſe.

9°. Il arrive quelquefois dans la vérole, que quelque os ſe ramollit & ſe gonfle par l'action du virus vérolique ; mais à meſure que ces changemens ſe font dans l'os, le périoſte qui les couvre s'épaiſſit auſſi, & devient gommeux.

10°. Suivant cette théorie, il eſt facile de rendre raiſon de l'obſervation qu'on a rapportée ci-deſſus.

I. Il ſe forma d'abord une tumeur gommeuſe à la partie inférieure de l'orbite du côté du nez, & cette tumeur en croiſſant peu-à-peu, preſſa l'œil, & le fit enfin ſortir de l'orbite.

II. Cette tumeur s'étendit en même tems dans la narine droite le long de la voûte du palais, & produiſit dans

les os dont cette voûte eſt compoſée, un gonflement & un ramolliſſement qui l'applatit.

III. Ce gonflement & ce ramolliſſement ſe communiquerent même à toute la rangée des alvéoles du côté droit, ce qui fit que ce côté de la mâchoire ſupérieure s'enfla, & déborda ſur l'inférieure de plus d'un pouce.

IV. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que cette tumeur s'étendit à travers les ſutures, dans la partie droite de la baſe du crâne, juſqu'à l'apophyſe pierreuſe du temporal & juſqu'au trou ſpinal de l'occipital, & qu'en s'étendant elle ramollit & changea en ſa ſubſtance toutes les membranes & tous les nerfs qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Ainſi la ſeptieme paire qui fournit les nerfs acouſtiques, fut détruite, d'où vint la ſurdité. Ainſi la cinquieme paire qui fournit des nerfs au pharynx, fut détruite auſſi, ce qui cauſa la difficulté d'avaler; à moins qu'on ne veuille l'attribuer à la préſence même de la tumeur gommeuſe qui, ſuivant les apparences, s'étendoit du fond du nez juſqu'à l'œſophage.

DIAGNOSTIC.

1°. LE MALADE s'apperçoit lui-même de bonne heure des gommes ou tumeurs gommeuſes qu'il a, parce qu'averti par les douleurs qu'il y reſſent, ou par un léger embarras qu'il y éprouve, il y porte la main, & reconnoît qu'il y a quelque changement dans la conformation naturelle de la partie.

2°. Alors le Médecin qu'il en informe, doit faire des recherches exactes : il en faut peu lorſque la tumeur eſt groſſe ; mais il faut y regarder de plus près dans le commencement, quand la tumeur eſt petite. D'abord il faut s'aſſûrer qu'il y a une tumeur contre nature ; il faut enſuite la diſtinguer, 1°. d'avec les tumeurs ſquirrheuſes, parce qu'elle n'eſt point dure & rénitente ; 2°. d'avec les glandes écrouelleuſes, parce qu'elle n'eſt point circonſcripte, qu'elle n'eſt point ronde ou ovale, & qu'elle n'eſt point dans un endroit où il y ait des glandes lymphatiques ou conglobées ; 3°. d'avec les loupes, parce qu'elle n'eſt point bornée, qu'elle n'eſt ni ronde ni ovale, & ſur-tout qu'on n'y ſent au-

cune fluctuation ; 4°. enfin d'avec les exoſtoſes, parce qu'elle eſt moins dure & ordinairement plus étendue ; quoiqu'à l'égard de ce dernier article, il n'y auroit pas grand mal de les confondre avec les exoſtoſes, ce qui arrive ſouvent, parce qu'elles ont le même prognoſtic & demandent le même traitement.

3°. Quand on s'eſt aſſuré de l'exiſtence de la tumeur gommeuſe, il faut en reconnoître les différens états, comme ſi elle eſt enflammée, ce qu'on connoît par la rougeur, la chaleur & la douleur qu'il y a ; ou ſi elle eſt abſcédée ou ſuppurée, ce qu'on connoît par la fluctuation.

4°. Les tumeurs gommeuſes des membranes aponévrotiques ſont plus difficiles à diſtinguer que celles qui arrivent à la membrane cellulaire, parce qu'elles ſont plus profondes ; & par la même raiſon, celles du périoſte le ſont encore plus, quand elles arrivent dans des endroits où l'os eſt couvert de pluſieurs muſcles ; mais par la raiſon des contraires, les tumeurs gommeuſes ſont aiſées à reconnoître, quand elles arri-

vent au périoſte qui couvre le dos du tibia, ou au péricrâne qui couvre les os du crâne.

5°. Il faut ſur-tout tâcher de reconnoître ſi dans les tumeurs gommeuſes du périoſte ou du péricrâne, qui ſont compliquées avec l'exoſtoſe de l'os qui eſt par-deſſous, cet os ou cette exoſtoſe ſont cariés; de quoi l'on juge, par la douleur & la chaleur que le malade y reſſent, par la molleſſe que l'on trouve au centre de la tumeur, & ſur-tout, par la fluctuation que l'on y reconnoît, & qui n'eſt ſurvenue qu'à la ſuite de l'inflammation.

PROGNOSTIC.

I. LES TUMEURS gommeuſes ſimples ſont, comme on l'a dit, un ſymptome de la vérole, & ont par conſéquent les dangers du mal qui les produit; mais tant qu'elles ſont ſimples, c'eſt-à-dire, ſans inflammation, ſans ſuppuration & ſans carie dans l'os, elles n'ont aucun danger particulier.

II. En guériſſant la vérole, l'on guérit ordinairement les tumeurs gommeuſes qui, lorſqu'elles ſont récentes, ſe

diſſipent par voie de réſolution, comme les exoſtoſes. Mais ſi elles ſont invétérées, & que la lymphe s'y ſoit durcie, il peut arriver, & il arrive ſouvent qu'elles ne ſe réſolvent pas; dans ce cas, elles diminuent de volume, deviennent plus dures, ne font plus de progrès, & on les garde ſans aucune incommodité, comme on garde les exoſtoſes qui réſiſtent aux frictions.

III. Les tumeurs gommeuſes enflammées ſont dangereuſes, parce qu'il eſt à craindre qu'elles ne tournent en abſcès; & les tumeurs gommeuſes abſcédées le ſont encore plus, parce qu'elles produiſent preſque toujours la carie de l'os.

IV. Les tumeurs gommeuſes compliquées avec une exoſtoſe qui eſt pardeſſous, ſe terminent très-ſouvent à la carie de l'os, & l'on doit les regarder comme dangereuſes.

V. Mais les plus dangereuſes de toutes ſont celles qui couvrent une carie déja toute faite, ce qui demande un ſecours prompt & efficace.

CURATION.

ON PEUT avoir à traiter les gommes ou tumeurs gommeuſes dans *trois* états différens ; 1°. quand elles ſont ſimples, c'eſt-à-dire, ſans inflammation, ſans abſcès, ſans carie dans l'os ; 2°. quand elles ſont enflammées, avec danger plus ou moins grand de les voir s'abſcéder ; 3°. quand elles ſont abſcédées, ſoit qu'il y ait carie dans l'os qui eſt diſſous, ou qu'il n'y en ait point.

I. Dans le *premier* cas, l'unique moyen de remédier efficacement aux tumeurs gommeuſes, ſoit récentes ou invétérées, c'eſt d'adminiſtrer promptement les frictions mercurielles au malade, pour guérir la vérole, dont les tumeurs gommeuſes ne ſont qu'un ſymptome.

Pour cet effet, on prépare le malade en le ſaignant & en le purgeant, en lui faiſant prendre deux bains tiédes par jour, pendant dix ou douze jours ; après quoi on lui adminiſtrera les frictions à la maniere ordinaire, de deux jours en deux jours, ou de trois en trois, à la doſe pour chaque friction d'un gros & demi, de deux gros ou de deux gros

& demi d'onguent, avec un onguent compoſé de parties égales de mercure éteint avec un peu de térébenthine & de ſain-doux récent.

Telles ſont les régles générales de ce traitement ; mais elles doivent varier de pluſieurs façons, ſuivant l'âge, les forces, la conſtitution du malade, le degré & la violence du mal, la nature des accidens, & l'effet que le mercure produira ; ſur quoi l'on doit conſulter les Traités qui ont été faits ſur cette matiere.

Il eſt ſur-tout important, outre les frictions réglées qu'on donnera ſucceſſivement ſur les différentes parties du corps, d'en donner de particulieres, tous les deux ou trois jours, ſur la tumeur gommeuſe, avec une petite portion de l'onguent deſtiné pour ces frictions.

Par ce moyen, on réuſſit ordinairement à diſſiper par réſolution la tumeur gommeuſe, quand elle eſt récente, ou du moins quand la lymphe n'y a pas acquis un entier endurciſſement. Que s'il arrive que la tumeur ne cede qu'en partie à l'action du mercure, ou mê-

me n'y cede point du tout, du moins parviendra-t-on par cette méthode à la deſſécher, pour ainſi dire, & à en arrêter tout accroiſſement ultérieur; ce qui doit ſuffire pour la tranquillité du malade.

C'eſt ainſi que les exoſtoſes diſparoiſſent quelquefois entiérement par l'uſage des frictions, quand elles ſont récentes, & qu'elles n'ont point acquis une entiere dureté; mais il arrive ſouvent dans les cas contraires, que les exoſtoſes ne font que diminuer un peu, mais ſubſiſtent toujours; & dans ce cas, l'on ne laiſſe pas de regarder le malade comme bien guéri, pourvû que les exoſtoſes ne ſoient plus douloureuſes.

Du reſte, comme dans les exoſtoſes qui ont réſiſté au traitement, on peut appliquer un emplâtre compoſé de *diabotanum*, de Vigo *cum mercurio*, de mucilages, mêlés enſemble à parties égales, pour tâcher de parvenir à la longue, par ce moyen, à la réſolution complette de l'exoſtoſe, on peut auſſi employer de même cet emplâtre ſur les tumeurs gommeuſes opiniâtres, & on peut l'employer même avec plus de

confiance, parce qu'il réuſſit ſouvent à en achever la réſolution.

II. Si l'on trouve les tumeurs gommeuſes enflammées, on travaillera à réſoudre, ou du moins, à diminuer cette inflammation, & en même tems on préparera le malade à recevoir les frictions, qui ſont le terme où il faut toujours arriver.

On lui fera donc d'abord, non pas une ſaignée, comme dans les cas ordinaires, mais deux & trois tout de ſuite, pour tâcher de modérer le feu de l'inflammation. On appliquera en même tems ſur la partie un cataplaſme de mie de pain & de lait, qu'on renouvellera trois fois dans les vingt-quatre heures, & on lui fera prendre les bains deux fois le jour, ſans délai, & même ſans le purger, ayant ſoin d'ôter le cataplaſme quand il entrera dans le bain, ſi la partie malade doit y être enfoncée.

Ces remedes réuſſiſſent preſque toujours à calmer la violence de l'inflammation. On ne laiſſe pourtant pas, pour peu que la partie ſoit chaude & douloureuſe, de faire une nouvelle ſai-

gnée, pour pouvoir purger le malade avec plus de ſûreté.

Après ces précautions, on met le malade dans l'uſage des frictions mercurielles, qu'on adminiſtre de la maniere que nous avons déja dit, & avec les précautions que nous avons marquées, ayant ſoin, comme on l'a déja conſeillé, de faire de petites frictions ſur la partie malade.

On continue ces frictions, tant les frictions univerſelles que les frictions locales, juſqu'à ce que l'inflammation & les douleurs ſoient ceſſées; que la tumeur gommeuſe ſoit diminuée ou réſoute; que les autres accidens véroliques, qu'il peut y avoir, ſoient diſſipés, & que la vérole ſoit parfaitement guérie.

Que s'il arrivoit dans le cours même du remede, que l'inflammation, au lieu de ſe réſoudre, tournât en ſuppuration & formât un abſcès, il faudroit dans ce cas ouvrir la tumeur ſans balancer, de peur que le ſéjour du pus, & d'un pus auſſi âcre, ne portât la carie dans l'os qui eſt au-deſſous, ſuppoſé qu'elle n'y fût pas

encore. On verra dans l'article ſuivant de quelle maniere on doit faire cette ouverture, & comment on doit ſe conduire après l'avoir faite.

III. Si l'on n'eſt appellé que quand la tumeur gommeuſe s'eſt abſcédée, ou qu'il arrive qu'elle s'abſcede malgré tous les remedes qu'on emploie pour l'empêcher, il faudra dans ce cas travailler d'un côté à guérir la vérole, ſuppoſé qu'elle ne le ſoit pas encore, & de l'autre, ſe hâter d'ouvrir l'abſcès, de peur que le pus en y croupiſſant, ne carie l'os qui eſt au-deſſous, au cas qu'il ne ſoit pas encore carié.

1°. On préparera donc le malade aux aux frictions mercurielles de la maniere qu'on l'a marqué à l'article premier, & on lui adminiſtrera enſuite les frictions avec méthode, & à la doſe qu'on jugera néceſſaire pour le degré de ſon mal.

2°. En même tems, on ſongera à ouvrir l'abſcès; ce qu'on peut faire en *deux* façons, ou par le fer, ou par la pierre à cautere. Lorſqu'on choiſit la voie du fer qui eſt plus courte, on fait une inciſion ſimple, quand l'abſcès eſt

petit ; & quand l'abſcès eſt grand, on fait une inciſion double en croix, dont on enleve les angles. Que ſi l'on préfere au contraire la voie de la pierre à cautere qui, quoique plus longue, eſt pourtant plus commode pour les pancemens, ſur-tout quand il y a carie, on appliquera ſur la partie un emplâtre fenêtré, dont le trou doit répondre à l'abſcès qu'il faut ouvrir, & ſur lequel les bords de l'emplâtre doivent s'attacher exactement. On remplira le trou de pluſieurs morceaux de pierre à cautere, qu'on couvrira d'un aſſez gros tampon de charpie ſeche, & qu'on contiéndra avec une bande.

Au bout de trois ou quatre heures, on ſouleve un peu l'appareil pour voir ce que les pierres ont fait ; & ſi l'on trouve qu'elles ſoient fondues, on enleve tout cet appareil, on humecte l'eſchare avec du beurre frais, & on la pance avec des feuilles de poirée, frottées de beurre, ce qu'on réïtere deux ou trois fois par jour, pour procurer la chûte de l'eſchare.

3°. Dès que l'eſchare commencera de ſe détacher de la circonférence, on en

pancera les bords avec des plumaceaux chargés de digeſtif ordinaire, ce qu'on continuera juſqu'à ce que l'eſchare ſoit entiérement tombée, & que l'ulcere ſoit détergé. Alors on employera le baume d'Arcéus, & enſuite le baume verd, ou mêlé avec celui d'Arcéus, ou même tout pur s'il le faut; mais on aura ſoin de ne pas hâter la conſolidation de l'ulcere, que le traitement de la vérole ne ſoit avancé, afin que la cicatrice ſoit meilleure, & la guériſon plus sûre.

4°. Il faut même attendre encore plus long-tems, ſi l'os qui eſt au-deſſous de l'abſcès, eſt carié. Dans ce cas, après avoir vuidé le pus, il faut mettre ſur l'os découvert un plumaceau imbibé d'eſprit-de-vin ou de teinture de myrrhe, qu'on renouvelle à chaque pancement, pour accélérer l'exfoliation de l'os carié, & pendant ce tems là, il faut contenir les chairs par le moyen de légers eſcharotiques, & empêcher la réunion de la playe juſqu'à ce que l'exfoliation de l'os ſoit faite.

5°. Il faudroit même, ſi l'exfoliation tardoit trop long-tems à ſe faire, ap-

pliquer ſur l'os carié un fer chaud, & attendre patiemment l'exfoliation, avant que de laiſſer fermer la playe. On peut cependant travailler à rétablir le malade, en lui faiſant prendre du lait, ſuppoſé que ſon eſtomac s'en accommode.

CHAPITRE SIXIEME.

Des Tumeurs graiſſeuſes, ou Sarcomes.

DESCRIPTION.

I. IL SE FORME ſur toutes les parties du corps des tumeurs rondes, ou d'une figure fort approchante, ſans aucune cavité, indolentes, molles, & cédant à la compreſſion avec peu de reſſort pour ſe rétablir, & qui n'apportent aucun changement ni à la couleur, ni à la chaleur de la partie où elles ſe forment.

II. Ces tumeurs ſont de différentes grandeurs, ou, pour mieux dire, paſſent par pluſieurs états de grandeur. Il y en a qui ſont plus petites qu'un pois, & il y en a d'autres qui ſont auſſi groſſes que la tête d'un enfant. Leurs progrès ne ſont pas toujours les mêmes; il y en a qui croiſſent lentement, & il y en a d'autres dont l'accroiſſement eſt plus rapide.

III. Il n'y a point de partie du corps humain qui ne ſoit ſujette à ces excroiſſances : il s'en forme ſur tous les endroits de la peau qui couvre l'habitude du corps ; il s'en forme auſſi dans toutes les cavités ; comme dans les narines, où on les appelle des *Polypes ;* dans l'œſophage, où elles empechent la déglutition ; dans le canal inteſtinal, où elles arrêtent la ſortie des matieres fécales ; & ſur-tout dans le vagin, où on les prend pour des deſcentes de matrice. J'en ai fait extirper une de cette eſpéce avec ſuccès, qui peſoit au moins ſix livres.

IV. Quand on ouvre & qu'on diſſeque ces tumeurs, après les avoir extirpées, on trouve qu'elles ſont entiérement ſolides & ſans aucune cavité, & qu'elles ſont formées par l'entrelaſſement de pluſieurs bandes tendineuſes ou membraneuſes, dont les interſtices ſont remplis d'une matiere graiſſeuſe, plus épaiſſe & plus fibreuſe que la graiſſe ordinaire, entre leſquelles ſe diſtribuent des nerfs & des vaiſſeaux ſanguins, artériels & véneux, aſſez clairſemés.

V. A

V. A cette description l'on ne sçauroit méconnoître la membrane cellulaire ou graisseuse, qui est étendue sous la peau dans presque toutes les parties. C'est elle en effet qui en grossissant & en s'épaississant, forme ces tumeurs qu'on a par conséquent raison d'appeller *tumeurs graisseuses*, ou *tumeurs de la graisse*. Les Grecs qui n'y regardoient pas de si près, prenoient ces tumeurs pour de la chair, & les appelloient des *Sarcomes*, Σαρκώματα.

VI. Ce que nous venons de dire de ces tumeurs représente leur état naturel & ordinaire, mais cela n'empêche pas qu'elles ne puissent par accident, de même que les autres tumeurs, s'enflammer, s'abscéder, devenir squirrheuses ou carcinomateuses, ce qui fait autant de nouvelles maladies.

CAUSES.

IL EST certain par ce qu'on vient de dire, que les tumeurs graisseuses ne sont pas formées par des amas ou collections d'humeurs, mais qu'elles viennent uniquement de ce que quelque portion de la membrane cellulaire ou

adipeuſe reçoit une nourriture trop abondante, & par conſéquent un accroiſſement trop grand, ce qui la fait déborder ſur le niveau du reſte de la peau, où elle forme une excroiſſance. Il ne s'agit donc, pour ſçavoir ce qui produit ces ſortes de tumeurs, que de connoître les cauſes qui peuvent procurer une nourriture trop abondante à quelque portion de la membrane cellulaire.

Or l'expérience nous apprend qu'il y a *trois* cauſes capables de produire cet effet.

La *premiere* eſt l'émincement de la peau dans quelque point, par quelque écorchure profonde, par quelque ulcere rongeant, par quelque clou ou puſtule, par quelque grain de petite vérole, &c. Comme cet endroit émincé eſt plus foible, il preſſe moins fortement la portion de la membrane cellulaire qui eſt deſſous; ainſi la lymphe nourriciere moins preſſée, s'y arrête plus abondamment, nourrit cet endroit davantage, & le fait bientôt déborder ſur le reſte de la peau; ce qui forme une excroiſſance qui doit aug-

menter de jour en jour, par la continuation de la même cauſe.

La *ſeconde* eſt le froncement ou éréthiſme de quelque endroit de la membrane cellulaire, ce qui y retient la lymphe nourriciere, & donne lieu à l'accroiſſement de cet endroit, & à la formation de l'excroiſſance graiſſeuſe qui en eſt la ſuite. De-là vient que ces excroiſſances ſurviennent ſouvent aux douleurs circonſcriptes & opiniâtres, cauſées par quelque humeur âcre épanchée ſous la peau.

La *troiſieme* eſt l'affoibliſſement du reſſort dans quelque endroit de la membrane cellulaire, produit par quelque coup qu'on y aura reçu, par quelque chûte qu'on aura faite, ou par quelque compreſſion qu'on aura eſſuyée. Dans tous ces cas, la lymphe nourriciere foiblement exprimée de l'endroit affecté, s'y arrête plus abondamment, & en nourriſſant davantage cet endroit, en forme le commencement d'une tumeur ou excroiſſance graiſſeuſe.

Ces ſortes de tumeurs ne ſont pas rares ſur l'habitude du corps, par les raiſons qu'on vient de dire, mais elles

ſont encore plus communes dans les différentes cavités du corps, parce que la tunique qui les tapiſſe, & qui eſt plus mince & plus lâche que la peau, cede plus facilement à l'impreſſion des cauſes qu'on vient de rapporter, quand ces cavités y ſont expoſées.

C'eſt ainſi que de pareilles excroiſſances ſont fréquentes dans le nez, parce que la tunique qui en tapiſſe les cavités, eſt ſouvent entamée par l'âcreté de l'humeur dans les rhumes du cerveau, ou par la cauſticité du tabac, ou déchirée par l'introduction des doigts, ou par l'imprudence qu'on a d'en arracher quelque poil. C'eſt ainſi que l'œſophage y eſt ſujet à l'occaſion de quelque excoriation, qu'un morceau mal mâché y fait en paſſant. C'eſt ainſi qu'elles ſurviennent dans les inteſtins, quand la dyſſenterie y laiſſe quelque cicatrice trop lâche. C'eſt ainſi que le vagin y eſt ſinguliérement expoſé, ſoit à cauſe des déchirures qui y arrivent dans les accouchemens laborieux, ſoit à cauſe des attouchemens où l'on s'abandonne.

SYMPTOMES.

I. DANS le commencement, l'endroit de la membrane cellulaire qui se trouve trop nourri, ne forme qu'une tumeur très-légere & très-superficielle, mais cette tumeur grossit bien vîte, & devient quelquefois monstrueuse, comme on l'a dit.

II. Cet accroissement est plus ou moins rapide, suivant qu'il y a plus ou moins de vaisseaux sanguins dans la portion de la membrane cellulaire qui commence à grossir, ou suivant que ces vaisseaux sont plus ou moins gros, parce que l'une ou l'autre de ces suppositions décide du plus ou du moins de lymphe nourriciere qui s'arrête dans la partie.

III. Quelquefois ces excroissances parvenues à une certaine grosseur, cessent de croître, & restent dans cet état; ce qui arrive lorsque les causes qui y ont donné lieu, cessent d'agir, ou de se prêter à l'accroissement. Par exemple, lorsque le ressort en est rétabli, ou lorsque la peau étendue à un certain point, résiste assez à une expansion

plus grande, pour empêcher l'accroiſſement de la tumeur.

IV. Quelquefois ces tumeurs tiennent à la peau par un pédicule gros & court, & quelquefois par un pédicule long & menu ; ce qui dépend de l'étendue de la partie de la membrane cellulaire qui commence à groſſir, & de la largeur de l'endroit de la peau qui ſe prête à ſon accroiſſement.

V. Ces excroiſſances ſont molles à-peu-près comme les parties du corps qui ſont graſſes, & il n'en faut pas être ſurpris, puiſqu'elles ont la même ſtructure. Elles ont pourtant ordinairement un peu plus de fermeté & un peu plus de reſſort, parce que les fibres tendineuſes s'y trouvent un peu plus groſſes par rapport à la nourriture plus abondante qu'elles ont reçue.

VI. Ces tumeurs ſont indolentes comme les parties graſſes, à cauſe du peu de filets nerveux qui s'y diſtribuent.

VII. La peau qui couvre ces excroiſſances, ne change point dans le commencement, & conſerve la même ténuité & la même couleur, parce que

le ſang continue d'y circuler avec la même liberté. Mais quand les excroiſſances ſont fort groſſes & fort invétérées, la peau y devient plus épaiſſe & rougeâtre, parce que la circulation du ſang s'y trouve alors interceptée par le volume de la tumeur.

VIII. Il arrive quelquefois par des cauſes purement accidentelles, comme celles que nous avons expoſées dans le Chapitre précédent, que les tumeurs graiſſeuſes s'enflamment, s'abſcedent, deviennent ſquirrheuſes & même carcinomateuſes.

IX. Quand on diſſeque avec ſoin une tumeur graiſſeuſe, même conſidérable, on n'y trouve que peu de vaiſſeaux ſanguins & peu de filets nerveux; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, puiſqu'on n'y doit trouver quant au nombre, que ceux qui étoient originairement dans une portion de la membrane cellulaire groſſe comme un pois, laquelle par ſon accroiſſement a formé tout le volume de la tumeur.

DIAGNOSTIC.

TOUT eſt évident dans le diagnoſtic

de ces tumeurs, parce que la vûe & le toucher inſtruiſent de leur réalité, de leur grandeur, de leur état, de leur dureté, de leurs pédicules, & de la groſſeur de ces pédicules ; ainſi l'on peut prononcer avec certitude ſur tous ces articles.

Quant aux cauſes qui ont pû donner lieu à ces tumeurs, on n'en eſt jamais auſſi bien inſtruit, mais on n'en a guère beſoin ; car cette connoiſſance ne changeroit rien ni dans le prognoſtic, ni dans la curation.

PROGNOSTIC.

1°. EN GÉNÉRAL, les tumeurs graiſſeuſes, ou ſarcomes, ſur la peau, ſont ſans danger, mais elles ſont incommodes par leur volume & par leur poids, & déſagréables quand elles ſont ſur quelque partie apparente.

2°. Les ſarcomes ou excroiſſances, qui viennent dans quelque cavité, ſont toujours très-fâcheuſes & ſouvent dangereuſes ; ainſi les ſarcomes du nez, de l'œſophage, du canal inteſtinal, du vagin, ſont très-incommodes, parcequ'elles nuiſent à quelque fonction utile,

& ſont même dangereuſes, quand elles empêchent abſolument la déglutition des alimens, comme font celles de l'œſophage, ou la ſortie des excrémens, comme font celles du canal inteſtinal.

3°. Les tumeurs graiſſeuſes enflammées, abſcédées, ſquirrheuſes & carcinomateuſes, ont le danger propre à chacune de ces maladies qui y ſont jointes.

4°. A choſes égales, les ſarcomes ou tumeurs graiſſeuſes ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'elles ſont plus groſſes, plus vieilles, qu'elles ont leur pédicule plus court & plus large ; & les plus fâcheuſes de toutes ſont celles qui ſont dans quelque cavité où l'on ne peut pas les extirper.

CURATION.

ON NE doit point penſer à extirper les excroiſſances, tant qu'elles ne ſont point apparentes, & qu'elles ſont petites, ſur-tout quand elles ne croiſſent plus, & qu'elles demeurent dans le même état.

Mais on eſt obligé d'en venir à l'extirpation lorſqu'elles ſont dans un en-

droit apparent, & font une difformité ſenſible, lorſqu'elles ſont fort groſſes, & ſur-tout lorſqu'elles ſont abſcédées, ou qu'elles ſont ſquirrheuſes, ou qu'elles menacent de devenir carcinomateuſes.

On extirpoit autrefois ces ſortes d'excroiſſances en liant fortement leur pédicule avec un ou deux crins de cheval, ou avec un gros fil de ſoye ciré. Pour accélérer la chûte de l'excroiſſance, on avoit ſoin, dès qu'on s'appercevoit que la ligature devenoit lâche par le deſſéchement du pédicule, de faire une autre ligature plus ſerrée, ce qu'on répétoit encore une troiſieme fois juſqu'à ce que l'excroiſſance tombât, ce qu'on aidoit quelquefois par une légere inciſion ; mais cette pratique étoit ſujette à beaucoup d'inconvéniens. 1°. Elle étoit longue & douloureuſe. 2°. En interceptant le retour du ſang, elle attiroit une inflammation ſur l'excroiſſance. 3°. Elle ne convenoit point aux excroiſſances, dont le pédicule étoit gros & dur. 4°. Elle laiſſoit ſubſiſter dans l'attache du pédicule avec la peau les calloſités qui s'y trouvoient,

ce qui donnoit ſouvent lieu à la régénération de la même tumeur.

C'eſt par ces raiſons, que cette maniere d'extirper les excroiſſances n'eſt plus en uſage, & qu'on n'employe plus pour cette opération que le fer. On prend donc de la main gauche l'excroiſſance, on la ſouleve, & avec un biſtouri qu'on tient de la main droite, on coupe le pédicule de la tumeur, le plus près qu'on peut de la peau. On tâte enſuite l'endroit de l'inciſion, pour reconnoître s'il y a quelque calloſité conſidérable; & dans ce cas, on y fait des mouchetures un peu profondes, afin que la ſuppuration abondante mette ces calloſités en fonte. Si l'on n'y trouve aucune calloſité dans la playe, on ſe diſpenſe d'y faire des mouchetures, ou on n'y en fait que de très-ſuperficielles.

Cela fait, on couvre la playe de quelques plumaceaux de charpie ſéche, & d'une compreſſe imbibée dans le vin rouge, qu'on ſoutient avec un bandage propre à la partie où l'on a fait l'opération. On attend que ce premier appareil ſe détache de lui-même, & quand

la playe eſt à découvert, on la panse comme une playe ſimple, d'abord avec le digeſtif, enſuite avec le baume d'Arcéus, & enfin avec un peu de baume verd, ou de la charpie ſéche pour procurer la cicatrice; ayant ſoin de paſſer légérement la pierre infernale ſur les chairs de tems en tems, ſi elles débordoient, ou qu'elles fuſſent trop inégales.

On peut extirper les petites excroiſſances ſans aſſujétir le malade à aucune préparation; mais il ne faut pas ſe diſpenſer de la régle à cet égard, lorſque les excroiſſances ſont grandes, qu'elles ont un pédicule large & calleux, qu'elles ſont abſcédées ou ſquirrheuſes, ou ſur-tout qu'elles menacent de devenir carcinomateuſes.

Cette préparation conſiſte à ſaigner & à purger le malade, à lui faire prendre pendant quinze ou vingt jours des bouillons de poulet ou de veau, avec des herbes tempérantes & anti-ſcorbutiques, ou à lui donner du petit-lait où l'on aura fait bouillir des plantes de la même qualité.

On ne parle ici que des excroiſſances, ou ſarcomes, qui viennent ſur l'habi-

tude du corps. Pour celles qui ſe forment dans quelque cavité, leur traitement varie ſelon leur nature & leur ſituation. On s'y prend de différentes manieres pour l'extirpation des polypes du nez. Il n'y a nul moyen d'extirper les excroiſſances ou ſarcomes formés dans l'œſophage ou dans le canal inteſtinal. Quant à celles du vagin, on parvient avec peine à les lier & à les couper, mais on y parvient enfin ; ſur quoi on fera bien de conſulter les Ouvrages où l'on traite de ces maladies en particulier.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Emphysême.

DESCRIPTION.

I. DANS certaines circonstances, qu'on exposera dans la suite, il se forme sous la peau une enflure particuliere, qui s'étend de proche en proche, en-haut ou en-bas, & quelquefois de deux côtés, & qui, si on n'y remédie pas, occupe bientôt toute l'habitude du corps.

II. Les parties qui sont affectées, conservent leur couleur & leur chaleur naturelle, & à les voir on croiroit qu'elles ne sont que grasses, jusqu'à être potelées.

III. Mais si on y touche, l'on voit qu'elles sont boursoufflées, qu'elles cédent facilement à l'impression du doigt, & qu'elles se remettent avec promptitude. On sent, en les pressant, un petit murmure ou gazouillement, qui paroît être produit par de l'air, qui s'échappe

& qui fuit ſous la preſſion du doigt.

IV. On ne ſe trompe point en jugeant ainſi, & cette tumeur eſt effectivement produite par de l'air contenu dans les cellules de la membrane adipeuſe, qu'on chaſſe de cellule en cellule, en preſſant ſucceſſivement la partie, & qu'on parvient enfin à faire ſortir par la premiere iſſue qu'il trouve.

V. Cette eſpéce de tumeur s'appelle en Grec *Emphyſême*, Ἐμφύσημα, c'eſt-à-dire, *inflatio*, *enflure*. Les Latins lui ont donné le nom de *Tumor flatuoſus* ou *flatulentus*, c'eſt-à-dire, *tumeur flatulente*. Nous retenons quelquefois ce dernier nom, mais nous nous ſervons plus communément de celui d'*Emphyſême* pour la déſigner.

CAUSES.

L'EMPHYSEME eſt toujours produit par de l'air qui s'échappe des poumons, qui s'inſinue ſous la peau dans la membrane cellulaire, & qui de cellules en cellules occupe enfin toute l'habitude du corps, ſi on n'y remédie pas. C'eſt ainſi qu'en ſoufflant ſous la

peau d'un mouton, on l'enfle bientôt dans toutes ſes parties.

Il ſuit de-là, que l'emphyſême ordinaire ne peut jamais arriver que dans le cas des trois conditions ſuivantes : 1°. lorſqu'il y a une playe pénétrante dans la capacité de la poitrine : 2°. lorſque cette playe pénétre juſqu'à la ſubſtance du poumon : 3°. lorſque cette playe pénetre dans la poitrine fort obliquement, & par une ouverture étroite qui gliſſe pendant quelque tems ſous la peau.

Alors, dans l'expiration, une partie de l'air qui ſort des véſicules du poumon, paſſe par la playe du poumon dans la capacité de la poitrine, du côté où eſt la bleſſure, & s'échappe par la bleſſure qui eſt dans l'entre-deux des côtes. Mais comme l'obliquité de la playe, & ſouvent même l'appareil qu'on y a mis en-dehors, l'empêchent de ſortir, il ſe gliſſe dans les cellules voiſines de la membrane adipeuſe, & les dilate. Comme cette introduction ſe répete à chaque expiration, l'air en paſſant d'une cellule à l'autre, les dilate

de proche en proche, & forme un emphyſême, qui peut s'étendre ou en-haut, ou en-bas, ſuivant la direction de la bleſſure, & qui peut même occuper toute l'habitude du corps, ſi on néglige d'y remédier.

C'eſt à cette cauſe différemment modifiée, qu'il faut rapporter tous les emphyſêmes ordinaires. Je connois pourtant un cas qui ſemble être une exception à cette régle, mais qui bien conſidéré en eſt une confirmation.

Un homme qui avoit mal à l'oreille, y mit un lardon, & le pouſſa ſi avant qu'on ne put plus le retirer. Ce lardon s'y pourrit, & produiſit dans le fond du *méat* auditif, & peut-être même au-delà du tympan, un ulcere qui entama la peau.

Comme le mal étoit léger, on le négligea long-tems, mais on s'apperçut que le viſage, la tête & le cou s'enfloient dans cet homme, quand il parloit quelque tems de ſuite; cette enflure bien examinée, fut reconnue pour un pur emphyſéme bien caractériſé, & ce qui acheva de le prouver, fut qu'on pouvoit par une compreſſion douce &

ſucceſſive chaſſer tout l'air qui enfloit ces parties, & le faire ſortir par l'oreille où étoit le mal. On fut donc convaincu que cet homme en parlant faiſoit paſſer une partie de l'air expiré, de la trachée-artere dans la cavité du tympan, par l'aquéduc ou trompe d'Euſtache ; que cet air s'introduiſoit de-là ſous la peau de l'ulcere du méat auditif, & s'étendoit ainſi dans tout le viſage, la tête & le cou, où il produiſoit un emphyſeme.

Cet accident ne lui arrivoit jamais quand il reſtoit ſans parler, parce que l'expiration étant alors plus lente, plus foible, plus libre, tout l'air expiré ſortoit aiſément par le nez, ſans ſe détourner vers l'oreille ; mais il lui arrivoit toujours par les raiſons des contraires, quand il parloit, & ſur-tout quand il parloit avec vivacité, parce que l'expiration étant plus prompte, plus forte, plus ſoutenue, une partie de l'air expiré étoit forcée d'enfiler l'aquéduc, & de ſe répandre par ce moyen ſous la peau du viſage, de la tête & du cou.

C'étoit donc toujours l'air expiré

qui produiſoit dans ce cas-là l'emphyſême, & ainſi l'on peut regarder comme une choſe démontrée, qu'il n'y a jamais d'emphyſême nulle part, qu'autant que l'air expiré peut ſe gliſſer par quelque voie que ce ſoit, dans la partie où l'on obſerve cette eſpéce de tumeur.

SYMPTOMES.

I. DANS l'emphyſême, l'air qui s'introduit dans les cellules, ne porte aucun obſtacle à la circulation du ſang dans les vaiſſeaux de la peau, & par conſéquent la couleur & la chaleur de la peau doivent ſubſiſter dans leur état naturel.

II. Cependant ſi l'air s'accumuloit en trop grande quantité dans quelques cellules, il pourroit non-ſeulement y cauſer quelques déchirures dans leurs tuniques, mais déchirer même quelque vaiſſeau ſanguin de ceux qui vont de la membrane cellulaire à la peau, ou qui reviennent de la peau à la membrane cellulaire, & cauſer par conſéquent des ecchymoſes qui pourroient avoir des ſuites fâcheuſes; mais ce cas

eſt rare, parce qu'on ne laiſſe accumuler l'air nulle part en ſi grande quantité.

III. Dans les emphyſêmes, l'air ne dilate les cellules pour l'ordinaire que médiocrement, & ne cauſe par conſéquent aucune douleur bien ſenſible. Il en ſeroit autrement, ſi l'air s'accumuloit quelque part en trop grande quantité, mais ce cas eſt rare, comme on vient de le dire.

IV. On ne doit point eſpérer que l'air contenu dans les cellules, puiſſe être repompé dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui repompent pourtant ſi facilement la ſéroſité, qui y eſt quelquefois épanchée dans l'œdême. Ainſi il faut ſe réſoudre ou à le faire ſortir par les mêmes voies par où il eſt entré, ou du moins à lui pratiquer quelque autre iſſue.

V. Dans l'emphyſême, le malade ſouffre toujours un peu quand il s'approche du feu, ou qu'il eſt trop chaudement dans le lit, & il ſouffre beaucoup moins quand il s'expoſe au froid; ce qui vient de ce que la chaleur raréfie l'air contenu ſous la peau, &

augmente par conséquent la distension des cellules ; au lieu que le froid, en condensant l'air, diminue cette distension.

Diagnostic.

L'EMPHYSEME ne peut être confondu qu'avec la bouffissure ou l'œdême, mais il en differe par trois endroits : 1°. en ce que l'emphysême ne garde point l'impression du doigt comme l'œdême, & se remet promptement : 2°. en ce que dans l'emphysême la peau tendue résonne quand on frappe dessus, ce qui n'arrive pas dans l'œdême : 3°. en ce que l'on chasse l'air dans l'emphysême, & qu'en le chassant on sent un petit gazouillement ou murmure, ce qu'on n'observe pas dans l'œdême.

Prognostic.

L'EMPHYSEME n'a de soi aucun danger, d'autant plus qu'il ne dure jamais long-tems.

Mais l'emphysême a d'un autre côté le danger de la cause dont il dépend, c'est-à-dire, de la blessure pénétrante

dans la poitrine, dont il n'eſt que le ſymptome.

CURATION.

DANS le traitement de l'emphyſême l'on doit toujours ſe propoſer deux indications : l'*une*, d'ôter la cauſe qui donne lieu à l'introduction de l'air ſous la peau, & qui produit l'emphyſême : l'*autre*, de chaſſer l'air déja introduit ſous la peau, d'en vuider toutes les cellules de la membrane adipeuſe, & par-là de remettre les choſes dans l'ordre naturel.

Pour remplir la *premiere* indication, il faut dilater la playe extérieure de la poitrine, en diminuer l'obliquité, faciliter par ce moyen le paſſage de l'air qui ſort de la poitrine, & prévenir ſon introduction ſous la peau.

On remplit tous ces objets par une inciſion, dont la grandeur & la direction doivent être déterminées par l'état & la ſituation de la playe.

Il faut en même temps avoir ſoin, en pançant la playe, de la boucher aſſez bien avec la tente & le plumaceau, pour que l'air ne puiſſe point s'échap-

per par-là. Pour cet effet, on ne pance la playe à demeure, qu'après avoir ordonné au malade de faire une grande expiration, & dans le tems même qu'il la fait.

On doit en même tems appliquer sur les bords de la playe, par où l'air s'est introduit sous la peau, une compresse assez épaisse, imbibée d'eau vulnéraire, & la tenir assujettie par un bandage pour faire un point de compression qui empêche l'introduction de l'air.

Mais on ne doit prendre ces précautions, qu'après avoir fait sortir tout l'air qui s'est introduit sous la peau, ce qui est l'objet de la *seconde* indication. Pour cet effet, on presse doucement toute l'étendue de l'emphysême avec la main, ou, ce qui est mieux, avec un tampon de linge usé; ce qu'on réitere plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on ne sente plus aucun air engagé sous la peau.

Cette simple précaution suffit dans les emphysêmes récens, auxquels on remédie sur le champ; mais lorsque l'emphysême a duré plus long-temps,

& qu'on a ſujet de craindre qu'il n'ait relâché le reſſort des parties, on doit pour le rétablir, étuver la partie affectée avec une décoction carminative, faite avec les feuilles de camomille, de calament, de marjolaine ou de rhue; avec les graines de cumin, de fénouil, d'anis ou de *Daucus*, & avec les bayes de geniévre, de laurier ou de bouis. On y fait même des embrocations avec l'huile de laurier, l'huile de camomille, l'huile des Philoſophes ou l'huile rectifiée de crâne humain ou de viperes; & on y applique quelquefois des emplâtres, comme l'emplâtre de bayes de laurier, ou l'emplâtre carminatif de Sylvius, quand quelque partie a été longtems enflée par l'emphyſême.

Que ſi malgré toute l'attention qu'on a eue, il eſt reſté quelque partie d'air en arriere qu'on n'ait pas exprimée, il ne faut plus eſpérer d'y réuſſir après quelques jours, parce que tous les chemins ſont alors fermés. Le ſeul parti qui reſte, c'eſt de pratiquer à cet air une iſſue nouvelle, ſoit en perçant la peau avec un aiguille, ce qui ſuffit quand l'air eſt immédiatement ſous la peau;

peau ; soit en faisant à la peau une petite incision, ce qui est nécessaire quand l'air est plus profond. On fait ensuite suppurer & cicatriser cette incision par les voies ordinaires.

Il n'y a point de nécessité d'employer dans l'emphysême d'autres remedes intérieurs que ceux que demande la playe de la poitrine. Cependant il y a des Auteurs qui conseillent de donner au malade quelques tasses d'infusion de vulnéraires de Suisse, aiguisées d'un peu de sel *de duobus* ; & cette pratique n'a point d'inconvénient, pourvû que le malade soit sans fiévre, & que sa poitrine soit en bon état.

Au reste, l'emphysême est la seule tumeur flatulente qu'on connoisse. Le Pneumatocele & les tumeurs flatulentes des genoux & de quelques autres parties du corps, dont la plûpart des Médecins traitent dans leurs Ouvrages, n'existent point dans la nature, & ne se trouvent que dans les Livres.

LIVRE SIXIEME.

Des Ulceres.

CHAPITRE PREMIER.

Des Ulceres en général.

DESCRIPTION ET DIFFÉRENCES.

LES ULCERES ſont des ſolutions de continuité dans les parties molles avec écoulement de pus.

En qualité de *ſolutions de continuité*, les ulceres conviennent avec les autres ſolutions de continuité, telles que les bleſſures & les playes des parties molles, les fractures & les caries des parties dures, ou os. Mais en qualité de *ſolutions de continuité des parties molles avec écoulement de pus*, ils différent des unes & des autres, & conſtituent un genre de mal particulier, aiſé à diſtinguer d'avec les autres maux ſemblables

Il ſemble qu'on ſe ſoit plû à multiplier, ſans beaucoup de néceſſité, les différences des ulceres. On les diſtingue par rapport à leur *étendue*, en ulceres *grands* ou *petits*; par rapport à leur *cavité*, en ulceres *ſuperficiels* ou *profonds*; par rapport à la *partie affectée*, en ulceres *externes* ou *internes*; par rapport à leur *durée*, en ulceres *récens* ou *invétérés*; par rapport à leur *figure*, en ulceres *ronds*, *longs*, *larges*, *étroits*, *droits* ou *obliques*.

Mais ces diſtinctions n'apportent preſque point de changement dans le traitement, & ne méritent point par conſéquent qu'on s'y arrête. On doit beaucoup plus d'attention aux différences, priſes des accidens qui accompagnent les ulceres, ou des maladies avec leſquelles ils ſont compliqués. On diſtingue à cet égard les ulceres *benins* ou ſimples, & les ulceres *malins*; les ulceres *ſecs* qui ne ſuppurent pas, ou qui ſuppurent peu, & les ulceres *putrides* qui ſuppurent trop; les ulceres où il ſe forme des *champignons* ou des excroiſſances fongueuſes, les ulceres *ſineux* ou *fiſt*...

ceres où l'os eſt découvert & même carié ; les ulceres rebelles & opiniâtres ; & enfin les ulceres difficiles à cicatriſer.

On ne marque pas ici la nature de chacun de ces ulceres, parce qu'on l'expliquera en particulier dans les Chapitres ſuivans.

Au reſte, on ne comprend point dans cette énumération les ulceres *gangreneux*, parce qu'on a parlé de la gangrene au *Livre I. Chap.* 3. ; les ulceres *carcinomateux*, parce qu'on a traité du cancer ouvert, *Livre IV. Chap.* 3. ; les ulceres *écrouelleux*, parce qu'on a expliqué les écrouelles au *Liv. V. Chap.* 1. ; enfin les ulceres *véroliques* & *ſcorbutiques*, parce que l'explication de ces ulceres appartient aux Traités particuliers, où l'on parle des maladies qui y donnent lieu.

SIÉGE.

LES ULCERES externes, dont il eſt principalement queſtion dans ce Traité, peuvent attaquer, 1°. la peau ſeule ; tels ſont les ulceres *éréſipélateux* & *dartreux* ; 2°. ils peuvent attaquer la peau

& la membrane cellulaire qui eſt par-deſſous ; tels ſont les ulceres érésipélateux qui pénetrent ſous la peau, & pluſieurs autres ulceres de toute eſpéce : 3°. ils peuvent attaquer la peau, la membrane cellulaire & les muſcles ; tels ſont les ulceres qui ſuccedent aux abſcès & aux bleſſures profondes : 4°. enfin, ils peuvent pénétrer juſqu'aux aponévroſes & aux tendons ; tels ſont les ulceres profonds, ſinueux ou fiſtuleux. Mais quelques parties que l'ulcere attaque, ſon impreſſion n'allât-elle pas plus loin que la peau, il y a toujours dans tout ulcere des déchirures des vaiſſeaux capillaires, artériels, véneux, lymphatiques, & des filamens nerveux; parce que ces vaiſſeaux & ces filamens ſont répandus en ſi grand nombre dans toutes les parties, qu'il eſt impoſſible d'y ſuppoſer la moindre entamure, ſans y intéreſſer pluſieurs de ces vaiſſeaux & de ces filamens.

Ce qu'on vient de dire ici des ulceres externes, appartient de même aux ulceres internes des différentes cavités du corps ; comme de l'eſtomac, des inteſtins, de la veſſie, de la ma-

trice, &c; car les ulceres qui se forment dans ces cavités, peuvent n'intéresser que la surface des tuniques intérieures qui les tapissent, & alors les ulceres sont superficiels, & en ce cas on ne leur donne ordinairement que le nom d'*exulcérations*; mais lorsqu'ils sont plus profonds, non-seulement ils rongent & percent ces tuniques, mais ils attaquent même les autres tuniques qui sont au-dessous.

CAUSES.

LES ULCERES ne reconnoissent absolument que *trois* causes.

La *premiere*, sont les abscès de quelque cause qu'ils proviennent, soit d'inflammations suppurées, de meurtrissures ou *ecchymoses*, de vomiques ou tumeurs enquystées, &c. Dès que l'abscès est ouvert, ou de lui-même, ou par la main du Chirurgien, ou par l'application d'un caustique, il change sur le champ de nom, & n'est plus regardé que comme un véritable ulcere.

La *seconde*, sont les blessures de toute espéce, soit par des instrumens tranchans, soit par des armes à feu.

Tant qu'il en coule du ſang, tant qu'elles ſont enflammées & qu'il n'en coule rien, elles conſervent le nom & la nature de bleſſures; mais dès qu'il commence à en couler du pus; ou quelque choſe de purulent, on ne les appelle plus que des *ulceres*, quand on parle réguliérement.

La *troiſieme*, ſont les éroſions qui entament & rongent la ſurface de quelque partie; ſoit qu'elles ſoient cauſées par une humeur âcre qui coule de quelque partie du corps humain, ou par la brûlure du feu, de l'huile bouillante, de la cire fondue, ou par l'application de quelque cauſtique.

DIAGNOSTIC.

ON ne ſçauroit méconnoître les ulceres, dès qu'on ſçait que toute ſolution de continuité dans une partie molle avec écoulement de pus eſt un ulcere.

Les différences des ulceres, priſes de leur étendue, de leur cavité, de la partie affectée, de leur durée, de leur figure, ſautent aux yeux.

Pour les autres différences plus importantes, qui intéreſſent le fond du traitement, on aura ſoin de rapporter dans la ſuite les ſignes qui ſervent à les reconnoître.

Quant aux différentes cauſes des ulceres, on en eſt aiſément & parfaitement inſtruit par le détail de ce qui à précédé.

PROGNOSTIC.

QUOIQU'ON ait tout ſujet d'eſpérer beaucoup dans la plûpart des ulceres qui arrivent aux perſonnes jeunes & bien conſtituées, ſurtout s'ils arrivent par pur accident; il convient d'être plus réſervé dans les ulceres des perſonnes âgées ou cacochymes, principalement quand on a raiſon de ſoupçonner quelque vice dans le ſang.

On rapportera dans les Chapitres ſuivans le prognoſtic que l'on doit porter de chaque eſpéce d'ulcere en particulier.

CURATION.

Il y a dans le traitement des ulceres

quatre états différens qui se succédent, & qu'il est important de bien connoître & de bien distinguer ; car c'est de-là que dépend tout l'art de les guérir.

Ces états sont, la *suppuration*, la *détersion* ou *mondification*, la *regénération des chairs*, & la *cicatrisation*.

I. Dans toute sorte de blessure il y a solution de continuité, plus ou moins grande. Il y a donc dans toute sorte de blessure plusieurs vaisseaux sanguins & lymphatiques déchirés. Ces vaisseaux laissent échapper d'abord par le bout coupé une partie des fluides qu'ils contiennent, & c'est alors que les playes saignent. Mais comme ces vaisseaux se resserrent bientôt à leur extrémité par le ressort de leurs tuniques, ils retiennent ces mêmes fluides sans les laisser échapper, & en les retenant ils s'enflent & s'engorgent de plus en plus, & c'est alors que les bords de toute sorte de playe récente s'enflamment.

Mais dans cet état, les arteres répandues dans ces bords qui n'ont point été atteints par le coup, & qui conservent leur intégrité, viennent à batre

plus fortement, à meſure qu'elles ſont plus remplies, & en agiſſant ſur les artères voiſines qui ſont coupées & pleines d'un ſang qui y croupit, le briſent, l'atténuent, & y produiſent les changements ſucceſſifs qui en operent la converſion en pus. On peut voir ſur cette matiere, & ſur l'ordre de ces changemens, ce qu'on a déjà dit au *Liv. I. Chap. 2.*

La ſuppuration ſe fait attendre dans les bleſſures, dans les brûlures & dans les éroſions de toute eſpéce, parce qu'il faut eſſuyer le tems de l'inflammation qui précede & qui amene la ſuppuration, ſans laquelle la ſolution de continuité ne porte point le nom d'*ulcere*. Mais dans les abſcès, comme la ſuppuration eſt déja commencée quand ils s'ouvrent, elle continue de même, & tout abſcès en s'ouvrant mérite ſur le champ le nom d'*ulcere*.

II. La déterſion ou mondification des ulceres ſuccéde à la ſuppuration, à meſure que la pourriture, la bave, les marques noires ou livides dont l'ulcere eſt taché, s'effacent ou tombent, & laiſſent voir les chairs dans la cavité de

l'ulcere, nettes, propres, de couleur de roſe, en un mot, détergées ou mondifiées.

Pour opérer ce changement, il faut, 1°. détacher tous les petits grumeaux de pus épais & viſqueux, qui tiennent en différens endroits des ulceres : 2°. emporter les grumeaux ou les petits caillots de ſang noir, dont l'intérieur des ulceres eſt ſouvent parſemé : 3°. ce qui eſt le plus difficile, faire tomber tous les filamens ou lambeaux, qui pendent des différens points des ulceres, qui ſont les débris des vaiſſeaux ſanguins ou lymphatiques, des filaments nerveux, des membranes ou filets tendineux déchirés, qui y tiennent encore par un bout, & qu'il faut achever de faire pourir pour les détacher.

III. La régénération des chairs eſt l'ouvrage de la nature, & commence à ſe faire dans tous les endroits où il y a ſolution de continuité dans les parties molles, même dans le tems de la ſuppuration & de la déterſion ; mais elle n'eſt bien ſenſible que quand la déterſion eſt faite. Alors les chairs paroiſſent ſous leur forme naturelle de

couleur de roſe, fermes, grénées; on les voit s'élever peu-à-peu, combler inſenſiblement la cavité de l'ulcere, & ſe mettre, pour ainſi dire, de niveau avec les parties voiſines. On n'entrera pas ici dans la recherche de la maniere dont ſe fait la régénération des chairs; cette queſtion tient à la queſtion de la nutrition, qui appartient à la Phyſiologie, & qui eſt par conſéquent étrangere à ce Traité. On ſe contentera d'obſerver qu'il paroît être prouvé par les raiſons les plus fortes, que cet accroiſſement ſe fait par le ſimple développement ou la ſimple expanſion des vaiſſeaux capillaires, des nerfs & des filets tendineux & membraneux, qui compoſent les bords des ulceres, mais tel, qu'à meſure que ces parties s'étendent & s'épanouiſſent, elles ſe nourriſſent & s'épaiſſiſſent à proportion, par l'appoſition d'une lymphe nourriciere, pour être en état de continuer de s'étendre, & de remplir peu-à peu la cavité de l'ulcere.

Par ce moyen, on comprend: 1°. Qu'il doit y avoir dans les cicatrices, des arteres, des veines, des vaiſſeaux

lymphatiques, & des filets nerveux, comme il y en a effectivement ; puisque les cicatrices ne sont formées que par l'extension de ces vaisseaux & de ces filets :

2°. Que dans les cicatrices, ces vaisseaux & ces nerfs doivent y être clairsemés ; parce qu'il n'y a dans ces cicatrices, quelquefois assez grandes, que le nombre de ces vaisseaux & de ces nerfs, qui étoient auparavant compris en raccourci dans une étendue de chair beaucoup plus petite :

3°. Que cette expansion ne sçauroit jamais refaire des parties organiques qui ont été détruites ; & de-là vient que dans les plaies & dans les ulceres la membrane cellulaire ou adipeuse, qui est sous la peau, & la membrane réticulaire qui est entre la peau & la surpeau, ne se réparent jamais, non plus que les fibres musculeuses, dans les ulceres ou les playes des muscles.

Mais de quelque maniere que la régénération des chairs se fasse, il est certain, comme on l'a dit, que c'est l'ouvrage de la nature ; & que l'art n'y contribue qu'autant qu'il écarte les

obſtacles qui pourroient retarder ou déranger l'opération de la nature.

IV. Dans la cicatriſation, il ſe forme une peau ou cicatrice nouvelle, qui couvre peu-à-peu les chairs de l'ulcere, & qui par ce moyen, remet la partie dans ſon état naturel, & guérit parfaitement le mal.

Ordinairement elle commence par la circonférence de la peau qui entoure l'ulcere, & avance plus ou moins vîte, ſuivant que les chairs ſont plus ou moins fermes, & plus ou moins égales. Quelquefois on voit former un ou pluſieurs points de cicatrice au milieu même des ulceres, & ce ſont comme autant de petites iſles, qui en s'étendant s'uniſſent bientôt à l'endroit de la peau qui eſt le plus voiſin.

Quand on examine avec ſoin la maniere dont la cicatrice ſe forme, on croit reconnoître qu'elle commence toujours par quelque bout de fibre tendineuſe ou membraneuſe, qui s'épanouit, & qui en ſe joignant de proche en proche, à d'autres bouts pareils, & en s'épaiſſiſſant peu-à-peu forme enfin la cicatrice.

On n'examine point ici les remedes qu'il faut employer pour accélérer & entretenir la ſuppuration, pour procurer la déterſion, pour favoriſer la régénération des chairs & pour amener la cicatrice. C'eſt un détail où l'on entrera dans les Chapitres ſuivans, à l'occaſion des différens obſtacles qui ſe trouvent dans le traitement des ulceres, & auxquels il faut remédier pour faciliter l'opération de la nature. *

* Il eſt démontré qu'il ne ſe fait pas de régénération dans les Ulceres, ni dans les playes avec perte de ſubſtance. La marche de la nature pour la conſolidation des playes & des ulceres, eſt expoſée d'après l'Obſervation & l'Expérience, dans le tome IV. des Mémoire de l'Académie Royale de Chirurgie *in*-4°. ou tome XI. de l'édition. *in*-12. *Note de l'Editeur.*

CHAPITRE SECOND.

De l'Ulcere benin, ou ſimple.

DESCRIPTION.

ON APPELLE Ulceres *benins* ou *ſimples : Ulcera ſimplicia, benigna* ou *boni moris* ; en Grec Ἕλκη εὐήθη, ceux qui ne ſont accompagnés d'aucun accident fâcheux ; où rien ne s'oppoſe à la guériſon ; où, dans la ſuppuration il coule une quantité médiocre de pus, & de pus louable & bien conditionné ; où l'ulcere eſt aiſé à mondifier ; où les chairs viennent facilement & ſont bonnes ; enfin, où le mal ſe couvre promptement d'une cicatrice bonne & ferme.

Il importe de bien connoître ces ulceres-là, & par conſéquent toutes les conditions qui leur ſont propres & qui les caractériſent ; parce que cela ſert à reconnoître tous les cas contraires où quelqu'une de ces conditions vient

à manquer, & par conséquent apprend à distinguer tous les ulceres malins, *Ulcera maligna* ou *mali moris*, en Grec, Ἕλκη κακοήθη, suivant l'axiome vulgaire, *Rectum est sui index & obliqui.*

CAUSES.

POUR faire que les ulceres soient véritablement benins, & aient tous les caracteres que l'on vient d'exposer, il faut le concours de quatre conditions.

La *premiere*, que la cause de l'ulcere, de quelque espéce qu'elle soit, n'ait affecté que la peau, la membrane cellulaire & le corps des muscles, sans atteindre ni aux os, ni à aucun tendon.

La *seconde*, que le pus qui se forme dans l'ulcere, ou pour mieux dire, qui découle de ses parois, soit bon, louable, bien conditionné, & incapable d'augmenter le mal, ou de nuire à sa guérison.

La *troisieme*, que les chairs se régénerent facilement & promptement, qu'elles soient fermes sans être dures, grenues, & d'un rouge pâle couleur de rose.

La *quatrieme* enfin, que l'humeur

nourriciere qui découle des parois de l'ulcere, quand il eſt mondifié, ſoit fine, ténue, douce, facile à s'épaiſſir, & propre à nourrir les parties en s'y attachant.

De ces quatre conditions, la premiere n'a pas beſoin d'explication. Il eſt aiſé de voir qu'elle dépend uniquement de la place qu'a occupé l'abſcès qui donne lieu à l'ulcere, ou de l'endroit où la bleſſure a été faite, & de la force avec laquelle on l'a faite ; ce qui fixe l'endroit bleſſé & la profondeur de la bleſſure.

Mais les trois autres conditions demandent d'être éclaircies un peu plus en détail ; c'eſt ce qu'on va tâcher de faire en peu de mots.

I. Le pus pour être louable & bien conditionné, doit être blanc, épais, liſſe ou uni, égal, ſans âcreté & ſans mauvaiſe odeur : *album, ſpiſſum, læve, æquale, expers acrimoniæ, non graveolens.*

Ces qualités ne ſe rencontrent que dans le pus qui ſe forme du ſang, & d'un ſang bien conſtitué, de la maniere

qu'on l'a expliqué ci-deſſus, *Livre I. Chap.* 2. La partie gélatineuſe du ſang, qui eſt la ſeule qui forme le pus, étant de ſa nature blanche, épaiſſe, liſſe, égale, uniforme, ſans mauvaiſe odeur & ſans âcreté, doit communiquer au pus les mêmes qualités, lorſqu'elle n'a d'elle-même aucun vice, comme elle n'en a point quand le ſang eſt bien conſtitué.

Le pus ne s'écarte jamais de cet état, que lorſqu'il eſt inondé par une trop grande quantité de lymphe, ce qui le rend ſéreux; que lorſqu'il eſt chargé de pluſieurs floccons ou débris des parties ſuppurées, ce qui le rend inégal & grumeleux; que lorſqu'il eſt altéré par le mêlange de quelques gouttes de ſang, ce qui le rend brun, noir, ſanieux; que lorſqu'il eſt mêlé avec la pourriture des parties voiſines, ce qui le rend de mauvaiſe odeur; ou enfin, lorſqu'il eſt formé d'un ſang âcre & ſalé, ce qui le rend rongeant & corroſif.

II. Les chairs pour être bonnes, doivent être ſouples, mais avec le reſſort convenable, arroſées d'un grand nombre de vaiſſeaux capillaires, arté-

riels, veineux & lymphatiques, par où la circulation s'exécute librement, où les oscillations de tous les vaisseaux & de toutes les fibres se fassent avec force & régularité; enfin, où la lymphe nourriciere ait elle-même les qualités requises. Tout cela se rencontre dans les personnes naturellement bien constituées, en qui le tissu des parties est ferme, souple, élastique; en qui le sang & la lymphe n'ont aucun vice marqué. Cela se rencontre aussi dans les enfans, dans les jeunes gens qui sont sains; mais plusieurs de ces qualités manquent dans les vieillards, chez qui les fibres sont trop fermes & trop roides; chez qui grand nombre de vaisseaux capillaires sont effacés & oblitérés; chez qui la lymphe nourriciere n'est plus assez douce; & de-là vient que dans les vieillards les chairs sont communément moins bonnes, & leur régénération plus lente.

Indépendamment de l'âge, la même chose arrive souvent par des causes purement accidentelles; par exemple, si le sang est surchargé de beaucoup de lymphe, les chairs seront molles; s'il

eſt au contraire trop dépourvû de ſéroſité, les chairs ſeront trop fermes ; s'il eſt trop abondant, ou s'il ne l'eſt pas aſſez, les chairs ſeront trop abondantes, ou le ſeront trop peu ; s'il eſt trop âcre, la lymphe qu'il fournira, loin de former de bonnes chairs, rongera celles qui ſont formées ; ce qui arrivera de même s'il eſt infecté de quelque levain vérolique ou ſcorbutique, &c.

III. Enfin, la lymphe nourriciere, en s'introduiſant dans les interſtices ou pores des fibres, non-ſeulement les remplit, mais même les dilate, & par cette dilatation imperceptible qui ſe répete à la fois ſur un nombre preſque infini de points, dilate & groſſit les fibres, & en procure l'accroiſſement. On conſidere ordinairement cette lymphe ſous trois différens états. 1°. Lorſqu'elle eſt ténue & ſubtile, & qu'elle s'inſinue dans les pores les plus étroits des fibres en forme de roſée; & alors on l'appelle *Ros.* 2°. Lorſqu'elle commence à s'épaiſſir & à ſe coller fortement dans les pores où elle s'eſt inſinuée ; & alors on l'appelle *Gluten.*

3°. Lorſqu'elle a acquis l'épaiſſiſſement convenable, & qu'elle eſt prête à ſe convertir en la ſubſtance des parties ; & alors on l'appelle *Cambium*, c'eſt-à-dire, *changement* ; car ce mot vient du verbe barbare *cambiare*, dont nous avons fait le mot François *changer*.

En un mot, il eſt certain que pour procurer la régénération des chairs & la guériſon des ulceres, il faut que la lymphe y abonde en quantité ſuffiſante ; qu'elle ſoit douce & ſans acrimonie ; qu'elle ſoit ſubtile & pénétrante, mais en même tems aſſez viſqueuſe pour s'attacher ; enfin, qu'elle ſoit propre à acquérir promptement le degré d'épaiſſiſſement néceſſaire pour la convertir en la ſubſtance des parties qu'elle doit nourrir. Or il eſt viſible que ces qualités de la lymphe dépendent toujours de la quantité ou de la qualité du ſang qui la fournit, & qu'ainſi elle ſera peu abondante ou vicieuſe, ſi le ſang manque, ou s'il eſt mal conſtitué.

On peut conclure de ce qu'on vient de dire, que les ulceres ſont benins ; 1°. par rapport à la place & à l'étendue qu'ils occupent : 2°. par rapport à la

qualité & à la conſtitution naturelle des chairs : 3°. par rapport à l'âge des malades ; mais principalement par rapport à l'abondance & à la qualité du ſang, qui eſt la ſource de la lymphe nourriciere deſtinée à réunir les ulceres.

SYMPTOMES.

I. DANS les ulceres benins la ſuppuration eſt courte, parce que le pus qui en découle & qui eſt doux, n'irrite point & ne ronge point les parois de l'ulcere, & n'y entretient point de fonte qui prolonge la ſuppuration.

II. Par la même raiſon, les ulceres benins ſont aiſés à mondifier : d'un côté, les chairs qui ſont fermes, ne tombent point en pourriture ; & de l'autre, le pus qui eſt doux, ne les ronge point.

III. De même, les ulceres benins ſe rempliſſent bientôt, parce que les chairs ſont bonnes, & qu'elles ſe maintiennent ; & que d'ailleurs la lymphe nourriciere qui leur eſt fournie eſt bien conditionnée.

IV. Des chairs ainſi conſtituées doivent ſe couvrir aiſément de la cicatrice par l'extenſion des fibres tendi-

neuſes de la peau, ou des fibres tendineuſes qui ſont entremêlées dans l'ulcere même. *

V. Cette cicatrice doit être ferme & ſtable, non-ſeulement parce qu'elle tient à des chairs d'une bonne qualité, mais auſſi parce qu'elle eſt formée par une lymphe bien conditionnée.

DIAGNOSTIC.

LES ULCERES benins ſont aiſés à reconnoître par la deſcription qu'on en a donnée.

Il arrive pourtant quelquefois qu'un ulcere, qu'on avoit cru benin au commencement, ſe trouve malin par la ſuite, par ce qu'on y découvre des ſignes qu'on n'avoit pas reconnus d'abord, ou parce que le vice du ſang qui n'avoit point paru dans le commencement, ſe développe pendant le traitement.

PROGNOSTIC.

LE PROGNOSTIC des ulceres benins eſt toujours favorable.

* Il n'y a point de fibres tendineuſes dans la peau, ni dans le tiſſu cellulaire ; cette ancienne Doctrine de l'Ecole a été démontrée fauſſe. *Voyez* l'Ouvrage cité dans la note ci-deſſus. *pag.* 255.

Si

S'il arrive par malheur qu'on n'ait pas reconnu d'abord toutes les communications & tous les vices de l'ulcere, c'eſt faute d'attention, & pour avoir trop légérement jugé benin un ulcere qui ne l'étoit pas.

Il eſt rare que la qualité du ſang change aſſez notablement dans un court intervalle, pour rendre malin un ulcere qui ne l'étoit pas au commencement : mais on aime à ſe flatter, il arrive ſouvent qu'on juge trop favorablement de l'état du ſang ſur des apparences équivoques, & qu'au lieu de convenir de ſa précipitation, on aime mieux accuſer le ſang d'avoir changé de qualité.

CURATION.

DANS le traitement de tous les ulceres, & par conſéquent des ulceres benins, il faut diſtinguer les quatre différens états, de ſuppuration, de déterſion ou mondification, de régénération des chairs, & de cicatriſation ; parce qu'il faut changer de remedes à propos, & employer ceux qui conviennent dans chacun de ces états.

I. Dans la ſuppuration l'on doit ſe propoſer deux objets : le *premier*, de détendre & de relâcher les fibres de l'ulcere qui ſont enflammées, & dans un état d'éréthiſme & de froncement : le *ſecond*, d'exciter par de légeres impreſſions les oſcillations des vaiſſeaux & des fibres, & de procurer par-là une ſuppuration propre à dégorger les vaiſſeaux des parois de l'ulcere.

Pour remplir ces deux objets à la fois, l'on ſe ſert du ſuppuratif ordinaire ou onguent *baſilicum*, ou plus ordinairement de différens digeſtifs, que l'on compoſe avec la térébenthine & le jaune d'œuf battus enſemble.

Lorſqu'il n'eſt queſtion que d'accélérer la ſuppuration, on emploie le *baſilicum* tout pur, ou un digeſtif peu chargé de jaune d'œuf. Au contraire, lorſque la playe eſt enflammée, irritée & douloureuſe, on adoucit le *baſilicum* avec du jaune d'œuf; ou l'on méle plus de jaune d'œuf avec la térébenthine, dont on fait le digeſtif qu'on veut employer.

Quand les ulceres ſuppurent fort abondamment, & fourniſſent un pus

qui n'eſt pas trop louable, on ajoute au *baſilicum*, ou au digeſtif ordinaire, quelques gouttes de teinture de myrrhe, ou un peu de myrrhe en poudre, plus ou moins, ſelon l'exigence des cas.

On y ajoute même quelquefois de la teinture d'aloës ou d'euphorbe, ou l'on y mêle de l'onguent égyptiac, quand la playe eſt blaffarde, ou qu'elle devient livide, & qu'on craint la gangrene.

La maniere d'employer ces remedes n'eſt pas toujours la même. Si l'ulcere ſuccede à un abſcès, on en remplit d'abord la cavité de pluſieurs bourdonnets ſecs & ſouples, pour pomper le pus qui dégorge des parois de l'abſcès. Vingt-quatre heures après, cet appareil ſe détache de lui-même, & l'on pance la playe avec des bourdonnets mollets, chargés de digeſtif, qu'on range dans la playe ſans les preſſer, & qu'on couvre enſuite de quelques plumaceaux chargés du même digeſtif. On contient le tout avec une ou deux compreſſes trempées dans le vin ou dans l'eau-de-vie, & exprimées, &

avec un bandage convenable. On continue le même pancement tant que la ſuppuration dure ; & tant qu'elle eſt abondante, on le réïtere deux fois par jour.

Si l'on eſt appellé pour traiter une bleſſure récente & qui ſaigne encore, on en remplit la cavité avec de la charpie mollement preſſée pour étancher le ſang ; on couvre le tout avec une ou deux compreſſes, comme dans le cas précédent, qu'on ſoutient par un bandage convenable à la partie bleſſée.

Dans ce cas, ce premier appareil reſte plus long-tems collé dans la playe. On ne laiſſe pas d'y appliquer par-deſſus des plumaceaux chargés de digeſtif, afin d'adoucir l'inflammation de la playe & d'accélérer la ſuppuration, ce qui facilite la ſéparation de l'appareil.

Dans les playes faites par un inſtrument tranchant ou pointu, la ſuppuration eſt ordinairement aſſez courte & aſſez médiocre, parce qu'il n'y a que peu de vaiſſeaux & peu de fibres déchirés. Auſſi dans ce cas, n'employe-t-on pour l'ordinaire que des

digestifs simples avec la térébenthine & le jaune d'œuf; mais dans les playes des armes à feu, comme il y a une grande contusion dans tout le chemin de la balle, la suppuration doit en être & plus longue & plus abondante; & c'est dans ce cas qu'il faut nécessairement employer des digestifs plus composés, où l'on ajoute l'huile d'hypericum, la poudre de myrrhe, d'aloës, d'euphorbe, ou l'onguent égyptiac.

On n'a jamais besoin de recourir à ces moyens dans les ulceres benins dont il est question dans ce Chapitre: les digestifs les plus simples suffisent, & par leur usage on voit dans peu de jours la suppuration diminuer, & l'ulcere se nettoyer, & c'est-là le *second* période du mal, qui est la détersion ou mondification.

II. Dans ce second état, les indications qu'on doit remplir sont, de raffermir les chairs qui commencent à pousser, & de faire tomber tous les petits lambeaux de fibres ou de vaisseaux délabrés ou pourris, qui alterent la couleur naturelle des chairs.

On employoit autrefois pluſieurs eſpéces d'onguent, comme l'onguent mondificatif de *Apio*, ou l'onguent *Apoſtolorum*; mais il y a long-tems que ces remedes ne ſont plus en uſage. On y a ſubſtitué le baume d'Arcéus, qu'on doit à un Médecin Eſpagnol, dont nous avons [a] un Traité *ſur les Bleſſures*.

Dans ce baume la graiſſe de bouc & la gomme élémi qui y entrent, rempliſſent à la fois les deux indications qu'on doit ſe propoſer pour mondifier les ulceres. De-là vient que quand l'ulcere eſt aiſé à déterger, comme ſont les ulceres benins, on diminue ſouvent la doſe de cette graiſſe & de cette gomme; qu'on ſupprime même quelquefois la graiſſe de bouc; qu'on mêle du moins avec le baume d'Arcéus le digeſtif ordinaire pour en affoiblir l'activité, ou qu'on le tempere avec un jaune d'œuf.

Pour faciliter la déterſion ſans trop échauffer la playe, on emploie ſouvent,

a Ce Traité eſt intitulé: *De rectâ curandorum vulnerum ratione, & aliis artis hujus præceptis Libri II. Franciſco* Arcæo. *Fraximalenſi, Doctore Medico & Chirurgo, Auctore.*

en forme de douche, l'eau d'orge avec le miel rosat, les infusions des plantes vulnéraires, ou les eaux thermales; mais on n'a guere besoin de ces ressources dans les ulceres benins, qui se détergent facilement.

Pendant tout le tems qu'on met à déterger la playe, on la pance à l'ordinaire avec des bourdonnets mollets, chargés de baume d'Arcéus pur ou adouci, qu'on couvre de plumaceaux chargés du même baume, & qu'on contient avec les compresses & les bandages. On réitere ce pancement deux fois le jour dans le commencement; mais bientôt on ne l'emploie plus qu'une fois le jour, pour donner le tems aux chairs de croître & de se régénérer; & c'est-là que commence le *troisieme* état des ulceres.

III. On a déja dit que la régénération des chairs étoit l'ouvrage de la seule nature. * Tout ce que l'art peut y contribuer, c'est d'écarter les obstacles qui pourroient y nuire. Ainsi l'on doit

* Il est prouvé qu'il n'y a point de régénération, suivant ce qu'on a dit plus haut dans une Note. *Voyez* à ce sujet le tome IV. des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

être attentif à examiner l'état des chairs qui pouſſent, pour modifier & varier en conſéquence les remedes dont on doit faire choix.

1°. Si les chairs ſont fermes, grénées d'une couleur de roſe pâle, & qu'elles croiſſent avec la promptitude convenable, on n'a qu'à continuer de ſe ſervir du baume d'Arcéus, adouci avec le digeſtif ordinaire dans la proportion qu'on croira la plus convenable.

2°. Si les chairs pouſſent trop, qu'elles ſoient molles, baveuſes, luiſantes, il faut les tenir plus raſes & plus fermes, ſoit en ſe ſervant du baume d'Arcéus tout pur, ſoit en y mêlant un peu d'onguent égyptiac ou d'onguent *Apoſtolorum*, ou, ce qui eſt plus ordinaire, en y ajoutant un peu de baume verd.

3°. Si au contraire les chairs ſont trop raſes & demeurent trop baſſes; on adoucira l'activité du baume d'Arcéus en y ajoutant du digeſtif ordinaire ou du jaune d'œuf, ou l'on diminuera la quantité de la gomme élémi qui entre dans le baume.

4°. Si les chairs ſont trop rouges & trop abondantes, comme cela vient du trop de nourriture, on mettra le

malade à une diete plus ſévere, & on lui fera même prendre quelques priſes de quinquina.

5°. Enfin, ſi l'on s'apperçoit que le mauvais état de l'ulcere & le défaut de régénération des chairs viennent de quelque mauvais levain de vérole ou de ſcorbut, dont le ſang ſoit infecté, on employera les remedes les plus ſpécifiques & les plus appropriés, pour combattre l'une & l'autre de ces maladies.

IV. Quand on eſt enfin parvenu au *quatrieme* état de l'ulcere, & que les chairs qui ont crû, ſont à-peu près de niveau avec les bords de la playe; on ne doit plus s'occuper que de deſſécher la ſurface de ces chairs, & d'accélérer par-là la génération d'une cicatrice bonne & ferme.

Communément, on n'emploie dans les ulceres benins, que de la charpie ſéche ou rapée, pour deſſecher les chairs & faire venir la cicatrice.

Mais quand les chairs ſont plus molles, on eſt obligé d'en venir à l'uſage de remedes plus deſſéchans, connus ſous le nom d'*épulotiques* ou cicatriſans, comme la tuthie, la céruſe, la

chaux de plomb, dont on ſaupoudre la ſurface des chairs. On a même quelquefois recours aux onguents de tuthie, de pompholyx, aux deſſiccatifs rouges, ou aux emplâtres de céruſe brûlée, ou de minium.

Il arrive ſouvent que le plus grand obſtacle à la cicatrice, eſt l'inégalité des chairs qui débordent les unes ſur les autres; & dans ce cas-là, on les ſaupoudre avec un peu d'alun brûlé ou, ce qui eſt plus ſûr & plus court, on les touche légérement avec la pierre infernale.

V. Dans les ulceres benins, & dans tous les autres ulceres, il y a des régles qu'il faut ſuivre dans l'ordre des pancemens & dans la maniere de les faire.

1°. Il faut les pancer vîte, & les laiſſer le moins qu'on pourra expoſés à l'impreſſion de l'air, qu'il eſt même néceſſaire de tenir un peu échauffé tant que le pancement dure, par un réchaud plein d'un peu de braiſe. Pour cet effet, l'appareil doit être tout prêt.

2°. Dans le tems de la ſuppuration, il faut pomper le pus ramaſſé dans l'ul-

cere avec des tampons doux de charpie, ou des fausses tentes, observant d'y procéder avec beaucoup de ménagement, & sans meurtrir les chairs.

3°. On peut même dans ce tems-là employer des lotions convenables, pourvû qu'on les fasse légérement; mais il faut s'abstenir de toute lotion, dès que l'ulcere est mondifié, parce qu'elles ne serviroient alors qu'à retarder la régénération des chairs & la cicatrice.

4°. Cependant dans ces cas, on peut employer quelquefois des espéces de bains dans des eaux thermales ou dans des décoctions vulnéraires appropriées, quand la régénération des chairs est trop lente, pourvû que la partie malade permette l'usage de ces bains.

5°. On ne doit jamais pancer qu'avec des bourdonnets simples & douillets, qui ne puissent point froisser ni comprimer les parois des ulceres, & il faut les placer près-à-près, sans laisser de vuide. On a depuis long-tems banni l'usage des tentes, excepté quand il s'agit de tenir ouverte l'entrée de quelque sinus.

6°. Il faut faire tenir la partie malade dans le plus grand repos ; le moindre mouvement eſt capable d'y faire des tiraillemens qui augmentent la douleur & la ſuppuration, détruiſent les chairs tendres qui renaiſſent, & briſent les premiers linéamens de la cicatrice.

7°. Au commencement, tant que la ſuppuration eſt abondante, ſur-tout ſi le pus eſt âcre & fétide, & l'ulcere putride, il faut pancer deux fois par jour, & même plus ſouvent, pour empêcher le ſéjour d'un pus qui ne fait qu'augmenter le mal ; mais quand l'ulcere eſt mondifié, & ſur-tout quand la cicatrice ſe forme, il faut pancer plus rarement, car alors les pancemens fréquens ſont autant d'obſtacles à la guériſon.

VI. Outre ces différens remedes extérieurs, qui ſont néceſſaires pour procurer pas-à-pas la guériſon des ulceres, il faut remplir les indications ſuivantes par rapport aux remedes internes qu'on doit preſcrire, & au régime qu'on doit faire garder.

1°. On adoucira le ſang par l'uſage

des bouillons de poulet avec les herbes tempérantes & rafraîchiſſantes ; ou du petit-lait clarifié, où l'on fera infuſer quelques plantes vulnéraires ; ou du lait tout pur, ſoit d'âneſſe ou de vache.

2°. On purgera le malade de tems en tems, mais toujours avec des purgatifs doux & minoratifs, comme la rhubarbe, le ſel *de duobus*, la manne, la caſſe, &c.

3°. Si la digeſtion ne ſe fait pas aſſez bien, on donnera tous les jours au malade une priſe de quinquina en poudre, depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

4°. On lui procurera de la tranquillité pendant la nuit, par l'uſage de quelque doux narcotique, comme de demi-once de ſyrop de diacode, ou de quatre grains de pillules de cynogloſſe.

5°. Enfin, on exhortera le malade à garder un régime régulier ; à ſe contenter de ſoupe, de ris, de ſemoule au gras, ou du moins à manger peu de viande ; à s'interdire tout uſage de

vin, de caffé & de liqueurs, & à s'abſtenir de tout commerce avec les femmes ; & même s'il y a de la fiévre, à ſe réduire au bouillon.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Ulcere ſec qui ne ſuppure point, ou qui ne ſuppure pas aſſez.

DESCRIPTION.

ON A déja dit que la ſuppuration qui arrive dans les ulceres, ſert à les dégorger, en faiſant couler en forme de pus le ſang & la lymphe qui croupiſſent dans pluſieurs vaiſſeaux déchirés & devenus inutiles pour la circulation : par ce moyen, les parois de l'ulcere déchargés d'un fardeau nuiſible, deviennent plus ſouples & plus flexibles, & les vaiſſeaux qui y ont conſervé leur intégrité, reprennent leurs oſcillations avec plus de liberté, ce qui contribue à la régénération des chairs & à la guériſon de l'ulcere.

La ſuppuration ſert encore à faire tomber en pourriture, & par conſéquent à détacher tous les appendices

des vaiſſeaux déchirés, & tous les lambeaux des filets nerveux, tendineux & membraneux, qui ont été coupés ou rongés ; en quoi conſiſte la déterſion ou mondification de l'ulcere.

Il ſuit donc de-là que les ulceres qui ne ſuppurent point, ou qui ne ſuppurent pas aſſez, ne ſe détergent point ou ſe détergent mal, & que les chairs n'y pouſſent point ou y pouſſent peu ; ce qui retarde la guériſon, & peut même y attirer des accidens fâcheux.

CAUSES.

CE DÉFAUT de ſuppuration dans les ulceres peut venir de trois cauſes.

La *premiere* eſt la trop grande inflammation des parois de l'ulcere, qui en rempliſſant trop tous les vaiſſeaux, rallentit ou arrête leurs oſcillations, ſans leſquelles il eſt certain que la ſuppuration ne peut point ſe faire.

Cette inflammation vient, 1°. de la douleur que cauſe l'ulcere ; ce qui en attirant un froncement dans les fibres de la partie, y intercepte la circulation du ſang.

2°. De la fiévre qui ſurvient au ma-

lade, & qui cauſe un engorgement dans les bords de l'ulcere, où la circulation ſe trouve embarraſſée par le gonflement qu'il y a déja.

3°. Par quelque reſte du mal qui avoit précédé; ce qui regarde les abſcès qui ont donné lieu à l'ulcere, & qui peuvent y avoir laiſſé quelque reſte d'engorgement.

4°. Enfin, par la rudeſſe des pancemens, ſoit qu'on preſſe ou qu'on manie trop fortement la partie, ſoit qu'on tampone trop la playe, ſoit qu'on emploie mal-à-propos des remedes âcres & piquans, quand il n'en faut employer que de fort doux.

La *ſeconde* cauſe, directement oppoſée à la précédente, eſt le défaut d'inflammation dans la playe; ce qui fait que les vaiſſeaux y battent ſi foiblement qu'ils ne ſçauroient y procurer aucune ſuppuration.

Ce défaut d'inflammation peut venir, 1°. de la foibleſſe du malade, qui eſt naturellement d'une conſtitution délicate, ou qui ſe trouve épuiſé par la maladie qui a précédé.

2°. Du relâchement œdémateux de

la partie où l'ulcere ſe trouve, ſoit que cet œdême ſoit l'effet de la conſtitution naturelle du ſang, ou qu'il vienne de quelque cauſe accidentelle.

3°. Enfin, de la mauvaiſe qualité du ſang, qui eſt ſéreux & ſans eſprits; ce qui rend les battemens du cœur & des arteres trop foibles & trop lents, à quoi les vieillards ſont fort ſujets.

La *troiſieme* cauſe eſt toute ſorte d'évacuation abondante, qui détourne l'humeur de la ſuppuration.

C'eſt ce qui arrive, 1°. dans les flux de ventre violens, qui ſurviennent pendant la ſuppuration.

2°. Dans les ſueurs exceſſives, auxquelles le malade eſt quelquefois expoſé.

3°. Dans les hémorrhagies du nez, dans le flux hémorrhoïdal, & dans la perte de ſang qui arrive aux femmes, lorſque ces accidens ſont conſidérables & longs.

SYMPTOMES.

LES SYMPTOMES qui arrivent dans les ulceres ſecs, varient ſuivant la différence des cauſes qui donnent lieu au défaut de ſuppuration.

Ainſi dans le *premier* cas, 1°. il y a douleur, chaleur, rougeur, tenſion dans l'ulcere, parce que ce ſont les ſymptomes qui accompagnent toujours l'inflammation. Il y a même ſouvent de la fiévre, laquelle, comme on ſçait, accompagne ordinairement l'inflammation

2°. On a ſujet de craindre que la gangrene n'arrive dans les bords de l'ulcere, à cauſe de la trop grande plénitude des vaiſſeaux, ce qui arrête leurs oſcillations naturelles, & produit la mortification. C'eſt ainſi que la gangrene ſurvient dans l'inflammation.

3°. La ſurface de l'ulcere devient ſéche & raccornie; parce que les vaiſſeaux qui ſont dans un état tonique, ne peuvent fournir aucune ſéroſité. Elle paroît même noîratre dans pluſieurs endroits; parce que les vaiſſeaux dont elle eſt parſemée, ſont trop pleins de ſang, ce qui lui communique cette couleur.

Dans le *ſecond* cas, 1°. il n'y a dans la playe ni douleur, ni chaleur, ni rougeur, ni tenſion, parce qu'il n'y a point d'inflammation. C'eſt par la

même raiſon qu'il n'y a point de fiévre.

2°. Cependant les bords de l'ulcere ſont menacés de gangrene ; parce que dans le relâchement où ſe trouvent les vaiſſeaux, ils ne peuvent plus exécuter leurs oſcillations ordinaires, ce qui fait la mortification ; ou qu'ils les exécutent ſi foiblement, qu'on a ſujet de regarder la mortification comme imminente.

3°. La ſurface de l'ulcere eſt moins ſéche & moins raccornie ; ſoit parce que les vaiſſeaux laiſſent ſuinter quelque ſéroſité, ſoit parce que la ſéroſité qui en ſuinte, n'eſt point diſſipée par la chaleur. On n'y trouve point non plus des taches livides ou noirâtres ; parce qu'il n'y a point de vaiſſeaux gorgés de ſang.

Enfin, dans le *troiſieme* cas, 1°. il n'y a ni chaleur, ni rougeur, ni douleur, ni tenſion dans l'ulcere ; mais les parois n'en ſont pas autant relâchées que dans le ſecond cas.

2°. Le danger de la mortification eſt moins grand que dans les deux cas précédens ; mais on doit pourtant la

craindre, ſi cet état perſévere longtems.

3°. Enfin, la ſurface de l'ulcere n'eſt ni auſſi rouge que dans le premier cas, ni auſſi pâle que dans le ſecond, & elle n'eſt point marquée d'aucune tache noirâtre.

DIAGNOSTIC.

I. LA SÉCHERESSE de l'ulcere eſt manifeſte par le défaut de pus; par la ſéchereſſe de l'appareil qu'on leve, & par le peu de changement qu'il y a dans les digeſtifs ou onguents, dont on s'eſt ſervi pour le pancer.

II. On diſtingue de même aſſez facilement les différentes cauſes qui produiſent cette ſéchereſſe: ſi c'eſt l'inflammation des bords, on la reconnoît par la douleur, la rougeur, la chaleur & la tenſion qu'il y a: ſi c'eſt au contraire le défaut d'inflammation, on en eſt bientôt éclairci par le défaut de douleur, de rougeur, de chaleur & de tenſion dans la partie: on conclut enfin que le mal vient de quélque évacuation trop abondante, qui détourne la ſuppuration, lorſqu'on voit que le ma-

lade eſt effectivement expoſé à quelque évacuation pareille.

III. On eſt averti du danger de la mortification dans l'ulcere ſec par les ſignes ordinaires, qui la dénotent partout ailleurs ; ſçavoir, l'inſenſibilité & la molleſſe de la partie, & les taches ou bandes livides qui y ſurviennent. Sur quoi il faut obſerver, de ne point confondre les taches noires qui arrivent dans le premier cas de l'ulcere, avec les taches gangréneuſes.

PROGNOSTIC.

I. L'ULCERE ſec qui ne ſuppure pas, ne peut pas ſe déterger. Or tout ulcere qui ne ſe déterge pas, ne peut pas ſe guérir. On doit donc regarder l'ulcere ſec comme un mal fâcheux par la difficulté qu'il y a d'en procurer la guériſon.

II. L'ulcere qui ne ſe déterge pas, aboutit preſque toujours à la gangrene, & y aboutit plus ou moins vîte, ſelon que le défaut de déterſion eſt plus ou moins grand. Ainſi l'ulcere ſec eſt un mal très-fâcheux, & qui peut devenir mortel.

III. L'ulcere ſec qui vient à la ſuite d'une évacuation trop abondante, eſt moins fâcheux que celui qui vient de l'inflammation de ſes bords, parce qu'il eſt moins ſujet à la gangrene. De même, l'ulcere ſec qui eſt l'effet de l'inflammation, eſt moins dangereux que celui qui dépend du relâchement & de l'*inertie*; parce qu'on peut mieux prévenir le danger de la gangrene, ou du moins y remédier plus facilement.

CURATION.

COMME l'ulcere ſec vient de trois différentes cauſes, il faut auſſi employer pour y remédier trois différentes ſortes de traitemens.

Dans le *premier* cas, l'unique objet doit être de diminuer l'inflammation, de déſemplir les vaiſſeaux, de rétablir leurs oſcillations, & par ce moyen de rappeller la ſuppuration.

Dans cette vûe, 1°. on doit répéter les ſaignées du bras ou du pied; & ſe ſe régler pour leur grandeur & leur nombre, ſur le degré du mal & l'état des forces du malade.

2°. Travailler à modérer la fiévre,

& à calmer la chaleur du ſang, par l'uſage des ptiſanes rafraîchiſſantes, des émulſions, ſoir & matin, du petit-lait clarifié & des apoſêmes délayans. Donner en même tems des calmans deux fois le jour, pour modérer la douleur ; tels que le ſyrop de diacode, ou les gouttes anodynes.

3°. Pancer l'ulcere très-doucement & très-légérement avec des remedes anodyns & relâchans ; comme le jaune d'œuf & l'huile d'*hypericum*, battus enſemble, ou l'onguent roſat, dont on charge des bourdonnets & des plumaceaux très-douillets.

4°. Couvrir la circonférence de l'ulcere de cataplaſmes adouciſſans & émolliens avec la mie de pain & le lait, ou avec la pulpe de feuilles de guimauve, de brancurſine, d'oſeille, d'oignon de lis, &c.

5°. Inſiſter dans l'uſage de ces remedes pendant quelques jours juſqu'à ce que la ſuppuration s'établiſſe, ou que l'opiniâtreté du mal faſſe craindre la gangrene comme prochaine.

6°. Si la ſuppuration s'établit, ſuivre alors le traitement ordinaire, tel qu'on l'a

l'a exposé dans le *Chapitre précédent*. Mais si la continuation de la sécheresse fait craindre la gangrene, faire sur le champ dans toute l'étendue de l'ulcere des scarifications ou mouchetures, plus ou moins profondes, & plus ou moins serrées, suivant que le mal paroît être plus ou moins pressant.

7°. Pancer ensuite l'ulcere avec l'égyptiac délayé dans l'esprit-de-vin, dont on imbibe des plumaceaux. Se servir même de cathérétiques plus forts s'il le faut, comme de l'onguent brun, de l'eau phagédénique, ou de la dissolution de mercure.

8°. Enfin, tenir la partie toujours couverte de compresses trempées dans l'esprit-de-vin camphré & aiguisé de sel ammoniac.

Dans ce traitement il faut tenir le malade au bouillon, lui donner beaucoup de lavemens rafraîchissans, & même le purger avec des minoratifs.

Dans le *second* cas, on ne doit s'attacher qu'à fortifier le malade, à augmenter la force & la fréquence des battemens du cœur & des artères, & à

diſſiper la ſéroſité qui ramollit les parois de l'ulcere.

On remplit ces vûes, 1°. en donnant au malade deux fois le jour, & même plus ſouvent, s'il le faut, quatre ou cinq cuillerées d'une potion cordiale faite avec les eaux diſtillées de méliſſe & de chardon-bénit, ou de la reine des prés, la thériaque, ou la confection d'hyacinthe, le ſel volatile de vipere, le lilium, le ſyrop d'œillet, ou de ſtechas.

2°. En lui faiſant prendre, de quatre heures en quatre heures, une taſſe d'une légere décoction de feuilles de chardon bénit, ou d'infuſion de thé, ou de vulnéraires de Suiſſe.

3°. En lui preſcrivant une diete *analeptique*, c'eſt-à-dire, qui répare les forces, laquelle conſiſte à le nourrir de bons bouillons, où l'on peut ajouter du jus de cœur de veau, à lui faire avaler quelque jaune d'œuf, à lui faire prendre quelques cuillerées de vin d'Alicante avec un biſcuit, à lui accorder même quelque panade faite avec de la viande pilée, ou quelque aile de poulet rôti.

4°. En pançant la playe avec un digeſtif où l'on ajoute non-ſeulement de la teinture de myrrhe, mais même de l'eſprit-de-vin, pour tâcher d'en ranimer les parois, & d'y rappeller la chaleur qui y manque.

5°. En appliquant ſur les bords la panade de vin qu'on arroſe d'un peu d'eſprit-de-vin ; en y étendant les vulnéraires de Suiſſe, bouillis dans du vin, ou des compreſſes trempées dans de l'eſprit-de vin camphré & aiguiſé de ſel ammoniac.

6°. Si l'on réuſſit par ces moyens à établir la ſuppuration, on n'aura qu'à ſuivre le traitement ordinaire de l'ulcere benin. Mais s'il paroît au contraire quelque indice d'une gangrene prochaine, on aura promptement recours aux ſcarifications, & aux autres remedes qu'on vient de propoſer pour cela.

Enfin, dans le *dernier* cas, toute l'attention doit être d'arrêter le flux de ventre, les ſueurs & les pertes de ſang qui dérobent la matiere de la ſuppuration. Pour cet effet on employera les différens remedes qui conviennent à ces maux, & que nous croyons pou-

voir nous dispenser de rapporter ici.

Cependant on pancera l'ulcere de la même maniere que dans le second cas ; & si l'on s'appercevoit de quelque marque de mortification ou de gangrene, on n'hésiteroit pas à mettre en usage les scarifications & les autres remedes qu'on a proposés.

Quant à la nourriture du malade, elle doit être *analeptique*, propre à soutenir ou à réparer ses forces, & telle que celle qu'on a marquée pour le second cas. Mais après tout, il faudra se conformer à la diete particuliere, que le cours de ventre, les sueurs ou les pertes de sang demanderont.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'Ulcere putride, qui ſuppure trop.

DESCRIPTION.

IL Y A d'autres ulceres où la ſuppuration n'eſt que trop abondante, & où elle dure trop long-tems; où il ne ſe fait aucune déterſion ou mondification; & où au contraire la pourriture gagne toujours de plus en plus, ſoit en creuſant dans l'entre-deux des muſcles, ſoit en s'étendant ſous la peau.

On appelle chez les Grecs cette eſpéce d'ulcere Ἕλκος φαγεδαίνικον ou Νομὴ, & chez les Latins, *Ulcus depaſcens* ou *rodens*, ce qui rend les deux mots Grecs, Les Médecins qui ont écrit ſur la Chirurgie avant le renouvellement des lettres, l'ont nommée *Ulcus ambulativum* ou *ſerpens*. Aujourd'hui on l'appelle communément en François *Ulcere putride*.

CAUSES.

CES ULCERES dépendent de trois causes.

I. Du délabrement qu'une inflammation ou éréſipele ont déja produit dans la partie, ce qui fait qu'elle tombe facilement en fonte, & que la pourriture y fait de ſi grands progrès.

II. Du relâchement qu'un œdême habituel cauſe depuis long-tems dans la partie, ce qui fait que l'ulcere qui y ſurvient, a tant de facilité à s'y étendre, ſur-tout ſi la ſéroſité qui y croupit, ſe trouve âcre & ſalée, & par-là propre à diſpoſer la partie à la putréfaction.

III. De la mauvaiſe qualité du pus qui eſt âcre, rongeant & corroſif, & qui loin de permettre la régénération des chairs pour la cicatriſation, ne fait que ronger de proche en proche les bords de l'ulcere, & y entretient toujours une ſuppuration abondante, ce qui arrive ſur-tout quand le pus eſt infecté du virus vérolique ou ſcorbutique.

Les obſervations confirment ce qu'on

vient de dire, en ce qu'elles nous apprennent que ces especes d'ulceres succédent ordinairement aux inflammations opiniâtres & mal résolues, où la suppuration ne se forme d'abord que dans un endroit, mais d'où elle s'étend vîte; & dans ce cas l'ulcere augmente de proche en proche en creusant:

Aux érésipéles considérables, où le mal a pénétré jusqu'à la membrane cellulaire ou adipeuse, dans laquelle il s'étend fort au loin:

Enfin, aux œdêmes habituels & invétérés, s'il y survient quelque ulcere, & dans ce cas le mal augmente également en creusant ou en s'étendant sous la peau.

SYMPTOMES.

I. LA POURRITURE ne tarit point dans l'ulcere putride, quelque peine qu'on prenne pour le mondifier; parce que le mauvais état des chairs qui sont altérées, ou la mauvaise qualité du pus qui est corrosif, entretiennent & augmentent le mal.

II. Par conséquent, nulle déterſion à attendre, parce qu'aux lambeaux des

parties pourries, qui peuvent ſe détacher, il en ſuccede tous les jours pour le moins autant, du débris des parties qui tombent en pourriture.

III. L'odeur de ces ulceres eſt preſque toujours cadavéreuſe, ce qui vient, ou des chairs pourries qui tiennent encore à ſa ſurface, ou des chairs pourries & fondues qui ſont mêlées dans le pus.

IV. Dans ces ulceres, il y a une grande déperdition de ſubſtance, parce que la pourriture qui ronge toute l'étendue de l'ulcere, en aggrandit la cavité de plus en plus.

V. L'état des parois de l'ulcere putride approche beaucoup de la gangrene, & ſouvent y aboutit; parce qu'il ſe forme dans cet ulcere une eſpéce d'eſchare véritablement gangreneuſe.

DIAGNOSTIC.

I. ON NE ſçauroit méconnoître l'ulcere putride pour peu d'attention qu'on faſſe à la deſcription qu'on en a donnée.

II. On peut aiſément décider quelle eſt la cauſe du mal, en s'informant de ce qui a précédé, ou de la conſtitution.

particuliere du malade, & des maladies dont il peut être infecté. Le plus léger examen ſuffit de même pour juger du degré du mal & de la rapidité de ſes progrès.

III. Enfin, le danger de la gangrene ſe préſume par le degré de putréfaction, par l'épaiſſeur de la pourriture qui entoure l'ulcere, & par les autres ſignes ordinaires de la gangrene, tels que la lividité & l'inſenſibilité, qu'on obſerve dans quelque endroit de l'ulcere.

PROGNOSTIC.

I. L'ULCERE putride eſt toujours très-fâcheux, en ce que la guériſon en eſt toujours pour le moins & longue & difficile, par rapport à la peine qu'il y a de le déterger & de le cicatriſer.

II. L'ulcere putride eſt même dangereux; car l'on ne peut pas porter un autre jugement d'un mal qui, comme on l'a déja dit, peut aboutir à la gangrene, & y aboutit ſouvent.

III. Le danger de la gangrene dans l'ulcere putride eſt d'autant plus grand, que le délabrement ou le ramolliſſement de la partie affectée eſt plus conſidé-

rable, ou que le ſang du malade eſt plus vicié.

IV. Ordinairement, il n'y a plus de reſſource, quand la gangrene commence à ſe manifeſter dans un ulcere putride, à moins que le mal ne ſoit dans un membre qu'on puiſſe amputer.

CURATION.

LE TRAITEMENT de l'ulcere putride demande l'attention la plus grande; 1°. pour arrêter promptement le progrès de la pourriture; 2°. pour diſtinguer la pourriture, ou, pour mieux dire, l'eſchare que l'on eſt obligé de faire, d'avec la pourriture qui dépend du mal; 3°. pour prévoir & pour prévenir la gangrene, qui n'arrive que trop ſouvent dans ces ſortes d'ulceres.

I. Pour remplir la *premiere* indication, 1°. on mêle dans le digeſtif ordinaire l'huile d'hypéricum, la teinture de myrrhe ou d'aloës, l'eſprit-de-vin camphré, l'onguent égyptiac, &c. On couvre en même tems toute la partie de compreſſes imbibées d'eſprit-de-vin camphré, avec le ſel ammoniac.

2°. On donne intérieurement deux

fois le jour quatre ou cinq onces de potion cordiale semblable à celle qu'on a proposée dans le Chapitre précédent, & l'on fait prendre de quatre heures en quatre heures une décoction de chardon bénit, où l'on mêle quelques grains de sel volatile de viperes.

3°. On purge le malade avec les tamarins, la casse, la manne, & même avec le tartre stibié soluble, si l'on soupçonne quelque amas dans les premieres voies, ou si l'on craint quelque assoupissement du côté du cerveau. On fait prendre en même tems des bouillons de poulet ou de veau, avec les écrevisses ou les cloportes, où l'on fait légérement bouillir des plantes vulnéraires; comme la bugle, la sanicle, la véronique ou la verge d'or, & où l'on ajoute, en les passant, un gros de sel *de duobus*.

4°. Que si malgré ces remedes, le mal continue de faire des progrès, il faudra en venir à des remedes plus efficaces, & étuver toute la cavité de l'ulcere avec une décoction tiéde de feuilles de marrube, de centaurée, de millepertuis & d'absinthe, dans la lessive

ordinaire, où l'on délaye une quantité convenable d'égyptiac.

Ou avec la décoction de racines des deux ariſtoloches, la longue & la ronde, de feuilles d'aigremoine, de noyer, de millepertuis & d'âche, & de ſuie de cheminée.

Ou enfin avec une légere diſſolution de ſel marin & de vitriol blanc, dans l'eau commune.

5°. Après cette fomentation, on ſaupoudre l'ulcere avec les poudres de myrrhe, d'aloës & d'iris de Florence, mêlées à parties égales; & on emploie pour le pancer un mondificatif fait avec du ſuc d'ache, la térébenthine, la poudre d'iris, & celle d'aloës mêlées enſemble.

II. En traitant cet ulcere, il faut ſoigneuſement diſtinguer ſi la pourriture vient du mal même, ou des remedes ſeptiques qu'on emploie pour le guérir.

Galien nous apprend qu'un Empirique dans un cas pareil, voyant que l'ulcere reſtoit toujours putride, ſans réfléchir que cela venoit de l'action de ſes remedes, continua d'y en appliquer tous

lles jours de plus forts, ce qui produi-
ſit une pourriture toujours plus grande,
jnſqu'à ce que Galien, qui fut appellé,
ayant reconnu l'imprudence de l'Em-
pirique, n'employa plus que des ſuppu-
ratifs ſimples, pour donner le tems à
à l'eſchare de ſe ſéparer, ce qui arriva,
& par-là l'ulcere ſe trouva détergé, &
vint bientôt à guériſon.

Ainſi, dans le traitement de ces ul-
ceres, après avoir emploÿé des reme-
des ſeptiques aſſez forts, & proportion-
nés au degré du mal, il faut attendre ſi
cette eſchare tombant, l'ulcere ne ſe
trouvera pas détergé; auquel cas il ne
faut plus le traiter que comme un ulcere
ſimple.

III. Enfin, ſi quelque endroit de ces
ulceres devient livide, mollaſſe & preſ-
que ſans ſentiment, & ſur-tout s'il s'y
forme des cloches, il faudra, 1°. en ve-
nir aux ſcarifications, & en faire d'aſſez
profondes pour pouvoir eſpérer d'avoir
atteint juſqu'aux parties ſaines.

2°. Couvrir enſuite ces ſcarifications
de compreſſes, qu'on tiendra toujours
imbibées d'eſprit-de-vin camphré avec
le ſel ammoniac; & ſi cela ne ſuffit pas,

employer les cathérétiques, que nous avons propoſés ci-deſſus contre la gangrene. *Liv. I. Chap. 3.*

Enfin, pendant tout le traitement de ces ulceres, il ne faut nourrir le malade que de ris, de gruau, de purée de lentille au gras, de gelée de viande, de quelques jaunes d'œufs, &c. ſuppoſé qu'il ſoit ſans fiévre, car s'il a de la fiévre, il faut le tenir aux ſeuls bouillons.

CHAPITRE CINQUIEME.

De l'Ulcere calleux.

Description et Diefférences.

ON APPELLE *calleux*, les ulceres dont les bords, au lieu d'être compreſſibles, ſouples, mollets, ſont durs, rénitens & preſque ſquirrheux.

Quelquefois ces duretés ou calloſités occupent toute la circonférence de l'ulcere ; & quelquefois elles n'en occupent qu'une partie.

Quelquefois ces calloſités ſont continues & ſans intervalles ; & quelquefois elles ſont ſéparées en pluſieurs calloſités diſtinctes.

Enfin, quelquefois dans les ulceres calleux, les bords ſont élevés & preſque renverſés ; & quelquefois ils ſont plats & dans leur niveau naturel.

On appelle en Latin cet ulcere *Ulcus calloſum*, & en Grec, Ἕλκος τυλώδες,

CAUSES.

LES CALLOSITÉS ne ſe forment dans les bords des ulceres que par le ſéjour de la lymphe nourriciere qui s'y arrête & qui s'y épaiſſit. L'expérience nous apprend que pluſieurs cauſes peuvent donner lieu à ce ſéjour & à cet épaiſſiſſement de lymphe dans les bords des ulceres.

1°. La mauvaiſe qualité du pus qui épaiſſit la lymphe, qui circule dans les bords de l'ulcere, & qui l'épaiſſit d'autant plus facilement qu'elle ſe trouve déja épaiſſie par les vices du ſang. De-là vient que dans la vérole, les écrouelles & le ſcorbut, les ulceres ſont ſi ſouvent calleux.

2°. Le ſéjour du pus même louable, qui en relâchant le reſſort des parties où il croupit, y cauſe le ſéjour & l'épaiſſiſſement de la lymphe. De-là vient que les ſinus & les fiſtules qu'on laiſſe vieillir, ſont preſque toujours accompagnées de calloſités.

3°. L'impreſſion de l'air ſur les ulceres, qui y rallentit le cours de la lymphe. De-là vient que les ulceres né-

gligés, ou qu'on laisse trop long-tems exposés à l'air, deviennent ordinairement calleux.

4°. Le froid extérieur, si on le laisse gagner jusqu'à l'ulcere. De-là vient que les ulceres sont plus souvent calleux l'hiver que l'été, sur-tout dans les malades qui n'ont pas le moyen de se garantir du froid.

5°. La maniere dure de pancer les ulceres, qui donne lieu à la compression des bords. De-là vient que les ulceres pancés avec des bourdonnets trop durs & trop serrés, sont presque toujours pleins de callosité.

6°. La qualité des remedes qu'on y applique. De-là vient que les remedes astringens & terreux qu'on emploie mal-à-propos, engendrent tant de callosités

7°. Enfin la nature des emplâtres dont on se sert. De-là vient que les emplâtres trop desséchans & trop épulotiques, au lieu d'une cicatrice souple, forment souvent une cicatrice calleuse.

SYMPTOMES.

I. DANS les ulceres calleux, les bords ſont durs & rénitens, parce qu'ils ſont gorgés d'une lymphe épaiſſie qui y croupit.

II. Les ulceres calleux ne fourniſſent preſque point de ſuppuration; ſoit parce que les vaiſſeaux d'où le pus doit couler, ſont comprimés par les callofités; ſoit parce que les oſcillations des vaiſſeaux, leſquelles ſervent à former le pus, ſont ſupprimées ou rallenties dans les callofités.

III. Le peu de pus que les ulceres calleux fourniſſent, eſt ordinairement ſéreux; ſoit parce que ce n'eſt que de la lymphe qui ſuinte des vaiſſeaux lymphatiques trop pleins; ſoit parce que l'affoibliſſement des oſcillations ne lui permet pas d'acquérir la nature du pus.

IV. Les chairs qui pouſſent dans les ulceres calleux, ne ſont jamais de bonnes chairs; parce que les parois d'où elles naiſſent, n'ont pas la molleſſe convenable pour former des chairs louables. Ainſi il ne ſe forme dans ces ulceres que des chairs molles & fongueuſes, qui ne viennent que de l'ex-

panſion de la ſurface de l'ulcere.

V. Les ulceres calleux ſe détergent mal, & fourniſſent des chairs mauvaiſes, & par conſéquent ne peuvent point venir à cicatrice.

VI. Lorſque la lymphe s'épaiſſit dans les parties calleuſes, ſans s'y accumuler, les bords des ulceres ſont plats & conſervent leur niveau; mais ils s'élevent & ſont prêts à ſe renverſer, lorſque la partie calleuſe eſt augmentée par l'amas de la lymphe.

VII. Les calloſités ſont *continues* dans les bords des ulceres, lorſque les cauſes qui les produiſent, agiſſent ſur toute l'étendue des ulceres; mais elles ſont *diſtinctes* & ſéparées, lorſque ces cauſes n'agiſſent point également ſur tous les endroits, ou, ce qui eſt plus ordinaire, lorſque ces endroits ne ſont pas tous également ſuſceptibles de l'impreſſion de ces cauſes.

VIII. De même, les calloſités ſont *générales*, ſi les cauſes qui les produiſent, agiſſent ſur toute la cavité des ulceres, & y agiſſent également; & elles ne ſont que *particulieres*, ſi ces cauſes n'agiſſent que ſur un endroit

particulier, ou qu'il n'y ait dans l'ulcere que cet endroit disposé à recevoir leur impression.

DIAGNOSTIC.

I. ON S'ASSURE aisément par la vûe & par le tact si l'ulcere est calleux ou non ; si la callosité est générale ou partiale ; si les callosités sont continues ou distinctes ; si elles sont grandes ou médiocres.

II. Il est plus difficile de connoître si les callosités sont compliquées avec quelque sinus ; mais on peut là-dessus consulter le *Chapitre 6.* où l'on rapportera les signes qui établissent ce diagnostic.

III. Quant à la cause particuliere des callosités, on la conjecture aisément par le détail de ce qui a précédé ; mais cette connoissance n'influe presque en rien ni sur le prognostic, ni sur la curation du mal.

IV. Il est plus important de sçavoir si la vérole, les écrouelles ou le scorbut ont donné lieu aux callosités, ou les entretiennent ; parce que dans ce cas-là il faut y remédier par les re-

medes ſpécifiques de ces maux. Pour s'en éclaircir, il faut conſulter les ſignes qui caractériſent ces différentes maladies.

PROGNOSTIC.

I. LES CALLOSITÉS dans les ulceres ſont toujours fâcheuſes.

1°. Par elles-mêmes ; en ce qu'elles en retardent la guériſon, & obligent à faire beaucoup de remedes.

2°. Par leur cauſe ; en ce qu'elles ſuppoſent ordinairement un vice dans le ſang, & quelquefois un vice difficile à corriger.

3°. Par leurs ſuites ; en ce que venant à ſe fondre & à ſe réſoudre, elles dégénerent ſouvent en ſinus & en fiſtules.

II. Les calloſités, quoique toujours fâcheuſes dans les ulceres, le ſont plus ou moins à différens égards.

1°. Suivant qu'elles ſont plus ou moins grandes.

2°. Suivant qu'elles ſont plus ou moins dures & rénitentes.

3°. Suivant qu'elles viennent de cauſes internes, ou purement externes.

4°. Enfin, ſuivant qu'elles ſont ſimples, ou compliquées avec des ſinus ou des fiſtules.

CURATION.

DANS les ulceres calleux toutes les indications doivent tendre à détruire les calloſités, ſans quoi, comme on l'a déja dit, on ne peut attendre aucune guériſon. On peut remplir cet objet de quatre différentes manieres.

I. Par la voie de la réſolution, & c'eſt la voie la plus ſûre, quand on y peut réuſſir; mais elle ne convient guere qu'aux calloſités commençantes, légeres & médiocrement dures.

Pour y parvenir, on tâche de redonner à la lymphe épaiſſie la fluidité convenable, pour la mettre en état de reprendre la circulation, & aux vaiſſeaux & fibres de la partie où elle croupit, le reſſort néceſſaire pour l'exprimer.

Pour cet effet, 1°. on pance d'abord l'ulcere avec des remedes relâchans & anodyns, qui puiſſent ramollit les duretés & les calloſités; tels que le digeſtif ordinaire où l'on mêle du

mucilage de guimauve, de l'huile de lis ou d'amandes douces, ou du beurre frais, &c.

2°. On applique en même tems ſur la partie, des compreſſes imbibées de quelque réſolutif ſpiritueux, comme d'eau-de-vie ſimple, d'eau-de-vie camphrée, d'eau-de-vie camphrée aiguiſée de ſel ammoniac; ou des cataplaſmes faits avec la panade de vin arroſée d'eau-de-vie, ou avec les herbes vulnéraires ſeches, bouillies dans le vin.

3°. On emploie même autour de l'ulcere des frictions légeres avec la pommade mercurielle, ſans ſoupçonner aucun vice vénérien, parce qu'on regarde le mercure comme un très-grand fondant dans tous les cas d'épaiſſiſſement de lymphe.

4°. On joint en même tems à ces remedes extérieurs les remedes intérieurs convenables; c'eſt-à-dire, qu'on traite le malade de la vérole, ſi on juge qu'il l'ait; & s'il n'a que les écrouelles ou le ſcorbut, on tâche de corriger, ou du moins de pallier les vices du ſang & de la lymphe, qui cauſent

ces maladies, par des remedes anti-ſcroſuleux ou anti-ſcorbutiques.

5°. De quelque cauſe que le mal vienne, on tâche de diviſer la lymphe trop épaiſſe par l'uſage intérieur des réſolutifs ; & pour cet effet, on fait prendre chaque jour au malade deux verres de décoction de feuilles de chardon-bénit & de ſcabieuſe, ou deux ou trois taſſes d'infuſion de vulnéraires de Suiſſe, ou, ce qui eſt plus efficace, deux priſes de décoction de ſquine ou de ſalſepareille.

6°. On emploie même des fondans encore plus efficaces ; tels que les martiaux, les mercuriaux, les antimoniaux non purgatifs, le ſel admirable de Glauber, le ſel *de duobus* ou *arcanum duplicatum*, la poudre de cloportes & le bouillon même de cloportes.

II. Si ces différens moyens ne procurent point la réſolution des calloſités, ou ne procurent qu'une réſolution imparfaite, il faut tenter la voie de la ſuppuration, qui réuſſit ſouvent, même dans les calloſités dures & anciennes, pourvû qu'elles ne ſoient pas portées au dernier degré.

Pour

Pour cet effet, 1°. on pance l'ulcere avec des remedes pourriſſans, propres à attirer la fonte & la ſuppuration, comme le digeſtif fort peu chargé de térébenthine, mais de beaucoup d'huile de lis ou de beurre frais.

2°. On couvre les bords de l'ulcere de cataplaſmes maturatifs avec la pulpe des feuilles de mauve, de guimauve, de brancurſine, d'oſeille & d'oignons de lis, où l'on ajoute de l'huile de lis encore pour délayer les pulpes; ou avec les eſcargots pilés, où l'on ajoute du vieux levain, de la pâte de pain d'épice, du *baſilicum*, & même de l'emplâtre *diachylum*.

3°. En même tems, on inſiſte dans l'uſage intérieur des remedes ſpiritueux ou ſudorifiques, déjà propoſés dans l'Article précédent, mais dont on uſe alors plus modérément.

III. Si la ſuppuration manque, ou qu'elle ſoit inſuffiſante, il faut pour détruire les calloſités qui reſtent, employer le cautere actuel ou le cautere potentiel.

1°. Le cautere actuel eſt le moyen le plus ſûr & le plus court pour conſu-

mer les calloſités, & les conſumer ſans retour, parce qu'il eſt toujours ſuivi d'une ſuppuration abondante. On proportionne l'activité de ce remede à la grandeur & à la dureté des calloſités. On ſe contente ordinairement d'appliquer un fer plus ou moins chaud, & il eſt rare qu'on aille juſqu'à l'application d'un fer rouge.

2°. Le cautere potentiel peut ſuppléer au cautere actuel, mais il eſt plus lent, cependant les malades le préferent preſque toujours. On met au nombres des cauteres potentiels la pierre à cautere, le précipité rouge, l'onguent brun, les paſtilles de ſublimé corroſif, la pierre infernale, l'huile de vitriol.

3°. On doit, autant qu'on peut, éviter les remedes cathérétiques trop forts, & ſur-tout les arſénicaux, dont l'uſage eſt toujours ſuſpect. Dans les calloſités médiocres, on ſe ſert de l'onguent brun, c'eſt-à-dire, du *baſilicum* mêlé avec le précipité rouge, dont on charge un plumaceau qu'on applique ſur les calloſités. Si la calloſité eſt plus dure, on emploie le précipité rouge tout pur, dont on ſaupoudre un petit plu-

maceau qu'on met ſur la calloſité, mais les cathérétiques les plus uſités ſont les paſtilles ou trochiſques de ſublimé corroſif, décrits ci-deſſus, *Livre V. Chap.* 2. & ſur-tout la pierre à cautere, qu'on emploie de trois manieres, ou en pierre appliquée ſur la calloſité; ou en poudre, dont on couvre un plumaceau, qu'on applique de même; ou en diſſolution dans l'eau commune, où l'on imbibe un plumaceau pour le même uſage. Quant à l'huile de vitriol, c'eſt un cauſtique ſi violent, qu'on ne l'emploie guère; & pour la pierre infernale, on ne l'emploie que pour les calloſités légeres & ſuperficielles.

4°. Après l'application du cautere, ſoit actuel, ſoit potentiel, il faut procurer la chûte de l'eſchare qu'ils produiſent. On ſe ſert pour cela de beurre frais, dont on inonde l'eſchare, ou du ſuppuratif récemment fait, & délayé avec l'huile de lis.

Quand l'eſchare eſt tombée, on examine s'il reſte encore quelque calloſité, & s'il faut réitérer l'application du cautere; mais cette ſeconde appli-

cation, quand elle eſt néceſſaire, eſt preſque toujours très-légere.

5°. Avant que d'en venir à l'application du cautere, il eſt utile de faire quelques ſcarifications dans la partie calleuſe, ce qui en facilitant l'action du cautere, met en état d'en diminuer l'activité ſans en diminuer le ſuccès. On emploie la même méthode, quand il s'agit de procurer la fonte des calloſités par la ſuppuration, & cette méthode réuſſit preſque toujours dans ce cas.

IV. Un quatrieme moyen de détruire les calloſités auſſi efficace que celui du cautere, & plus court encore, c'eſt de les emporter avec le biſtouri ou avec la pointe des ciſeaux; quelquefois même lorſque l'ulcere n'eſt pas grand, & ſurtout quand ce n'eſt qu'un ulcere fiſtuleux, on emporte tout le tour de l'ulcere, pour renouveller les chairs. On pance enſuite avec la charpie ſéche pour étancher le ſang, comme dans les playes récentes, & quand ce premier appareil ſe détache, on continue de ſuivre le même traitement que dans les playes.

V. Dans les deux dernieres métho-

des de traiter les callosités, il y a trois observations importantes à faire.

La *premiere*, qu'il faut éviter ces méthodes, lorsque les callosités embrassent de gros nerfs, des tendons ou de gros vaisseaux.

La *seconde*, qu'il faut les éviter de même, lorsque les callosités tiennent à des parties tendineuses ou aponévrotiques, comme dans les articulations.

La *troisieme*, qu'il faut les éviter encore lorsque les callosités sont collées contre le périoste, & qu'on ne peut les emporter sans risquer de découvrir l'os. Quoique dans ce dernier cas il y ait beaucoup d'occasions où l'on est obligé de s'exposer à ce danger.

Dans ces trois cas, il faut s'en tenir à la voie de la résolution ou de la suppuration, ou si l'on est forcé d'user des cathérétiques, il ne faut employer que les plus doux, dont on puisse facilement régler & conduire l'effet.

CHAPITRE SIXIEME.

Des Ulceres ſinueux.

DESCRIPTION.

IL YA des ulceres où le mal ſe préſente aux yeux en entier, & n'occupe que la cavité même de l'ulcere ; mais il y en a d'autres qui s'étendent dans les parties voiſines par des canaux longs & étroits, qu'on appelle en Grec Κόλποι, en Latin, *Cuniculi* ou *ſinus*, & en François, *Sinus* ou *Clapiers*. Les premiers de ces ulceres ſont des ulceres *ſimples*, & les autres ſont des ulceres *ſinueux*, *ulcera ſinuoſa* ou *cuniculoſa*, en Grec, Ἕλκη κολπώδη.

Les ſinus qui caractériſent ces ſortes d'ulceres, ſont de différentes eſpéces.

Tantôt ils rampent ſous la peau dans la membrane cellulaire, & on les appelle des ſinus *cutanées* ; & tantôt ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des parties,

le long de l'interſtice des muſcles, & on les appelle des ſinus *profonds*.

Tantôt ils vont de l'ulcere vers les parties ſupérieures en remontant, & alors le pus qui s'y forme, en coule librement; & tantôt ils vont de l'ulcere vers les parties inférieures en deſcendant, & dans ce cas le pus y croupit.

Enfin, tantôt ils ſont *ſimples* & tantôt ils ſont entourés de calloſités; & alors on leur donne le nom de *Sinus fiſtuleux* ou de *Fiſtules*; en Grec, Σύριγξ.

CAUSES.

PAR rapport à leur origine, on doit diſtinguer deux ſortes de ſinus. Les uns ſurviennent à un ulcere ſimple: tels ſont ceux des ulceres, qui ont ſuccédé à une bleſſure ou playe: tels ſont même ſouvent ceux qui ſuccédent à un abſcès qui n'avoit lui-même point de ſinus quand il s'eſt ouvert. Les autres ſont plus anciens que l'ulcere, & ils étoient déja tous formés avant que l'abſcès s'ouvrît & dégénérât en ulcere.

I. Dans le *premier* cas, les ſinus

ſont formés par le pus qui s'inſinue dans quelque endroit de l'ulcere, où il trouve de la facilité à pénétrer, & qui inſenſiblement en rongeant peu-à-peu, s'y trace des routes plus ou moins étendues.

Or le pus a la facilité de s'inſinuer de cette façon dans quelque partie voiſine; 1°. lorſqu'on le laiſſe croupir trop longtems dans le fond de l'ulcere, ſans le pomper à chaque pancement.

2°. Lorſqu'on ne peut pas placer la partie où eſt l'ulcere, d'une maniere à faire que le pus s'écoule de lui-même hors de l'ulcere, ou que par imprudence on néglige de lui donner cette poſition.

3°. Lorſque le pus eſt extrêmement âcre, & que quelque précaution qu'on puiſſe prendre, il ne laiſſe pas de ſe faire des routes dans les parties voiſines, & d'y creuſer des ſinus.

II. Dans le *ſecond* cas, les ſinus peuvent ſe former dans les abſcès mêmes, de deux façons. Quelquefois le mal ayant commencé par le bout du ſinus, va en labourant ſe montrer aſſez loin de-là, & y former un abſcès, & alors

le ſinus eſt plus ancien que l'abſcès même. Quelquefois le pus de l'abſcès gagne dans les parties voiſines & y creuſe un ſinus, & alors le ſinus eſt plus récent que l'abſcès.

De quelque maniere que les ſinus ſe forment, ils s'étendent ordinairement, 1°. dans la membrane adipeuſe ; 2°. dans les interſtices des muſcles ; 3°. le long des tendons ou des gros vaiſſeaux ; 4°. ſur le périoſte, parce que c'eſt dans ces endroits que le pus trouve le moins de réſiſtance, & qu'il a par conſéquent le plus de facilité de s'y frayer des routes.

SYMPTOMES.

I. ON ſent toujours une tenſion & une rénitence au bord de l'ulcere, dans l'endroit où le ſinus eſt placé, parce que la longueur de ce ſinus eſt toujours enflammée & ſouvent même calleuſe, ce qui la rend tendue & rénitente.

II. Cette tenſion & cette rénitence ſont très-ſenſibles quand le ſinus eſt cutanée, parce qu'alors on les touche de fort près. Elles ſont au contraire

moins ſenſibles quand le ſinus eſt profond, parce que l'épaiſſeur des chairs empêche de les bien diſtinguer.

III. Malgré l'attention qu'on a à pomper le pus du fond de l'ulcere, la fiévre ne laiſſe pas de continuer dans l'ulcere ſinueux, à cauſe du pus qui croupit dans le ſinus, & qui en étant repompé paſſe dans le ſang; ce qui eſt principalement vrai à l'égard des ſinus qui vont de bas en haut, d'où le pus ne peut pas s'écouler.

IV. Les ulceres ſinueux fourniſſent toujours une grande quantité de pus, parce qu'outre celui qui vient des parois de l'ulcere, il en coule beaucoup du ſinus qui s'ouvre dans l'ulcere.

V. De là vient que les ulceres ſinueux ſe détergent toujours mal, & que la régénération des chairs ne s'y fait pas, parce que le pus qui ſort du ſinus, met toujours en fonte & en pourriture les chairs qui commencent à pouſſer.

VI. Enfin, les ſinus ſont ordinairement entourés de calloſités, parce que le pus qui y croupit, y intercepte la circulation de la lymphe; ce qui fait qu'elle s'épaiſſit & ſe durcit le long du

sinus, comme on vient de dire dans le Chapitre précédent.

DIAGNOSTIC.

1°. ON conjecture qu'il y a quelque sinus dans un ulcere par l'abondance du pus qui en coule ; par la tension qu'on sent dans quelque endroit de son contour ; par la difficulté qu'il y a de déterger l'ulcere, & d'y faire croître les chairs ; & par la continuation des accidens.

2°. On est sûr de la réalité d'un sinus, quand on voit sortir le pus, & qu'on le voit couler dans l'ulcere à mesure qu'on presse l'endroit de son contour, où l'on sentoit de la rénitence.

3°. On connoît l'étendue & la direction du sinus en le sondant.

4°. On juge enfin des parties où le sinus aboutit, ou auprès desquelles il passe, par la direction que la sonde indique, & la connoissance qu'on a de la situation des parties.

PROGNOSTIC.

TOUT ulcere sinueux est fâcheux,

difficile à guérir, dangereux même par la difficulté qu'il y a de porter des remedes jusqu'au fond du sinus.

Mais le danger augmente,

I. Selon le nombre & la profondeur des sinus :

II. Selon la dureté & la grandeur des callosités dont il est entouré :

III. Selon la nature des parties où il aboutit, ou auprès desquelles il se trouve placé :

IV. Enfin, selon l'âge, les forces & la constitution du malade.

CURATION.

C'EST une maxime certaine, que pour guérir les sinus il faut trouver le moyen de les faire suppurer, de les déterger, & de les mettre en état de se consolider ; après quoi l'ulcere qui reste, doit être traité comme un ulcere simple.

Il y a trois différentes méthodes de satisfaire à cette maxime, qui peuvent avoir chacune leur utilité dans certains cas, & qu'il importe par conséquent d'expliquer en particulier.

La *premiere* est d'ouvrir les sinus

dans toute leur longueur avec le biſtouri, ou avec les ciſeaux, à la faveur d'une ſonde cannelée qu'on y introduit ; après quoi on coupe les lévres de la playe, & l'on met ainſi le ſinus à découvert.

Cela ſe pratique ordinairement dans les ſinus cutanées & ſuperficiels, où l'on n'a à couper que la peau, ou du moins peu de fibres muſculeuſes, qu'on peut même couper ſelon leur direction.

Par ce moyen le ſinus devient un ulcere ſimple, qu'on traite à l'ordinaire. S'il y avoit quelques calloſités dans ſes bords, ou on les emporte avec le biſtouri ou avec les ciſeaux ; ou on les ſcarifie avec la pointe du biſtouri ; ou on les conſume avec les eſcharotiques, comme nous avons dit plus amplement ci-deſſus au Chap. 5. *de l'Ulcere calleux.*

Cependant dans ce cas même, quand le ſinus ſe trouve fort long, & qu'on ne ſçauroit l'ouvrir ſans emporter une trop grande étendue de peau, au lieu de cette méthode on emploie l'une des deux méthodes ſuivantes, qui réuſſiſſent parfaitement bien pour l'ordinaire dans ces ſortes de ſinus.

La *seconde* méthode est de faire une contre-ouverture dans l'endroit où l'on sent qu'aboutit le bout de la sonde introduite dans le sinus. On emploie cette méthode :

1°. Lorsque le sinus est fort long & enfoncé dans les chairs :

2°. Lorsqu'il passe sous des vaisseaux, des nerfs, ou des muscles, qu'on ne peut pas couper :

3°. Lorsque le bout du sinus est tout près de la peau du côté opposé, ce qui facilite la contre-ouverture.

On fait cette contre-ouverture avec la pierre à cautere, ou plus ordinairement avec le bistouri, en le dirigeant vers le bout de la sonde qu'on tient introduite dans le sinus. Par ce moyen on se procure la facilité de nettoyer, de déterger & de consolider les sinus, comme on verra ci-dessous.

La *troisieme* méthode est de dilater & d'aggrandir l'entrée du sinus, pour pouvoir porter jusqu'au bout les remedes nécessaires. Elle est d'usage :

1°. Quand le sinus est déclive, c'est-à-dire, qu'il va de haut en bas, & que le pus ne sçauroit y croupir :

2o. Quand le ſinus ne perce pas aſſez avant pour pouvoir juger de l'endroit où l'on pourroit faire la contre-ouverture, ou qu'on juge qu'en la faiſant il faudroit faire une trop grande inciſion, & la faire quelquefois dans des endroits qu'on doit ménager.

On fait cette dilatation de l'entrée du ſinus de pluſieurs manieres : ou avec le biſtouri, en inciſant des deux côtés oppoſés : ou avec la pierre à cautere, en en introduiſant une médiocrement groſſe dans l'entrée du ſinus, & procurant enſuite la chûte de l'eſchare qu'elle y a faite : ou enfin, avec l'éponge préparée, dont on introduit un morceau en forme de gros lardon dans le ſinus, qu'elle dilate à meſure qu'elle ſe dilate elle-même.

Dès qu'on a fait une contre-ouverture, ou qu'on a dilaté l'entrée du ſinus, on y fait des injections déterſivès avec la décoction d'orge & le miel roſat, qu'on peut rendre encore plus forte ſi on le juge néceſſaire. On y injecte de même du digeſtif ou du baume d'Arcéus à demi-fondu, quand il s'agit d'en procurer la déterſion. On peut même

y introduire des bourdonnets chargés des mêmes baumes ou des mêmes onguents, mais il faut avoir soin d'attacher un fil à chacun pour pouvoir les retirer.

Enfin, quand on juge que la détersion est faite, ce qu'on connoît par le peu de pus qui en sort, on tâche de faire coller ensemble les parois de ce sinus, & d'en procurer la consolidation. Pour cet effet, on met sur la longueur du sinus des compresses graduées, qu'on tient un peu serrées par le bandage, afin de rapprocher les parois du sinus, & de les mettre en état de se coller.

Souvent on y parvient par ce moyen. En tous cas, on laisse suinter le sinus, jusqu'à ce qu'il se remplisse de soi-même, prenant garde que l'entrée du sinus ne se forme pas trop tôt, de peur de laisser dans le fond quelque vuide plein de pus, qui donneroit lieu à un nouvel abscès.

Lorsqu'il y a dans le sinus des callosités, la guérison en est plus difficile ; & quand la suppuration ne réussit pas à les fondre, il faut y employer des

escharotiques, tels que ceux que nous avons proposés ci-dessus, *Chap. V.* en parlant des *Ulceres calleux*.

Dès qu'on est une fois parvenu à guérir les sinus, l'ulcere qui reste, devient un ulcere simple, & on le guérit facilement en le traitant à l'ordinaire.

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'Ulcere qui pénétre juſqu'à l'os.

DESCRIPTION.

I. LES ULCERES pénetrent quelquefois juſqu'à l'os, & cela de trois différentes façons.

1°. Lorſque le fond de l'ulcere s'étend juſqu'à l'os, que l'on voit à découvert dans une étendue plus ou moins grande.

2°. Lorſque l'ulcere va juſqu'à l'os ſans que l'os paroiſſe, parce qu'il eſt couvert de chairs baveuſes.

3°. Lorſque le fond de l'ulcere n'atteint pas juſqu'à l'os, mais qu'il y a quelque ſinus plus profond qui y atteint.

II. Lorſque l'os paroît à découvert, il ſe montre ſous quatre différentes faces.

Tantôt il eſt couvert du périoſte, ſain & entier, ſans aucune altération, ce qui arrive quand l'ulcere eſt ré-

cent, & n'a pénétré juſques-là que depuis peu.

Tantôt il paroît couvert de ſon périoſte, mais le périoſte eſt percé de pluſieurs trous, plus ou moins grands, livides, ou noirâtres, & à demi-pourris.

Tantôt l'os eſt dépouillé de ſon périoſte, mais il eſt blanc, liſſe, ferme & ſans altération.

Tantôt enfin, il eſt non-ſeulement dépouillé de ſon périoſte, mais il eſt brun, noirâtre, inégal, percé de pluſieurs trous, en un mot, *carié*.

CAUSES.

LA CAUSE générale qui fait que les os ſe découvrent dans les ulceres, eſt l'âcreté & l'abondance du pus, qui en conſumant les chairs ſe fait jour peu-à-peu juſqu'à l'os.

Quelquefois les bleſſures ou les playes pénetrent juſqu'à l'os, & alors dans les ulceres qui ſuccedent à ces bleſſures, l'os ſe trouve découvert.

Quelquefois auſſi l'abſcès ſe forme ſur le périoſte même, de ſorte que quand il vient à s'ouvrir & à faire

un ulcere, le fond de cet ulcere touche à l'os.

Quelquefois auſſi les bleſſures & les abſcès n'atteignent pas juſqu'à l'os, mais il arrive que les ulceres qui leur ſuccedent, y parviennent bientôt par l'âcreté & l'abondance du pus qui conſume les chairs juſqu'au périoſte, ou par les ſinus profonds qui s'y forment.

SYMPTOMES.

I. DANS les ulceres où l'os eſt découvert, il eſt rare que les chairs ſe régénerent dans le fond ſur la ſurface de l'os, parce que l'os deſſéché ou entamé par le pus, ne peut point fournir de véritables chairs.

II. Par conſéquent les ulceres où l'os eſt découvert, ſont très-difficiles à guérir, & ne ſe guériſſent ordinairement qu'après qu'on a renouvellé la ſurface de l'os par l'exfoliation.

III. Cependant il arrive ſouvent que l'os ſemble ſe couvrir de chairs, mais ces chairs ne tiennent point à l'os, viennent de la ſurface intérieure de l'ulcere, & ſont des chairs baveuſes qui tombent en pourriture.

IV. Lorſque l'os eſt carié, les accidens ſont encore plus fâcheux, il n'y a nulle apparence de réunion dans l'ulcere, à moins qu'on n'enleve la ſurface cariée de l'os. Le pus qui en découle, eſt ſéreux, fétide, noirâtre & rongeant. La cavité de l'ulcere, loin de ſe déterger, ne ceſſe de fournir des chairs fongueuſes & mollaſſes, & s'aggrandit de plus en plus, ou devient calleuſe.

DIAGNOSTIC.

I. QUAND l'os eſt apparent, il eſt aiſé de reconnoître à l'œil ou par le moyen de la ſonde, ſi l'os eſt dépouillé du périoſte, ou non; ſi le périoſte eſt ſain & entier, ou altéré; ſi l'os eſt liſſe, égal & ſain, ou s'il eſt altéré & carié.

II. On ſoupçonne que l'os eſt découvert, quoiqu'on ne le voye pas, quand il en coule un pus ſéreux, noirâtre, fétide & âcre; quand les chairs qui le couvrent, ſont molles, ſpongieuſes, & tombent en pourriture; quand le fond de l'ulcere ne peut point ſe déterger.

III. Les ſoupçons ſe changent en

certitude, quand en pouſſant la ſonde à travers ces chairs, on trouve par-deſſous, l'os inégal & ſcabreux.

IV. Les mêmes ſignes ſont conjecturer que les ſinus pénetrent juſqu'à l'os, mais il n'y a que la ſonde qui puiſſe changer ces conjectures en certitude.

V. On préſume que l'os eſt plus ou moins carié, ſuivant qu'il y a plus ou moins de tems que l'os eſt découvert, ſuivant que l'os découvert eſt plus ou moins ſpongieux, ſuivant que le pus qui en vient, eſt plus ou moins puant. Mais on ne juge jamais avec quelque certitude que par le moyen de la ſonde.

VI. Il eſt très-important dans les ulceres où l'os eſt découvert, & même carié, de juger ſi le malade a la vérole, le ſcorbut ou les écrouelles; mais on n'en peut juger que par les ſignes qui caractériſent ces maux.

PROGNOSTIC.

I. LES ULCERES où l'os eſt découvert, & ſur-tout où l'os eſt carié, ſont toujours des maladies graves, diffi-

ciles à guérir, & qui demandent un long traitement, parce qu'il faut procurer l'exfoliation de l'os, ce qui eſt toujours long.

II. Quand l'os qui eſt découvert, eſt ſain & ſans altération, le mal eſt moins fâcheux, parce qu'il arrive ſouvent dans ce cas que les chairs pouſſent de ſa ſurface. En tout cas, l'exfoliation ſe fait facilement & d'une maniere preſque imperceptible.

III. Le mal eſt beaucoup plus grave, quand la carie eſt ancienne & profonde, quand l'os carié eſt de ſa nature ſpongieux, quand la carie dépend d'un virus dont le ſang ſe trouve infecté.

CURATION.

QUAND l'os eſt découvert dans un ulcere il faut d'abord examiner la cauſe qui y a donné lieu. Si c'eſt une bleſſure faite depuis peu, on peut ſe diſpenſer de toute curation interne, & paſſer d'abord au traitement qui convient à l'état de l'ulcere. Mais ſi l'ulcere ſuccede à un apoſtême ou abſcès ancien, venant de cauſe interne, ou

si l'ulcere dure depuis long-tems, & réſiſte à la guériſon, il faut tâcher de reconnoître la cauſe interne qui peut l'entretenir.

Si l'on a de fortes raiſons de croire que c'eſt un levain vérolique, il faut adminiſtrer au malade les frictions mercurielles, après la préparation ordinaire. Il faut employer de même les anti-ſcorbutiques & les anti-ſcrofuleux, ſi l'on juge que le ſcorbut ou les écrouelles ſoient la cauſe du mauvais état de l'ulcere.

Enfin, ſi l'on ne reconnoît dans le malade aucun de ces levains vicieux, & que l'on ne puiſſe ſoupçonner dans le ſang que de l'âcreté & de la ſalure, on tâchera d'y remédier par l'uſage des remedes humectans, délayans, & ſurtout par l'uſage du lait.

Tandis qu'on emploie pour le dedans les remedes les plus convenables, il ne faut rien négliger pour le traitement de l'ulcere, ce qui varie ſelon l'état de l'os.

I. Si l'os eſt encore couvert du périoſte, & que le périoſte ſoit aſſez ſain pour pouvoir eſpérer de le conſerver, après

après l'avoir eſſuyé doucement avec une fauſſe tente, on y apliquera un petit plumaceau imbibé d'eſprit-de-vin, pour le défendre de l'impreſſion du pus; après quoi l'on pancera l'ulcere à la maniere ordinaire, ſans preſſer la régénération des chairs & l'arrêtant même s'il le faut, juſqu'à ce que l'on ſçache ce que deviendra le périoſte.

Si par ce traitement continué pendant quelques jours, l'on voit que le périoſte commence à ſe couvrir de chairs, on continuera le même pancement juſqu'à ce que ces chairs ſoient aſſez fortes pour pouvoir ſoutenir l'application des remedes qu'on emploie pour l'ulcere; après quoi l'on preſſera la guériſon du mal, qu'on traitera comme un ulcere ſimple.

II. Que ſi le périoſte eſt déjà altéré, ou s'il s'altere malgré les ſoins qu'on prendra pour l'éviter, il faudra dans ce cas appliquer ſur l'os même des plumaceaux imbibés d'eſprit-de-vin, comme on vient de le dire à l'égard du périoſte. Lorſque l'os eſt découvert depuis peu; & que la ſurface n'en eſt pas

trop desséchée, ni altérée, il arrive quelquefois qu'il pousse des chairs de tous les points de sa surface, qui sont grénues, fermes, d'un rouge pâle, & qui s'unissent avec les chairs du fond de l'ulcere. Dans ce cas, il ne s'agit plus que de traiter l'ulcere comme un ulcere simple.

III. Si l'os découvert est inégal & spongieux, & par conséquent carié, ou si, sans être carié, il ne fournit point de chairs, ce qui prouve que sa surface est desséchée, il faudra dans ce cas procurer la séparation ou l'exfoliation de la lame osseuse qui est altérée, afin que la lame qui est dessous, puisse fournir des chairs pour la cicatrice de l'ulcere. On emploie différens moyens pour procurer cette exfoliation.

1°. Quand la carie est légere, ou que sans être carié, l'os est simplement desséché, on peut se contenter d'en ratisser la surface avec la rugine, jusqu'à ce qu'on voie le sang sortir de l'os ratissé, par plusieurs points, ce qui prouve qu'on a enlevé toute la lame altérée. On applique alors sur l'os ratissé

un plumaceau imbibé de l'eſprit-de-vin, & l'on continue ce pancement juſqu'à ce que l'os ſe couvre de chairs.

Cette pratique étoit autrefois fort en uſage ; on s'en ſert encore quelquefois, lorſque l'altération de l'os eſt récente & ſuperficielle, mais elle a deux inconvéniens pour l'ordinaire ; l'un, d'être longue & ennuyeuſe ; & l'autre, d'être ſujette aſſez ſouvent à être répétée pluſieurs fois, parce qu'il eſt rare qu'on rugine à la premiere fois tout ce qu'il y a de carié dans l'os.

2°. On peut ſans ratiſſer l'os, ſe contenter d'y mettre deſſus des remedes deſſéchans, propres à en procurer l'exfoliation, qu'on appelle *catagmatiques*, comme les poudres d'aloës, de myrrhe, d'encens, de ſarcocolle, de racine d'ariſtoloche ronde, d'iris de Florence, de bryoine, ou de feuilles de ſabine.

On peut auſſi ſe ſervir, & c'eſt la pratique la plus commune, des teintures de myrrhe, d'aloës ou d'euphorbe.

On couvre les bords de l'ulcere de plumaceaux ſecs pour empêcher les chairs de pouſſer, & on porte ſur l'os

un plumaceau d'une grandeur convenable, saupoudré de quelqu'une des poudres qu'on vient de proposer, ou imbibé de quelqu'une des teintures; ce qu'on réitere une fois le jour, & qu'on continue jusqu'à ce que la surface de l'os s'exfolie par parties ou en entier. Que si l'application des plumaceaux secs dessséchoit trop les bords de l'ulcere & les rendoit calleux, on les couvrira d'un digestif fort doux, où l'on mêlera de l'huile d'*hypericum*.

3°. L'application de ces rémedes dessséchans suffit ordinairement, quand il n'y a qu'une lame mince de l'os qui soit altérée; mais le succès n'en est pas si certain, lorsque l'altération est plus profonde. Autrefois, dans ce cas, on enlevoit avec un ciseau & un maillet de plomb la surface de l'os carié par petits coupeaux; ou bien on y faisoit plusieurs petits trous avec le trépan perforatif, pour faciliter l'action des remedes qu'on appliquoit dessus, mais ces pratiques sont aujourd'hui absolument hors d'usage.

4°. On n'emploie plus dans ce cas que le cautere actuel qui est un remede

sûr & efficace dans toute sorte de carie. Si le mal est léger & peu profond, le cautere chaud suffit, mais il faut qu'il soit brûlant, si le mal est profond. On a différentes sortes de fer à cautere, tant pour la grandeur que pour la figure, suivant l'étendue du mal & la qualité de l'os qu'il faut brûler.

En appliquant le cautere sur l'os, il faut avoir soin de mettre à couvert les bords de l'ulcere. Lorsque l'ouverture de l'ulcere est grande, on se contente de le couvrir de plumaceaux secs, mais lorsque l'ouverture en est plus étroite, on se sert d'une canulle de fer, par où l'on porte le cautere jusques sur l'os, sans intéresser les bords de l'ulcere.

Après avoir brûlé l'os, il faut attendre qu'il se sépare par voie d'exfoliation, & empêcher pendant ce tems-là que les chairs de l'ulcere ne poussent, en y appliquant des plumaceaux de charpie seche qui les répriment, & usant même, s'il le faut, de légers escharotiques qui les brûlent.

Dès que l'exfoliation est faite, & que la lame cariée s'est détachée, on voit la chair germer sur l'os qui étoit

deſſous ; elle eſt d'abord blanche comme de la gelée, elle devient plus rouge peu-à-peu, & s'unit avec les chairs de l'ulcere même. On doit alors laiſſer croître ces chairs, & procurer la cicatrice de l'ulcere auſſi vîte que l'on peut. Mais on doit s'attendre dans les exfoliations des os à une cicatrice toujours creuſe, à cauſe de la déperdition de ſubſtance.

Cette exfoliation de l'os carié eſt une opération admirable de la nature, ſans laquelle les ulceres, où il y a carie, ne pourroient jamais guérir. Elle ſe fait par la ſimple ſuppreſſion de toute nourriture dans la portion d'os qui s'exfolie. Quelquefois la carie ſeule ou le deſſéchement de l'os ſuffit pour produire cet effet, & alors l'exfoliation ſe fait de ſoi-même ; mais ordinairement il faut y employer des remedes *catagmatiques*, qui deſſechent fortement, ou le cautere actuel qui deſſeche plus fortement encore. Par ce moyen, la portion d'os qui a été expoſée à leur action, loin de ſe nourrir & de groſſir, ſe deſſeche, ſe rapetiſſe, & ſe détache par conſéquent de la lame oſſeuſe qui eſt deſſous, laquelle continue de ſe nourrir. A me-

ſure que cette ſéparation ſe fait, les chairs qui pouſſent par-deſſous, ſoulevent la lame cariée, & en hâtent la chûte ou l'exfoliation. C'eſt ainſi que les feuilles des arbres, qui ne reçoivent plus de nourriture dans l'automne, ſe détachent & tombent à meſure que leurs pédicules ſe deſſechent.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'Ulcere avec excroiſſance de chairs ou Hyperſarcoſe.

DESCRIPTION.

IL ARRIVE quelquefois dans les ulceres après la déterſion & la ſuppuration, que les chairs y pouſſent ſi vivement & avec tant d'abondance, qu'elles débordent & ſurmontent le niveau des bords, ce qui empêche la cicatriſation. Ces ulceres s'appellent *Ulceres avec excroiſſance de chairs*, *Ulcera cum hyperſarcoſi*, en Grec Ἕλκη ὑπερσαρκώδη.

Ordinairement ces excroiſſances occupent toute la face de l'ulcere. Mais quelquefois elles n'y tiennent que par une eſpéce de pédicule aſſez étroit, au-delà duquel elles ne laiſſent pas de s'étendre & de s'épanouir. Alors ces excroiſſances s'appellent en Grec Μύκητες, en Latin *Fungi*, & en François *des Champignons*, à cauſe de leur reſ-

ſemblance avec les champignons ordinaires.

CAUSES.

ON A déja obſervé ci-deſſus[a], que la régénération des chairs ne ſe faiſoit que par le ſimple développement des vaiſſeaux capillaires, des filets nerveux & des filets tendineux, qui compoſent les parties voiſines. Mais il faut deux conditions pour que ce développement ou cette expanſion puiſſe former des chairs fermes & grenues. La *premiere*, que ce développement ſe faſſe lentement, également & uniformément dans toutes les parties de l'ulcere. La *ſeconde*, qu'à meſure que ce développement ſe fait, les membranes des vaiſſeaux, les nerfs & les filets tendineux ſe nourriſſent, & deviennent plus épais ſans être relâchés par trop de ſéroſité.

Il ſuit de-là, par la raiſon des contraires, que la régénération des chairs fongueuſes & molles doit venir de trois cauſes principales.

1°. De ce que les vaiſſeaux, les nerfs

[a] Livr. VI. *Chap.* 2.

& les filets tendineux se dilatent trop vîte, ce qui ne leur permet pas de s'épaissir & de grossir à proportion.

2°. De ce que ces vaisseaux, ces nerfs & ces filets se dilatent inégalement, plus dans un endroit que dans un autre.

3°. De ce que ces vaisseaux & ces filets se trouvent abreuvés & relâchés par une trop grande quantité de sérosité.

Il est visible que dans chacun de ces cas, les chairs qui se formeront, seront trop abondantes, & qu'en même tems elles n'auront ni la fermeté ni la consistence nécessaires, & seront par conséquent molles & fongueuses.

C'est à quelqu'une de ces trois classes qu'il faut rapporter les causes procatarctiques ou évidentes, qui suivent, & qui ont accoutumé de donner lieu à la génération des chairs fongueuses.

1°. L'usage des médicamens sarcotiques trop chauds, qui raréfient trop le sang qui circule autour de l'ulcere, & qui le mettent en état de trop gonfler les vaisseaux.

2°. L'usage des onguents trop gras, trop huileux, trop relâchans, qui ra-

molliſſent trop les vaiſſeaux, & qui ſont cauſe qu'ils cedent trop facilement à la dilatation.

3°. La nourriture du malade trop abondante & trop ſpiritueuſe, qui augmente ou raréfie trop le ſang, comme l'uſage de la viande, des ragouts, du vin, & ſur-tout le trop grand uſage.

4°. La fiévre, ou les paſſions trop vives, qui agitent le ſang & qui donnent lieu au gonflement de tous les vaiſſeaux, & ſur-tout à ceux de l'ulcere.

5°. La mauvaiſe qualité du ſang, laquelle ſe communique au pus, qui ſe trouvant trop âcre ou trop rongeant, affoiblit le reſſort des vaiſſeaux ou des filets tendineux voiſins de l'ulcere, & les diſpoſe à s'étendre trop facilement & trop vîte.

6°. Les calloſités qui compriment les vaiſſeaux lymphatiques autour de l'ulcere, qui y arrêtent la lymphe, & donnent lieu à un relâchement œdémateux.

7°. L'œdême des bords de l'ulcere, de quelque cauſe qu'il vienne, parce qu'en relâchant les bords de l'ulcere, il

les disposé à s'étendre & à se développer trop précipitamment.

SYMPTOMES.

1°. LORSQUE ces causes sont communes à toute la face de l'ulcere, & qu'elles y agissent uniformément, elles produisent une excroissance qui occupe toute la largeur de l'ulcere, & qui déborde plus ou moins, suivant le degré d'activité de ces causes.

2°. Lorsque ces causes au contraire n'agissent que sur un endroit de l'ulcere, il s'éleve de cet endroit une excroissance grêle & menue, qui en s'épanouissant à son extrémité, forme une espéce de champignon.

3°. Les observations nous ont appris que les champignons sont fort ordinaires dans le trépan. Il y a grande apparence que cela vient de ce que la substance du cerveau, qui est molle, est très-sujette à s'étendre & à se gonfler.

4°. Les chairs fongueuses & les *fungus* n'ont pas assez de consistence pour former une cicatrice ; aussi n'en forment-elles jamais, mais se fondent en

un pus séreux, ce qui entretient une suppuration continuelle.

DIAGNOSTIC.

I. ON CONNOIT les chairs fongueuses, en ce qu'elles sont molles, baveuses, trop blanches ou trop rouges, lisses & luisantes, & qu'elles se pourrissent facilement.

II. Quand les chairs fongueuses débordent, ce qui arrive le plus souvent, il est encore plus aisé d'en reconnoître la mauvaise qualité.

III. Pour les *fungus* & les champignons, on pourroit sans inconvénient les confondre avec les chairs baveuses, dont ils ne different que par la conformation ; mais cette conformation les rend si reconnoissables qu'on ne s'y méprend jamais.

IV. A l'égard des causes du mal, on les conjecture assez facilement par l'examen de ce qui a précédé, & qui a pu donner lieu à la génération des mauvaises chairs.

PROGNOSTIC.

LES EXCROISSANCES de chairs dans

les ulceres ſont toujours fâcheuſes, en ce qu'elles en empêchent la guériſon, comme on l'a déja dit.

Mais elles ſont plus ou moins fâcheuſes, ſuivant l'abondance avec laquelle elles pouſſent; ſuivant la molleſſe dont elles ſont; ſuivant la cauſe qui les produit ou les entretient; enfin, ſuivant la nature de la partie où elles viennent; ce qui mérite beaucoup de conſidération dans le détail.

CURATION.

I. POUR guérir les ulceres où les chairs fongueuſes abondent, il faut réprimer ces chairs ou les détruire; & pourcet effet on a coutume d'employer un grand nombre de différens remedes, qu'on va expoſer par ordre en commençant par les plus doux.

1°. Les remedes deſſéchans ſimples; comme la charpie ſéche, ou trempée dans le vin rouge tiéde, ou la charpie rapée, qu'on applique ſur les ulceres pour les deſſécher, & pour raffermir les chairs trop molles.

2°. Les remedes deſſéchans ſtyptiques, ou même légérement cauſtiques,

comme la poudre de noix de galles, de balauſtes, d'écorce de grenade, d'éponge brûlée, de tuthie, de maſtich, de myrrhe, d'aloës, dont on ſaupoudre la ſurface de l'ulcere.

3°. Les mondificatifs, qui cautériſent légérement en détergeant; comme le baume verd, l'onguent *Apoſtolorum*, l'onguent égyptiac, ou ſeuls, ou mêlés avec le digeſtif, dont on charge les bourdonnets & les plumaceaux.

5°. Les cathérétiques plus forts & véritablement cauſtiques; comme la pierre infernale, la pierre à cautere réduite en poudre, le précipité rouge, le baume brun, & même, s'il le faut, le cautere actuel.

6°. On eſt même obligé quelquefois d'employer le biſtouri ou les ciſeaux, pour extirper les champignons, en les coupant à leur baſe le plus ras qu'on peut, & en y appliquant enſuite un cauſtique, ou le cautere actuel, pour en brûler toutes les attaches.

II. On doit joindre à ce traitement extérieur les remedes internes qui peu-

vent contribuer à prévenir la génération des mauvaiſes chairs.

1°. Purger le malade avec des médecines légeres, mais qu'on réïtere ſouvent pour enlever les mauvais levains de l'eſtomac.

2°. Faire uſer dans la même vûe du quinquina, des poudres ameres & des ſtomachiques, comme l'élixir de propriété, ou le *Garus*.

3°. Faire prendre tous les jours quelques verres d'une ptiſane ſudorifique avec la ſquine & la ſalſepareille, ou d'une décoction diurétique avec les cloportes, le cerfeuil & l'*arcanum duplicatum*, quand on ſoupçonne que le relâchement œdémateux de l'ulcere donne lieu à la génération des mauvaiſes chairs.

4°. Ordonner une diete légere, & mettre le malade au potage, au ris, aux autres farineux, ſans lui permettre l'uſage de la viande ni du vin, pour diminuer la trop grande quantité de ſang.

5°. Remédier le plus promptement qu'on peut à la fiévre, en ſaignant le

malade, en le purgeant, & en lui ordonnant des apoſemes délayans ou fébrifuges.

7°. Enfin, recommander fortement la tranquilité d'eſprit au malade, & lui repréſenter le danger où il s'expoſe, s'il s'abandonne à des paſſions trop vives, ou s'il ſe livre à l'inquiétude.

CHAPITRE NEUVIEME.

De l'Ulcere qui ſans ſe remplir de chairs, demeure dans le même état.

DESCRIPTION.

ON COMPREND ſous ce nom tous les ulceres invétérés, qui ſans aucun vice apparent, & ſans être ni phagédéniques, ni fort calleux, ni ſinueux ou fiſtuleux, ni compliqués avec la carie de l'os, jettent un pus ichoreux, ne ſe détergent pas, ne pouſſent point de chairs, ou ne pouſſent que des chairs baveuſes qui tombent en pourriture, en un mot, reſtent dans le même état ſans beaucoup augmenter, mais auſſi ſans guérir.

Les Médecins Grecs ont appellé ces ulceres, *Ulcera Chironia*, Ἕλκη Χειρώνια parce que le Centaure Chiron [a] s'étant bleſſé au pied avec une des fleches

[a] Plin. Hiſtor. Natural. *Lib.* XXV. *Cap.* 6.

d'Hercule, teintes du sang de l'Hydre de Lerne, fut long-tems exposé à un ulcere de cette espéce, dont on dit qu'il se guérit enfin par l'usage d'une plante, à qui on a donné, dit-on, le nom de *Centaurée*, à cause de ce Centaure.

Ces mêmes ulceres portent encore chez les Médecins Grecs le nom de *Téléphiens*, Ἕλκη Τηλέφια parce qu'on prétend que *Telephus* [a], fils d'Hercule, ayant été blessé par Achille, fut long-tems malade d'un pareil ulcere, dont il guérit enfin par les soins d'Achille lui-même.

Entre les Médecins Latins, Celse ne les a connus que sous le nom de *Chironiens*. Ils n'ont encore chez nous aucun nom particulier, à moins qu'ils n'arrivent aux jambes, où ils sont très-ordinaires, & où on les appelle des *Loups*, en Latin *Lupi*.

CAUSES.

L'OPINIATRETÉ de ces ulceres vient ou de l'une de ces deux causes, ſça-

a Plin. Histor. Natural. *Lib.* XXV. *Cap.* 5. Ovid. Lib. I. *de Remediis amorum.*

voir, du vice du ſang qui fournit le pus, ou de la nature de la partie qui en eſt le ſiége ; ou de toutes les deux réunies enſemble.

I. Le ſang peut contribuer à entretenir ces ulceres de pluſieurs façons.

1°. Lorſqu'il eſt âcre, ſalé, ammoniacal ; parce qu'alors le pus qu'il fournit, participant du même vice, ronge les chairs dans l'ulcere à meſure qu'elles s'y forment. De-là vient que ces ulceres ſont communs dans ceux qui ſont infectés de la vérole, du ſcorbut, des écrouelles ; dans ceux dont le ſang eſt chargé de bile, à cauſe des embarras du foye ; dans ceux qui ont le ſang naturellement âcre & ſalé par les abus du régime.

2°. Lorſqu'il eſt épais, viſqueux réſineux ; parce que le pus fourni à l'ulcere, ſe trouvant épais, viſqueux, & réſineux de même, ſe colle ſi fort contre les parois de l'ulcere, qu'il n'en peut pas être détaché, ce qui empêche la régénération des chairs.

3°. Lorſqu'il eſt ſéreux & pituiteux ; parce que le pus qui eſt ſéreux de même, ramollit les chairs, & les fait tom-

ber en pourriture à mesure qu'elles se forment.

II. La nature de la partie contribue aussi à produire & à entretenir ces sortes d'ulceres, lorsque la partie est sujette à se gorger des humeurs du corps: telles sont les jambes, sur-tout dans les personnes pléthoriques, en qui les jambes sont toujours bouffies.

On prétend que ces ulceres sont plus fréquens dans les pays chauds, comme dans la Provence & dans le Languedoc, que dans les Provinces Septentrionales du Royaume. Si le fait est vrai, on ne peut l'attribuer qu'à la salure & à l'âcreté que le sang contracte dans ces pays, & qu'il communique à la lymphe qui croupit dans les jambes.

III. L'opiniâtreté des ulceres peut venir de l'une ou de l'autre des deux causes qu'on vient de rapporter; à plus forte raison peut-elle venir de la réunion de ces deux causes, & c'est alors aussi que ces ulceres sont le plus rebelles.

SYMPTOMES.

I. DANS les ulceres dont il s'agit,

les chairs ne pouſſent point à cauſe de la mauvaiſe qualité du ſang, ou ſi elles pouſſent, elles ſont d'abord ou rongées par le pus qui eſt âcre, ou elles tombent en pourriture, parce qu'elles ſont baveuſes.

II. Ainſi ces ulceres ne peuvent point ſe déterger, ni ſe remplir de chairs, ni par conſéquent ſe guérir.

III. Si le pus eſt âcre, il pourra en rongeant aggrandir un peu la cavité de l'ulcere ; mais ordinairement cet aggrandiſſement n'eſt pas ſenſible, ſoit parce que le pus n'eſt pas aſſez âcre pour ronger, ſoit parce que la déperdition de ſubſtance, qu'il cauſe en rongeant, eſt réparée par les chairs qui s'y forment.

IV. Quelquefois les bords de ces ulceres deviennent à la longue un peu calleux à force d'être expoſés à l'air, mais cette calloſité n'eſt pas aſſez grande pour lui attribuer l'opiniâtreté de ces ulceres.

V. Il eſt aiſé de juger qu'on doit garder long-tems ces ulceres, ſur-tout quand ils ſont aux jambes, où ils deviennent des eſpeces de cauteres per-

pétuels, par où s'écoulent les mauvaises humeurs, ce qui contribue à la santé.

DIAGNOSTIC.

IL EST aisé de s'instruire de la nature, de l'état & de la grandeur de ces ulceres, en les examinant, & de leur durée en interrogeant le malade; mais il est plus difficile de s'assurer de la cause qui entretient le mal : cependant si ces ulceres sont aux jambes, comme il arrive le plus souvent, on ne doit point douter que la nature de la partie & la qualité du sang n'y contribuent.

PROGNOSTIC.

LES ULCERES Chironiens ou Téléphiens sont incommodes, fâcheux, difficiles à guérir, & souvent même ne guérissent jamais; mais il est rare qu'ils soient dangereux.

S'ils peuvent l'être jamais, c'est lorsqu'ils deviennent fort grands, &, ce qui est pire, lorsqu'ils deviennent fort creux, & qu'ils atteignent jusqu'à l'os; lorsque la partie où ils sont pla-

cés, eſt fort gorgée & fort œdemateuſe, ce qui expoſe les bords à devenir gangreneux ; lorſqu'ils ſont entretenus par un vice du ſang, invétéré & difficile à corriger.

Cependant il eſt preſque toujours imprudent d'entreprendre de les guérir, parce que c'eſt fermer une iſſue aux humeurs vitieuſes qui s'écoulent parlà, & l'on a vû ſouvent ces guériſons aboutir à des accidens funeſtes.

Ainſi le plus ſûr eſt de n'entreprendre jamais de fermer ces ulceres dans les perſonnes cacochymes, dans les vieillards & dans ceux qui ſont menacés de quelque autre mal plus grand, comme de l'apoplexie, de la paralyſie, de la goute, de l'aſthme, de l'hydropiſie, &c.

CURATION.

ON NE doit jamais ſonger à guérir des vieux ulceres, qu'après avoir travaillé long-tems à corriger les vices du ſang, à le purifier des levains étrangers dont il eſt infecté, & à l'adoucir par un long uſage du lait, ou des remedes propres à ſuppléer au lait.

I. Dans

I. Dans ces vûes, après avoir reconnu les vices particuliers du ſang, on employera les remedes qu'on jugera les plus propres pour les corriger.

Ainſi, 1°. ſi le malade a la vérole, le ſcorbut ou les écrouelles, on lui adminiſtrera les frictions mercurielles, les remedes anti-ſcorbutiques ou les remedes anti-ſcrofuleux, avec toute la prudence qu'exigent ces traitemens.

2°. Si le ſang eſt chargé de bile à cauſe des embarras du foye, qui l'empêchent de s'y ſéparer, on fera uſage des remedes fondans & apéritifs, qui conviennent dans ce cas, & ſur-tout des diurétiques, qui entraînent la bile par les urines, & des purgatifs cholagogues, qui la vuident par les ſelles.

3°. Si le ſang eſt âcre & ſalé ſans être chargé de bile, on fera prendre au malade des apoſêmes avec les plantes rafraîchiſſantes & délayantes; des bouillons de poulet avec les mêmes plantes & les écreviſſes; les eaux minérales, ſi la ſaiſon le permet; le petit-lait clarifié & filtré, le lait d'âneſſe même tout pur, ou celui de vache

coupé avec un tiers de décoction d'orge ou de ſquine.

4°. Si le ſang pêche par être trop épais & trop réſineux, on le délayera par l'uſage des eaux minérales ferrugineuſes, de la ptiſane ſudorifique, des bouillons de cloportes, ou de viperes, des apéritifs martiaux, mercuriaux ou antimoniaux, dont on fera des bols, ou des opiates, en y mêlant quelques purgatifs à une doſe convenable.

5°. Si l'on juge que le ſang ſoit trop féreux, on vuidera la féroſité ſurabondante, ſoit par la voye des urines, en ordonnant des diurétiques, tels que l'*enula campana*, le *pareira brava*, la poudre de cloportes, &c. dont on fera des opiates ou des bols, en y joignant quelque purgatif hydragogue ; ou les bouillons de cloportes, la ptiſane ſudorifique, la décoction de turquette, &c. ſoit par la voye des ſelles, en preſcrivant des bols, des opiates, ou des pilules compoſées de diagrede, de jalap, de méchoacan, de gomme gutte, de poudre de *tribus*, qu'on emploiera à une doſe proportionnée à l'âge & à l'état du malade.

6°. En général, il faut dans tous les cas purger ſouvent le malade, mais le purger doucement ; lui donner tous les jours une ou deux priſes de quinquina ; & lui faire obſerver un régime exact, tant pour la quantité que pour la qualité de la nourriture.

II. Quant aux remedes extérieurs on va propoſer les plus efficaces & les plus recommandés, dans l'ordre ſelon lequel il convient de les employer.

1o. On ſe ſervira d'abord d'un digeſtif ordinaire, plus ou moins doux, & plus ou moins propre à attirer la ſuppuration, ſuivant que les bords de l'ulcere ſeront plus ou moins calleux.

2°. On y ſubſtituera enſuite le baume d'Arcéus, l'on y mêlera de l'onguent égyptiac, de l'onguent *Apoſtolorum*, ou du baume verd, ſuivant qu'on le jugera néceſſaire pour procurer la déterſion.

3o. On peut appliquer ſur la partie un cataplaſme, fait avec les feuilles de chardon-bénit bouillies dans le vin, & pilées avec le ſain-doux & la farine de froment.

4°. On peut eſſayer auſſi l'uſage de

l'onguent de nicotiane de Laurent Joubert, décrit dans la Pharmacopée d'Auſbourg, & qui eſt un excellent mondificatif; ou bien on peut ſe contenter de ſaupoudrer la playe de tems en tems avec de la cendre de tabac.

5°. On doit laver l'ulcere avec la diſſolution de la pierre médicamenteuſe de Crollius, ou avec l'infuſion de la boule vulnéraire de mars, ou avec la décoction des ſcories du régule d'antimoine.

6°. On pourra même toucher légerement les bords de l'ulcere avec l'huile exprimée des graines du *Ricinus vulgaris* ou *Palma Chriſti*, qu'on regarde comme un ſpécifique dans ces ſortes d'ulceres.

7°. En général, on doit pancer rarement ces ulceres, & les pancer vîte; ne les pas eſſuyer entiérement, de peur de les rendre calleux; tenir la partie couverte d'une compreſſe imbibée d'eau-de-vie; la placer dans une ſituation convenable, & défendre de la remuer.

8°. A meſure qu'on travaille à guérir l'ulcere, il faut avoir ſoin d'ouvrir

un cautere à la partie qu'on jugera le plus convenable, pour donner aux mauvaises humeurs un épanchoir à la place de celui qu'on va boucher.

CHAPITRE DIXIEME.

De l'Ulcere difficile à se cicatriser.

DESCRIPTION.

IL Y A des ulceres qui semblent promettre une guérison prompte, & qui cependant ne guérissent point, faute de se couvrir de peau; quoique la suppuration, la déterſion & la régénération des chairs se soient faites avec assez de succès, la cicatrice n'avance pas, & la playe reste toujours découverte, ou si elle se couvre de peau, ce n'est que d'une peau qui tient peu aux chairs, & qui s'en détache à la premiere occasion.

Les Médecins Grecs ont connu ces sortes d'ulceres, & les ont appellés des *Ulceres dysépulotes*, Ἕλκη δυσεπούλωτα, ce

qui ſignifie mot-à-mot, *Ulceres difficiles à ſe cicatriſer.*

CAUSES.

COMME les chairs qui rempliſſent les ulceres, ne ſont qu'une expanſion ou développement des chairs de la cavité des ulceres même, qui en s'étendant & s'allongeant, groſſiſſent à proportion par la voie de la nutrition; de même, la cicatrice ou la peau qui couvre les ulceres, n'eſt qu'un développement ou expanſion de la peau des bords des ulceres qui s'allonge, s'étend, & ſe nourrit à meſure qu'elle s'étend.

Il eſt pourtant certain que dans les ulceres qui ſont larges, il ſe forme ſouvent, lorſque la régénération des chairs eſt faite, des points de cicatrice au milieu même de la playe, tout-à-fait iſolés, & qui viennent viſiblement de l'épanouiſſement ou développement des filets membraneux ou tendineux, qui ſe trouvent au milieu des chairs régénérées. Ces points de cicatrice croiſſent peu-à-peu, & vont, pour ainſi dire, au-devant de la cicatrice qui

vient de la peau voiſine, & s'y uniſſent enfin.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que pluſieurs conditions doivent concourir pour mettre la peau qui eſt autour de la playe, & les filets tendineux ou membraneux qui ſont au milieu, en état de s'étendre & de s'épanouir pour former la cicatrice.

Il faut, 1°. que les chairs de l'ulcere ſoient de niveau, ou preſque de niveau avec la peau de la circonférence.

2°. Qu'elles ſoient liſſes, unies, plates & ſans aucune inégalité trop marquée.

3°. Qu'elles ſoient fermes, ſolides, d'un rouge pâle, ou, pour mieux dire, d'un léger couleur de roſe.

4°. Que la peau de la circonférence de la playe ſoit ſouple, ſaine, récente & ſans calloſités.

D'où il eſt aiſé de conclure, que les raiſons contraires doivent empêcher la cicatrice de ſe former.

1°. Si les chairs débordent au deſſus du niveau de la peau, ou ſi au contraire elles ſe tiennent beaucoup au-deſſous, & que la playe ſoit creuſe. Dans le

premier cas, la cicatrice ne pourra pas monter, ni descendre dans le *second*.

2°. Si les chairs sont trop grénues, & séparées en petits paquets par des espéces de coupures, parce que la cicatrice ne pourra point s'étendre sur toutes ces inégalités.

3°. Si les chairs sont molles & baveuses, parce que la cicatrice ne sçauroit se former sur des chairs qui tombent en pourriture, & que quand elle s'y formeroit, elle n'y resteroit pas long-tems attachée.

4°. Si les bords de la peau sont durs, racornis, calleux, parce que ce sont autant d'obstacles qui empêchent l'expansion de la cicatrice.

5°. A quoi il faut ajouter une cinquieme cause qui rend la formation de la cicatrice difficile, sçavoir, la figure circulaire de la playe. C'est une vérité déja connue dès le tems d'Hippocrate [a], autorisée par le suffrage des Médecins qui ont vécu depuis, & confirmée par l'expérience. Cette figure ne nuit à la génération de la cicatrice, que parce qu'elle ne lui fournit pas des points

a Hippocrat. *Lib de Ulcer.*

d'appui assez proches, d'où vient que la cicatrice avance avec plus de peine, & se déchire plus facilement, ce qui en retarde la production.

DIAGNOSTIC.

ON N'EST que trop instruit par sa propre expérience de la peine qu'il y a à cicatriser certains ulceres, ou du moins à y former une cicatrice ferme & durable.

On peut de même reconnoître facilement d'où vient cette difficulté, pourvû qu'on se rappelle toutes les conditions requises pour la génération d'une bonne cicatrice.

Quant aux causes antécédentes ou éloignées, qui peuvent contribuer à produire cette difficulté, on peut aisément les conjecturer sur la connoissance qu'on a du tempérament & du régime du malade.

PROGNOSTIC.

IL EST triste de ne pouvoir pas parvenir à cicatriser & à guérir entiérement une playe qu'on pance depuis long-tems; mais à cela près, le mal est

ſans danger, à moins que les chairs déja molles & baveuſes, ne tombent en pourriture à force d'être expoſées à l'air, & ne renouvellent un ulcere dont on croyoit la guériſon prochaine.

CURATION.

POUR procurer la génération d'une cicatrice, & d'une bonne cicatrice, il faut combattre efficacement la cauſe du mal dès qu'on la reconnoît.

1°. Si l'on s'apperçoit que les chairs ſoient trop élevées & débordent, on les abbaiſſera en y paſſant à pluſieurs repriſes la pierre infernale, ou en les ſaupoudrant d'alun brûlé.

2°. Si au contraire, les chairs ſont trop baſſes, & la playe trop creuſe, on attendra que les chairs en ſe régénérant, la rempliſſent davantage; mais ſouvent on attend en vain, principalement quand il y a une grande déperdition de ſubſtance, ou une exfoliation de quelque portion d'os.

3°. Si les chairs ſont trop grenues, & forment à leur ſurface pluſieurs petites inégalités, il faudra les égaliſer en y paſſant légérement la pierre infer-

nale, ou en les saupoudrant avec un peu d'alun, comme on l'a déja dit des chairs qui débordent.

4°. Si les bords de la playe sont durs, racornis, calleux, on les renouvellera en les touchant avec la pierre infernale, en les saupoudrant avec de l'alun brûlé ou avec de la poudre de pierre à cautere, ce qu'on continuera jusqu'à ce qu'on voie paroître les premiers linéamens d'une cicatrice nouvelle bleuâtre ou couleur d'ardoise.

5°. Si les chairs sont molles ou baveuses, on les emportera avec la pierre infernale, ou avec des plumaceaux chargés d'onguent brun; après quoi on procurera la génération de chairs plus fermes, en se servant du baume verd.

6°. Quant à la figure circulaire de la playe, on surmonte ordinairement cette difficulté par la patience; en tout cas, on change cette figure en une figure plus oblongue, par une incision, ou par l'application d'une pierre à cautere.

En général, quand il s'agit d'accélérer la cicatrice d'une playe, on doit

en deſſécher la ſurface en la couvrant de charpie rapée trempée dans du vin ou de l'eau-de-vie, exprimée enſuite & séchée ; en la ſaupoudrant de tuthie, de céruſe ou de plomb brûlé, broyé très-fin ; ou, ce qui eſt encore mieux, de poudre de térébenthine, durcie dans l'eau bouillante.

On pance rarement ces ſortes de playes, afin de donner aux premiers linéamens de la cicatrice le tems de ſe former, & pour ne pas déranger ceux qui ſont déja formés. On ſe ſert avec ſuccès dans tous les cas d'une feuille de plomb, mince, & percée de pluſieurs trous pour le paſſage du pus, dont on couvre toute la playe, ce qui ſert en même tems à abbaiſſer & à applatir les chairs, à les rendre unies & égales, & à les défendre de l'impreſſion de l'air.

Dans le tems qu'on emploie ces moyens extérieurs pour hâter la cicatrice de l'ulcere, on ne doit pas négliger de faire uſage des remedes intérieurs, propres à corriger les vices du ſang qui peuvent contribuer à entretenir le mal. Ainſi on fera garder au malade un régime exact ; on le purgera

ſouvent avec des médecines légeres ; on lui fera prendre du lait, ſi l'on juge que le ſang ſoit âcre, ou de la ptiſane ſudorifique, ſi l'on croit qu'il ſoit ſéreux ; enfin, on lui recommandera le repos du corps & de l'eſprit.

La cicatrice n'eſt pas un développement ou expanſion de la peau des bords de l'ulcere ; car elle ne commence qu'où l'expanſion de la peau finit. La Doctrine de l'Auteur ſur la régénération des chairs a été infirmée par quelques Notes. On trouvera la vraie théorie de la cicatrice, dans un Mémoire ſur la conſolidation des playes avec perte de ſubſtance, au IV. tome des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, édit. *in*-4°. ou dans le XI. de l'édition *in*-12. *Note de l'Editeur.*

I^RE LETTRE
A M***.
DOCTEUR EN MÉDECINE.

Sur la compoſition de quelques Remedes, dont on vante l'utilité, & dont on cache la préparation.

VOUS n'avez pas beſoin, Monſieur, de me ſolliciter, ni de me citer l'autorité d'un Médecin ancien[a], qui quoique né dans les ténebres du paganiſme, blâme *l'inhumanité de ceux qui ne veulent pas faire part aux autres des ſecrets qu'ils ont*, pour obtenir de moi la compoſition des remedes anti-ſcorbutiques de feu M. du Mouret, Chirurgien; des bougies de M. Daran, Chirurgien de S. Côme; & de l'emplâtre noir de M. l'Abbé Doyen. Connoiſſez mieux, M. les droits de

a Scribonius Largus *præfat. ad C. Jul. Calliſtum.*

l'amitié ; vos ſeuls deſirs ſuffiſent pour m'engager à vous envoyer ſur le champ les préparations des remedes que vous demandez. Vous les communiquerez à qui il vous plaira ; vous pouvez même, ſi vous le jugez à propos, rendre cette Lettre publique. Je ſuis perſuadé que M. l'Abbé Doyen & M. Daran, animés du même zèle que vous, approuveront ce que vous ferez, & que M. du Mouret, s'il étoit en vie, ne penſeroit pas différemment.

Ne craignez pas, M. qu'on diſe que les remedes que je vous communique, ne ſont pas ceux que je prétends vous communiquer. Je ſçais bien que c'eſt une reſſource qu'on s'eſt quelquefois ménagée, pour tâcher de ſe conſerver un ſecret qu'on ne vouloit pas perdre, mais elle ne ſçauroit avoir lieu ici. Je ſuis très-ſûr que la préparation des remedes anti-ſcorbutiques, que je vous envoie, eſt la même que celle de feu M. du Mouret, & je ne ſuis pas moins ſûr de la compoſition des Bougies de M. Daran. Quant à l'emplâtre noir, j'en tiens la recette d'un honnête homme, qui m'a dit la tenir de M. l'Abbé

Doyen lui-même. Outre cela, j'ai fait compoſer un onguent ſuivant cette manipulation, je l'ai comparé avec celui de M. l'Abbé Doyen, je l'ai éprouvé dans les mêmes cas où M. l'Abbé Doyen emploie le ſien, & je l'ai trouvé entiérement ſemblable pour l'odeur, la couleur & l'effet.

En rendant publics ces remedes, ſuppoſé que vous preniez ce parti, vous ne ferez, M. que revendiquer à la Médecine ce qui lui appartient. C'eſt de nous que ces remedes viennent originairement, c'eſt dans nos livres qu'on les a pris. C'eſt la ſource commune, où vont puiſer tous les diſtributeurs de remedes ſecrets. Je n'ai pas eu le loiſir de feuilleter tous les livres compoſés ſur le ſcorbut, pour y trouver les remedes anti-ſcorbutiques, ni tous les traités qu'on a faits ſur les caroncules de l'urethre depuis l'an 1551. juſqu'à nous, pour y reconnoître les bougies fondantes ; encore moins ai-je eu le loiſir de parcourir le nombre preſque infini de vieux diſpenſaires pour y chercher l'emplâtre noir de poix ; mais j'eſpere, M. que vous ferez plus pa-

tient ou plus heureux, & que vous nous apprendrez d'où ces préparations ont été priſes.

Au reſte, M. ces remedes, fuſſent-ils encore plus utiles & plus efficaces qu'on ne le dit, ils ne ſçauroient l'être dans tous les cas. Ce ſeroit un privilége bien ſingulier, & qui n'auroit point d'exemple en Médecine. Vous ſçavez, M. que le ſuccès des meilleurs remedes dépend toujours des circonſtances où on les donne, & que l'habileté des Médecins conſiſte à ſçavoir ſaiſir ces circonſtances.

Il falloit donc, en communiquant ces remedes, marquer les cas où ils conviennent, & les précautions avec leſquelles on doit s'en ſervir, & j'en ai dit en effet quelque choſe; mais je me ſuis cru diſpenſé d'entrer dans un plus grand détail, dès que c'étoit à vous que je les communiquois. Je connois depuis long-tems la ſupériorité de vos lumieres, & c'eſt le cas où je devois me dire avec raiſon, *Sapienti pauca.* Comme vous les eſſayerez ſans doute, je vous prie, M. de vouloir bien me communiquer les obſervations que vous ferez

ſur leur effet, afin de fixer le degré d'eſtime qu'ils méritent, & de les placer au rang qui leur convient.

§. I.

Remedes anti-ſcorbutiques du ſieur DU MOURET.

LE ſieur du Mouret employoit pluſieurs remedes dans le traitement du ſcorbut, & nous allons les rapporter par ordre.

I.

Vin anti-ſcorbutique. [a]

CE VIN étoit le principal des remedes du ſieur du Mouret, celui qu'il employoit le plus ſouvent, & qui lui avoit fait le plus de réputation. Il le préparoit de la maniere ſuivante.

Prenez de racine de raifort ſauvage, ℥xij.
de bardane, ℥ vj.
de feuilles de cochlearia,
de creſſon d'eau,
de becabunga, &
de fumeterre, de chacune deux poignées.

a Dans la cinquieme édition de la Pharmacopée de Paris, ann 1758. on a inſéré, *pag.* 23.

On lave bien les herbes & les racines, & après les avoir laiſſé égouter, on les écraſe & on les réduit en pâte dans un mortier. On pile en même tems d'un autre côté cinq onces de graine de moutarde ; on met le tout dans une cucurbite avec quatorze pintes de bon vin blanc de Bourgogne, bien mûr ; on y ajoute trente gros de ſel ammoniac bien pulvériſé, on bouche enſuite la cucurbite avec ſept ou huit feuilles de papier brouillard, que l'on attache autour, & l'on met la cucurbite au bain-marie à un feu de digeſtion, où l'on laiſſe ces drogues en infuſion pendant douze heures au moins ; après quoi, quand la cucurbite eſt refroidie, on paſſe la liqueur avec forte expreſſion, & on la met dans des bouteilles pour l'uſage. Elle peut ſe conſerver pendant deux mois.

La doſe de ce remede pour les adultes eſt de deux verres par jour, chacun de ſix onces ; on prend le premier, le matin dans le lit, où l'on reſte deux heures ſans rien prendre ; on donne le

une manipulation de ce vin, qui revient à-peu-près à celle qu'on donne ici.

ſecond verre deux heures après le ſouper, & l'on continue ainſi juſqu'à l'entiere guériſon, obſervant de garder un bon régime, & de boire à ſon ordinaire une ptiſane faite avec deux gros de ſquine coupée en tranches, qu'on fait bouillir pendant une demi-heure dans deux pintes d'eau de riviere, & où l'on peut mêler un peu de vin au repas.

On donne une moindre doſe de ce vin aux enfans & aux jeunes perſonnes, à proportion de leur âge, de leur tempérament & de leurs forces.

Remarques

Ce vin anti-ſcorbutique ſe fait avec des racines & des plantes anti-ſcorbutiques choiſies : on y emploie de la moutarde & du ſel ammoniac à une doſe aſſez forte : on ſe ſert du vin blanc pour faire l'infuſion. Tout cela donne à ce remede un degré de vertu, qu'on ne trouve pas dans les remedes anti-ſcorbutiques ordinaires.

Cependant quoique ce remede ſoit utile, il y a quelques précautions à prendre dans l'uſage qu'on en fait.

1°. Ce vin eſt fort chaud, & par conſéquent on doit en uſer avec quelque modération, même dans les adultes, & à

plus forte raiſon, dans les enfans & dans les jeunes gens. Il faut en ſuſpendre l'uſage de tems en tems, & profiter de ces intervalles pour faire prendre des bouillons humectans, tempérans, rafraîchiſſans; après quoi on peut revenir à l'uſage du même vin, ſi on le juge à propos.

2°. Cette précaution eſt ſur-tout indiſpenſablement néceſſaire dans les ſcorbutiques d'une conſtitution bilieuſe, dont la poitrine commence à être affectée, ce qu'on connoît à la toux, aux crachats, & à la douleur qu'ils y reſſentent, ou qui ſont actuellement dans la fievre lente, ou dans la diſpoſition prochaine d'y tomber. Dans tous ces cas, ces précautions même ne ſuffiſent pas, & le plus ſûr eſt de n'employer le vin anti-ſcorbutique qu'après avoir modéré ou calmé tous ces accidens par l'uſage du lait.

3°. Enfin, ce vin purge, & quelquefois il purge aſſez fortement, ce qui mérite l'attention des Médecins, qui ſçavent le danger qu'il y a de purger trop fortement la plûpart des ſcorbutiques.

II.

Purgatif fondant.

Le ſieur du Mouret purgeoit toujours avant l'uſage de ſon vin, & il réïtéroit cette purgation tous les huit jours. Il employoit pour cela le bol fondant qui ſuit.

Prenez des trochiſques alahandal,
de ſcammonée,
de mercure doux,
d'extrait d'aloës, de chacune ʒ iv.
de diaphénic, ʒ vij.

Mettez en poudre fine tout ce qui doit être pulvériſé, mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de ſyrop d'abſinthe pour en faire une opiate, dont la doſe doit être, ſuivant la force, l'âge & la conſtitution du malade, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Remarques.

J'ai pris la peine de calculer la proportion des drogues qui entrent dans la compoſition de cette opiate. Il y a par gros, neuf grains $\frac{3}{5}$ de trochiſques alahandal, autant de ſcammonée, autant de mercure doux, autant d'aloës, & dix-neuf grains $\frac{1}{5}$ de diaphénic, le reſte pour faire le gros eſt le ſyrop d'abſinthe. On ne donne que le tiers de chacune de ces drogues quand on réduit la doſe de l'opiate à un ſcrupule ou tiers de gros. Cette derniere doſe peut être employée, mais celle d'un gros par priſe me paroît trop forte. Tous les Médecins craignent avec raiſon, dans le ſcorbut, l'uſage des purgatifs réſineux & âcres. Dans cette maladie la ſurface intérieure des boyaux eſt ſouvent ulcérée, ou du moins pleine de vaiſſeaux variqueux; de-là

viennent les flux de ventre colliquatifs, les dyſſenteries gangréneuſes, & les hémorrhagies inteſtinales qui arrivent ſi ſouvent dans le ſcorbut, & qui doivent empêcher tout Médecin prudent de donner dans ce mal des purgatifs trop actifs ou trop âcres.

Il eſt certain qu'il ne faut, dans le ſcorbut, purger les enfans qu'avec du ſyrop de roſes pâles, ou de chicorée compoſé, ou de pommes compoſé; que quand ils ſont plus avancés en âge, on peut leur donner quelques cuillerées d'infuſion de ſené ou de rhubarbe, avec un ſyrop purgatif ou de la manne; enfin que dans les adultes on peut ordonner une purgation ordinaire avec l'infuſion de rhubarbe, ou de ſené & de ſel végétal dans la décoction de tamarins, où l'on ajoute le matin de la manne: mais je ne penſe point qu'on doive employer le purgatif du ſieur du Mouret, à moins qu'on ne ſoit très-sûr du bon état des inteſtins.

III.

Remedes pour les gencives ulcérées.

Dans les ſcorbutiques, les gencives ſont toujours affectées, gonflées, molles, ſpongieuſes, ulcérées; elles débordent ſur les dents, tombent en pourriture, ſentent très-mauvais, ce qui annonce la chûte des dents.

Pour y remédier, le ſieur du Mouret employoit deux remedes ; l'*un*, quand le mal étoit invétéré & porté au plus haut degré ; & l'*autre*, quand le mal étoit commençant & encore léger.

Voici la compoſition du premier.

Prenez de ſel ammoniac, ℈ ij.
de camphre en poudre, ℈ j.
d'eſprit-de-vin, ℥ vj.
Mettez ces drogues dans une phiole qu'on ſecouera long-tems pour les faire fondre.

On imbibe de ce mêlange un pinceau, fait avec un peu de linge effilé, roulé au bout d'un bâton, & on s'en ſert pour nettoyer, frotter & humecter les gencives pourries, ce qu'on réïtere juſqu'à trois ou quatre fois par jour, ſuivant l'état, le degré & l'inſenſibilité du mal.

Quand la pourriture eſt tombée, & que les gencives ſont détergées, le ſieur du Mouret n'employoit plus que le remede ſuivant, dont il ſe contentoit, lorſque l'ulcere des gencives étoit léger & commençant.

Prenez

Prenez de feuilles de cochlearia, deux poignées.

Hachez-les bien menu, & mettez-les dans une cucurbite avec trois pintes d'eau de-vie laiſſez-les infuſer pendant deux jours au bain-marie; faites-en la diſtillation enſuite, & retirez-en les deux tiers.

Avec cette liqueur le ſieur du Mouret faiſoit laver & frotter les gencives, quand le mal étoit moins preſſant, ce qu'il faiſoit réitérer pluſieurs fois par jour; ſouvent même il l'aiguiſoit par l'addition du ſel ammoniac, dont il faiſoit fondre un ſcrupule ſur ſix onces de cette liqueur.

Remarques.

Ces remedes n'ont rien qui les rende préférables à un grand nombre de décoctions, qu'on propoſe pour l'ulcération des gencives dans le ſcorbut. Ainſi l'on pourra choiſir entre les remedes du ſieur du Mouret, & les autres remedes de la même nature que les Auteurs propoſent.

Mais de quelque remede que l'on ſe ſerve, le plus ſûr eſt de commencer par tondre les gencives, & d'emporter tout ce qui eſt pourri, après quoi, les remedes

en agiſſant un peu plus ſur le vif, produiront un effet plus ſûr & plus prompt.

IV.

Liniment anti-ſcorbutique.

Dans le ſcorbut invétéré, les jambes, les cuiſſes, & quelquefois même pluſieurs autres parties ſont marquées de taches rouges, livides ou noires, plus ou moins grandes, & plus ou moins nombreuſes; quelquefois même en promenant le doigt, l'on ſent ſous la peau des duretés ou des calloſités indolentes.

Pour remédier à ces accidens, le ſieur du Mouret ſe ſervoit d'une eſpéce de liniment préparé comme il ſuit :

Prenez de ſavon noir, ℥ vj.
de camphre pulvériſé, ℥ ij.
de ſel ammoniac en poudre, ʒ iij.
d'eau-de-vie, une pinte.

Faites fondre ces drogues enſemble ſans feu en les remuant long-tems.

Quand on veut ſe ſervir de ce remede, on en prend deux ou trois cuillerées, que l'on fait légérement tiédir,

& l'on frotte les endroits tachés & les duretés, juſqu'à ce que la liqueur ſéche ſous la main. On peut réïtérer cette eſpéce de friction pluſieurs fois le jour.

Remarques.

Ce remede eſt bon, & l'on peut s'en ſervir en prenant garde que le ſavon noir qui eſt cauſtique, ne faſſe point élever des cloches dans la partie frottée, ce qui pourroit bien arriver dans les malades qui ont la peau fine. Pour l'éviter, il faut dans ces cas diminuer la doſe du ſavon.

§. II.

Bougies du ſieur Daran.

Le ſieur Daran emploie deux principales ſortes de bougies ; les unes qu'il appelle *fondantes*, & qui ſont véritablement un peu cathérétiques ; & les autres qui ſont ſimplement *adouciſſantes*.

I.

Bougies fondantes.

Prenez d'huile d'olives, une livre.
de vin rouge, une demi-livre.
Un pigeonneau vivant, plumé,
ou à ſon défaut un petit poulet.

Mettez le tout dans une terrine neuve, & faites-le bouillir à un feu égal juſqu'à la conſomption du vin : ôtez alors l'animal que vous y aurez mis, & faites fondre dans ce qui reſte,

de cire jaune, } de chacune, ℥ iv.
de poix de Bourgogne, }
de blanc de baleine, ℥ ij.
de diabotanum, ℥ j.

Ajoutez-y alors de la poudre de ſemelle de ſoulier brûlée depuis deux gros juſqu'à deux onces, ſuivant que vous voudrez rendre les bougies plus ou moins cathérétiques : remuez bien le tout juſqu'à ce que l'onguent ait acquis une conſiſtance convenable, ce que vous connoîtrez en y trempant un linge, que vous laiſſerez refroidir. Trempez-y alors pluſieurs morceaux de toile fine & à demi-uſée, que vous étendrez à l'air pour les laiſſer égouter & refroidir. Quand ils ſont froids, on les coupe en languettes ou bandes, longues d'environ un pied, & plus ou moins larges, ſelon qu'on veut faire des bougies plus ou moins groſſes. Il faut que ces languettes ou bandes ſoient un peu

plus étroites par un bout que par l'autre. On roule ces bandes d'abord entre les doigts, & enſuite entre deux marbres ou deux planches bien polies, pour former par ce moyen des bougies bien liſſes, bien fermes, & un peu pyramidales.

II.

Bougies adouciſſantes.

Prenez de cire vierge,	℥	viij.
de blanc de baleine,	℥	iij.
d'onguent roſat,	℥	ij.
d'onguent de céruſe,	℥	ij.

Faites fondre le tout enſemble, y ajoutant un peu d'huile d'amandes douces, ſi l'emplâtre paroiſſoit trop ferme. Trempez-y des morceaux de toile, & faites-en des bougies de la maniere qu'on vient d'expliquer.

Remarques.

Les premieres bougies ſont véritablement cathérétiques, par rapport à la poudre de ſemelle brûlée. Par-là elles ſont propres à entamer légérement l'intérieur du canal, ſur-tout aux endroits les plus étroits, où

elles ſont le plus fortement appliquées, à les mettre en fonte & en ſuppuration, & à les élargir par ce moyen. Mais il faut prendre garde qu'elles ne ſoient pas trop cathérétiques, & qu'elles ne produiſent pas dans le canal des exulcérations trop profondes, parce que les cicatrices qui ſurviendroient à ces exulcérations, rétréciroient le canal autant qu'il l'étoit auparavant.

Pour les bougies adouciſſantes, elles ſont ſans aucun danger, elles dilatent le canal par leur groſſeur, & le ramolliſſent par les onguents dont elles ſont chargées; mais il ne faut eſpérer de jouir de ces bons effets, qu'en faiſant un uſage fréquent de ces bougies; car autrement le canal de l'urethre tend toujours à ſe rétrécir.

On peut faire beaucoup de parcilles bougies adouciſſantes avec la cire vierge, le blanc de baleine & l'huile d'amandes douces; ou avec la cire vierge, le beurre de cacao & l'onguent de guimauve, en gardant entre ces drogues la proportion convenable pour donner la fermeté néceſſaire aux bougies.

§. III.

Emplâtre de M. l'Abbé DOYEN.

Prenez de feuilles de bugle,
de sanicle,
de pimprenelle,
de verveine,
d'aigremoine,
de mouron à fleurs rouges,
& d'éclaire, de chacune 2 poignées :
Ce qui doit peser ensemble trois à quatre livres.

Après avoir épluché, mondé & pilé ces herbes, mettez-les dans un pot de terre neuf, versez-y trois pintes de bon vin blanc de Champagne ; couvrez le pot, & même luttez-en le couvercle ; faites bouillir le tout à un petit feu, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de vin ; laissez refroidir le pot, & passez la décoction en exprimant fortement.

Mettez le suc qu'on aura exprimé dans une terrine, & faites-le bouillir

à un feu doux, en y jettant par morceaux,

De la poix blanche, 1 livre, 3 onc.
De la cire vierge, trois livres.

Remuez ce mêlange avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que le tout ſoit bien fondu, jettez-y alors,

De maſtic pilé & tamiſé, une livre.

Quand il ſera fondu, retirez la terrine du feu, & ajoutez-y,

De térébenthine de Veniſe, 1 liv. En remuant toujours juſqu'à ce que la matiere ſoit refroidie, & puiſſe être miſe en rouleaux ou *magdaléons*.

On emploie cet emplâtre pour fondre les glandes dures & ſquirrheuſes, pour réſoudre les calloſités & même les loupes, pour guérir les ulceres invétérés & les maux du ſein.

On le vante particuliérement pour les fiſtules au fondement, pour les tubercules qui ſe forment autour de l'anus, & pour les hémorrhoïdes internes, ſur-tout quand elles ſont racornies.

La maniere ordinaire de s'en ſervir eſt de l'étendre ſur de la peau de gant, & de l'appliquer ſur la partie en forme d'emplâtre, quand le mal eſt extérieur.

Mais quand il s'agit de traiter les hémorrhoïdes ou les fiſtules internes, on en fait un petit ſuppoſitoire de deux ou trois lignes d'épaiſſeur, & d'un pouce ou d'un pouce & demi de long, qu'on introduit dans le fondement : quelquefois même on introduit de pareils ſuppoſitoires dans l'ouverture des fiſtules ; mais dans ce cas-là il faut y attacher un fil pour pouvoir les retirer.

Voilà, Monſieur, les remedes que vous déſiriez de connoître. Je ſouhaite que vous les receviez avec autant de ſatisfaction que j'en ai à vous les communiquer. Conſervez-moi votre amitié, dont je connois le prix, & ſoyez perſuadé de la ſincérité des ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

II. LETTRE

Sur la nature & le ſuccès des nouveaux Remedes, qu'on propoſe pour la guériſon des Maladies Vénériennes.

VOUS m'impoſez donc, Monſieur, une nouvelle tâche, & une tâche plus difficile que la premiere, en me demandant ce qu'on doit penſer de la nature & du ſuccès des nouveaux remedes, qu'on propoſe pour la guériſon des maladies vénériennes. Mais ce qui me fait plaiſir, c'eſt que vous me l'impoſez avec la confiance que donne l'amitié, & bien perſuadé de l'empreſſement que j'aurai à vous ſatisfaire. Vous allez être obéi, M. & je vais contenter votre curioſité avec la candeur que vous avez toujours louée en moi.

Ce qu'on propoſe de nouveau depuis quelques années pour le traitement des maladies vénériennes, peut être rapporté à deux articles. I. Des moyens

de rendre plus sûrs & plus facile la méthode commune, en dépouillant le mercure, à ce qu'on prétend, de la faculté d'exciter la salivation. II. Des remedes secrets qu'on tâche d'accréditer à la place des frictions. On voudroit, comme vous voyez, M. pouvoir sous quelque prétexte s'approprier un traitement que l'on regarde comme lucratif. Je serai court sur le premier article ; mais il faut vous résoudre, M. à me donner une audience plus longue sur le second qui est plus important.

I. Vous sçavez, M. qu'il est nécessaire dans plusieurs cas d'éviter la salivation en administrant les frictions. On doit même se proposer de l'éviter dans presque tous les cas, d'autant plus qu'il est certain que par une administration sage des frictions on peut guérir radicalement le mal, sans assujettir le malade au désagrément & aux souffrances de la salivation. Mais malheureusement on se trompe souvent, quand on manque d'attention & de prudence, & la salivation survient dans le tems qu'on s'y attend le moins, & qu'on auroit le plus d'intérêt de l'éviter. Il seroit donc utile,

ſur-tout pour ceux qui ne ſont pas aſſez expérimentés dans l'adminiſtration de ce remede, de pouvoir à ſon gré & d'une maniere ſûre, empêcher le mercure d'exciter de ſalivation, puiſque cette évacuation eſt toujours incommode, & n'eſt jamais abſolument néceſſaire.

Il n'y a pas long-tems que pluſieurs perſonnes ſe vanterent d'avoir trouvé ce ſecret, & ſur le champ tous les Journaux retentirent du mérite de cette découverte. On leur demanda des preuves de ce qu'ils avançoient, ils les promirent hardiment; mais ils ne ſe preſſoient pas de les fournir lorſque le myſtere perça, & qu'on ſçut que tout ce ſecret [a] conſiſtoit à mêler du camphre avec l'onguent mercuriel en le compoſant, & à les bien battre enſemble.

a On dit que M. Dupoui, Chirurgien, un de ceux qui ſe piquoient d'avoir un pareil ſecret, n'ajoutoit rien à l'onguent; mais qu'il ſe ſervoit pour le faire, d'un mercure revivifié, de l'éthiops d'antimoine, lavé & bouilli même dans du vinaigre diſtillé. Mais avec tous ces ſoins, ſon onguent excitoit la ſalivation, comme l'onguent ordinaire, & ne valoit pas mieux.

Dès-lors il fut aisé de juger du mérite de cette découverte ; & l'on fut bientôt convaincu par des expériences réïtérées, que le camphre mêlé avec l'onguent mercuriel n'altéroit aucune des qualités propres au mercure ; que l'onguent ainsi préparé, produisoit la salivation de même que l'onguent mercuriel ordinaire ; & que c'étoit une dépense & une peine inutile, que d'employer le camphre dans la composition de cet onguent. En un mot, cette découverte tant prônée tomba d'elle-même, & elle est aujourd'hui abandonnée par ceux mêmes qui avoient eu tant d'ardeur à la prôner.

Vous ne devineriez peut-être pas, M. ce qui avoit donné lieu à cette mépriſe : la cauſe en eſt aſſez ſinguliere, & mérite d'être remarquée. Perſonne n'ignore qu'on regardoit autrefois le mercure comme un poiſon, & un poiſon froid, & que dans cette prévention, lorſqu'on commença de l'employer en onguent pour la guériſon des maladies vénériennes, on y ajoûtoit beaucoup de drogues chaudes pour le corriger ; comme les huiles de laurier, d'anet,

de rhue, de vers de terre ; les poudres des racines de zédoaire, d'ariſtoloche, d'*enula campana*, de bryoine ; le pyrethre, le gingembre, l'euphorbe, la gomme ammoniac, l'aloës, &c. C'eſt ainſi que Mercurial, *de Morbo Gallico*, *Cap. VI.* ordonne pour faire un liniment mercuriel, d'ajouter au mercure & au ſain-doux, de la thériaque, de l'encens, de la myrrhe, du maſtich, & même du camphre. On eſt revenu depuis long-tems de cette crainte ; & l'onguent mercuriel ne ſe prépare plus qu'avec le ſimple mercure éteint, & le ſain-doux. Cependant par une ſuite de ce préjugé, Paul Herman, Profeſſeur de Leyde, n'a pas laiſſé de dire dans un Traité de la matiere médicinale, d'ailleurs eſtimable, intitulé *Cynoſura materiæ medicæ*, que pour corriger le mercure il falloit ajouter un peu de camphre à l'onguent mercuriel : *Pro correctorio adde* [a], dit-il, *aliquid camphoræ.*

Voilà la pierre d'achopement : ces mots ont trompé des gens qui ne ſçavoient pas qu'on pût penſer à rien corriger dans le mercure, que la pro-

a In verbo *Mercurius vivus*, pag. 93.

priété qu'il a d'exciter la ſalivation. Ils ont donc cru qu'il s'agiſſoit de corriger cette propriété du mercure, & ſe ſont félicités d'avoir trouvé dans un Auteur célebre un ſecret important qui avoit échappé à tous les yeux. Pleins de l'utilité de cette découverte, ſur laquelle ils n'avoient pas le moindre doute, ils l'ont prônée avec une confiance qui faiſoit bien voir qu'ils en étoient les premieres dupes.

II. L'entrepriſe de ceux qui veulent ſubſtituer à l'uſage certain & efficace des frictions mercurielles, des remedes inefficaces, incertains, dangereux, eſt infiniment plus blâmable.

Pour peu qu'on ſçache l'hiſtoire de la maladie vénérienne, on ne ſçauroit ignorer que dans le commencement du mal, on n'employa pendant près de cinquante ans que le mercure crud mis en onguent, que chacun compoſoit ſelon ſes idées; mais dès que la Chymie eût commencé d'être en vogue, ceux qui la cultivoient, n'eurent rien de plus preſſé que de préparer le mercure chacun à ſa façon, pour en augmenter,

disoient ils, la vertu, & pour le dépouiller des mauvaises qualités qu'ils lui attribuoient. De-là nous sont venus le précipité rouge, le turbith minéral, le précipité verd, le précipité solaire, l'hercule de Bovius, l'arcane corallin, &c. qu'on n'a pas craint pendant quelque tems d'employer contre les maux vénériens, qu'on a même osé préférer aux frictions mercurielles. Mais on a enfin reconnu l'insuffisance & le danger de ces remedes, & ils sont depuis long-tems proscrits. De toutes ces préparations tant vantées, on n'emploie plus dans l'usage intérieur que le mercure doux, les panacées mercurielles, & plusieurs sortes d'éthiops, qui peuvent avoir quelque utilité entre les mains de Médecins instruits, mais qui ne guérissent jamais radicalement le le mal, quand il est invétéré.

C'est à ces remedes proscrits avec raison comme dangereux, qu'on prétend aujourd'hui substituer le sublimé corrosif, c'est-à-dire, un des poisons des plus actifs & des plus violens qu'il y ait. Vous allez voir, M. jusqu'où va

la prévention ſur cet article, & je crois que vous en ſerez étonné.

I. Paul Herman, Profeſſeur de Leyde, a propoſé [a] dans la Matiere médicinale, qu'on a déja citée, de donner intérieurement dans la gonorrhée deux grains de ſublimé corroſif, mêlés avec une ſuffiſante quantité de jus de réglisſe pour en faire un bol : ℞. *Mercurii ſublimati gr. ij. includ ſucc. glycyrrh. q. ſ. f. pilul. involvendæ auro foliato, deglutiantur.* Il ajoute qu'il ne faut donner ce remede qu'à des malades fort robuſtes : *Hoc tantùm robuſtiſſimis exhibendum eſſe.* L'avertiſſement eſt bien à-propos, quoique je doute qu'il y ait perſonne d'aſſez robuſte pour prendre deux grains de ſublimé corroſif impunément, & que je ſois perſuadé que M. Herman ne les avoit jamais donnés, car le mauvais ſuccès l'auroit inſtruit.

II. Avant lui, on avoit commencé d'employer à Londres ce remede pour la gonorrhée, à ce que dit M. Turner [b] ; mais l'Empirique qui s'en ſer-

a In verbo *Mercurius ſublimatus*, pag. 87.
b Syphilis, *A practical Diſſertation on the venereal diſeaſe*, pag. 99.

voit l'employoit avec plus de circonſpection. Il faiſoit fondre un gros de ſublimé corroſif dans une once d'eſprit-de-vin, & il faiſoit prendre tous les jours dix, douze, & même quinze gouttes de cette diſſolution dans un verre de ptiſane d'avoine, ce qui fait par priſe à peu-près un cinquieme de grain de ſublimé corroſif. M. Turner condamne avec raiſon cette pratique ; mais Wiſeman, Chirurgien Anglois, qui avoit rapporté un fait [a] ſemblable long-tems auparavant, (en 1670) n'avoit pas eu la même attention.

III. M. Boerhaave a connu cet uſage du ſublimé corroſif, & l'a approuvé : « Un grain [b], dit-il, de ſublimé cor-» roſif, diſſout dans une once d'eau, » fournit un remede coſmétique, pour-» vû qu'on s'en ſerve avec pruden-» ce..... Si l'on donne intérieure-» ment, deux ou trois fois par jour, » un gros de ce mêlange adouci avec » du ſyrop violat, on en verra des ef-» fets merveilleux dans la guériſon de

a *Several Chirurgical Treatiſes*, in-fol. *London.* 1676. Cap. 2.
b Chem. Part. III. *Proceſſ. cxcviij.*

» pluſieurs maladies incurables », entre leſquelles il comprenoit certainement la vérole : *Granum unum*, dit-il, *ſublimati corroſivi aquæ unciâ dilutum, dat remedium coſmeticum prudenter uſurpantibus. . . . . Si drachma talis miſturæ ſyrupo violaceo mitificata potetur bis terve in die, mira præſtat in multis morbis incurabilibus.*

A ſuivre cette ordonnance, chaque gros de ce mêlange doit contenir la huitieme partie d'un grain de ſublimé ; ainſi en donnant ce gros deux ou trois fois par jour, on fait prendre tous les jours au malade deux ou trois huitiemes d'un grain de ſublimé, ce qui fait un quart de grain, & même un quart & un huitieme. Cette doſe eſt, comme on voit, plus forte que celle de l'Empirique de Londres. Auſſi M. Boerhaave avertit-il, « que ce remede » doit être donné avec prudence par un » Médecin ſage, & qu'il ne faut point » entreprendre de s'en ſervir, ſi l'on ig» nore la méthode de l'employer » : *At prudenter à prudente Medico. Abſtine, ſi methodum neſcis.* M. Boerhaave n'auroit-il pas mieux fait de ne point vanter un remede ſi ſuſpect, ou d'apprendre

la méthode de s'en ſervir, & les précautions néceſſaires pour en prévenir les mauvais effets, ou pour y remédier.

IV. M. Van-Swieten, célebre diſciple de M. Boerhaave, & premier Médecin de l'Impératrice, a donné depuis quelques années la maniere de préparer & d'adminiſtrer le remede que M. Boerhaave n'avoit fait qu'indiquer. Voici la deſcription que M. Aſtruc en a fait [a] imprimer, & qu'il aſſure tenir d'un Médecin d'Allemagne, homme de mérite & qui occupe une place de diſtinction.

« On met dans un matras douze » grains de ſublimé corroſif fidélement » préparé ; on verſe par-deſſus deux » livres de ptiſane ou décoction de ré- » gliſſe & de raiſins ſecs. On met le » matras ſur les cendres chaudes, & » on le remue de tems en tems, juſ- » qu'à ce que le ſublimé ſoit parfaite- » ment fondu, & qu'il n'en paroiſſe au- » cun atome.

a Dans l'Avertiſſement ajouté à la troiſieme édition de ſon *Traité des Maladies Vénériennes, en François*, pag. cxiij.

» On donne au malade tous les ma-
» tins à jeûn, pendant 25 ou 30 jours
» selon l'effet, une cuillerée à bouche
» de cette dissolution, qu'on mêle dans
» un bon verre de ptisane ou de dé-
» coction de réglisse & de raisins secs,
» dont on fait boire quelque autre ver-
» re au malade dans la matinée ».

M. Astruc ajoute qu'on marquoit au pied du Mémoire qui lui a été communiqué, « que M. Van-Swieten avoit » guéri avec ce remede 128 malades » sans aucun accident; & qu'il n'y en » avoit eu que deux ou trois en qui il » eût paru quelque salivation ».

En préparant ce remede on fait fondre douze grains de sublimé corrosif dans 2 livres ou 32 onces de ptisane, ou, ce qui revient au même, 6. grains dans 16 onces. Ainsi sur quatre onces de cette ptisane il doit y avoir un grain & demi de sublimé corrosif, ou, ce qui est la même chose, douze huitiemes; d'où il suit que sur chaque once il doit y en avoir trois huitiemes de grain, & sur chaque demi-once trois seiziemes de grain de sublimé. Or on donne chaque jour une cuillerée ou une demi-once de cette

ptiſane préparée ; on donne donc chaque jour, pendant tout le traitement, trois ſeiziemes ; ou, ce qui eſt la même choſe, un huitieme & un demi-huitieme de ſublimé corroſif, ce qui eſt au juſte la moitié de la doſe que M. Boerhaave en donnoit. Mais cette doſe s'accordera exactement avec celle de M. Boerhaave, ſi l'on donne ce remede deux fois par jour, comme M. Van-Swieten le marque dans la Lettre qu'il a écrite à M. Morand, Sécretaire de l'Académie de Chirurgie, & dont je donnne l'extrait [a] au bas de la page.

a Extrait de la Lettre de M. Van-Swieten à M. Morand, du 5. Avril 1755.

« Voici la méthode dont je traite actuellement » la vérole à Vienne.

» ℞. *Mercurii ſublimati corroſivi*, gr. xij.
» *Spiritûs frumenti ſemel rectif. m.* lib. ij.
» Le matin & le ſoir, on donne une cuillerée » de cela en faiſant boire beaucoup de ptiſane faite d'orge, de racine d'althæa, de réglisſe, » &c. Ils guériſſent ſans ſalivation, ſans cours » de ventre, ſans ſouffrir. Il y a quelquefois des » ſueurs ; quelquefois les urines ſont fort chargées. L'année paſſée trois cents ont guéri ; » cette année deux cents déja ; & il y en a « trois cents autres, qui entreront en peu de » jours à l'Hôpital pour ſubir la même cure. Le » Médecin de la Reine Douairiere d'Eſpagne » m'a écrit qu'il l'avoit tentée avec ſuccès en » Eſpagne. »

v. M. Aſtruc aſſure [a] que l'uſage du ſublimé corroſif dans la vérole étoit connu à Paris long-temps auparavant, & qu'on le diſtribuoit chez feu M. le Duc d'Antin, préparé de la maniere ſuivante.

» On faiſoit fondre une once de ſu-
» blimé corroſif dans une pinte d'eau
» de riviere, meſure de Paris, c'eſt-à-
» dire, dans deux livres d'eau, poids
» de marc, juſqu'à ce qu'il fût impoſſi-
» ble d'en diſtinguer le moindre atome.
» On préparoit tous les jours trois ver-
» res d'infuſion de ſené, dans l'un deſ-
» quels on ajoutoit une goutte de cette
» diſſolution, & à des intervalles réglés
» on faiſoit prendre le ſecond, & puis
» le troiſieme verre de cette infuſion.
» A cela près, on gardoit le régime or-
» dinaire.

» Dans la ſuite, on augmentoit tous
» les jours d'une goutte la doſe de la
» diſſolution, & on la faiſoit toujours
» prendre dans un verre d'infuſion de
» ſené; on donnoit enſuite dans la ma-
» tinée les deux autres priſes de la mê-
» me infuſion. On continuoit dans cet
» ordre l'uſage du remede, en aug-

a Ubi ſuprà, pag. cxxvj.

» mentant d'une goutte tous les jours ;
» juſqu'à ce que le malade eût des nau-
» ſées ; alors on diminuoit la doſe de la
» diſſolution goutte à goutte tous les
» jours, en rétrogradant juſqu'à ce
» qu'on fût revenu à la premiere doſe
» d'une goutte ».

De cette maniere le traitement duroit ordinairement trente ou quarante jours. A le ſuppoſer de trente-quatre, le malade prenoit en tout, dans l'ordre qu'on vient d'expoſer, 306 gouttes de la diſſolution, ou quatre gros & un quart de gros peſant, ce qui faiſoit un peu plus d'un huitieme de gros, ou dix à onze grains de ſublimé corroſif pour les 34 jours du traitement : en diſtribuant également ſur les 34 jours cette quantité de ſublimé corroſif, cela revient par jour à près d'un tiers de grain, ce qui eſt une doſe un peu plus forte que celle de M. Boerhaave ; mais auſſi dans cette derniere méthode, le malade étoit purgé tous les jours, ce qui diminuoit l'activité du ſublimé corroſif.

VI. A peu-près dans le même tems ;

un

un Chirurgien-major d'une Compagnie des Gardes-du-Corps, nommé Petit, donnoit à Paris le ſublimé corroſif en pilules, ſuivant cette recette :

Prenez du ſublimé corroſif, un gros ;
d'*aquila alba*, ou mercure doux
d'antimoine diaphorétique,
d'antihectique de Potérius, de chacun, deux gros ;
de mie de pain en poudre, trois onces.

Mélez le tout enſemble très exactement ; liez-le avec une ſuffiſante quantité de diſſolution de gomme adragant ; faites-en des pilules, chacune du poids d'un grain.

Il donnoit pendant 30 jours, dix, douze & même quinze de ces pilules par jour, faiſant manger immédiatement après, & boire du vin avec de l'eau.

La maſſe totale de ces pilules, compris la diſſolution de gomme adragant, devoit peſer 36 gros, ſur quoi il y avoit un gros ou 72 grains de ſublimé, c'eſt-à-dire, deux grains par chaque gros de ces pilules, ce qui revient à un trente-ſixieme de grain de

ſublimé pour chaque grain de pilules. Ainſi les douze grains de ces pilules, qu'il faiſoit prendre par jour, faiſoient douze trente-ſixiemes d'un grain de ſublimé, ou, ce qui revient au même, un tiers de grain, ce qui s'accorde avec les doſes précédentes.

VII. M. Keyſer s'eſt mis depuis peu ſur les rangs à Paris pour le traitement des maladies vénériennes. Tous les Journaux retentiſſent du mérite de ſon remede & du ſuccès de ſes guériſons, & il ne néglige rien pour tâcher d'envahir cette partie de la Médecine. Il eſt donc très-important de bien examiner ſon remede, autant que le ſoin qu'il prend de le cacher le permet, afin de pouvoir en porter un jugement équitable.

La premiere préparation de ce remede eſt un myſtere qu'on tient caché. Elle ſe fait dans un cabinet où le ſieur Keyſer, renfermé ſeul, fait paſſer par un moulin, à ce qu'on croit, les drogues qui ſont la baſe de ſon remede. C'eſt de-là qu'on apporte une matiere molle, grumelée, qui reçoit

des préparations ultérieures dans une chambre où le public a un peu plus d'accès. Là, on la confie à un homme qui n'a d'autre occupation que de la paîtrir long-tems, & de la broyer ſur un marbre avec une molette, comme on broie les couleurs. Il y a apparence que cette opération ne ſert qu'à mêler intimement enſemble les drogues qui forment cette eſpéce de pâte, & à les mêler le plus uniformément qu'il ſe peut. Cet homme, à meſure qu'il broie cette matiere, y verſe de tems en tems quelques gouttes de vinaigre, peut être pour corriger l'âcreté qu'elle auroit ſans cela. On continue long-tems cette trituration, juſqu'à ce que la matiere s'épaiſſiſſe ſous la molette, & y acquiere une certaine conſiſtence.

On la donne alors à une ſeconde perſonne qui l'étend ſur une table de marbre avec un rouleau, & en fait une eſpéce de gâteau. Le rouleau dont il ſe ſert, eſt évuidé dans le milieu, & a aux deux bouts deux petits rebords d'environ une ligne d'épaiſſeur, de ſorte que le gâteau ſe trouve avoir dans toute ſa largeur d'un rebord du rou-

leau à l'autre, l'épaiſſeur uniforme d'une ligne.

On prend alors un cornet conique, qui a ſon petit bout percé d'un trou circulaire, dont la circonférence eſt mince & tranchante. On pique avec ce bout le gâteau préparé ſur la table, & comme l'épaiſſeur du gâteau eſt par-tout la même, on en enleve à chaque fois des parcelles entiérement égales. On continue à piquer ce gâteau de cette façon juſqu'à ce que le cornet ſoit plein ; on le renverſe alors ſur du ſucre royal pilé & tamiſé très-fin, où on le roule. Si ces parcelles tiennent enſemble, on les ſépare, on les arrondit un peu entre les mains, & on les garde pour l'uſage. Cependant on ramaſſe le gâteau piqué qui reſte ſur la table, on y joint de nouvelle matiere qui ait paſſé ſous la molette, on en fait un nouveau gâteau, qu'on pique de nouveau avec le même cornet, & l'on roule dans le ſucre les petits morceaux qu'on arrondit de la même maniere.

Ce ſont-là les *dragées* du ſieur Keyſer. Celles dont il ſe ſert le plus communément peſent cinq grains ; il y en

a de plus petites qui ne pesent que le tiers, mais il y en a d'autres plus grosses qui pesent trois fois autant. Pour faire ces différentes dragées, il se sert de cornets percés au bout d'un trou de calibre différent.

Ces dragées sont l'unique remede du sieur Keyser. Après avoir préparé les malades par une saignée, une purgation & quelques bains, il leur fait prendre le premier jour une dragée, le second jour deux, & ainsi en augmentant chaque jour d'une dragée, jusqu'à ce que quelque accident l'oblige de s'arrêter.

Ces accidens sont ordinairement des nausées ou envies de vomir, & même des vomissemens; quelquefois des tranchées dans les entrailles, avec des envies d'aller vives & fréquentes, mais inutiles; presque toujours des angoisses, des maux de cœur, ou des cardialgies allarmantes; souvent même une salivation, mais différente de celle qui arrive dans l'usage des frictions, en ce que le dedans de la bouche est beaucoup plus enflammé & plus douloureux, & que la salivation est pourtant moins abondante.

Le ſieur Keyſer ne ſuit pas toujours la même méthode, mais il la varie en différentes façons.

Tantôt il commence par de petites dragées d'un grain & demi, mais plus communément par des dragées de 5 grains.

Tantôt il augmente la doſe tous les jours d'une dragée; & s'il eſt obligé de s'arrêter à cauſe de quelque accident qui ſurvient, il en recommence l'uſage à la doſe où il s'étoit arrêté, en augmentant enſuite d'une dragée par jour.

Tantôt, après avoir donné ces dragées juſqu'à un certain nombre, il rétrograde, & en diminue le nombre, pour l'augmenter de nouveau, quand il le juge à propos.

Tantôt enfin, lorſque le mal réſiſte à ſon remede, & ce cas arrive ſouvent, il a recours aux fumigations mercurielles, auxquelles il expoſe tout le corps, excepté la tête; on dit même qu'il s'eſt quelquefois ſervi de frictions.

Son traitement dure ordinairement deux mois, mais quelquefois il le prolonge, juſqu'à cinq & ſix mois. On ne prend guere moins de cent trente ou

cent quarante dragées, mais on en prend ſouvent juſqu'à quatre ou cinq cents.

On a pû voir par ce détail que tout le ſecret du ſieur Keyſer conſiſte dans la compoſition de la pâte grumelée qu'il prépare tout ſeul dans ſon cabinet, & qu'il donne à l'homme qui la paſſe ſous la molette. J'ai de fortes raiſons de croire que cette pâte eſt compoſée de deux drogues, ſçavoir, de la manne commune, & d'une poudre blanche que le ſieur Keyſer prépare, & qu'il y mêle dans une certaine proportion.

Quant à la manne, il eſt certain que les dragées du ſieur Keyſer, lavées & dépouillées du ſucre ſuperficiel dont elles ſont ſaupoudrées, ont un goût ſenſible de manne, quand on les fait fondre dans la bouche, ſur quoi on ne ſçauroit ſe méprendre. Il eſt certain que ces dragées préſentées à la flamme d'une bougie, ne durciſſent point comme la pâte, ne prennent pas feu comme la cire ou la réſine, mais ſe fondent & bouillonnent comme la manne.

Enfin, il eſt certain qu'il entre dans le cabinet ſecret du ſieur Keyſer de grandes caiſſes pleines de manne, qu'on

n'en voit point ſortir, ce qui prouve qu'elle ſert à faire la pâte dont il eſt queſtion, & c'eſt un fait dont les partiſans du ſieur Keyſer ne font pas façon de convenir.

Quant à la poudre blanche, en quoi conſiſte tout le ſecret du ſieur Keyſer, il eſt certain que c'eſt une préparation mercurielle, puiſqu'on prétend qu'elle guérit les maux vénériens, & qu'on eſt ſûr qu'elle excite la ſalivation, & il y a de fortes raiſons de croire que c'eſt du ſublimé corroſif. Le ſieur Keyſer en avoit donné quelques pincées à un Médecin, homme de mérite & fort inſtruit ; comme il n'en avoit pas aſſez pour en faire l'analyſe, il fut réduit à l'épreuve ſuivante. Il fit chauffer une pelle ſans la faire rougir, & il mit deſſus la poudre qu'il avoit du ſieur Keyſer ; il y mit en même tems une pareille quantité, tant de précipité blanc, que de précipité rouge. La poudre du ſieur Keyſer s'exhala & ſe diſſipa bientôt par la chaleur de la pelle, & les précipités y reſterent ſans aucune diminution apparente.

Cette expérience, toute ſimple qu'elle

eſt, prouve que la poudre du ſieur Keyſer n'eſt point un précipité de mercure, puiſqu'elle n'en a pas la fixité, mais qu'elle doit être un ſublimé, puiſqu'elle s'exhale facilement. Or ce n'eſt pas le ſublimé doux, car les doſes qu'il en donne, ſont trop petites pour donner lieu à ce ſoupçon ; il faut donc que ce ſoit le ſublimé corroſif.

Tout ſemble confirmer ce ſoupçon. Le remede du ſieur Keyſer excite des nauſées & ſouvent des vomiſſemens, cauſe des tranchées & des envies d'aller inutiles, met le malade dans un état de langueur, & dans un mal au cœur preſque continuel ; ce qui prouve qu'il irrite l'eſtomac & les inteſtins, & qu'il eſt par conſéquent d'une nature corroſive.

C'eſt pourquoi le ſieur Keyſer qui connoît la nature & les qualités de ſon remede, ne le fait prendre que le ſoir après ſouper, afin que les alimens empêchent les impreſſions trop vives qu'il pourroit faire ſur l'eſtomac, & que le ſommeil où l'on ſe livre, en rallentiſſe encore l'activité. On ſçait que ceux qui ont voulu s'écarter de cette régle, ont eu ſujet de s'en repentir, & ont été

forcés de s'y conformer.

Il ſeroit à ſouhaiter de pouvoir fixer la doſe de ſublimé corroſif qu'il y a dans chaque dragée, & d'évaluer par-là combien le ſieur Keyſer en fait prendre à un malade pendant le traitement, mais j'avoue que je l'ignore, & je crois que le ſieur Keyſer n'en eſt guère mieux inſtruit. Il faut pourtant qu'il y en ait fort peu dans chaque dragée, car on m'a aſſuré qu'il en avoit fait prendre quelquefois à un malade vingt-cinq par jour. Quand il n'y auroit dans chaque dragée qu'un vingt-cinquieme de grains de ſublimé corroſif, il en auroit donné dans ce cas-là juſqu'à un grain entier, & je doute que le ſieur Keyſer ſoit aſſez imprudent pour répéter une pareille doſe pluſieurs jours de ſuite, ou du moins qu'il la répétât ſans accident. *

VIII. Il vient de paroître un Livre nouveau, intitulé, *Eſſai ſur les Maladies Vénériennes, où l'on expoſe la méthode de feu M. Petit, Chirurgien.* Cet

* *Voyez* ſur l'uſage des Dragées du ſieur Keyſer l'Ouvrage intitulé *Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie Vénérienne.* A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques.

Ouvrage eſt fait par M. Fabre, un de ſes éleves, & il eſt bien fait. On y établit les principes les plus certains ſur la nature de ces maladies, & la pratique la plus ſûre pour leur traitement ; mais j'ai trouvé que l'Auteur y propoſe, *page* 131. des pilules anti-vénériennes avec le ſublimé corroſif, & je ne crois pas pouvoir les paſſer ſous ſilence. En voici la préparation.

« *Prenez* Mercure ſublimé corroſif, un
» demi-gros.
» Mercure doux, un gros & demi.
» Triturez-les, pour les mêler exactement, dans un mortier de verre,
» avec un pilon de même matiere,
» ajoutez-y
» Gomme ammoniac,
» & Gomme de gayac, de chacune un gros.
» Sené en poudre,
» & Pyrethre en poudre, de chacun deux gros.
» Melez le tout exactement, & formez-en une maſſe avec ſuffiſante quantité de ſyrop de nerprun, pour diviſer en pilules égales de ſix grains chacune. On donne quatre de ces pilules

» le matin à jeun, & autant le soir en se
» couchant, sauf à diminuer cette do-
» se, si quelque circonstance le requiert.
» On en fait usage pendant neuf ou
» dix jours de suite.

» Ce remede est d'une ressource in-
» finie, *dit l'Auteur*, dans les cas sem-
» blables à celui dont je viens de parler,
» (*c'est-à-dire, quand les frictions sont*
» *sans effet*) & en général dans toutes
» les véroles invétérées; & principale-
» ment quand les malades ont été man-
» qués plusieurs fois, & qu'ils ont,
» pour ainsi dire, les organes émouf-
» sés par une infinité de remedes admi-
» nistrés sans méthode & sans succès.
» Mais ceux qui ont voulu employer
» les mêmes pilules dans les cas ordi-
» naires, & sur-tout dans les véroles
» récentes, ont toujours éprouvé qu'el-
» les étoient infideles, & qu'elles cau-
» soient quelquefois des accidens fâ-
» cheux. C'est pourquoi j'avertis ex-
» pressément, *dit cet Auteur*, qu'on
» doit être très-réservé sur leur usage ».

Cet avertissement est certainement, très-judicieux, mais il n'est pas suffisant. Il falloit avertir de ne les donner

jamais ; car je ne crois pas qu'on puiſſe les employer dans aucun cas ſans un très-grand danger. C'eſt ce qu'on va comprendre par le calcul qui ſuit.

Les drogues qui compoſent ces pilules, ſont en tout huit gros. Je ſuppoſe que le ſyrop de nerprun qu'on emploie pour les lier, aille à deux gros, ce ſera pour toute la maſſe dix gros ou 720 grains. Sur cette maſſe il y a un demi-gros ou 36 grains de ſublimé corroſif. Ainſi ſur chaque grain de ces pilules il y aura $\frac{36}{720}$ ou $\frac{5}{60}$ ou $\frac{1}{20}$ de grain de ſublimé corroſif ; d'où il ſuit que dans chaque pilule de ſix grains il y aura $\frac{6}{20}$ de ſublimé corroſif, & dans les quatre pilules qu'on doit prendre le matin $\frac{24}{20}$ ou un grain & $\frac{1}{5}$ de ſublimé corroſif.

On doit prendre une autre doſe pareille le ſoir : ainſi l'on prendroit tous les jours deux grains & $\frac{2}{5}$ de ſublimé corroſif, ce que je ne crois pas qu'on puiſſe prendre ſans s'empoiſonner ; & c'eſt ce qui me fait douter, quoi que l'Auteur en diſe, qu'il l'ait jamais fait prendre à cette doſe.

On ne manquera pas d'oppoſer que

le demi-gros de ſublimé corroſif eſt mêlé intimement avec un gros & demi de mercure doux, ce qui doit en diminuer l'activité ; mais il n'eſt mêlé que par la ſimple trituration, qui laiſſe aux parties du ſublimé corroſif toute leur figure, & par conſéquent toute leur action. Peut-être ce mêlange ſeroit-il véritablement adouci, ſi les parties étoient mêlées & confondues par la ſublimation, mais on ne doit point attendre cet effet, tant qu'on ne les mêlera que par le ſimple broyement.

On peut oppoſer encore que les purgatifs qui entrent dans ces pilules, précipitent le ſublimé corroſif par en-bas, & l'empêchent d'agir : mais il n'y a que $\frac{4}{10}$ de grain de ſené par pilules, $\frac{16}{20}$ de grain dans toute la doſe du matin.

A l'égard du mercure doux, il n'y en a que $\frac{3}{20}$ de grain par pilule, & $\frac{12}{20}$ de grain pour la priſe entiere. Quelle évacuation peut-on attendre d'une ſi petite doſe ? L'Auteur convient lui-même que la fois qu'il prétend avoir donné ces pilules, elles ne procurerent d'évacuation par les ſelles que deux ou trois jours après. Le malade eut donc, pen-

dant ce tems-là, dans le corps 4. grains & $\frac{4}{5}$ de ſublimé corroſif, & même à compter les trois jours, ſept grains entiers ; ce que je ne crois pas qu'on puiſſe prendre ſans des accidens funeſtes.

Jugez à préſent, M. du cas qu'on doit faire de ces remedes nouveaux qu'on propoſe, & de la confiance qu'on doit leur donner. Perſonne n'eſt mieux en état que vous d'en décider. Pour moi, je me réduis aux réflexions ſuivantes qui naiſſent de la matiere même.

I. Les nouveaux remedes qu'on propoſe comme de concert, & qu'on propoſe comme des ſpécifiques aſſurés contre la maladie vénérienne, ſont tous du ſublimé corroſif, que chacun cherche à adoucir ou à déguiſer à ſa façon.

II. La doſe de ſublimé corroſif qu'on conſeille de donner, n'eſt pas la même. L'Empirique de Londres ne donnoit par jour que $\frac{1}{5}$ de grain. M. Boerhaave en donnoit $\frac{3}{8}$, c'eſt-à-dire, un peu plus de $\frac{1}{3}$, ce qui s'accorde avec la doſe de M. Van-Swieten. M. d'Antin $\frac{1}{3}$ de grain, de même que M. Petit. M. Fabre propoſe d'en donner un grain & $\frac{1}{5}$

deux fois le jour. J'ignore à quelle doſe le donne le ſieur Keyſer, mais je crois qu'il ne s'éloigne guère des doſes qu'on vient de marquer.

III. Le ſublimé corroſif eſt un des poiſons des plus violens, & j'avoue que je n'oſerois le donner à perſonne pendant 30 ou 35 jours, à la doſe de $\frac{1}{5}$, de $\frac{1}{4}$, encore moins de $\frac{1}{3}$ de grain par jour. Quelque modique que ſoit chaque doſe, je craindrois que pluſieurs enſemble, arrêtées dans quelque recoin de l'eſtomac ou des inteſtins, ne produiſiſſent quelque accident funeſte.

IV. Je crois que l'uſage de ce remede eſt ſur-tout à craindre quand on le donne en forme ſolide. *D'un côté*, il eſt impoſſible que la trituration réduiſe amais le ſublimé corroſif en des parties auſſi menues que ſa diſſolution dans un fluide. Ainſi le ſublimé qui n'eſt que trituré, a des parcelles plus groſſes & capables d'une plus grande action, que celui qu'on donne diſſout. *De l'autre côté*, il eſt preſque impoſſible que le ſublimé corroſif ſe mêle par la trituration aſſez uniformément dans la mie de pain, ou dans la manne, pour

faire que les pilules, ou les dragées qu'on en forme, en ſoient toutes également chargées. Ainſi il y a toujours à craindre de trouver quelque *brulot* funeſte, quand on prend le ſublimé en pilules ou en dragées.

V. J'avoue pourtant que je n'ai pas appris juſqu'ici que l'uſage de ce remede ait cauſé aucun accident mortel. Tout ce qu'on ſçait de ſes effets, c'eſt qu'il ſouleve ſouvent l'eſtomac, & cauſe des envies de vomir & des vomiſſemens; qu'il irrite de même les inteſtins, & cauſe des tranchées. Mais qui aſſurera que ce poiſon, qui n'eſt pas aſſez fort pour produire ſur le champ des effets funeſtes, ne le ſera pas aſſez pour produire quelque éroſion dans les poûmons, dans l'eſtomac, dans la veſſie, dans la matrice, dans le cerveau, capable d'attirer long-tems après une maladie mortelle, dont on ignorera la cauſe? N'eſt-ce pas ainſi qu'agiſſent tous les poiſons lents, dont l'action ne ſe fait ſentir que long-tems après qu'on les a pris?

VI. Cette crainte n'eſt pas ſans fondement, elle peut être juſtifiée par un exemple, dont on n'a pas encore per-

du la mémoire à Paris. Il n'y a pas long-tems qu'un homme y débitoit avec privilége des pilules ou paſtilles fébrifuges, qui guériſſoient promptement la fiévre d'accès la plus opiniâtre, & la guériſſoient ſans aucune mauvaiſe ſuite apparente. On ſoupçonna bientôt qu'il y avoit de l'arſénic dans ces pilules, & l'événement ne tarda pas à le prouver. La plûpart de ceux qui en avoient uſé ſans en être incommodés, tomberent quelque tems après dans un état de langueur dont ils ignoroient la cauſe. Les uns touſſoient, crachoient du pus, & avoient la fiévre lente; les autres avoient une jauniſſe incurable avec douleur dans la région du foye; d'autres périſſoient par la conſomption. A ces malheureuſes ſuites on ne put plus méconnoître la qualité du poiſon lent qu'on leur avoit donné, & les pilules furent défendues.

VII. Ce qu'il y a de pire, c'eſt que ces remedes, ſi dangereux de leur nature, ne peuvent pas guérir le mal, pour lequel on oſe les employer. On ne donne en tout pendant le traitement que dix grains au plus de ſublimé corroſif, c'eſt ce qui réſulte des calculs

qu'on vient de faire. Or ces dix grains de ſublimé contiennent à peine cinq grains de mercure coulant. Peut-on s'imaginer qu'une pareille doſe de mercure, qui ne ſuffiroit pas pour guérir la galle la plus légere, puiſſe guérir une maladie auſſi grave que la vérole, & ſouvent très-invétérée.

VIII. Auſſi ne la guérit-on pas par ces remedes. Il eſt certain que le remede de l'Empirique de Londres n'avoit aucun ſuccès au rapport de M. Turner. On ſçait que celui qu'on donnoit chez M. le Duc d'Antin, & celui que donnoit M. Petit, ne guériſſoient point non plus. Le ſuccès n'a pas mieux répondu aux eſpérances que M. Van-Swieten avoit données de ſon remede. Enfin, le remede que le ſieur Keyſer adminiſtre ſous le nom de *dragées*, guérit auſſi peu que les autres. C'eſt un fait connu & avéré, & je puis atteſter que j'ai vû pour ma part cette année plus de douze perſonnes, qui après avoir pris ſon remede pendant trois & quatre mois, avoient la vérole auſſi forte qu'auparavant, & plus forte même, parce qu'elle avoit empiré par le retardement.

IX. Cependant on ne peut pas nier que les dragées du ſieur Keyſer ne pallient quelquefois le mal, & n'en effacent quelques accidens pour quelque tems, & c'eſt ce qui a pû faire illuſion à pluſieurs de ceux qui approuvent ces dragées. Mais le mal revient bientôt, & revient ordinairement plus fort qu'il n'étoit, & plus difficile à guérir ; & c'eſt ce que je puis encore atteſter.

X. Après tout, s'il n'étoit queſtion que de pallier le mal, que ne s'en tient-on à l'uſage des fumigations qui effacent les accidens avec une promptitude capable d'étonner, & qui d'ailleurs n'ont aucun danger quand on ſçait les adminiſtrer ? Mais on veut guérir, & on a raiſon ; & ces remedes ne feront pas la fortune de ceux qui les débitent, dès qu'on ne les regardera que comme remedes purement palliatifs.

XI. Vous voilà, M. en état de porter votre jugement ſur le mérite des nouveaux remedes qu'on propoſe pour la guériſon des maladies vénériennes, ſans avoir beſoin du mien. Mais faiſons mieux, n'en jugeons point ni l'un, ni l'autre ; laiſſons ce ſoin au public, qui

dans le fond eſt le ſeul qui y ſoit véritablement intéreſſé. Qu'il juge lui-même s'il doit préférer un remede, ou pour mieux dire, un poiſon capable de guérir le mal, & qui effectivement ne le guérit pas, à un remede innocent, ſûr, ſans danger, qui, de l'aveu de tout le monde, guérit le mal, & le guérit efficacement & ſans retour quand il eſt bien adminiſtré.

Je ſuis, &c.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

Le chifre Romain indique le tome ; & le chifre Arabe, la page.

A

Abscès, ce que c'eſt, I. 36. Comment il ſe forme, 37. Signes qui l'annoncent, 45. Qui indiquent qu'il eſt formé, *ibid.* Maniere de les ouvrir, 50. Méthode de les pancer en premier appareil, 51. En quels cas il faut ouvrir les abſcès avant la parfaite ſuppuration, 53. Régles pour l'ouverture des différens abſcès, 54.

Acreté du ſang, cauſe des dartres, I. 274. Remedes pour corriger l'âcreté du ſang, 283.

Aëce, ſa deſcription d'une hydropiſie de matrice avec hydatides, I. 264.

Air, cauſe matérielle de tumeurs connues ſous le nom d'emphyſême, I. 3. Air produit des tumeurs flatulentes, II. 231. Voyez *Emphyſême.*

Alimens groſſiers, épaiſſiſſent la lymphe, II. 6.

Amputation des parties, indiquée dans le sphacele, I. 72.
Anasarque, hydropisie universelle, I. 436.
Anodyns, leur usage intérieur & extérieur dans la cure des tumeurs inflammatoires, I. 30.
Anthrax. I. Voyez *Charbon*.
Anti-scorbutiques, usage de ces remedes dans la gangrene séche, I. 81. Anti-scorbutiques du sieur *du Mouret*, leur composition, II. 378.
Apostême. Voyez *Abscès*.
Arétée, sa description d'une hydropisie ascite causée par des hydatides, I. 464.
Aromatiques, convenables dans la curation externe de la gangrene séche, I. 83.
Arteres capillaires, dilatées par le sang, forment la phlogose, I. 11.
Athérome, espéce de loupe, II. 127.

B

BAINS *domestiques*, utiles pour les dartres, I. 283. Convenables dans toute espéce de gale, 305.
Bains de sable, leur usage dans la cure de l'œdême, I. 457.
Barrêges, (Eaux de) leur usage extrêmement recommandable pour la guérison des écrouelles, II. 119.
Bas de peau de chien, leur usage dans l'enflure des jambes, I. 457.
Baume d'acier, sa composition & ses vertus dans les cancers, II. 64.
Bile, retenue dans le sang par l'embarras du foye cause presque toujours la couperose, I. 347.

Bougies pour les maladies de l'urèthre, II. 387.
Bouillons altérans, propres à corriger le vice du ſang dans la gale, I. 304.
Boutons au viſage, leur deſcription, I. 372. Siége & cauſes de cette maladie, 373. Symptomes, 374. Diagnoſtic & prognoſtic, 375. Curation par le régime & les remedes délayans & rafraîchiſſans, *ibid.* Uſage des fondans intérieurs, 376. Topiques en uſage dans ce cas, *ibid.* & 377.
Bronchocele. Voyez *Gouëtre*, II. 161.
Bubons, deſcription des bubons, I. 172. Leurs différences, 174. Leurs cauſes, 175. Leurs ſymptomes, 188. Le diagnoſtic, 192. Le prognoſtic, 193. La curation par les remedes internes, 196. Par les remedes externes, 198. Les bubons ne doivent être ouverts que quand la ſuppuration eſt parfaite, 199. Bubons, analogie & différences qu'il y a entre ces tumeurs & les écrouelles, II. 103.

C

CANCER, ſa deſcription, II. 32. Différences, 34. Cauſes 36. La cauſe formelle eſt l'expanſion de l'humeur ſquirrheuſe, 37. Comment ſe fait cette expanſion, 39. Symptomes du cancer, 40. Diagnoſtic, 49. Prognoſtic, 51. Curation, 53. Cas où l'on peut l'extirper, 56. Sa cure palliative, 62. Comparaiſon de l'expanſion de la maſſe chancreuſe avec celle du fruit du *momordica*, 68.
Capſules ovales à la racine des cheveux, I. 239. Elles ſont le ſiége de la teigne, 381.

Carie

Carie à l'os dans le panaris, I. 170. Carie des os, curation de cette maladie, II. 213. & 338.
Cataplasmes émolliens & relâchans dans la cure des panaris, I. 169. Dans celle des bubons & des parotides, 198.
Caustiques, leur usage pour détruire les loupes de la tête, II. 159. pour les tumeurs gommeuses, 212.
Cautere potentiel, convenable pour l'ouverture des glandes tuméfiées, & principalement des parotides, I. 200.
Cautérisation des loupes, méthode d'y procéder, II. 147.
Chairs, en quoi consiste leur bonne qualité dans les ulceres, II. 259.
Chaleur des parties enflammées, sa cause, I. 17. Chaleur des topiques, utile dans la gangrene, 70. Chaleur augmentée dans une tumeur squirrheuse, la rend cancéreuse, II. 39. Causes de cette augmentation de chaleur, 40.
Charbon, sa description, I. 140. Ses différences; 141. Quel est le siége du mal; 142. Ses causes, 143. Ses symptomes, 146. Est l'effet d'une cause ordinaire ou d'une fiévre maligne & pestilentielle, 149. Prognostic de ce mal, 150. Sa curation, 151. Il exige des cordiaux & des rafraîchissans suivant diverses indications, 152. Curation externe, 153.
Charpie caustique de Vigo, sa préparation, II. 148.
Cicatrice des ulceres, comment on la procure, II. 273.
Cicatrisation, ce que c'est, II. 254.

Circulation de la lymphe, comment elle ſe fait. I. 175.

Clou. Voyez *Furoncle.*

Contagion de la chair des animaux morts de certaines maladies, & de la laine des moutons morts de la clavelée, I. 145. Contagion, comment elle produit la gale, 295.

Cordiaux, leur uſage dans la gangrene, I. 67. Utiles dans la gangrene ſéche, 81. Leur uſage dans la cure du charbon, 152. Dans celle des parotides & des bubons, 198.

Cors aux pieds, deſcription, II. 86. Cauſes, 87. Symptomes, 88. Diagnoſtic, prognoſtic & curation, 89.

Couperoſe, ſa deſcription, I. 341. Ses différences, 342. Ses cauſes, 343. Son ſiége eſt dans les glandes ſébacées du viſage, 344. Ses ſymptomes, 347. Diagnoſtic & prognoſtic, 348. Curation par le régime & les remedes intérieurs, 349. Par les remedes externes, 350.

Croutes de lait, deſcription, I. 352. Cauſes, 354. Symptomes, 357. Diagnoſtic & prognoſtic, 361. Curation, 362.

D

DARTRES, deſcription, I. 269. Différences, 270. Leur ſiége eſt dans les cellules de la membrane réticulaire, 272. Cauſes des dartres, 273. Symptomes, 275. Les dartres ſont contagieuſes, 279. Leur diagnoſtic, *ibid.* Leur prognoſtic, 281. Danger de les guérir ſans précautions, 282. Curation par les remedes internes, 283.

Quelle doit être la vertu des remedes externes, 285. Attentions à observer dans le traitement des dartres, 288.

Délayans, leur usage dans la cure des inflammations, I. 25.

Dentition, plus tardive & plus difficile aux enfans qui ont des croutes de lait, I. 360.

Détersifs, leur usage dans la cure des ulceres, II. 270.

Détersion des ulceres, ce que c'est, II. 250. Indication que cet état présente, 269

Diette sévere à observer dans l'érésipele, I. 261.

Digestifs médicamens propres à faire suppurer les playes, I. 52.

Douleur pulsative, caractere du phlegmon, I. 10. Cause qui la produit, *ibid.* Raison de ce symptome, 18. Douleur pertérébrante symptome du panaris, 163. Douleur lancinante, propre au cancer, II. 42. & 50.

Dragonneau, ce que c'est, I. 116. Sa description, 117. Des principaux Médecins qui ont parlé de ce mal, 119. De sa nature & de ses causes, 126. Symptomes, 134. Diagnostic, 136. Prognostic, 137. Curation, *ibid.*

E

Ebullition du sang, description, I. 309. Son siége est dans les glandes miliaires, 310. Causes, *ibid.* Diagnostic, 312. Prognostic & curation, 313.

Ecchymose, sa description, I. 215. Ses terminaisons, 217. Expérience qui montre

le méchaniſme de la réſolution du ſang dans cette maladie, 34. Cauſes de l'ecchymoſe, 218. Symptomes, 220. Diagnoſtic, 222. Prognoſtic, 223. Curation, 224.
Echaubouillures, deſcription, I. 223. Leurs cauſes, 324. En quoi different de la gale, 327. Symptomes, 328. Diagnoſtic, 329. Prognoſtic, 330. Curation, 331.
Ecrouelles, deſcription, II. 95. Etymologie, 96. Différences, 97. Cauſes, 99. Analogie & différences qu'il y a entre les écrouelles & les bubons, 103. Symptomes des écrouelles, 106. Diagnoſtic, 111. Prognoſtic, 113. Curation, 115.
Emétique, ſes bons effets dans pluſieurs maladies inflammatoires, I. 27.
Emolliens, leur uſage dans les tumeurs inflammatoires, I. 28.
Emphyſême, deſcription, II. 230. Cauſes de cette maladie, 231. Emphyſeme à l'occaſion d'un ulcere au méat auditif, 233. Symptomes de l'emphyſeme, 235. Diagnoſtic & prognoſtic, 237. Curation, 238.
Endurciſſement du phlegmon, ſignes qui l'annoncent, I. 22.
Engelures, deſcription, I. 202. Siége du mal, 203. Ses cauſes, *ibid.* Les bilieux & ceux qui boivent du vin y ſont peu ſujets, 206. Symptomes des engelures, *ibid.* Diagnoſtic & prognoſtic, 208. Curation, 209.
Epulotiques ou Cicatriſans, remedes qui ont cette vertu, II. 273.
Eréſipele, deſcription, I. 231 Ses différences, 232. Son ſiége eſt à la peau, 233. Ses cauſes, 242. Compreſſion des veines, pre-

miere cauſe générale, 243. Conſtriction convulſive des fibres tendineuſes de la peau, ſeconde cauſe générale, 246. Eréſipele plus fréquente en été qu'en automne, dans les pays Méridionaux que dans les provinces du Nord, 249. &c. Symptomes, 250. Diagnoſtic, 256. Prognoſtic, 258. Curation, 260.

Eſcharotiques, leur uſage ſur les parties gangrénées, I. 70. Dans la cure du charbon, 153.

Evacuations exceſſives, détournent l'humeur de la ſuppuration, II. 282.

Excroiſſances graiſſeuſes, II. 282. Leur traitement, 226.

Exfoliation d'un os contus, remedes qui la procurent, I. 229. Exfoliation des os, comment elle ſe fait, II. 342.

Exoſtoſe, effet de la meurtriſſure de l'os, I. 217. & 229.

Extirpation du cancer, régles à ſuivre dans cette opération, II. 57. Méthode d'y procéder par la voie des corroſifs, 59. Extirpation des verrues s'obtient par quatre procédés différens, 82. Extirpation des loupes, comment on la fait, 150. Méthode d'extirper les loupes à la tête par le fer, 158. Par le cauſtique, 159.

F

FABRE, (M.) jugement ſur ſon Traité des Maladies Vénériennes, II. 419. Il propoſe le ſublimé corroſif; raiſons contre l'uſage de ce remede, 421.

Feu volage, deſcription, I. 364. Son ſiége

eſt dans les cellules de la membrane réticulaire par le vice de l'humeur muqueuſe, 275. Cauſes, 366. Symptomes, 367. Diagnoſtic & prognoſtic, 368. Curation, 369.

Fièvre dans le phlegmon eſt eſſentielle ou ſymptomatique, I. 7. Elle a auſſi ces deux caracteres dans l'éréſipele, 257. Fiévre maligne produit fréquemment l'obſtruction des glandes parotides; raiſons de cet effet, 187. Fiévre méſentérique, effet des écrouelles, II. 97.

Fiſtules à l'anus, emplâtre pour leur traitement, II. 391.

Fomentations ſpiritueuſes, utiles dans la gangrene ſéche, I. 83.

Fondans intérieurs, circonſpection à obſerver dans leur uſage, lorſque le ſang eſt ſalé, âcre & muriatique, II. 26. Cas où il faut les abandonner, 28. *Fondant de Rotrou* dans la cure des écrouelles, 118. Fondans intérieurs pour les loupes, 145.

Foye, ſujet à obſtruction, remedes contre cet état, I. 284. Son obſtruction produit la couperoſe, 347. Obſervation d'hydatides ſur la ſurface du foye, 468.

Frictions utiles ſur les parties menacées de gangrene ſéche, I. 83. Frictions mercurielles, leur uſage ſur les tumeurs gommeuſes, II. 210 & 211.

Froid extérieur, cauſe de gangrene, I. 59. Froid extérieur eſt une cauſe d'épaiſſiſſement de la lymphe, II. 6.

Furoncle, deſcription, I. 85. Différence, 86. Siége du mal, 87. Ses cauſes, 88. Symptomes, 89. Explication des différences, 93.

Diagnostic & signes qui distinguent le furoncle d'avec quelques autres tumeurs, 94. Prognostic, 96. Curation, 98. Quels sont les furoncles qu'on doit ouvrir, 100.

G

GALE, description, I. 291. Différences, 292. Son siége est aux extrémités des canaux excrétoires des glandes miliaires, 293. Cause de la gale, 294. Symptomes, 297. Diagnostic, 301. Prognostic, 302. Il est dangereux de la guérir avant que d'avoir corrigé le vice du sang, 303. Curation, *ibid. & suiv.*

Ganglions, description, II. 71. Causes, 72. Symptomes 73. Diagnostic, 74. Prognostic, 75. Curation, 76.

Gangrene, description, I. 56. Causes de la gangrene, 58. Causes du sphacele, 60. Symptomes, 61. Signes qui caractérisent la gangrene & le sphacele, 63. Prognostic, 65. Curation, 66. Gangrene séche, sa description & ses causes, 75. Ses symptomes, 77. Diagnostic, 78. Prognostic, 79. Curation, 80. Gangrene, terminaison du charbon, son traitement, 153. Gangrene, ne survient jamais au squirrhe, II. 16.

Gelée, son effet sur les humeurs qui circulent dans les vaisseaux, I. 59.

Gencives ulcérées, remedes qui leur conviennent, II. 383.

Glandes cutanées, leur structure & leurs usages, I. 237. Glandes miliaires de la peau, siége du charbon, 142. Leur engorgement

eſt la premiere cauſe générale de l'éréſipele, 243. Elles ne ſont pas le ſiége des dartres, 272. L'extrémité des canaux excrétoires de ces glandes, eſt le ſiége de la gale, 293. Elles ſont le ſiége de l'ébullition du ſang, 310. Les extrémités de leurs canaux excrétoires ſont le ſiége des échaubouillures, 324. Glandes miliaires, par quelles cauſes elles ſont ſujettes à obſtruction, 317. Glandes ſébacées, ſiége des furoncles ou cloux, 88. Structure & uſage des glandes ſébacées, 238. Elles ſont au viſage le ſiége de la couperoſe, 344. Siége des croutes de lait, 354. Et des boutons au viſage, 373. Glandes plus ſujettes au ſquirrhe que les autres parties, II. 2. Glandes conglobées ou lymphatiques, ſiége des écrouelles, 95. Glandes conglobées ou lymphatiques, ſiége des écrouelles, 95. Glandes arythénoïdes, peuvent être quelquefois le ſiége du gouëtre, 169. Glandes thyroïdes, leur ſtructure, 165. Elles ſont le ſiége ordinaire des gouëtres, *ibid.* Uſage de ces glandes, 166.

Gommes, ou *Tumeurs gommeuſes*, deſcription, II. 188. Siéges différens de ces tumeurs, 189. Maladie inconnue des Anciens, 192. Effet du virus vénérien, 193. Symptomes, 197. Diagnoſtic, 202. Prognoſtic, 204. Curation, 206.

Gouëtre, deſcription, II. 161. Cauſes, 164. Symptomes, 170. Diagnoſtic, 173. Prognoſtic, 174. Curation par ſix procédés relatifs aux ſix cas dans leſquels les gouëtres peuvent ſe préſenter à traiter, 175. *& ſuiv.*

Graiſſe épaiſſie produit des tumeurs contre na-

ture, I. 3. Graiſſe, cauſe matérielle des ſarcomes, II. 218. Comment ſe forment ces amas d'humeur graiſſeuſe, *ibid.*

Grêle, tumeur au bord des paupieres, I. Voyez *Orgueil.*

Groſſeſſe, cauſe des rouſſeurs par la ſuppreſſion des régles, I. 335.

H

HALE, tache de la peau, contractée par les rayons du ſoleil, I. 333. produit par le deſſéchement de l'humeur muqueuſe & par celui de la ſurpeau, 335.

Hémorrhagie des cancers ouverts, II. 67.

Hémorrhoïdes, remede contre ce mal, II. 391.

Houpes nerveuſes de la peau, leur ſtructure & leur uſage, I. 240.

Humeur muqueuſe, ſon âcreté produit des dartres, I. 274. Cauſes de cette âcreté, *ibid.* L'humeur muqueuſe eſt la cauſe matérielle des taches de rouſſeur, 334. Cette humeur eſt filtrée dans la membrane réticulaire, 236. Elle cauſe le feu volage, 365. Humeur ſébacée des paupieres, ſon uſage, 105. Uſage de l'humeur ſébacée en général, 239. Vices dont elle eſt ſuſceptible, 344. Cauſes de ces différens vices, 345. *& ſuiv.* Humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles, produiſent par leur épaiſſiſſement des tumeurs ſquirrheuſes dans les glandes, II. 7. Humeur âcre & corroſive des cancers, eſt ſuppoſée, 70.

Hydatides, deſcription, I. 459. Se forment dans toutes les cavités du corps, 461. Con-

nues d'*Hippocrate*, 462. Ce que *Galien* & *Paul d'Egine* ont entendu par le mot *Hydatides*, 346. Connues par *Arétée*, 464. *Aëce* les a obſervées dans une hydropiſie de la matrice, *ibid.* Sont cauſes de l'hydropiſie aſcite, ſuivant *Fernel*, 465. Les hydatides ſont des dilatations variqueuſes des veines lymphatiques, 469. Symptomes, 472. Diagnoſtic, 475. Prognoſtic, 476. Curation des hydatides, ſi elle a lieu, 477. Hydatides, en quoi elles different des loupes, II. 135.

Hydrocéphale, effet de l'engorgement écrouelleux du plexus choroïde du cerveau, II. 97.

Hydropiſie univerſelle, I. 436. Aſcite cauſée par des hydatides, 464. & 465. Hydropiſie de poitrine, effet de l'engorgement ſcrophuleux du thymus, II. 97.

Hyperſarcoſe, ou excroiſſance de chairs dans les ulceres, I. 344.

I

JAUNISSE, dans quelles occaſions elle accompagne ou n'accompagne pas le ſquirrhe du foye, II. 7.

Inflammation, ce que c'eſt, & ſes différens périodes, I. 8. Son ſiége, 10. A pour cauſe le vice des ſolides qui ſouffrent compreſſion, conſtriction ou contuſion, 14. & 15. Inflammation par le vice des fluides qui pêchent par quantité, par épaiſſiſſement ou par raréfaction, 13 & 14. La peau eſt le ſiége de l'inflammation proprement dite ou éréſipele, 233.

K

KEYSER, (le sieur) son remede contre les maladies vénériennes, II. 410. Ses fâcheux effets, 413. Durée du traitement, 415. Analyse du remede, *ibid.* Très-infidéle & n'est que palliatif; 428.

L

LEUCOPHLEGMATIE, ce que c'est, I. 436.
Loupes, description, II. 125. Causes, 128. Différences d'avec les hydatides, 134. Symptomes des loupes, 139. Diagnostic, 142. Prognostic, 143. Curation difficile par résolution, 144. Par les septiques ou cathérétiques, 147. Par la suppuration, 149. Par extirpation, 150. Loupes à la tête, 152. Causes, 153. Symptomes, 155. Diagnostic, 156. Prognostic, 157. Curation par le fer, 158. Par les caustiques, 159.
Lymphe, comment se fait sa circulation, I. 175. Causes de son mouvement progressif dans ses vaisseaux, 182. Causes générales de son épaississement, 184. Causes particulieres de cet effet dans les glandes inguinales : axillaires & parotides, 186. L'épaississement de la lymphe par le froid est la cause des engelures, 204. Lymphe âcre & corrosive, cause de la teigne, 384. Causes de ces vices de la lymphe, *ibid.* Lymphe engorgée produit l'œdéme, 437. Expériences sur la lymphe qui forme

les hydatides, 460. Comment la lymphe produit les hydatides, 470. Lymphe, cause de son épaississement pour la formation du squirrhe, II. 6. Lymphe nourriciere cause des ganglions, 72. Ressort de la lymphe & sa qualité expansive dans les cancers, 67. Causes générales de l'épaississement de la lymphe dans les tumeurs écrouelleuses, 100. Causes particulieres, 101. Comment la lymphe ressemble dans certaines tumeurs à du suif, à de la bouillie, à du miel, 131. Son épaississement vient de celui du sang, cause qui le produit, 167.

M

MALPROPRETÉ, comment elle produit la gale, I. 295. La malpropreté de la tête cause la teigne, & comment, 385.

Malum-mortuum, maladie très-réelle, malgré le silence des Modernes. Sa description & ses causes, I. 401. Siége & causes de cette maladie, 404. Symptomes, 409. Diagnostic, 411. Pronostic, 412. Curation, 413.

Mammelle, structure organique de cette partie, II. 48. Mammelle chancreuse, expérience chymique pour découvrir la nature de la tumeur, 69.

Matrice, hydropisie de ce viscere avec hydatides, I. 464.

Maturatifs, leur usage pour hâter la suppuration, I. 49. Maturatifs & pourrissans dans les parotides & les bubons, 199.

Mélicéris, espéce de loupe, II. 128.

Membrane réticulaire, sa structure ; I. 235. Est le siége des dartres, 272. Preuves de la probabilité de cette opinion, *ibid.* Cette membrane est altérée dans les taches de rousseur, 334. Elle est le siége du feu volage, 365.

Meurtrissure. Voyez. *Ecchymose.*

Mondification des ulceres, ce que c'est, II. 250.

Morsure d'un animal, cause d'érésipele, I. 246.

N

NARCOTIQUES, utiles dans les douleurs du panaris, I. 167.

Nodus. Voyez *Ganglion.* II. 71.

Noli me tangere, tumeur du visage, c'est la couperose chancreuse, I. 343.

Nourrices, on leur fait des remedes pour les maladies de leurs nourrissons, I. 332. La qualité du lait des nourrices produit les croutes de lait à la tête des enfans, 355.

O

OBSERVATION particuliere sur les hydatides du foye, I. 468. Observation curieuse sur une tumeur gommeuse de l'orbite, II. 190. Observation singuliere sur un emphysême de la peau du visage par l'air qui avoit produit le son articulé, 233.

Œdême, sa description, I. 435. Ses différences, 436. Ses causes, 437. Symptomes, 444. Diagnostic & prognostic, 448. Curation, 451.

Opération du panaris, I. 168.
Opium, mêlé utilement aux topiques dans le traitement palliatif des cancers, II. 66.
Oreillons, tumeurs œdémateuſes des glandes parotides, I. 173. Cauſes de cette maladie, 188. Sa curation, 201.
Orgueil, tumeur ſur le bord des paupieres. Sa deſcription, I. 102. Son ſiége eſt dans les glandes ſébacées de cette partie, 107. Cauſes de cette maladie, 108. Symptomes, 110. Diagnoſtic & prognoſtic, 123. Curation, 124.
Os, la contuſion de l'os, & traitement qui lui convient, I. 229.

P

PANARIS, deſcription de ce mal, I. 155. Ses différences, 157. Vrai ſiége du panaris, peu connu, 158. Prouvé par le ſuccès de la méthode d'opérer de *Fabricius Hildanus*, *ibid.* Le panaris vient de l'épanchement de quelque gouttes de lymphe ſous la racine des ongles, 159. Cauſes, 160. Symptomes, 162. La douleur du panaris a un caractere particulier, 163. Diagnoſtic, 165. Prognoſtic, 166. La méthode ordinaire de traiter le panaris eſt longue & dangereuſe, 168. Opération qui lui convient, *ibid.*
Pancemens qui conviennent aux abſcès ouverts, I. 51. Pancemens des ulceres, régles à obſerver dans ce cas, II. 274.
Parotides, deſcription, I. 173. Salutaires & critiques, 195. Leur déliteſcence doit faire

craindre une métaſtaſe, *ibid.* Doivent être ouverts avant la parfaite maturité, 199. Utilité de la pierre à cautere pour faire cette ouverture, 200.

Peau, deſcription anatomique des parties dont elle eſt compoſée, I. 234. Peau proprement dire, ſa ſtructure, 236.

Périoſte, ſiége des tumeurs gommeuſes qu'on prend pour des exoſtoſes, II. 189.

Peſte, produit le charbon, I. 159.

Phlegmon, ſa deſcription, I. 6. Ses différences, 9. Cauſes, 10. Symptomes, 16. Ses différentes terminaiſons, 22. Sa curation, 23.

Phlogoſe, ce que c'eſt, I. 11.

Phthiſie tuberculeuſe, effet des écrouelles, II. 97.

Pierre à cautere, préférable à l'inſtrument tranchant pour ouvrir des tumeurs dures, II. 28.

Playe récente, traitement qu'elle exige, II. 268.

Pneumatocele, maladie imaginaire, II. 241.

Ponction; cas où l'on pratique cette opération dans la curation du gouëtre, II. 180.

Porcelaine, deſcription, I. 314. Vient de l'obſtruction des glandes miliaires, 316. Symptomes, 319. Diagnoſtic, 320. Prognoſtic & curation, 321.

Pourriture des ulceres, moyen d'en arrêter le progrès, II. 298.

Puberté, les garçons guériſſent des écrouelles à cet âge, II. 110.

Purgatifs, leur uſage dans le cancer commençant, I. 55. Purgatifs, leur uſage dans

la cure des inflammations, II. 26. Dans la cure de l'érésipele en particulier, 261. Leur usage dans la gangrene, 67. Dans la gangrene séche, 82. Dans la cure du charbon, 152. Dans celle des bubons & des parotides, 197.

Pus louable, ses qualités, I. 258. Pus, sa formation dans les tumeurs qui s'abscédent, II. 38. Ses caracteres comparés à ceux du sang, 39. Raisons de ces qualités particulieres, 41. Pus de mauvaise qualité, 43.

Q

QUINQUINA, son usage dans la gangrene, I. 68.

Quyst. Voyez *Tumeurs enquystées*, II. 125. Comment se forme le quyst dans ces tumeurs, 132.

R

RAFRAICHISSANS, leur usage dans la cure du charbon, I. 152.

Régénération des chairs dans les ulceres, ce que c'est, II. 251. Comment on l'obtient, 271.

Régime, convenable dans la gangrene séche, I. 82.

Régles, leur apparition dissipe souvent les écrouelles dans les jeunes filles, II. 109.

Répercussifs, dangereux dans les tumeurs glanduleuses, I. 198. Dans l'érésipele, 264. On remédie à leur mauvais effet dans les maladies de la peau par l'application d'un vésicatoire doux, 368.

Réſolutifs, leur uſage dans la cure des tumeurs inflammatoires, I. 29. Leur adminiſtration prématurée eſt nuiſible dans l'engorgement des glandes, 198. On les emploie utilement dans les meurtriſſures des tendons, 229. Réſolutifs, quand applicables dans la cure de l'éréſipele, 265. Réſolutifs internes & externes contre les tumeurs ſquirrheuſes, II. 23. *& ſuiv.* Employés imprudemment ſont nuiſibles, 40. Réſolutifs externes dans la cure des nodus & des ganglions, 76. Dans la cure des écrouelles, 120. Leur uſage dans le traitement des loupes, 145.

Réſolution, ſignes qui annoncent cette terminaiſon dans le phlegmon, I. 22. Comment elle s'opere dans les maladies inflammatoires, 30. Réſolution n'eſt jamais la terminaiſon d'un ſquirrhe parfait, II. 16. Il ne faut l'entreprendre qu'avec prudence, 23. Réſolution des loupes difficile, 144.

Rouſſeurs du viſage, I. 333. Cauſes, 334. Diagnoſtic & prognoſtic, 337. Curation, 338.

S

SAIGNÉE, ſon uſage dans la cure des inflammations, I. 23. Dans la gangrene, 66. Dans la gangrene ſéche, 80 Dans le charbon, 151. Dans le panaris, 166. Dans la cure des bubons & des parotides, 197. Dans celle de l'ecchymoſe, 224. & 226. Dans l'éréſipele, 260. Dans la gale, 303.

Sang, produit une tumeur inflammatoire par ſtagnation, par déviation & par extravaſation, I. 11. Son irruption dans les vaiſſeaux lymphatiques cauſe le phlegmon, *ibid.* Son extravaſation cauſe le phlegmon ſyſtrophique, 12. Le ſang produit le phlegmon par ſa trop grande quantité, 13. Par ſon épaiſſiſſement, 14. Et par ſa trop grande raréfaction, *ibid.* Sang, parties dont il eſt compoſé, 40. Changemens qui leur arrivent pour la converſion du ſang en pus, 40. Remedes pour corriger la ſalure & l'âcreté du ſang dans la gale, 304.

Sarcomes ou *Tumeurs graiſſeuſes*, deſcription, II. 215. Cauſes, 217. Symptomes, 221. Diagnoſtic, 223. Prognoſtic, 224. Curation, 225.

Scarifications, leur utilité ſur les parties gangrénées, I. 69. Dans la cure du charbon, 153. En quels cas on doit en faire ſur une partie meurtrie, 222. & 226. Cas où l'éréſipele exige des ſcarifications, 266. & 267.

Setons, leur uſage dans le traitement du gouëtre, II. 181.

Soleil, ſon ardeur cauſe l'éréſipele, I. 246.

Sphacele. Voyez *Gangrene*, I. 66.

Spiritueux, remedes utiles pour l'ecchymoſe, I. 225.

Squirrhe, ſa deſcription & ſes caracteres, II. 1. Différences, 3. Cauſes, 5. Symptomes, 10. Diagnoſtic, 18. Prognoſtic, 19. Danger qu'on ne le rende carcinomateux par les remedes qu'on tente pour le réſoudre, 20. Curation, 21. Son traitement exige

une plus grande prudence, 23. Comment le squirrhe devient cancéreux, 38. Squirrhes au foye lorsqu'ils sont lymphatiques sont sans jauniſſe, 7. La jauniſſe est le symptome du squirrhe récrémentitiel, *ibid.* *Steatome*, espéce de loupe, II. 127.

Sublimé corrosif, proposé intérieurement contre la maladie vénérienne, II. 401. Forte présomption qu'il est le remede du sieur Keiser, 416. Expérience à ce sujet, *ibid.* Jugement sur l'administration de ce poison, 423.

Sudorifique (ptisane) propre à dégluer & à purifier le sang, I. 184. Les sudorifiques nuisibles dans certaines maladies de la peau qu'ils augmentent, 322.

Sueur, l'altération de cette humeur peut produire le charbon, I. 144. Causes de cette altération, *ibid.* L'épaississement de la sueur cause l'éréſipele, 243. Effet de son âcreté, 244. Cause de l'épaississement de la sueur, *ibid.* Causes de son âcreté, 245. La sueur est viciée dans la gale, 294. La sueur produit la porcelaine, en obstruant les glandes de la peau, 317.

Suppuratifs, ceux qui sont convenables aux panaris, I. 169. Suppuratifs, remedes connus sous ce nom, II. 266.

Suppuration, signes qui l'annoncent dans le phlegmon, I. 22. Suppuration. premier tems des ulceres, II. 250. Deux objets à remplir dans l'état de suppuration, 266.

Surpeau, sa structure, I. 234.

T

TAUPES, loupes à la tête, II. 152. *Teigne*, ſon étymologie, I. 378. Deſcription & différences, 379. Son ſiége eſt dans les capſules ou bulbes qui enveloppent la racine des cheveux, 381. Raiſons qui le prouvent, 383. Cauſes de la teigne, 384. Explication des différences, 385. Symptome, 388. Diagnoſtic, 390. Prognoſtic, 392. Curation, 394.

Thymus, glandes lymphatiques, I. 181.

Topiques contre la gale, I. 306. Contre les taches de rouſſeur, 338.

Tranſpiration, inſenſible, ne doit pas être confondue avec la ſueur, I. 241.

Tumeurs naturelles, ce que c'eſt, I. 1. Non naturelles, *ibid.* Contre nature, & leurs différens genres, 2.

Tumeurs enquyſtées. Voyez *Loupes*, II. 225.

Tumeurs graiſſeuſes. Voyez *Sarcomes*, II. 215.

V

VAISSEAUX, leur vice produit l'inflammation en trois manieres, par compreſſion, par conſtriction & par contuſion, I. 14. & 15. La ceſſation du mouvement des vaiſſeaux cauſe la gangrene, 55. Vaiſſeaux lymphatiques, leur ſtructure, 181. Ont peu d'action ſur la lymphe, *ibid.* Leur deſcription, & comment la lymphe y circule, 177. Les veines lymphatiques forment des hydatides par leur dilatation variqueuſe, 469.

Vénériennes, (maladies) nouveaux remedes proposés pour leur traitement, & jugement qu'on en porte, II. 394.
Verrues, description & différences, II. 78. Causes, 79. Symptomes, 80. Diagnostic & prognostic, 18. Curation, 82.
Vin, en quoi consiste la vie des parties, II. 57. Cause qui la détruisent, 60.
Vin, son usage excessif produit la couperose, I. 348.
Ulcere, ce que c'est; description générale & différences, II. 242. Siége, 244. Causes, 246. Diagnostic, 247. Prognostic, 248. Curation, 249. Ulcere benin, ou simple, description, II. 256. Causes, 257. Symptomes, 263. Diagostic & prognostic, 264. Curation, 265. Remedes internes indiqués, 276. Ulcere sec qui ne suppure point, ou qui ne suppure pas assez, description, 279. Causes, 280. Symptomes, 282. Diagnostic, 285. Prognostic, 286. Curation, 287. Ulcere putride qui suppure trop, description, 293. Causes, 294. Symptomes, 295. Diagnostic, 296. Prognostic, 297. Curation, 298. Ulcere calleux, description & différences, 303. Causes, 304. Symptomes, 306. Diagnostic, 308. Prognostic, 309. Curation, 310. Ulcere sinueux, description, 318. Causes, 319. Symptomes, 321. Diagnostic & Prognostic, 323. Curation, 324. Ulcere qui pénetre jusqu'à l'os, description, 330. Causes, 331. Symptomes, 332. Diagnostic, 333. Prognostic, 334. Curation, 335. Ulcere avec hypersarcose, description, 344. Causes, 345. Symptomes, 348. Dia-

gnoſtic & prognoſtic, 349. Curation, 350. Ulcere qui reſte dans le même état, deſcription, 354. Cauſes, 355. Symptomes, 357. Diagnoſtic & prognoſtic, 359. Curation, 360. Ulcere difficile à ſe cicatriſer, deſcription; 365. Cauſes, 366. Diagnoſtic & prognoſtic, 369. Curation, 370. Ulceres produits par les engelures; leur traitement, I. 213.

Fin de la Table des Matieres.

RECUEIL

DE

PLUSIEURS PIECES

CONCERNANT

LE TRAITE'

DES TUMEURS,

ET

DES ULCERES,

Et l'Extrait qu'on en trouve dans le Journal de Médecine de M. Vandermonde.

AVERTISSEMENT.

I. M. VANDERMONDE a trouvé à propos de donner dans le Journal de Médecine du mois de Juin dernier, *l'Extrait d'un Traité anonyme des Tumeurs & des Ulceres. Mais cet Extrait eſt moins un Extrait qu'une Critique amère, & une véritable Satyre. Pour faire entendre les autres Piéces de ce Recueil, on a cru devoir mettre cet Extrait à la tête, & c'eſt-là la *premiere* Piece.

II. Un Médecin de Paris, ami, à ce qu'il paroît, de M. Vandermonde, envoya cet Extrait à un Médecin de province de ſes amis, qu'il croyoit auſſi prévenu que lui pour les talens de M. Vandermonde. Sa Lettre eſt la

* En 1759, époque de la premiere édition de cet Ouvrage.

ſeconde Piece du Recueil. Ce Médecin avoit eſpéré, dit-on, de faire inſérer ſa Lettre dans le Journal de Médecine, pour la faire participer à l'immortalité aſſurée à ce Journal; mais les Dieux en ont décidé autrement, & il a été obligé de l'abandonner à l'incertitude de ſon ſort.

III. Le Médecin de province plus judicieux que ſon ami, a trouvé très-mauvais l'Extrait de M. Vandermonde; mais comme il eſt plein de charité, il a cru qu'en faiſant voir ſes torts à M. Vandermonde, on pourroit le ramener à la raiſon, parce qu'il eſt encore jeune, & qu'il doit être docile. * C'eſt dans cet eſprit qu'il a écrit à ſon ami une Lettre aſſez longue, qui fait la *troiſieme* Piece.

IV. Le même Médecin de province, plein de zele pour le vrai, & pour l'honneur de la Médeci-

* M. Vandermonde eſt mort en 1761.

ne, voyant que l'Auteur anonyme du Traité des Tumeurs perſiſtoit à ſe taire, s'eſt chargé de dire ce qu'il penſoit & ce qu'il ſçavoit ſur les dragées du ſieur Keyſer ; ce qu'il a fait avec la vérité qu'un Médecin doit ſuivre, & l'autorité qu'il a droit de prendre, quand il décide ſur des remedes prônés par des Empiriques & gens ſans aveu. C'eſt le ſujet d'une ſeconde Lettre, qu'il a écrite au même Médecin de Paris, & qui eſt la *quatrieme* Piece du Recueil.

Ainſi ſi l'Auteur du Traité des Tumeurs a eu le malheur de ſe voir attaqué par M. Vandermonde qui le connoiſſoit, il a eu en même tems le bonheur d'être fortement défendu par un Médecin, dont il n'eſt pas connu, & pour qui il doit avoir une vraie reconnoiſſance.

V. Enfin, en attendant l'analyſe de MM. de l'Académie des Sciences, on a ajouté comme une *cinquieme* Piece, l'analyſe que MM. Piat & Cadet, Apoticaires de Paris, ont faite de la poudre du ſieur Keyſer, avec une adreſſe & une habileté ſinguliere. M. Keyſer ne s'en plaindra pas; car il l'a adoptée lui-même dans ſa *Réponſe à l'Auteur anonyme du Traité des Tumeurs & des Ulcères.*

On conſent avec joie qu'on juge ſur cette analyſe de la vertu & de l'efficacité de ſon remede.

EXTRAIT

Inséré dans le Journal de Médecine de M. VANDERMONDE, du mois de Juin dernier.

On a mis aux marges de cet Extrait des chifres Romains, qui répondent aux chifres Romains de la seconde Lettre du Médecin de Province, où l'extrait est réfuté.

TRAITÉ des Tumeurs & des Ulcères; avec deux Lettres sur la composition de quelques remedes. Deux vol. in-12. *A Paris, chez* Cavelier, *Libraire, rue Saint Jacques,* 1759.

LES tumeurs & les ulcères sont du nombre des maladies qui attaquent le plus fréquemment le corps humain. Cette matiere est aussi une de celles que les Médecins ont le plus souvent traitées, & sur laquelle ils paroissent avoir poussé plus loin leurs recherches. Quel est donc le but que doit se proposer celui qui entreprend d'écrire sur cet objet ? Il doit ou rectifier & perfectionner les connoissances, que les Auteurs nous ont transmises sur cette partie de la Médecine; ou nous tracer une

route nouvelle, préférable à celle que l'on a ſuivie juſqu'à ce jour. Examinons ſi dans l'ouvrage que nous annonçons, l'on a ſatisfait à l'une de ces deux conditions, ou ſi l'on n'a pas plutôt manqué à toutes les deux à la fois.

I. L'Auteur diviſe ſon ouvrage en ſix Livres. Dans le premier, il traite du phlegmon & des tumeurs phlegmoneuſes : le ſecond contient l'éryſipele & les tumeurs éryſipélateuſes : il s'agit dans le troiſieme de l'œdème & des tumeurs œdémateuſes : dans le quatriéme du ſquirrhe & des tumeurs ſquirrheuſes : le cinquieme renferme les tumeurs qui ne peuvent pas ſe ranger ſous aucune des quatre claſſes précédentes : dans le ſixieme on expoſe le traitement des ulcères. Cette diviſion eſt déja fautive, parce qu'elle forme, comme on voit, des exceptions conſidérables, en rejettant dans le cinquieme Chapitre & en faiſant une claſſe ſéparée de pluſieurs tumeurs qui ne peuvent pas entrer dans la diſtribution générale de l'ouvrage; & parce que l'Auteur lui-même paroît ſe contredire, en faiſant deux livres différens du phlegmon & de l'éryſipele, tandis qu'il dit à la page 3 . . : « parce qu'elle diſtin-» gue les *phlegmons de l'éryſipele, qui ſont* » *pourtant dans le fond la même eſpèce de* *tumeur* ». D'ailleurs, cet ordre ſcholaſtique
II. a forcé l'Auteur à placer ſous différens chefs, des tumeurs qui ne devroient pas naturellement s'y trouver. Telles ſont la gangrene ſéche ou ſcorbutique, les paro-

tides & les bubons, dont il traite dans l'article des tumeurs phlegmoneuſes. Aſſurément on ſçait que le phlegmon n'eſt point eſſentiel dans la formation de ces tumeurs, & que le plus ſouvent elles naiſſent, croiſſent & ſe diſſipent, ſans donner aucun ſigne d'inflammation. Pourquoi l'Auteur ne diſtinguoit-il pas les tumeurs en ſanguines, lymphatiques, emphyſémateuſes & graiſſeuſes ? Cela étoit plus ſimple, & cette diviſion auroit été moins vicieuſe.

III. L'Anonyme dans les cauſes du phlegmon, prétend que le ſang peut s'arrêter dans chaque partie, de trois différentes manieres ; par ſtagnation, par déviation, & par extravaſation dans les capillaires lymphatiques. Nous croyons que cette derniere eſpéce d'inflammation, ſi elle exiſte, eſt toujours produite par quelque cauſe extérieure violente, & non naturellement, & que cette æthiologie eſt tout-à-fait idéale.

IV. L'Auteur, pour prouver que cette inflammation par extravaſation n'eſt pas hypothétique, a fait l'expérience ſuivante. Il a battu fortement un chien ſur toutes les parties, & il lui a occaſionné par cette triſte épreuve, une meurtriſſure univerſelle. Il l'ouvrit deux jours après, *quand il crut que la réſolution commençoit à ſe faire* ; il fit une forte ligature à l'artère ſous-clavière : « J'eus, dit-il, le plaiſir de diſtin-» guer *facilement un grand nombre de veines* » *lymphatiques*, qui venoient des meurtriſſu-

» res de la peau ou de l'habitude du corps, » & je les vis toutes pleines d'une lymphe » plus épaisse qu'à l'ordinaire, & d'une » couleur extrêmement rouge, ce qui » prouvoit qu'elles avoient toutes com- » mencé à repomper une partie du sang » extravasé dans les meurtrissures ». Cette expérience ne nous paroît pas, à beaucoup près, concluante. Sur quel fondement l'Auteur pense-t-il que les petits vaisseaux qu'il a vus pleins d'une lymphe fort rouge, étoient des lymphatiques ? N'étoit-il pas plus naturel de croire que c'étoit des capillaires sanguins, comme on le voit dans la tunique albuginée, après quelque exercice violent, ou dans les inflammations de l'œil ? Les vaisseaux sanguins qui étoient invisibles dans l'état naturel, sont apperçus pour lors par leur gonflement, & ce ne sont pas les capillaires lymphatiques qui deviennent sanguins. D'ailleurs l'Auteur nous permettra de lui demander comment il a pu discerner que ces vaisseaux contenoient une lymphe plus épaisse qu'à l'ordinaire, si elle étoit réellement *d'une couleur extrêmement rouge ;* car la lymphe & le sang ne se distinguent dans les vaisseaux capillaires, que par la couleur. Si elle étoit la même pour ces deux liqueurs, comment a-t-il pu en faire la distinction ?

V. L'Auteur assure dans le prognostic, qu'une tumeur inflammatoire qui doit se résoudre, le fait avant le septieme jour. Ce terme fixe est fort illusoire : nous en

avons vu dont la réſolution n'a été faite qu'au bout de douze ou quinze jours. Il eſt même étonnant qu'un Médecin aſſigne un tems limité pour cette opération de la nature, tandis qu'il ſçait qu'elle dépend d'une infinité de circonſtances, qui varient dans preſque tous les tempéramens; comme le caractère des ſolides, la qualité des liquides, la force du cœur & des artères, l'examen des cauſes, la ſituation des parties, l'uſage des ſix choſes non-naturelles, &c &c. &c.

Dans les cauſes de l'abſcès, l'Anonyme donne les différences reſpectives du ſang & du pus; il dit que le ſang eſt inſipide & que le pus eſt ſalin; que le ſang n'eſt pas rongeant, & que le pus l'eſt; que le ſang n'a pas de mauvaiſe odeur, & que le pus ena preſque toujours. Il n'y a pas une de ces différences qui ſoit exacte. Le ſang & le pus dans l'état naturel, & quand ils n'ont pas acquis d'altération trop forte, ne ſont pas ſalins; cela eſt ſi vrai, que l'Auteur eſt en contradiction avec lui-même à ce ſujet; car il dit à la page 43: « Le » pus louable égal, blanc, un peu ter- » ne ou cendré, cuit, épais, *douceâtre* ». Il eſt vrai que le pus devient âcre par le ſéjour & par l'action des vaiſſeaux & la chaleur de la partie, mais il en eſt de même du ſang; les ulcères ſpontanées des enfans & des vieillards, certaines hémorrhagies en ſont des preuves complettes. A l'égard de la mauvaiſe odeur du ſang & du pus, elle n'eſt pas naturelle. Ces deux VI.

humeurs ont une foible odeur, & ne deviennent fétides que par le séjour, la chaleur, le trop de mouvement & de repos, &c. &c.

VII. L'Auteur pense que le sang est plus léger que l'eau, parce qu'il est privé des parties globuleuses & séreuses, & que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, *est de sa nature* plus pesante que l'eau. Il nous semble que l'Auteur s'approcheroit plus du langage d'un vrai Physicien, s'il disoit que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, est privée des parties huileuses, & non des parties séreuses qui ont une pesanteur spécifique considérable; & que la partie gélatineuse se précipite au fond, quand elle est convertie en pus, non parce qu'elle est de sa nature plus pesante que l'eau, mais au contraire, parce que quand elle a souffert toutes les altérations nécessaires pour la convertir en pus, ses molécule intégrantes sont si rapprochées, qu'elle devient plus pesante qu'un pareil volume d'eau. Il s'agit, pour se convaincre, que cette pesanteur ne lui est pas naturelle, de se rappeller que le mucus des narines, celui des bronches & celui qui se détache du sang dans la saignée au pied, ne vont pas au fond de l'eau.

VIII. La gangrene, selon notre Anonyme, est le seul terme usité pour signifier la mortification des parties; il prétend que le sphacele est un mot presque rejetté du Vocabulaire françois. Ces deux termes sont d'un usage assez familier, & signifient

des dégrés de mortification, très-eſſentiels à diſtinguer. Dans les cauſes de la gangrene, l'Auteur prétend que le froid extérieur gêle la partie, *raréfie* & augmente le volume des liqueurs. On n'a jamais oüi dire que le froid ſoit capable de raréfier les liqueurs, cela eſt contraire aux notions les plus communes de phyſique, & aux expériences les plus ordinaires. Ce qui a induit en erreur l'Auteur, c'eſt qu'il ſçait apparemment que la glace augmente en volume; mais il ignore ſans doute que ce n'eſt pas par la raréfaction du froid extérieur, que ce phénomène s'opere, mais par la condenſation & la réunion de l'air intétieur dans la liqueur glacée, qui étant raſſemblé en un ſeul point, occupe plus d'eſpace qu'auparavant : or ce méchaniſme ne peut pas avoir lieu dans les humeurs qui coulent dans nos veines, puiſqu'elles ne contiennent pas, comme la Phyſiologie nous l'apprend, de l'air iſolé entre les différens globules qui les compoſent, ainſi qu'on peut l'obſervèr dans les liqueurs expoſées à l'action immédiate de l'atmoſphere. IX.

L'Auteur conſeille dans la curation de la gangrene, d'employer les ſaignées répétées, ſi elle eſt produite par l'inflammation. Quelle que ſoit la cauſe de la gangrene : rien n'eſt plus pernicieux que la ſaignée, elle diminue les forces, relâche les fibres, enleve la portion du ſang la plus active & la plus propre à vivifier les parties, & ne ſert qu'à favoriſer la gangrene, X.

XI. bien loin d'en arrêter le progrès. Il semble que l'Auteur se soit attaché dans son livre à combattre les remedes les mieux accrédités, & ceux dont on a lieu d'espérer plus de succès. Il croit qu'il ne faut pas faire usage du quinquina dans la gangrene, parce que, dit-il, ce remede a mal répondu en France aux espérances qu'on s'en étoit formées. Assurément ou l'Auteur n'a pas lû les cures singulieres & surprenantes faites à ce sujet par ce remede, que nous avons publiées dans nos Journaux (*a*), ou il est peut-être de l'avis de ce certain Pyrrhonien dont parle M. Majault (*b*), qui a soutenu que toutes les observations qu'on nous a envoyées, & dont nous avons fait part au Public, étoient fausses, & qui par-là a insulté tout-à-la fois, & ceux qui ont bien voulu nous les communiquer, & nous qui nous sommes chargés de les mettre au jour. Nous croyons devoir le prévenir, que malgré ses doutes mal fondés, l'on conseillera de se servir du quinquina dans la gangrene, comme un des secours les plus puissans qu'on connoisse, & qui est préférable à toute cette liste de remédes extérieurs qu'il nous vante, & que l'on peut consulter dans tous les Auteurs qui ont traité de la gangrene.

XII. Tout ce que l'on trouve dans cet ouvrage sur la gangrene séche, nous a paru n'exciter qu'une légere attention : car ce n'est qu'une copie de ce que plusieurs Auteurs

(*a*) Tom. VI. pag. 178. Tom. X. pag. 209.
(*b*) Journal de Médecine, Tom. X. pag. 275.

ont écrit sur cette matiere ; il semble seulement que l'Anonyme ait évité de puiser dans les bonnes sources, sans doute par la crainte que le plagiat ne fût trop manifeste. Il y a cependant quelques idées qui appartiennent en propre à l'Auteur : quand il dit, par exemple, que la gangrene séche vient d'un sang qui circule lentement, nous serions bien à plaindre si cette cause suffisoit pour produire cette maladie ; combien ne verroit-on pas de gangrenes ambulantes ? Heureusement les personnes de l'Art ne se laissent pas charmer par de semblables illusions. L'Auteur conseille encore ici la saignée, s'il y a fievre ou marque d'inflammation ; & il dit même qu'il faut saigner dans tous les cas de gangrene. On doit appercevoir aisément la contradiction manifeste qu'il y a entre ces deux propositions. S'il y a gangrene, & sur-tout gangrene séche, il n'y a point d'inflammation ; celle-ci doit être détruite quand la gangrene se déclare ; cela est si vrai que l'inflammation est le remede souverain de la gangrene. Au reste, il est rare que l'inflammation précéde la gangrene séche, qui vient presque toujours dans les vieillards, les personnes épuisées qui ont souffert de grandes maladies ou de longues fatigues, ou dans celles dont le sang est corrompu. Ordonner des saignées dans ces différens cas, n'est-ce pas se conduire contre toutes les régles ?

Ce premier livre traite du furoncle, de l'orgueilleux, où l'on ne trouve que des

XIII. détails très-courts & très-communs de ces deux maladies. De-là l'Auteur passe à la veine de Médine dont il donne la description; ce qui est assez inutile, puisque c'est une maladie inconnue en Europe, d'autant plus que Velschius nous en a donné un traité complet, dans lequel notre Auteur anonyme a puisé toute l'érudition, dont ce chapitre est chargé, quoiqu'il ait grand soin de ne pas ave tir de ce petit vol littéraire. Il prétend avec Velschius, que cette maladie est formée par un ver caché sous la peau, qu'il perce pour se faire une issue. Quand l'ouverture est faite, on le tire doucement, on le roule sur un baton ou sur une baguette de plomb, en tournant & en le dévidant ainsi, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'enlever en entier. Cette opération est difficile: car ce ver qui est gros comme une très-petite ficelle, est d'une longueur prodigieuse, & se rompt très facilement.

L'Auteur donne ensuite la description du charbon, qui ne contient rien de particulier ni d'intéressant. Dans l'article du panaris, il prétend que tous les Auteurs qui en ont traité, se sont trompés; qu'ils
XIV. en ont distingué trois espèces; l'une qui a son siége sous la peau, l'autre sous le périoste, & la troisieme dans la gaine des tendons: aucun de ces dépôts ou abscès qui se forment dans ces parties, ne *méritent*, selon l'Auteur, de porter le nom de panaris. Il prétend que cette espèce d'abscès se forme entre la racine de l'ongle &

la couche cartilagineuſe qui recouvre le périoſte, & contre laquelle l'ongle eſt attaché. Il appuie ſon ſentiment ſur l'autorité de Fabricius Hildanus, qui ſe hâtoit de faire une inciſion ſur la peau qui couvre la racine de l'ongle où étoit le mal, & *qu'il en ſortoit* une ou deux gouttes de lymphe rouſſe, ce qui procuroit ſur le champ la guériſon du malade; mais s'enſuit-il de ce que Fabricius Hildanus a guéri quelqu'un d'un panaris par cette méthode, que tous les panaris ſoient de même; cette concluſion nous paroît hazardée: c'eſt pourtant celle de l'Auteur. XV.
Il prétend que ces deux gouttes ou deux gouttes & demie de lymphe, produiſent tous les accidens funeſtes du panaris, parce que, dit-il, les liquides fortement comprimés, ſont capables d'une activité qu'on auroit peine à imaginer, comme on le voit dans la machine à Papin: mais l'Anonyme ne ſe trompe-t-il pas? Il n'y a aucune parité entre la machine à Papin, & une goutte de lymphe contenue dans le doigt. La réſiſtance qu'éprouve l'eau dans cette machine, eſt ſi grande, que ſi l'on ne prenoit des précautions, elle caſſeroit les vaiſſeaux qui la contiennent, quelque forts qu'ils ſoient. Dans le doigt, les parties, par la raiſon qu'elles ſont très compactes, ſont auſſi capables d'un plus grand reſſort, qui diminue par conſéquent beaucoup l'action du liquide; d'ailleurs l'eau dans la machine à Papin, eſt pouſſée par la violence du feu qui la chauffe; dans le

panaris assurément la goutte ou les deux gouttes & demie de lymphe sont dans une chaleur moindre que celles du sang & des autres liqueurs qui ne sont pas épanchées ; ainsi toute cette explication est purement
XVI. systématique. Il étoit si simple de dire que cette lymphe prétendue rousse, par son âcreté piquoit, irritoit les nerfs & les tendons, & produisoit tous les accidens qui succédent au panaris. Il falloit dire du nouveau afin de tenir la parole qu'on a donnée dans la Préface ; & ces idées ont absolument le caractère de la nouveauté. Dans les causes du panaris, l'Auteur rejette la qualité du sang & des humeurs. Il s'appuie sur ce que l'on n'a jamais vu de ces tumeurs aux doigts des pieds. Premiérement, l'Auteur nous permettra d'en douter ; en second lieu, quand cela seroit vrai, que pourroit-on en conclure ? que les pieds ne sont pas exposés aux causes déterminantes qui produisent le panaris, comme les mains ; mais cela ne prouveroit rien pour les causes efficientes ; & cette même lymphe rousse que l'Auteur admet, peut être assez âcre par elle-même, pour s'épancher dans les doigts des pieds comme dans ceux des mains, sur-tout quand les pieds seront sujets aux coups, aux piquûres, &c. c'est ce qui arrive aux pauvres gens qui marchent nuds pieds, & aux femmes qui se servent de chaussure trop étroite.

Nous ne pousserons pas plus loin cette discussion critique, qui, insensiblement, nous meneroit au-delà des bornes que le

Journal nous prescrit. On peut juger par cette esquisse du reste de l'ouvrage. Il ne renferme que des connoissances que l'on est à portée de puiser dans plusieurs Auteurs (*a*) qui ont traité chacune de ces matieres d'une maniere supérieure. La description des maladies, leurs symptomes, leur diagnostic & leur prognostic sont en général détaillés d'une maniere assez claire & précise : mais l'explication des causes est le plus souvent fausse & alambiquée, & la curation est presque toujours systématique. L'Auteur anonyme a adopté les divisions de Juncker, & on voit qu'il s'est principalement attaché à suivre un ordre didactique ; mais cette multiplicité de chefs sous lesquels les choses sont présentées, *forment* une coupe irréguliere dans l'ouvrage, & *jettent* de la confusion dans l'esprit du Lecteur. On peut dire qu'on auroit pu faire avec ce Traité des cahiers propres à former des écoliers, mais qui ne peuvent guères convenir à des Praticiens. XVII. XVIII.

On trouve à la fin du second Volume, deux Lettres. La premiere paroît avoir été faite dans le dessein de dévoiler au public, la composition de quelques remédes qui sont ou qui ont été en grande réputation, & dont les Auteurs cachent la préparation. Il s'agit des remedes antiscorbutiques de M. du Mouret, des bougies

(*a*) Celse, Boerhaave, Juncker, Van-Swieten, &c. & sur-tout M. Quesnay dans son Traité de la Gangrene.

de M. Daran, & de l'emplâtre noir de M. l'Abbé Doyen. Ce deſſein généreux qu'a formé l'Auteur, d'enrichir l'Etat de ces découvertes, ſeroit beaucoup plus utile pour l'humanité, & plus honorable pour lui, ſi d'un côté la compoſition de ces remédes n'étoit pas déja à peu-près connue d'un grand nombre de perſonnes, & ſi de l'autre on pouvoit ſe fier à la parole d'un Anonyme, qui aſſure que les recettes qu'il donne de ces prétendus ſecrets, ſont exactement les mêmes que celles que ſuivent leurs Auteurs. Quoi qu'il en ſoit, comme quelques perſonnes pourroient être curieuſes d'avoir ces compoſitions d'après notre Anonyme, nous les publierons à la fin de ce Journal, telles qui les a décrites.

La ſeconde Lettre concerne l'examen de quelques nouveaux remédes qu'on propoſe pour la guériſon des maladies vénériennes. L'Anonyme s'éleve avec force contre le mêlange qu'on a fait du camphre avec le mercure, pour l'empêcher de ſe porter à la bouche. Il regarde cette compoſition comme inutile & même comme abandonnée; il nous paroît que loin d'encourager ceux qui ont fait valoir cette découverte, il cherche à les ridiculiſer. Il eſt conſtant d'abord que le mêlange du camphre avec le mercure a réuſſi quelquefois; que non-ſeulement il n'a pas donné la ſalivation, mais qu'il l'a même arrêtée, quand elle exiſtoit, & que les ſuccès ſeroient peut-être plus fréquens, ſi on avoit fait avec prudence & intelligence

les tentatives néceſſaires à ce ſujet. Il y a des obſervations de Médecins auſſi dignes de foi peut-être que l'Anonyme, qui le prouvent ; par-là même cette découverte n'eſt point à mépriſer, puiſqu'elle a été utile au moins à quelques perſonnes, & elle eſt préférable, à tous égards, aux vaines déclamations d'un Auteur, & d'un Auteur anonyme.

A l'égard du ſublimé corroſif que l'on employe dans la guériſon des maladies vénériennes, l'uſage en eſt véritablement dangereux, à moins qu'il ne ſoit adminiſtré avec la derniere prudence, par des perſonnes auſſi ſages qu'éclairées. Nous ſommes même très-ſurpris que l'Auteur qui ſe déchaîne ſi vivement contre l'activité de ce poiſon, ait oſé publier dans ce livre qui eſt écrit en françois, une liſte de recettes, dans la compoſition deſquelles entre le ſublimé corroſif, tandis qu'il ne doit pas ignorer qu'on peut en abuſer, & qu'il eſt dangereux d'inſtruire le peuple ſur de pareils objets. L'Anonyme ne peut pas diſconvenir que le ſublimé corroſif ait été conſeillé par Boerhaave, par Herman, par pluſieurs Praticiens Anglois, & que M. Van-Swieten l'ait employé & l'employe avec ſuccès, puiſqu'il à déja guéri plus de cinq cens (*a*) perſonnes de la vérole par cette méthode. Nous aurions de la peine à croire que l'Anonyme puiſſe être

(*a*) Voyez le traité des Tumeurs, pag. 406. Vol. II. Extrait de la Lettre de M. Van-Swieten, à M. Morand.

plus heureux dans le traitement de cette maladie. Au reſte, peut-être les effets funeſtes de ce poiſon dans le corps humain, ne viennent-ils que de ce que nous ignorons comment il faut le doſer, l'allier, le placer, le varier. Le mercure en ſubſtance n'a-t-il pas fait des ravages affreux dans les commencemens qu'on s'en eſt ſervi pour la guériſon des maladies vénériennes? Aujourd'hui cependant il fait des prodiges. Le tartre émétique & l'opium ſont des remédes dont on ne ſcauroit trop vanter l'efficacité dans un grand nombre de maladies. On ſcait cependant que ce ſont des poiſons: une ſage adminiſtration fait toute la différence.

La derniere déclamation a pour objet les dragées de M. Keyſer. L'Auteur dit que *tous* les Journaux retentiſſent du mérite de ce remédе. Ceci eſt une ſuppoſition gratuite; car nous n'avons jamais rien publié à ce ſujet dans aucun de nos Journaux. Comme il paroît que l'Auteur a eu deſſein de nous impliquer dans cette affaire, nous allons le ſuivre d'un peu plus près que nous n'avons encore fait juſqu'ici. Il dit d'abord, pag. 410: « Il eſt donc » très-important de bien examiner ſon » remédе (il s'agit de M. Keyſer) autant » que le ſoin qu'il prend de le cacher, le » permet, afin de pouvoir en porter un » jugement équitable. La premiere pré- » paration de ce remédе eſt un myſtere » qu'on tient caché.... » Nous demandons à préſent à l'Anonyme comment il

peut porter un *jugement équitable* ſur un reméde dont il avoue lui-même ignorer la compoſition. C'eſt donc partir d'un principe faux ; c'eſt ſe former un fantôme pour avoir la gloire de le combattre. Cette réflexion ſeule ſuffiroit pour anéantir tout ce que l'Auteur avance dans ſa Lettre au ſujet des dragées anti-vénériennes, s'il ne nous fourniſſoit à chaque inſtant des armes que nous pourrons tourner contre lui-même. Il prétend que ces dragées ſont compoſées de deux ſubſtances, de manne & d'une poudre blanche. A l'égard de la manne, on en reconnoît le goût, en mâchant de ces pilules, cela n'eſt pas équivoque. Quant à la poudre que l'Anonyme dit être *blanche*, il croit que c'eſt du ſublimé corroſif ; voyons comment il le prouve. Le ſieur Keyſer, dit-il, en avoit donné quelques pincées à un Médecin, *homme de mérite* & *fort inſtruit* ; comme il n'en avoit pas aſſez pour en faire l'analyſe, il fut réduit à l'épreuve ſuivante. Il fit chauffer une pelle, il mit deſſus la poudre qu'il avoit du ſieur Keyſer ; il y mit en même tems une pareille quantité tant de précipité blanc, que de précipité rouge : la poudre du ſieur Keyſer s'exhala & ſe diſſipa bien-tôt par la chaleur de la pelle, & les précipités y reſterent ſans aucune diminution apparente. Tel eſt l'argument invincible par lequel l'Anonyme démontre l'exiſtence du ſublimé corroſif ; mais il ignore donc que le mercure coulant s'exhale avec la même

rapidité sur une pelle chaude (a) & qu'il n'y a pas plus de raison de conclure que c'est du sublimé corrosif, que du mercure en substance. Il est étonnant que l'Auteur se soit laissé abuser à ce point, par une expérience aussi frivole. « Tout semble » confirmer ce soupçon, poursuit l'Anonyme, le remède du sieur Keyser excite » des nausées & souvent des vomissemens, cause des tranchées, &c. » Mais le mercure doux prescrit à des doses ordinaires, donne très souvent des nausées, fait vomir quelquefois, & cause des tranchées; c'est donc se tromper que de conclure de-là qu'il y a du sublimé corrosif dans le remède de M. Keyser, puisque ces effets ne sont pas essentiels au sublimé corrosif, & qu'il y a une autre préparation mercurielle qui peut les produire? C'est pourquoi, dit l'Anonyme, le sieur Keyser ne fait prendre son remède que le soir, afin que les alimens empêchent les impressions trop vives qu'il pourroit faire sur l'estomac : preuve qu'il contient du sublimé corrosif. Mais des pilules purgatives faites avec l'aloës, & des drastiques se donnent avec cette précaution. N'y a-t-il que le sublimé corrosif qui puisse agacer les intestins & les irriter ?

(a) Il en est de même de ce qu'on appelle la chaux grise & la chaux rouge de mercure, qui se dissipent & s'exhalent à un degré de chaleur très léger, & qui, prises à l'intérieur, donnent des tranchées, des nausées, & font vomir. On voit par-là combien les indications de l'Anonyme à ce sujet, sont de nature à être contestées.

L'Auteur

L'Auteur dit à la page 405, que M. Keyſer donne quelquefois cinq cens de ſes dragées ; & il admet à la page 401 que chaque dragée peut contenir un vingt-cinquiéme de grain ; cela feroit, ſelon lui, environ vingt grains de ſublimé corroſif, que M. Keyſer donneroit à une ſeule perſonne, & en auſſi peu de tems. Cela eſt-il non pas vraiſemblable, mais poſſible? L'Anonyme lui-même dit à la page 401 : *Je doute qu'il y ait perſonne d'aſſez robuſte pour prendre deux grains de ſublimé corroſif impunément;* & il ſçait que M. Van-Swieten aſſure que deux grains ſuffiſent pour guérir de la vérole ; pourquoi M. Keyſer en donneroit-il vingt, quand deux ſont ſuffiſans? Tout ceci eſt difficile à accorder.

Nous en ſçavons un peu plus que l'Anonyme ſur cet article. Un Médecin, nous ne diſons pas homme de mérite & fort inſtruit, mais un Médecin digne de foi, a analyſé ce remede, n'y a trouvé aucune preuve de ſublimé corroſif, & n'en a retiré que du mercure en ſubſtance.

Pour ce qui concerne les accidens, tels que les crachemens de ſang, la langueur, la pulmonie, qui, ſelon l'Anonyme, ſuivent l'uſage du remede de M. Keyſer ; nous ne pouvons pas le réfuter d'après nous-mêmes, parce que nous n'avons pas ſuivi de malades traités de la vérole par l'uſage de ces dragées ; mais M. le Maréchal de Biron, avec qui nous avons eu l'honneur de nous entretenir pluſieurs fois à ce ſujet, nous a aſſuré que ſur 3 à 400

ſoldats traités & guéris depuis trois ans, *qu'il* n'en eſt pas encore mort un ſeul, & *qu'il* n'eſt jamais arrivé d'accidens fâcheux ; que ces ſoldats exiſtent, & ne ſont ni pulmoniques, ni languiſſans ; que pour voir ſi le remede n'a été que palliatif, on les a revus & examinés d'année en année, & que ſi l'Anonyme doute de ces faits, & qu'il daigne ſe faire connoître, M. le Maréchal de Biron les lui enverra tous pour ſubir ſon propre examen. Nous avons vu de plus une correſpondance de plus de 2000 lettres, & de plus de ſoixante Médecins & Chirurgiens de Paris & de Province, connus & accrédités : il réſulte de toutes ces lettres les plus grands éloges du remede & des guériſons très-bien conſtatées.

LETTRE
D'UN MÉDECIN DE PARIS, *A UN MÉDECIN DE PROVINCE.*

MONSIEUR,

Je vous envoye le dernier *Journal de Médecine*, qui vient de paroître ; je crois que vous en ſerez encore plus content que des autres Volumes. Vous y verrez ſur-tout un Extrait d'un Traité nouveau de Médecine, intitulé, *Traité des Tumeurs & des Ulceres*, où vous trouverez un ſçavoir, un jugement & une politeſſe, qu'on ne trouve guères dans les autres Journaux. C'eſt, de l'aveu de tout le monde, le meilleur Extrait que le Journaliſte ait en-

core fait, & il ne contribuera pas peu à augmenter l'eſtime que vous avez pour lui. Je joins à cet Extrait l'Ouvrage même dont il eſt queſtion, afin qu'en les comparant enſemble, vous puiſſiez mieux, Monſieur, juger de la fidélité de l'Extrait.

Je n'aurois rien à ajouter, ſi les deux Lettres qu'on trouve à la fin du Traité des Tumeurs, ne m'obligeoient pas de vous informer de quelques anecdotes, qui, à ce que je crois, pourroient bien n'être pas venues à votre connoiſſance. Dans la *premiere* de ces Lettres, on parle de quelques remedes dont on faiſoit un ſecret. Ces remedes ſont les remedes anti-ſcorbutiques de feu M. du Mouret; les bougies de M. Daran, & l'emplâtre noir de M. l'Abbé Doyen. A en croire le Journaliſte, ces compoſitions étoient déja connues d'un grand nombre de perſonnes, & il peut avoir raiſon pour Paris; mais il n'ajoute pas, ce qui eſt pourtant vrai, que ces perſonnes mêmes qui les connoiſſoient, en faiſoient un myſtère, & que ces compoſitions étoient abſolument ignorées dans la province, ce qui

ſuffit pour qu'on doive ſçavoir quelque gré à l'Auteur qui les publie.

Pour diminuer la reconnoiſſance qu'il mérite, le Journaliſte tâche d'inſpirer des ſoupçons ſur la vérité de ces recettes : *Qui nous aſſurera*, dit-il, *que les recettes qu'un Anonyme donne de ces prétendus ſecrets, ſont exactement les mêmes, que celles que ſuivent leurs Auteurs ?* Mais ne pourroit-on pas lui demander avec plus de raiſon, qui lui inſpire de pareils doutes ? Sont-ce les perſonnes à qui la compoſition de ces remedes étoit déja connûe, à ce qu'il prétend ? Sont-ce les Auteurs mêmes de ces compoſitions, dont deux ſont en vie, & dont l'autre a laiſſé des héritiers qui diſtribuent ſes remedes, & qui ont intérêt à décréditer la compoſition qu'on en donne ? Non, c'eſt le Journaliſte ſeul, qui ſans aucune connoiſſance dans cette matiere, trouve à propos d'inſpirer ces défiances au public.

Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que le Journaliſte adopte ces mêmes recettes, & qu'il les tranſcrit dans la ſuite de ſon Journal, en quoi il ſe condamne viſiblement lui-même ; car

ſi ces recettes ſont *auſſi connues* qu'il le dit, ou *auſſi ſuſpectes* qu'il le prétend, il ne falloit point en multiplier les copies.

Dans la *ſeconde* Lettre, il s'agit de quelques nouveaux remedes anti-vénériens, & ſur-tout du ſublimé corroſif, qu'on propoſe aujourd'hui comme un ſpécifique aſſuré pour la guériſon des maladies Vénériennes.

L'Auteur de cette Lettre, après avoir parlé de la prévention où l'on donne ſur cet article, fait l'énumeration de ceux qui conſeillent le ſublimé corroſif. Il compte dans ce nombre, Paul Herman, autrefois Profeſſeur de Leyde ; un Empirique de Londres, dont parle M. Turner ; le célebre Boerhaave ; M. Van-Swieten, premier Médecin de l'Impératrice ; un Chirurgien major d'une Compagnie des Gardes du Corps, nommé *Petit*, & M. Fabre, Chirurgien de S. Côme.

Dans cette énumération, l'Auteur du Traité des Tumeurs n'avance rien qui ne ſoit certain. Tous les Auteurs qu'il nomme, propoſent hautement l'uſage du ſublimé corroſif comme un

ſpécifique. Ils conviennent qu'ils s'en ſervent, & prétendent même s'en ſervir avec ſuccès.

Malheureuſement, cet Auteur a compris dans cette claſſe le ſieur Keyſer, Empirique à la mode, qui débite des dragées & qui les débite comme un remede ſouverain ; & par un malheur plus grand encore, il a dit que *tous les Journaux avoient retenti du mérite de ce remede.* Croiriez vous, Monſieur, que ces mots euſſent dû exciter la colere du Journaliſte ; ils l'ont pourtant excitée : *Nous n'avons rien publié*, dit-il, *à ce ſujet dans aucun de nos Journaux, & c'eſt chercher à nous impliquer dans cette affaire, ce qui nous oblige de le ſuivre d'un peu plus près, que nous n'avons encore fait juſqu'ici.* C'eſt être prompt à ſe fâcher ; mais pour le calmer, il ſuffit de lui dire, ce qui eſt vrai, que l'Auteur du Traité des Tumeurs ne penſoit point à lui, & qu'il ignoroit qu'il y eût un Journal de Médecine.

Je ne crois pas qu'on puiſſe appaiſer auſſi facilement la colere du ſieur Keyſer ; elle eſt fondée ſur un intérêt plus

réel : il s'agit de ſa fortune ; auſſi ſe plaint-il amèrement de l'Auteur anonyme ſur *trois* articles ; ſur ce qu'il a dit de la nature de ſon remede ; ſur ce qu'il avance que ſon remede eſt dangereux ; & ſur ce qu'il prétend qu'il eſt inefficace pour la guériſon des maladies Vénériennes, pour leſquelles il les donne.

Votre Journaliſte chéri, entre vivement dans les reſſentimens du ſieur Keyſer, juſqu'à appeller *déclamation*, l'expoſé de l'Auteur du Traité des Tumeurs, qui ne ſçauroit être plus ſimple. Si je ne craignois pas de vous déplaire, Monſieur, je ſerois bien tenté de défendre l'Auteur du Traité, qui n'a tort ſur aucun article, & de combattre votre Journaliſte qui a tort ſur tous.

I. L'Auteur du Traité décrit exactement la manipulation des dragées du ſieur Keyſer, & fait voir qu'elles ſont compoſées de manne pour la plus grande partie, & d'une poudre qu'il croyoit blanche, parce qu'il ne l'avoit pas vue. Il avoue que la préparation de cette poudre *eſt un myſtere* [a] *qu'on tient caché*,

a Traité des Tumeurs, Tom. II. pag. 416.

& que le ſieur Keyſer, pour la mêler avec la manne, *s'enferme dans un cabinet.* Il ajoute *qu'il y a de fortes raiſons de croire que c'eſt du ſublimé corroſif.* Il rapporte l'expérience d'un Médecin habile & fort inſtruit, qui en ayant eu quelques pincées du ſieur Keyſer, les mit ſur une pelle chaude, & mit à côté une pareille quantité de précipité blanc & de précipité rouge. Les deux précipités reſterent ſur la pelle ſans aucune diminution, au lieu que la poudre du ſieur Keyſer s'exhala & ſe diſſipa bientôt.

C'eſt ſur cette expérience que l'Auteur anonyme a cru pouvoir conclure que la poudre du ſieur Keyſer n'étoit pas un precipité de mercure, puiſqu'elle n'en avoit pas la fixité; mais un véritable ſublimé, & un ſublimé corroſif. *Tout ſemble*, ajoute-t-il [b], *confirmer ce ſoupçon : le remede du ſieur Keyſer excite des nauſées & ſouvent des vomiſſemens, cauſe des tranchées & des envies d'aller inutiles, met les malades dans un état de langueur, & dans un mal au cœur preſque continuels ; ce qui prouve qu'il irrite*

b Ibid. pag. 417.

l'eſtomac & les inteſtins, & qu'il eſt par conſéquent d'une nature corroſive.

C'eſt pourquoi, continue cet Auteur, *le ſieur Keyſer qui connoît la nature & les qualités de ſon remede, ne le fait prendre que le ſoir après ſouper, afin que les alimens empêchent les impreſſions trop vives, qu'il pourroit faire ſur l'eſtomac, & que le ſommeil où l'on ſe livre, en rallentiſſe encore l'activité. On ſçait que ceux qui ont voulu s'écarter de cette regle, ont eu ſujet de s'en repentir, & ont été forcés de s'y conformer.* Qu'y a-t-il donc dans ce jugement, qui doive choquer le ſieur Keyſer ? L'Anonyme convient qu'il ne connoît point ſa poudre, ou qu'il ne la connoît que par l'expérience d'un de ſes amis. C'eſt ſur cette expérience, & ſur les effets que les dragées du ſieur Keyſer produiſent, qu'il *ſoupçonne*, car c'eſt le terme dont il ſe ſert, que ces dragées contiennent du ſublimé corroſif. Le ſieur Keyſer prétend-il interdire aux Médecins le droit de conjecturer & de ſoupçonner ſur la nature du remede qu'il débite ; & malgré la réalité des

angoiſſes que ſon remede cauſe aux malades qui s'en ſervent, ſe flatte-t-il de les contraindre à convenir que ſon remede eſt doux & benin. Mais je vais plus loin, Monſieur ; quand l'Auteur anonyme auroit décidé, & décidé formellement que la poudre du ſieur Keyſer étoit du ſublimé corroſif, quel ſujet le ſieur Keyſer auroit-il de ſe plaindre ? Il ſe trouveroit par-là au rang d'Herman, du célebre Boerhaave, de Monſieur Van-Swieten, c'eſt-à-dire, des Médecins de la plus grande réputation, qui tous ont loué, approuvé, employé le ſublimé corroſif dans les mêmes cas où le ſieur Keyſer employe ſa poudre.

II. Si le ſieur Keyſer eſt mal fondé ſur le premier article, il l'eſt plus mal encore ſur le ſecond, où il s'agit d'examiner ſi l'uſage intérieur du ſublimé corroſif eſt sûr. L'Auteur du Traité des Tumeurs ne parle qu'en général des remedes, où entre le ſublimé corroſif, & ne dit rien en particulier du remede du ſieur Keyſer. Il a donc tort d'appliquer à ſon remede ce qu'on dit contre l'uſage intérieur du ſublimé corroſif, s'il eſt vrai, comme il le prétend,

que ſon remede n'en contienne point. Mais enfin, quand même le remede du ſieur Keyſer contiendroit du ſublimé corroſif, auroit-il droit de ſe plaindre du jugement que l'Auteur du Traité porte. Ne voit-il pas qu'il porte le même jugement des remedes de M. Boerhaave & de M. Van-Swieten, qu'il n'a eu certainement aucune intention d'offenſer.

III. Après tout, je crois que le ſieur Keyſer pardonneroit facilement à l'Auteur anonyme ſes réflexions ſur la nature & ſur le danger de ſon remede; mais il ne ſçauroit digérer le décri où il va le mettre en publiant hautement ſon inefficacité, & en atteſtant ſur un grand nombre de faits, qui lui ſont connus, que les malades après avoir été long-tems tourmentés, ſortent de ſes mains plus malades que quand ils s'y ſont mis.

J'avoue que l'Auteur du Traité des Tumeurs le dit expreſſément, & en cela ſes obſervations ſont conformes à un grand nombre de faits imprimés, qui ont été oppoſés au ſieur Keyſer par les malades mêmes, dont il avoit trompé

l'attente, & à plus grand nombre encore de faits pareils, non imprimés, mais connus des Médecins & des Chirurgiens de Paris. Cela eſt un peu plus poſitif que les 2000 lettres & les certificats prétendus de plus de 60 Médecins ou Chirurgiens, qu'on a fait voir au Journaliſte.

Le ſieur Keyſer peut-il eſpérer de ſupprimer cette foule de faits qui s'élevent contre lui. Prétend-il que les Médecins ſe taiſent, tandis qu'il publiera tous les mois de longues liſtes des malades qu'il a guéris. Je ſçais bien que ces liſtes ne font plus aucune impreſſion à Paris, où l'on ſçait à quoi s'en tenir; mais elles font encore illuſion dans la province; & cela ſuffit pour obliger à parler les Médecins, qui ſont prépoſés par état à veiller à la conſervation de leurs concitoyens.

Je finis, Monſieur, en vous apprenant qu'il y a grande appa ence que le jugement que l'Auteur anonyme a porté du remede du ſieur Keyſer, tournera à l'avantage du public. Ceux qui protegent le ſieur Keyſer, & qui ſont de bonne foi, l'ont obligé de ſoumettre

ſon remede à l'examen de Chymiſtes éclairés, qui en ont fait une analyſe exacte. On aſſure qu'ils ont trouvé que ce n'étoit point du ſublimé corroſif, mais une préparation de mercure faite avec un acide végétal, & qui n'eſt gueres plus corroſive que le ſublimé doux. Tant pis pour M. Keyſer; plus ſon remede ſera doux, & moins il ſera actif, moins il ſera efficace; à peine méritera t-il d'être comparé à la ſimple panacée.

On m'a dit que l'Auteur du Traité des Tumeurs choqué des clameurs du ſieur Keyſer alloit donner une nouvelle Lettre, où après avoir expoſé la préparation du remede de M. Keyſer, qui lui eſt à préſent connue, il compareroit l'efficacité de ce remede avec celle des autres préparations de mercure. M. Keyſer doit craindre cet examen : tous ceux qui m'en ont parlé, ſont perſuadés que les dragées du ſieur Keyſer auront enfin le même ſort que les fumigations du ſieur Charbonnier ; & que la Médecine devra aux ſoins du même Médecin, l'avantage d'être délivrée de ces deux eſpeces de remedes.

P. S. Je viens d'apprendre, Monſieur, une nouvelle qui m'a ſurpris & qui vous affligera. L'Extrait du Traité des Tumeurs qui m'a charmé, n'eſt point, dit-on, du ſçavant Journaliſte que vous eſtimez tant. On prétend qu'il lui a été communiqué ; mais je ne ſçaurois vous dire par qui, car on varie beaucoup à cet égard. Qu'importe après tout, que ce ſoit Bavius ou Mævius ? Du moins eſt-il certain qu'il ne peut venir que de quelque Médecin chagrin, qui fait des livres, & des livres loués dans le Journal de Médecine, parce qu'il en fait l'extrait lui-même ; mais mal vendus chez le Libraire, parce qu'ils ne conviennent à perſonne ; qu'ils ſont trop ſçavans pour ceux qui ne ſçavent rien ; qu'ils le ſont trop peu pour ceux qui ſçavent quelque choſe ; & qu'ils ſont longs, obſcurs, ténébreux pour tout le monde. Je ſuis,

MONSIEUR, &c.

LETTRE DU MÉDECIN DE PROVINCE, AU MÉDECIN DE PARIS.

On a mis aux marges de cette Lettre des Chiffres romains, qui répondent à ceux qu'on a mis aux pages de l'Extrait imprimé ci-devant.

IL faut avouer, Monsieur, qu'il y a bien peu de charité parmi les gens de lettres. M. Vandermonde dans son Journal de Médecine, du mois de Juin dernier, donne un mauvais Extrait *du Traité des Tumeurs*, où en voulant critiquer ce livre, il fait autant de fautes que de réflexions. Ses Confreres ne font qu'en rire, & vous en riez, Monsieur, comme un autre, par les louanges

ironiques que vous lui donnez. L'Auteur même du Traité critiqué n'en paroît point affecté ; enfin, tout le monde se tait : ce silence va servir à augmenter la présomption de ce Journaliste ; & le voilà perdu pour toujours. Cependant comme il est jeune, il y auroit peut-être quelque lieu d'espérer qu'il pourroit s'amander, si l'on vouloit bien l'avertir de ses torts. C'est un bon office que je veux lui rendre ; & vous allez juger, si je l'admire autant que vous le croyez. Comme je me propose d'examiner toutes ses réflexions, je vais m'assujettir à suivre l'ordre qu'il a suivi lui-même.

Il blâme la division des Tumeurs I.
que l'Auteur du Traité a suivie, en les distinguant en quatre classes : les Tumeurs phlegmoneuses, les Tumeurs érysipélateuses, les Tumeurs œdémateuses & les Tumeurs squirrheuses. Cette division adoptée par tous les Médecins, est prise de la différence qu'il y a entre les symptomes les plus apparens des Tumeurs, & saute par conséquent aux yeux de tout le monde ; car toutes les Tumeurs sont avec dou-

leur, chaleur & rougeur ; ou ſont ſans douleur, ſans chaleur & ſans rougeur. Dans la *premiere* claſſe, ou la rougeur perſiſte dans la partie, même comprimée, & toutes ces Tumeurs ſont des Tumeurs phlegmoneuſes ; ou la rougeur s'évanouit quand on comprime la partie, & toutes ces Tumeurs ſont des Tumeurs éryſipélateuſes : il en eſt de même dans *l'autre* claſſe ; car ou ces Tumeurs ſont molles, cédent à l'impreſſion du doigt, & gardent les veſtiges de cette impreſſion, & alors on les appelle *œdémateuſes* ; ou elles ſont dures & rénitentes, & ne cedent point à l'impreſſion du doigt, & alors on leur donne le nom de *ſquirrheuſes*.

Voilà donc les quatre claſſes des Tumeurs bien diſtinctes & bien évidentes : *Mais*, dit le Journaliſte, *cette diviſion eſt fautive*, & elle ne renferme point toutes les Tumeurs. Qui l'ignore ? L'Auteur du Traité n'en a-t-il pas averti lui-même ? mais quel inconvénient y a-t-il ? On n'a qu'à faire une cinquieme claſſe de Tumeurs, comme l'Auteur a fait, dont le caractere diſtinctif ſoit de ne pouvoir pas être renfermée dans

les quatre classes précédentes ; & par-là tout se trouve rangé dans un ordre facile & méthodique.

Mais, réplique le Journaliste, *pourquoi l'Auteur ne distinguoit-il pas les Tumeurs en sanguines, lymphatiques, emphysémateuses & graisseuses? Cela étoit plus simple*, à ce qu'il prétend, *& cette division auroit été moins vicieuse.*

Cette décision prouve que M. Vandermonde est mal instruit des regles d'une bonne division.

1°. La division qu'il propose, est prise de la nature de l'humeur qui produit la Tumeur ; or, l'on ne convient pas toujours de la nature de l'humeur qui cause chaque espece de Tumeur ; du moins cette différence ne saute-elle point aux yeux ; & l'incertitude seroit continuelle, quand il s'agiroit de distinguer les genres des Tumeurs. Ainsi cette division ne sçauroit être approuvée quand on a l'esprit juste, & qu'on cherche à rendre claires les matieres qu'on traite.

2°. Cette division expose à une soudivision. Après avoir divisé les Tumeurs en sanguines, lymphatiques, em-

phyſémateuſes & graiſſeuſes, il faudroit ſou-diviſer les Tumeurs ſanguines en Tumeurs phlegmoneuſes, & en Tumeurs éryſipélateuſes; il faudroit ſou-diviſer de même les Tumeurs lymphatiques en Tumeurs œdémateuſes, & en Tumeurs ſquirrheuſes. Or, ce ſeul défaut doit faire rejetter la diviſion propoſée, & jamais, ſi l'on aime la clarté, on ne doit s'embarquer dans un pareil détail de diviſions & de ſou-diviſions.

3°. Un troiſieme défaut, c'eſt que cette diviſion, ſi on l'admettoit, partageroit le Traité des Tumeurs d'une maniere bien ſinguliere; les ſeules Tumeurs ſanguines tiendroient les trois quarts du livre, & les autres trois eſpeces n'en feroient qu'une très-petite partie.

Enfin, la diviſion qu'on conſeille, eſt abſolument vicieuſe, en ce qu'elle ne comprend point les Tumeurs recrémentitielles & excrémentitielles, c'eſt-à-dire, les Tumeurs formées par les humeurs, qui portent ces noms: or, ces Tumeurs ſont une claſſe particuliere, diſtincte des autres, & une claſſe nombreuſe. C'eſt ainſi que le ſquirrhe & le

cancer des mammelles viennent du vice du lait ; que le ſquirrhe du foye vient du vice de la bile ; que le ſpermatocèle ou le ſquirrhe des teſticules vient du vice de la ſemence, qui s'arrête dans ſes canaux ; c'eſt ainſi que preſque toutes les maladies éryſipélateuſes de la peau viennent du vice de l'humeur de la ſueur, ou de l'humeur ſébacée, qui en s'arrêtant dans leurs propres vaiſſeaux ſécrétoires ou excrétoires les gonflent, comme l'a fait voir l'Auteur du Traité des Tumeurs. On peut donc, ſans héſiter, regarder cette premiere réflexion de M. Vandermonde, comme une *premiere mépriſe*.

II. M. Vandermonde trouve mauvais que l'Auteur du Traité des Tumeurs ait placé dans l'article des tumeurs phlegmoneuſes, la gangrene ſéche ou ſcorbutique, les parotides & les bubons. A l'égard de la gangrene ſéche, comment n'a-t-il pas compris qu'on n'en parloit dans l'article des tumeurs phlegmoneuſes, qu'à l'occaſion de la gangrene inflammatoire, & pour finir ce qui regardoit cette maladie.

Quant à ce que le Journaliſte ajoute, *que le phlegmon n'eſt pas eſſentiel dans la formation des parotides & des bubons, & que le plus ſouvent ces tumeurs naiſſent, croiſſent & ſe diſſipent ſans aucun ſigne d'inflammation ;* je ne ſçaurois me diſpenſer de lui dire, que c'eſt une preuve de ſon peu d'expérience en Médecine ; car il n'y a point de Praticien qui ne ſçache, que le phlegmon eſt eſſentiel dans la formation des parotides & des bubons, & que ces tumeurs ne viennent jamais ſans une inflammation plus ou moins grande. Comment les diſtingueroit-on autrement des tumeurs purement ſcrophuleuſes, avec leſquelles ces tumeurs conviennent pour tout le reſte. Comptons donc cette réflexion du Journaliſte pour une *ſeconde mépriſe.*

III. L'Auteur du Traité reconnoît pour cauſes du phlegmon, la *ſtagnation* du ſang dans ſes vaiſſeaux capillaires, ſa *déviation* dans les veines lymphatiques, & ſon *extravaſation* par le déchirement des veines ſanguines ou des veines lymphatiques. Le Journaliſte

s'éleve hautement contre cette derniere cauſe : *Nous croyons*, dit-il, *que cette derniere eſpece d'inflammation, ſi elle exiſte, eſt produite par quelque cauſe extérieure, violente ; & non naturellement.* Il ignore donc que Hollier [a] a vu une perſonne, en qui le ſang ruiſſeloit de l'hypochondre droit ſans aucune ouverture ſenſible & ſans qu'aucune cauſe violente eût précédé. Il ignore que Bruchner [b] rapporte une obſervation pareille d'une ouverture de veine, faite ſans aucune cauſe apparente. Je pourrois lui citer moi-même un fait ſemblable, dont j'ai été témoin dans une femme, en qui le ſang ſortoit d'un point imperceptible du front en forme de jet, toutes les fois que ſes regles venoient mal. Perſonne n'ignore que dans les perſonnes fort blanches, & dont la texture eſt délicate, il arrive ſouvent que quelque petit vaiſſeau capillaire caſſe à l'œil dans les chaleurs de l'été, & cauſe des petits points d'écchymo-

a Oper. practicor. *edit. Genevenſis. in-4°. ann.* 1635. pag 584. *inter rara quædam.*

b *In Selectis Medicis Francofurtenſibus*, Vol. III. Tom. I. pag. 187.

ſes qui ſe diſſipent dans peu de jours. Mais citons à M. Vandermonde des faits, qui ſoient plus à ſa portée. Il connoît peut-être les taches, en latin *petechiæ*, qui arrivent dans les fiévres pourprées, & les taches violettes ou noirâtres, dont la peau eſt couverte ſi ſouvent dans le ſcorbut; or, il ne peut pas douter que ces taches ne viennent de la rupture de quelque vaiſſeau capillaire dans la peau, & de l'extravaſation de quelques gouttes de ſang qui en eſt la ſuite. Ainſi en avançant que cette étiologie eſt tout-à-fait idéale, il eſt évident qu'il eſt tombé dans une *troiſieme mépriſe* palpable.

IV. Le Journaliſte prétend enſuite que l'Auteur du Traité des Tumeurs, *pour prouver que cette inflammation par extravaſation n'étoit pas hypothétique, a fait l'expérience ſuivante : Il battit fortement un chien*, dit-il, *& il lui cauſa une meurtriſſure preſque univerſelle, il l'ouvrit deux jours après, & ayant fait une ligature à l'artère ſouclaviere, il eut, à ce qu'il dit, le plaiſir de diſtinguer un grand nombre de veines lymphatiques, pleines d'une lymphe plus épaiſſe qu'à*

qu'à l'ordinaire, & d'une couleur extrêmement rouge, ce qui prouvoit qu'elles avoient commencé à repomper une partie du ſang extravaſé dans les meurtriſſures.

Cet exemple eſt une preuve évidente de l'inattention avec laquelle M. Vandermonde a fait cet Extrait ; car certainement l'Auteur du Traité des Tumeurs n'a pas employé cette expérience pour prouver qu'il ſe fait des extravaſations de ſang *ſans cauſe extérieure violente*. Dans ce cas, l'expérience qu'il rapporte, loin de prouver, comme il le croit, qu'il ſe fait des extravaſations de cette eſpece, ſe tourneroit directement contre lui, & prouveroit le contraire : mais cet Auteur l'a employée, comme il paroît par le paſſage même allégué, pour expliquer comment ſe fait la réſolution du ſang extravaſé dans les ecchymoſes, & pour faire voir que le ſang eſt repompé par les veines lymphatiques.

Le Journaliſte continuant de s'égarer, prétend 1°. que l'Auteur anonyme n'a pas pu diſtinguer ſi les vaiſſeaux pleins de ſang étoient des *veines*

lymphatiques ou des veines ſanguines ; mais s'il étoit Anatomiſte, il ſçauroit qu'en liant la veine ſouclaviere on intercepte le cours de la lymphe dans les vaiſſeaux lymphatiques, & qu'on eſt en état par-là de diſtinguer leurs ramifications preſque juſqu'à leur origine.

Il prétend 2°. *que l'Auteur du Traité n'a pas pu diſcerner que ces vaiſſeaux contenoient une lymphe plus épaiſſe qu'à l'ordinaire*, dès qu'il convient qu'elle étoit *extrêmement rouge*; comme ſi cette couleur rouge étrangere l'eût empêché de reconnoître que cette lymphe étoit plus viſqueuſe, plus gluante & plus épaiſſe qu'à l'ordinaire. Voilà, Monſieur, pluſieurs mépriſes entaſſées enſemble. Faiſons pourtant quelque grace à M. Vandermonde, & ne les comptons toutes que pour une *quatrieme mépriſe.*

V. Suivant le Journaliſte, l'*Auteur aſſure dans le prognoſtic du phlegmon, qu'une tumeur inflammatoire qui doit ſe réſoudre, le fait avant le ſeptieme jour ;* ſur quoi il ajoute, que *ce terme fixe eſt fort illuſoire ; qu'il a vu des phlegmons,*

dont la réſolution n'a été faite qu'au bout de douze ou quinze jours ; qu'il eſt même étonnant qu'un Médecin aſſigne un tems limité pour cette opération de la nature, tandis qu'il ſçait qu'elle dépend d'une infinité de circonſtances qui varient.

Mais cette doctrine eſt aſſez inutilement employée. L'Auteur anonyme n'étoit pas capable d'aſſigner un terme fixe à la réſolution des phlegmons, auſſi ne l'a-t-il pas fait. Il ne dit pas dans l'endroit cité par le Journaliſte, ce qu'il lui fait dire ; mais il dit en propres termes : [c] *qu'on a raiſon d'attendre la réſolution, quand la dureté, la chaleur & la douleur du phlegmon ſont médiocres, & quand on s'apperçoit que la tumeur commence à diminuer avant le ſeptieme jour ou un peu après le ſeptieme.* C'eſt donc là une *cinquieme mépriſe* du Journaliſte, ſuppoſé que cette réflexion ne mérite pas un nom un peu plus fort que celui de *mépriſe*.

VI. Le Journaliſte prétend que l'Auteur du Traité des Tumeurs met entre le ſang & le pus, des différences qui ne ſont *point exactes*. Pour le prouver, il

c Pag. 22. Tom. I.

cite l'endroit du Traité des Tumeurs où l'Auteur dit, [b] *que le ſang eſt inſipide & que le pus eſt ſalin ; que le ſang n'eſt pas rongeant & que le pus l'eſt ; que le ſang n'a pas de mauvaiſe odeur, & que le pus en a preſque toujours.* Je vois, Monſieur, que vous m'allez dire ; peut-on conteſter de pareilles aſſertions ? Oui, Monſieur ; le Journaliſte les conteſte ; & pour le faire avec quelque ſuccès, il choiſit les cas où le pus eſt le plus louable, & ceux où le ſang eſt le plus gâté ; & il croit pouvoir conclure delà, qu'ils ne ſont ni l'un ni l'autre, ni ſalins, ni rongeans, ni de mauvaiſe odeur. Vous connoiſſez ce ſophiſme, Monſieur, c'eſt ainſi qu'on pourroit prouver que l'été eſt auſſi froid que l'hyver, en comparant certains jours de l'été qui ſont froids, avec certains jours de l'hyver qui ſont aſſez doux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, que, ſans entrer dans une plus grande diſcuſſion, je compte ce raiſonnement pour une *ſixieme mépriſe.*

VII. Le Journaliſte dit que l'Auteur du Traité *penſe que le ſang eſt plus léger*

[b] Pag. 39. Tom. I.

que l'eau, parce qu'il eſt privé des parties globuleuſes & ſéreuſes, & que la partie gélatineuſe qui reſte dans le pus, eſt de ſa nature plus peſante que l'eau.

J'avoue que je ne comprends point ce que le Journaliſte veut dire; mais il me paroît certain qu'il fait dire à l'Auteur du Traité le contraire de ce qu'il dit. Cet Auteur ne croit pas *que le ſang ſoit plus léger que l'eau, parce qu'il eſt privé de ſes parties globuleuſes & ſéreuſes;* mais il croit au contraire, [c] que le ſang devient plus peſant que l'eau, quand il perd ces parties-là, comme il arrive quand il ſe change en pus; parce qu'en perdant ſes parties globuleuſes & ſéreuſes, il perd une grande partie des molécules d'air qui y ſont renfermées. C'eſt en vain que le Journaliſte cite l'exemple *du mucus des narines, de celui des bronches, & des filamens gélatineux* qui paroiſſent dans la ſaignée du pied & qui nagent dans l'eau, pour prouver que la partie gélatineuſe du ſang ne doit pas tomber au fond de l'eau. Comment ne comprend-il pas que ces mucus contiennent beau-

[c] Pag. 81. n°. 3. Tom. I.

coup de parties séreuses, & beaucoup de parties d'air, ce qui met une différence marquée entre le pus & ces mucus.

Enfin, il *semble* au Journaliste, *que l'Auteur s'approcheroit plus du langage d'un vrai Physicien, s'il disoit que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, est privée des parties huileuses.* Mais il faut donc qu'il nous apprenne à distinguer ces parties huileuses qu'il suppose dans la partie gélatineuse, & que personne n'y a encore reconnues. S'il y a dans le sang quelque chose qui approche de la nature de l'huile, ce sont les parties globuleuses, & l'Auteur du Traité n'a pas manqué d'avertir que la dissipation de ces parties contribue beaucoup à rendre plus pesante la partie gélatineuse qui forme le pus. Concluons donc que l'envie de critiquer l'Auteur du Traité, a séduit le Journaliste, & l'a fait égarer dans une suite de réflexions fausses, que nous pouvons regarder comme une *septieme mépriſe.*

VIII. Le Journaliste blâme l'Auteur anonyme d'avoir dit, *que la gangrene est le seul terme usité pour signifier la mor-*

tification des parties, & que le ſphacèle eſt un mot preſque rejetté du Vocabulaire François. Mais le Journaliſte n'eſt pas mieux inſtruit dans la Grammaire que dans la Médecine. Avant que de décider, que ne conſultoit-il le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, qui doit ſervir de régle en cette matiere. Il y auroit trouvé en ſon rang le mot de *gangrene*, comme un mot uſité dans la langue; mais il n'y auroit pas trouvé celui de *ſphacèle*, qui n'eſt point dans l'uſage commun. Je conſens pourtant que ceux qui font parade d'une vaine érudition, & qui aiment à dire *herpes*, au lieu de *dartre*, diſent de même *ſphacele*, & même *nécroſe*, au lieu de *gangrene*. Mais il n'eſt pas moins certain que la remarque du Journaliſte eſt fauſſe, & que c'eſt une *huitieme mépriſe*.

IX. Il eſt beau d'entendre raiſonner le Journaliſte ſur la raréfaction que produit la congélation. Il prouve ſçavamment qu'elle eſt dûe à l'expanſion de l'air contenu dans l'eau qui ſe gele; & c'eſt le ſeul endroit, où il raiſonne juſte dans ſon Extrait. Mais il revient

bientôt à ſa maniere ordinaire de raiſonner : *Ce méchaniſme*, dit-il, *ne peut pas avoir lieu dans les humeurs qui coulent dans les veines, puiſqu'elles ne contiennent pas, comme la Phyſiologie nous apprend, de l'air iſolé entre les différentes parties qui les compoſent.*

Il eſt aiſé de voir par ce raiſonnement que la Phyſiologie du Journaliſte eſt fort courte, puiſqu'il ignore que toutes les humeurs de notre corps contiennent une grande quantité de parties d'air qui y ſont confondues, mais qui s'en ſéparent en foule, dès qu'on les met dans la machine du vuide. C'eſt donc une *neuvieme mépriſe*, & une *mépriſe* très-grande que d'avoir ignoré un fait ſi généralement connu.

X. Le Journaliſte condamne l'Auteur du Traité *d'avoir conſeillé dans la curation de la gangrene d'employer les ſaignées répétées, ſi elle eſt produite par l'inflammation.* Il falloit dire *ſi elle eſt produite par l'excès d'inflammation* ; car c'eſt ainſi que l'Auteur [f] parle, & il a raiſon de parler ainſi. Il s'agit dans cet endroit de la gangrene qui vient de

f Pag. 66. n. 1. Tom. I.

l'inflammation ; la raiſon démontre donc que pour remédier à cette eſpéce de gangrene, & en arrêter les progrès, il faut s'attacher à emporter, ou à affoiblir la cauſe qui la produit, ſçavoir l'excès de l'inflammation : or, nul moyen plus efficace pour diminuer l'inflammation, que les ſaignées répétées, ſelon l'exigence des cas ; & c'eſt une pratique conſtamment ſuivie par les Médecins éclairés, & autoriſée par les ſuccès.

Après cela permis au Journaliſte d'employer de vaines paroles, pour dire que la ſaignée *diminue les forces, relâche les fibres, enleve la portion du ſang la plus active & la plus propre à vivifier les parties, & ne ſert qu'à favoriſer la gangrene, bien loin d'en arrêter les progrès.* Comment n'a-t-il pas compris, qu'avec de pareilles phraſes, ſuppoſé qu'on les voulût admettre, il pourroit prouver que la ſaignée eſt un obſtacle certain à la réſolution des inflammations. Ainſi, malgré ce vain étalage, mettons les reproches qu'il fait à l'Auteur anonyme, d'avoir conſeillé la ſaignée dans la gangrene inflam-

matoire, au nombre de ſes *mépriſes* ordinaires, & comptons-la pour la *dixieme.*

XI. *Il ſemble*, dit le Journaliſte, *que l'Auteur du Traité des Tumeurs ſe ſoit attaché dans ſon livre, à combattre les remedes les mieux accrédités, & ceux dont on a lieu d'eſpérer le plus de ſuccès.* Qui ne croiroit à ce début que l'Auteur du Traité ne ſoit tombé dans quelque lourde faute ? Tout ſon crime cependant ſe réduit à dire g que les Médecins d'Ecoſſe & d'Angleterre, ont recommandé l'uſage interne du quinquina dans la gangrene ; qu'on a eſſayé ce remede en France, mais que le ſuccès a mal répondu aux eſpérances qu'on avoit données, & que ce remede n'a paru réuſſir, que quand la gangrene étoit produite ou accompagnée d'une fiévre tierce ou double tierce, & par conſéquent intermittente, & du reſſort du quinquina ; que cependant il étoit d'avis qu'on employât le quinquina dans tous les cas de gangrene, parce que ce remede ne peut produire de ſoi aucun mauvais effet.

g Pag. 57. 68. Tom. I.

Assurément rien n'est plus sensé, rien n'est plus vrai que ce discours, & l'on pourroit citer un grand nombre d'observations qui justifient ce qu'on avance, & qui ont été faites par des Médecins les plus éclairés. Qu'a donc pu trouver le Journaliste à y reprendre : il est bon de l'entendre lui-même.

L'Auteur du Traité, dit-il, *croit qu'il ne faut pas faire usage du quinquina dans la gangrene, parce que ce remede a mal répondu en France aux espérances qu'on s'en étoit formées.* Mais en cela il altere les paroles de l'Auteur qu'il veut critiquer, & lui fait dire le contraire de ce qu'il dit, comme on vient de l'observer.

Assurément, continue le Journaliste, *ou l'Auteur n'a pas lû les cures singulieres & surprenantes faites à ce sujet par ce remede, que nous avons publiées dans nos Journaux.* Oui, assurément, il ne les a pas lûes, puisqu'il ignoroit même que le Journal du sieur Vandermonde existât.

Ou, ajoûte-t-il, *il est peut-être de l'avis de certain Pyrrhonien qui a soutenu que toutes les observations qu'on*

nous a envoyées, & dont nous avons fait part au public, étoient fauſſes. Je ne ſçais pas ce que penſeroit l'Auteur du Traité, s'il avoit lû ces obſervations, mais je ſçais que pour moi qui les ai lûes, je ſuis du ſentiment de ce Pyrrhonien, qui paroît ſi blâmable à M. Vandermonde.

Enfin, le Journaliſte termine ſa critique d'un ton bien digne d'un ſçavant Praticien, comme lui : *Nous croyons*, dit-il, *devoir le prévenir que malgré ſes doutes mal fondés, l'on conſeillera de ſe ſervir du quinquina dans la gangrene, comme un des ſecours des plus efficaces & des plus puiſſans qu'on connoiſſe.* A lui permis ; mais, à en juger par la réputation que M. Vandermonde ſe fait, il ne le conſeillera jamais à perſonne. Vous jugez bien, Monſieur, que ce tas de réflexions fauſſes & de mauvais raiſonnemens qu'on vient de relever, mérite bien d'être compté pour une *onzieme mépriſe*.

XII. Toutes les réflexions du Journaliſte ſur ce que l'Auteur du Traité dit de la gangrene ſéche, ſont également frivoles ; & il ne faut que les rap-

porter pour en faire sentir la futilité : 1°. *Tout ce que l'on trouve*, dit-il, *dans cet Ouvrage sur la gangrene séche, n'est qu'une copie de ce que plusieurs Auteurs ont écrit sur cette matiere.* Je crois deviner de quels Auteurs le Journaliste entend parler ; mais m'en croirez-vous, Monsieur, c'est pourtant un fait dont j'ai la preuve en main. La même doctrine que l'Auteur enseigne sur la gangrene séche dans son Traité, il l'enseignoit publiquement, il y a plus de trente ans, dans le tems que les Auteurs que le Journaliste désigne, commençoient leur apprentissage ; & c'est de l'Auteur anonyme que ces Auteurs désignés par le Journaliste, ont appris cette doctrine, supposé qu'ils l'entendent.

2°. L'Auteur du Traité enseigne que la gangrene séche vient de ce que le sang circule lentement dans les parties affectées, & qu'il y répand une sérosité âcre. Le Journaliste saisit ces mots avec empressement, & croit pouvoir les tourner en ridicule : *Nous serions bien à plaindre*, dit-il, *si cette cause suffisoit pour produire cette maladie. Combien ne ver-*

roit-on pas de gangrenes ambulantes ? Il ignore donc qu'il y a différens degrés dans le ralentiſſement du ſang, de même que dans l'acrimonie de la lymphe, & que ces différens dégrés conſtituent des maladies différentes.

3°. Enfin, il revient encore à la ſaignée, que l'Auteur du Traité recommande dans la gangrene ſéche dans certains cas, & tout ce qu'il dit ſur ce ſujet eſt une preuve de ſon ignorance dans la pratique. Qu'il ſçache donc, que l'inflammation & la fievre ſurviennent quelquefois dans la gangrene ſéche, & que dans ce cas, il faut avoir recours à la ſaignée. Qu'il ſçache même qu'il faut l'employer dans tous les cas, ſi l'état du pouls le permet, afin de faciliter la circulation du ſang, & de prévenir les engorgemens, dont pluſieurs parties ſont menacées ; & comptons ſa critique pour une *douzieme méſe.* Il eſt vrai, comme cet Auteur l'enſeigne, [a] que ces ſaignées doivent être & plus rares & plus petites dans la gangrene ſéche, que dans les cas ordinaires, & qu'il faut donner en même tems au malade des remedes intérieurs, propres à

a Page 81. Tom. I.

corriger le vice du ſang, & à en ranimer la circulation.

Le Journaliſte ne fait que deux réflexions, ſur ce qui regarde la veine de Médine.

L'une que cette diſcuſſion étoit *inutile, puiſque c'eſt une maladie inconnue en Europe* ; mais cette diſcuſſion étoit du moins néceſſaire, pour empêcher que quelque Chirurgien ne vînt encore fournir à l'Académie des Sciences quelque Mémoire, pour prouver que ce mal n'eſt qu'un clou, & que le ver qu'on croit en retirer, n'eſt que le bourbillon ou la corde du clou, qu'on allonge & qu'on file en l'attirant. XIII.

L'autre, que l'Auteur a *puiſé dans Velſchius toute l'érudition dont ce Chapitre eſt chargé.* Mais l'Auteur n'y a pas puiſé les citations des Auteurs qui ont écrit depuis Velſchius ; non plus que celles des Auteurs qui ont vu le dragonneau eux-mêmes, ou des maladies qui y ſont analogues. Tout ce qu'il a donc pris dans Velſchius, & tout ce qu'il a pu y prendre, ſe réduit à quelques citations d'Auteurs Arabes, très-fautives, & qu'il lui a fallu rectifier.

Mais enfin, ajoûte le Journaliſte ; *l'Auteur a eu grand ſoin de ne pas avertir de ce petit vol littéraire.* Il eſt petit en effet ; mais il eſt faux qu'il n'en ait pas averti. Pouvoit-il le faire plus expreſſément, qu'en diſant, comme il fait, [b] que Velſchius a publié une *ſçavante Diſſertation ſur ce ſujet, où il n'y avoit rien à deſirer, qu'un peu plus d'ordre.*

Convenez-donc, Monſieur, que les imputations, que M. Vandermonde fait à l'Auteur Anonyme par rapport à ce qu'il a dit de la veine de Médine, peuvent être regardées comme une accuſation maligne ; mais je veux bien ne la compter que comme une étourderie, ou ſi vous voulez une *treiziéme mépriſe*.

XIV. Le Journaliſte paroît être bien fâché de n'avoir rien à critiquer ſur la nature qu'on donne au panaris, conforme en tout à la deſcription que les anciens Auteurs en ont faite, & à la ſignification naturelle du nom, que ce mal porte. Les obſervations d'Hildanus achevent de mettre cette queſtion hors de

b Pag. 125. Tom. I.

tout doute, & on n'a qu'à les ſuivre, pour en être pleinement convaincu. Après cela, permis aux ignorans d'établir trois ou quatre eſpeces de panaris, & de confondre ainſi des maladies qui n'ont aucun rapport enſemble, ni quant à leur ſiege, ni quant à leur cauſe primitive. Ne laiſſons pourtant pas de mettre leur ſentiment, quoique autoriſé par le Journaliſte, au nombre des erreurs, & des erreurs dangereuſes pour les malades; & à l'égard de M. Vandermonde, comptons-les pour ſa *quatorzieme mépriſe*.

L'Auteur du Traité des Tumeurs, dit le Journaliſte, *prétend que deux gouttes, ou deux gouttes & demie de lymphe, épanchées ſous l'ongle, produiſent tous les accidens funeſtes du panaris*, & pour le faire comprendre, il cite l'exemple de la machine de Papin, où l'on ſçait, dit-il, *que les liquides fortement comprimés, ſont capables d'une activité qu'on auroit peine à imaginer.* XV.

Que fera donc l'Auteur du Journal pour détruire un exemple ſi concluant. Il prendra le parti de ſoutenir *qu'il n'y a aucune parité entre la machine à Pa-*

pin, & une goutte de lymphe contenue dans le doigt. Or, voici comme il prétend le prouver. *La réſiſtance*, dit-il *qu'éprouve l'eau dans cette machine eſt ſi grande, que ſi l'on ne prenoit des précautions, elle caſſeroit les vaiſſeaux qui la contient, quelque forts qu'ils ſoient. Mais dans le doigt*, continue-t-il, *les parties par la raiſon qu'elles ſont très-compactes, ſont auſſi capables d'un plus grand reſſort, qui diminue par conſéquent beaucoup de l'action du liquide.*

Premier raiſonnement pitoyable. L'ongle & la couche cartilagineuſe qui eſt deſſous, & entre leſquelles les gouttes de lymphe ſont épanchées, ſont *très-compactes*, de l'aveu même du Journaliſte. Elles repréſentent donc par-là plus exactement la machine de Papin. *Mais*, continue le Journaliſte, *ces parties ſont par-là même capables d'un plus grand reſſort, qui diminue beaucoup l'action du liquide.* Je doute qu'on ait raiſon de conclure que l'ongle & la couche cartilagineuſe ont un plus grand reſſort par la raiſon qu'elles ſont très-compactes. Mais, ſans s'arrêter à diſcuter ce fait, il eſt certain du moins que

ce reſſort de l'ongle & de la couche cartilagineuſe, tel qu'il ſoit, loin de diminuer l'action du liquide épanché, doit l'augmenter conſidérablement, parce que ce reſſort pouſſe, & eſt repouſſé à ſon tour, & que cette action & réaction réciproque, ſouvent répétées, doivent mettre le liquide en état de produire des effets qui n'arriveroient pas autrement.

Mais d'ailleurs, pourſuit le Journaliſte, *l'eau dans la machine à Papin eſt pouſſée par la violence du feu qui la chauffe; dans le panaris aſſurément, la goutte ou les deux gouttes & demie de lymphe, ſont dans une chaleur moindre que celles du ſang & des autres liqueurs qui ne ſont pas épanchées.*

Autre raiſonnement pire encore que le précédent. Quand cela ſeroit, comment le Journaliſte ſçait-il que cette chaleur, quoique moindre que celle du ſang, ne ſuffit pas pour produire les accidens du panaris; mais cette ſuppoſition eſt évidemment fauſſe. Le bout du doigt malade devient bientôt chaud, brulant, enflammé, & la lymphe épanchée y acquiert une chaleur fort ſupé-

rieure à la chaleur naturelle du ſang, ce qui ſuffit pour détruire tous les vains raiſonnemens qu'on oppoſe.

Ainſi, conclut le Journaliſte, *toute cette explication* du panaris *eſt purement ſyſtématique.* Ainſi, puis-je conclure avec plus de raiſon, toutes les réflexions que cet Auteur oppoſe, méritent bien d'être comptées pour une *quinzieme mépriſe.*

XVI. Le Journaliſte trouve mauvais qu'on attribue toujours la cauſe du panaris à une piquûre ou à une contuſion. Il prétend *qu'il eſt ſimple de dire, que cette lymphe prétendue rouſſe, par ſon âcreté piquoit, irritoit les nerfs & les tendons, & produiſoit tous les accidens qui ſuccedent au panaris.* Mais c'eſt ignorer abſolument la maniere dont le panaris ſe forme, que d'admettre une pareille cauſe.

1°. Le panaris n'arrive jamais qu'à la ſuite d'une piquûre, qui perce la racine de l'ongle, & qui donne lieu à l'extravaſation de quelques gouttes de lymphe, ou d'une contuſion ſubite ſur la racine de l'ongle, qui la fait plier en-dehors ou qui l'enfonce en dedans, & qui en la détachant en quelque point,

y fait extravaſer de même quelque peu de lymphe.

2°. Il arrive aux perſonnes les mieux conſtituées, par l'une ou par l'autre de ces cauſes, ſans qu'on puiſſe ſuppoſer aucun vice, ni aucune âcreté dans la lymphe, capable d'y contribuer.

3°. Il n'arrive jamais aux perſonnes les plus cacochymes, & en qui la lymphe eſt le plus viciée, à moins que l'une de ces deux cauſes n'ait précédé.

4°. Il n'arrive jamais qu'aux gens de travail, aux couturieres, & aux gens qui exercent quelque art méchanique, & par-là ſujets à ſe piquer ou à s'écraſer les bouts des doigts.

5°. Enfin, il n'arrive point aux doigts des pieds, quoique les doigts des pieds ayent la même conformation que ceux des mains.

Que répond à cela l'Auteur du Journal ? *Premierement, qu'il doit lui être permis de douter que le panaris ne vienne qu'aux doigts des mains.* On y conſent ſans peine ; mais on le défie d'alléguer aucun exemple du contraire.

En ſecond lieu, continue-t-il, *quand cela ſeroit, que pourroit on en conclure ?*

que les pieds ne ſont pas expoſés aux cauſes déterminantes, qui produiſent le panaris, comme les mains ; mais cela ne prouveroit rien pour les cauſes efficientes, & cette même lymphe rouſſe peut être aſſez âcre par elle-même, pour s'épancher dans les doigts des pieds, comme dans ceux des mains.

Le Journaliſte qui vient de demander la permiſſion de douter des faits certains qu'on lui allégue, nous accordera bien la permiſſion de douter des poſſibilités qu'il imagine, & en attendant, de compter ſes frivoles réflexions ſur la cauſe du panaris, pour une *ſeizieme mépriſe.*

XVII. A en croire le Journaliſte, le Traité des Tumeurs *ne renferme que des connoiſſances, que l'on eſt à portée de puiſer dans pluſieurs Auteurs, qui ont traité chacune de ces matieres d'une maniere ſupérieure ;* & là-deſſus, il cite à la marge, *Celſe, Boerhaave, Juncker, Van-Swieten, & ſur-tout M. Queſnay.*

Je ne doute pas que l'Auteur du Traité des Tumeurs n'ait bien ri de ſe voir renvoyé à étudier M. Queſnay ; & je vous avoue que je n'ai pas pu m'em-

pêcher de rire moi-même de voir M. Quesnay, mis au-dessus de Celse, de Boerhaave, de Juncker & de Van-Swieten, *& sur tout*, dit-on, *M. Quesnay*. Tâchez, Monsieur, de sçavoir si l'on croit que le Journaliste ait parlé sérieusement dans cet endroit, & si l'on ne regarde pas son *sur-tout M. Quesnay*, comme une ironie piquante.

Mais parlons sérieusement, Monsieur; M. Vandermonde trouve donc que le Traité des Tumeurs *ne renferme que des connoissances communes, que l'on est à portée de puiser dans les Auteurs ordinaires.* Qu'il nous apprenne donc dans quels Auteurs on trouve ce que l'Auteur des Tumeurs enseigne sur la nature & les causes du Panaris; sur le siége particulier des différentes maladies de la peau; sur la distinction des deux sortes de squirrhe, le squirrhe lymphatique & le squirrhe récrémentitiel; sur la nature & les causes du cancer & des tumeurs carcinomateuses; sur la génération des hydatides, & sur la formation des doubles poches, dont elles sont quelquefois revêtues; sur les preuves qu'il apporte, que les hydati-

des & les loupes, ſont dans le fond la même eſpèce de mal, & ne diffèrent entre elles que par accident; enfin ſur les Gommes ou Tumeurs gommeuſes. Il faut être bien mal inſtruit de l'état de la Médecine, pour n'avoir pas ſenti que toutes ces queſtions ſont traitées dans cet ouvrage d'une maniere également neuve & ſolide; c'eſt pourquoi, le jugement que M. Vandermonde porte à cet égard, doit être regardé comme une *dix-ſeptieme mépriſe*.

XVIII. Enfin, M. Vandermonde termine ſon Extrait par des paroles aſſez peu judicieuſes: *On peut dire*, dit-il, *qu'on auroit pu faire avec ce Traité des cahiers propres à former des Ecoliers; mais qu'il ne peut guères convenir à des Praticiens.* Je comprends bien que M. Vandermonde a eu deſſein de déprécier cet ouvrage, en diſant qu'on auroit pu *faire avec ce Traité des cahiers propres à former des écoliers*. Il ne connoît donc pas la valeur de ces expreſſions. Si l'on avoit pu faire avec ce Traité *des cahiers propres à former des écoliers*, il faut que ce Traité ſoit clair, méthodique, concis, & qu'il renferme en même-tems tout ce

ce qu'il y a d'important, d'eſſentiel & de néceſſaire à ſçavoir ſur ce ſujet. Et quelle plus grande louange peut-on donner à un Traité dogmatique ? Plût à Dieu que tous les ouvrages de la même eſpèce, méritaſſent d'être regardés comme des *cahiers propres à former des écoliers*, on ne verroit pas tant de livres dogmatiques, obſcurs, confus, ſans ordre & ſans méthode, & remplis de tant d'inutilités ou de redites.

Mais, continue M. Vandermonde, *ces cahiers ne peuvent* guères *convenir à des Praticiens*. Qu'eſt-ce donc qui a pu arrêter la plume du Journaliſte, & pourquoi n'a-t-il pas tranché hardiment que ces cahiers ne pouvoient ſervir de *rien* aux Praticiens ? Apparemment qu'il a ſenti lui-même la fauſſeté d'une déciſion ſi générale. Pourquoi n'a-t-il pas ſenti de même que la modification qu'il y mettoit, ne la rendoit pas plus vraie. En effet, pourquoi ce Traité ne conviendroit-il point aux Praticiens, ou du moins à ceux qui veulent le devenir ; car ce n'eſt que pour eux qu'il a été publié. N'y diſtingue-t-on pas dans chaque maladie, les

différens cas qui peuvent ſe préſenter à traiter ; n'y propoſe-t-on pas ſur chaque cas les remedes les plus sûrs, les plus efficaces & les plus utiles ; n'avertit-on pas des remedes qu'il faut éviter, ou qu'il ne faut employer que dans des circonſtances particulieres. Faudroit-il, pour mériter l'approbation du Journaliſte, qu'on y eût fait un vain étalage des remedes frivoles & infidéles qu'on trouve dans la plûpart des Traités, & qui ne ſervent qu'à déshonorer la Médecine, en la faiſant regarder comme une ſcience très-incertaine. On doit donc compter cette derniere réflexion du Journaliſte pour une *dix-huitieme mépriſe*.

J'ai ſuivi juſqu'ici, Monſieur, comme vous voyez, le Journaliſte pas à pas, & j'ai trouvé que les dix-huit critiques qu'il fait ſur le Traité des Tumeurs, ſont autant de mépriſes & de mépriſes palpables.

M. Vandermonde n'ignoroit point, à ce que je crois, quel étoit l'Auteur de ce Traité. Il ſçavoit qu'acoutumé depuis long-tems à enſeigner la Médecine, à en connoître toutes les difficultés,

à en manier toutes les queſtions, il étoit capable de ſaiſir le vrai ſur ces matieres, ou du moins d'éviter le faux. Comment a-t-il pû préſumer de pouvoir mordre ſur cet ouvrage ? Na-t-t-il pas dû craindre le ſort du ſerpent de la fable, qui perdit, dit-on, ſes dents à vouloir ronger une lime.

C'eſt peut-être pour l'excuſer qu'on vous a dit, Monſieur, que l'Extrait n'étoit pas de lui, & qu'il lui avoit été communiqué par Bavius ou par Mævius. Cela n'eſt pas impoſſible : je les connois l'un & l'autre, & ils ſont bien capables d'un Extrait de cette eſpèce. Mais je ne comprends pas ce qui auroit pu obliger M. Vandermonde à adopter, ou à demander leur ſecours ; ſon Extrait pouvoit-il être pire, quand il l'eût fait lui-même.

Comme je voudrois ſincerement contribuer à corriger M. Vandermonde, je vous prie de faire paſſer juſqu'à lui cette Lettre. Vous pouvez en tout cas la rendre publique. Il eſt bon de réprimer les ſaillies d'un jeune homme, qui s'eſt chargé de l'emploi de Journaliſte dont il n'eſt pas capable,

& qui ne s'en ſert que pour inſulter des gens qui valent mieux que lui. S'il vous revient qu'il ſe prête à mes leçons, c'eſt une marque qu'il en profitera, & cela doit donner quelque eſpérance pour lui : *Erubuit, res ſalva eſt.* Mais s'il réſiſte à ces avertiſſemens charitables, on n'en doit rien attendre, Dans ce cas, j'aurai perdu ma peine ; mais j'aurai eu du moins le plaiſir de m'entretenir avec vous, & d'éclairer le public ſur les procédés d'un Journaliſte, qui n'a cherché qu'à lui faire illuſion, Je ſuis, &c.

SECONDE LETTRE DU MÉDECIN *DE PROVINCE*, *AU MÉDECIN* DE PARIS,

Sur les Dragées du ſieur Keyſer.

VOUS avez raiſon, Monſieur, je commence à croire que l'Auteur du Traité des Tumeurs ne répondra point au ſieur Keyſer. Il a ſans doute des occupations plus importantes. A ſa place, j'ai envie d'y répondre moi-même. Je comprends bien que le public y perdra ; mais il perdroit encore davantage ſi on l'abandonnoit à l'illuſion qu'on cherche à lui faire ; & qu'on négligeât de l'éclairer ſur le jugement qu'il

doit porter des Dragées du ſieur Keyſer.

Avant que d'entrer en matiere, j'ai deux réflexions à faire qui pourroient ſeules juger la queſtion, & qu'il eſt important, par conſéquent, de ne point omettre. *La premiere* regarde le caractere de l'Auteur du Traité, & du ſieur Keyſer. Je ne connois point l'Auteur anonyme; mais je ſçais par l'Avertiſſement, qui eſt à la tête de ſon Livre, que c'eſt *un vieux Médecin, qui a paſſé ſa vie à étudier, à pratiquer & à enſeigner la Médecine.* S'il en faut croire, ce que vous me mandez vous-même, c'eſt un Médecin expérimenté dans le traitement des maladies vénériennes, & qui en a étudié long-tems la théorie & la pratique.

Je connois encore moins M. Keyſer; mais je ſçais qu'il fait actuellement un métier qui n'eſt pas le ſien, & qu'il ne le fait que parce qu'il y a été déterminé par des haſards auxquels il ne s'attendoit pas lui-même. Nous avons donc pour tenants dans cette diſpute, d'un côté, un Médecin habile, & inſtruit de la nature & des remedes des maladies vénériennes; & de l'autre,

un homme qui n'eſt ni Chirurgien ni Médecin ; mais qui prétend être poſſeſſeur d'un ſecret excellent, que le haſard lui a fourni & dont il ne connoît guères ni la vertu ni les effets.

Je tire ma *ſeconde* réflexion de l'intérêt qu'ils ont l'un & l'autre dans la queſtion qui les partage. L'Auteur anonyme n'a point de motif perſonnel de blâmer le reméde du ſieur Keyſer. Il n'a point de ſecret, dont il craigne le diſcrédit, ſi ce remede s'établit. Il n'appréhende pas d'ailleurs que ce remede diminue ſes pratiques, puiſqu'il aſſure qu'il eſt [a] *obſédé par les perſonnes que le ſieur Keyſer n'a pas pû guerir.* Il eſt donc très-apparent que le jugement qu'il porte, ne vient que de la perſuaſion intime où il eſt ; & dans une perſonne judicieuſe, cette perſuaſion doit être fondée. A l'égard du ſieur Keyſer, ſa fortune dépend de ſon ſecret : ſi les meſures qu'il a priſes pour le diſtribuer dans tout le royaume peuvent ſe ſoutenir, il ſera bien-tôt très-opulent ; mais il eſt ruiné, ſi elles vien-

a Tom. II. pag. 428.

nent à manquer. Dans une pareille ſituation, il eſt difficile de croire que le ſieur Keyſer, quand il ſeroit auſſi éclairé que l'Auteur anonyme, fût en état de porter un jugement auſſi vrai ſur le mérite de ſon remede.

Mais quelque fortes que ſoient ces préſomptions, je ne veux pas, Monſieur, que vous vous déterminiez par-là. La vérité y perdroit trop, ſi on négligeoit de profiter des avantages, que peut fournir l'examen du remede en lui-même. J'ai le bonheur d'être mieux inſtruit de la préparation du remede du ſieur Keyſer que l'Auteur anonyme. On convient qu'il a bien décrit la manipulation des dragées, depuis que la poudre blanche & la manne ont été mêlées; mais comme il n'avoit jamais vû cette poudre blanche, à ce que vous me marquez, il n'a pu donner ſur ſa nature que des conjectures, qui ne ſe ſont pas trouvées vraies, comme vous l'avez obſervé.

Mais j'ai été plus heureux que lui; j'ai eu une aſſez grande quantité de cette poudre, & j'en ai ſçu la préparation. Ainſi je puis parler ſur cette ma-

tiere affirmativement, & découvrir le ſecret que le ſieur Keyſer a tâché de tenir caché tant qu'il a pu. Cette poudre blanche, ou plutôt d'un blanc ſale, en quoi conſiſte toute la vertu des dragées, eſt une préparation mercurielle, comme on l'avoit bien ſoupçonné, qui mérite d'être décrite.

On fait d'abord un *Æthiops per ſe*; vous ſçavez, Monſieur, qu'il y a pluſieurs procédés pour le faire; celui que le ſieur Keyſer employe, eſt le même que celui que M. de la Garaye a indiqué. Il ſe ſervoit au commencement d'une grande caiſſe conique, ou en pain de ſucre renverſé, garnie d'un mouſſoir de la même figure. Il rempliſſoit la caiſſe d'eau commune, & y mettoit une certaine quantité de mercure révivifié du cinnabre; après quoi, à force de tourner le mouſſoir avec viteſſe, & de froiſſer le mercure dans l'eau, qui le contenoit, il parvenoit à le changer en poudre noire ou en *Æthiops per ſe*. Il doit à M. Vaucanſon, habile Machiniſte, l'avantage d'avoir ſimplifié cette machine. Il ſe ſert à préſent d'une eſpèce de bacquet cou-

vert, où il met l'eau & le mercure, & où, par le moyen de plusieurs palettes ou battoirs qui y sont renfermés, & qu'un cheval fait mouvoir, il parvient à convertir assez vîte le mercure en poudre noire ou en *Æthiops per se.*

Il prend alors cette poudre, la met dans une machine à mousser, d'une figure conique, y applique un mousssoir proportionné & de la même figure, & remplit le vuide de vinaigre distillé. Le même cheval, qui fait agir les palettes ou battoirs du bacquet, fait mouvoir aussi en même tems le mousssoir de cette seconde machine ; par-là, le vinaigre fortement froissé, pénetre la poudre noire, & ils s'élevent ensemble en une écume blanche, qui ressemble à de la crême fouettée. Le sieur Keyser ramasse cette écume avec soin, l'étend sur des assiettes ou des plats de fayence, la laisse dessécher, & c'est-là ce qui forme la poudre blanche, la base de son remede.

Cette poudre sent fortement le vinaigre, & il n'y a pas lieu d'en être surpris lorsqu'on sçait sa composition. Elle paroît avoir quelque chose d'onc-

tueux ſous les doigts. Si on l'expoſe à une chaleur aſſez légere, le contour noircit d'abord, & il s'en éléve un tas de petites gouttes diſtinctes de mercure coulant, ce qui continue de même juſqu'à ce que tout le mercure s'étant exhalé, il ne reſte plus qu'une eſpèce de charbon, fort léger, formé par les parties de vinaigre.

Je ne dis rien, Monſieur, de la nature de cette poudre qui ne ſoit juſtifié par les expériences de MM. Piat & Cadet, Apoticaires de Paris, & par l'analyſe qu'ils en ont faite, dont on m'a envoyé une copie. J'ai pris la peine de répéter la plûpart de leurs opérations, & j'en ai reconnu la vérité; mais il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter à louer cette analyſe, puiſque le ſieur Keyſer, en adoptant l'écrit de ces deux Meſſieurs qu'il a inſéré dans ſa *réponſe à l'Auteur du Traité des Tumeurs*, a adopté en mêmetems toutes leurs obſervations & toutes leurs expériences.

Il réſulte de-là, 1o. que la poudre du ſieur Keyſer n'eſt compoſée que de molécules imperceptibles de mercure, unies à l'acide végétal du vinai-

gre, ce qui forme une préparation mercurielle, très-différente du ſublimé corroſif, où les mêmes molécules de mercure ſont intimement unies avec des acides minéraux beaucoup plus forts.

Il en réſulte, 2°. que le ſoupçon de l'Auteur du Traité des Tumeurs, quelque plauſible qu'il fût, n'étoit pas fondé; mais en même tems il en réſulte qu'il n'y avoit dans ce ſoupçon rien d'injurieux pour le ſieur Keyſer, comme vous l'avez remarqué; puiſqu'on ne lui attribuoit que de ſe ſervir d'un remede, que MM. Boerhaave & Van-Swieten, ont fait gloire d'employer.

Il en réſulte, 3°. que la poudre de M. Keyſer, dès qu'elle n'eſt plus du ſublimé corroſif, mais du mercure ſimplement uni à l'acide du vinaigre, ne doit plus être regardée comme une préparation corroſive. J'en ai mis ſur la langue à différentes repriſes, elle y a excité un ſentiment d'aſtriction aſſez vif & aſſez long, qui ſouleve l'eſtomac & fait beaucoup ſaliver; mais ces accidens ſe ſont diſſipés ſans laiſſer aucun veſtige ſur la langue. J'ai fait plus.

J'en ai fait prendre à un chien à deux différentes repriſes une aſſez forte doſe, de 25 à 30 grains. Le chien a vomi peu de tems après & à différentes repriſes. Il a paru ſouffrir des tranchées & des coliques aſſez vives, par le trémouſſement de tout ſon corps & la maniere dont il ſe tenoit plié ; il a enfin fini par foirer pluſieurs fois avec effort ; mais tout cela a toujours ceſſé de ſoi-même, & le chien s'eſt trouvé le lendemain dans l'érat naturel.

Il en réſulte 4°. que les nauſées & le vomiſſement que le remede du ſieur Keyſer excite dans ceux qui en uſent ; *que les tranchées & les envies d'aller, inutiles qu'il cauſe ; que l'état de langueur & le mal au cœur preſque continuel qu'il attire, ne ſont pas à craindre pour l'ordinaire*, quand on connoît la nature de ce remede, & qu'on fait attention à la petite doſe que le ſieur Keyſer en donne, laquelle n'eſt guère que d'un grain ou d'un grain & demi ſur chaque dragée, comme je l'ai obſervé en faiſant fondre des dragées dans l'eau, & ramaſſant la poudre qui ſe précipitoit dans cette diſſolution. Ce reme-

de donné à un chien, à une doſe beaucoup plus grande, n'a pas eu de mauvaiſes ſuites, quoiqu'il y ait cauſé des accidens plus violens.

Il en réſulte enfin, que ces dragées, données à des doſes trop fortes, à des malades d'une conſtitution délicate, dont l'eſtomac & les inteſtins ſont faciles à agacer, & en qui le genre nerveux eſt aiſé à ébranler, ont pu cauſer des accidens fâcheux & allarmans, & en ont cauſé quelquefois réellement, comme il paroît par la deſcription que le ſieur le Grau, Major du Guet à cheval, fait de ce qu'il en a ſouffert lui-même, & par le détail qu'on trouve dans les Journaux Œconomiques, des ſouffrances qu'ont eſſuyées les nommés Duval, le Sueur, Dupeanloup, & la nommée Petit par l'uſage du même remede.

M. Keyſer doit être content ſans doute de ce que je penſe ſur la nature & ſur les effets de ſon remede, & il a raiſon de ſe louer de ma ſincerité; mais je crains qu'il ne ſoit pas auſſi ſatisfait du jugement que je vais porter de l'inefficacité de ſon remede dans la guériſon

des maux vénériens. On ne ſçauroit diſſimuler qu'il réſulte de ce qu'on vient de dire de la nature de ce remede, qu'on n'en doit attendre preſque aucun ſuccès. On a vu 1°. que cette poudre n'étoit que du mercure pénétré par l'acide du vinaigre; qu'en la mettant ſur la langue, elle n'y faiſoit qu'une impreſſion paſſagere & peu durable; qu'en la donnant à un chien, même à une grande doſe, elle n'étoit ſuivie d'aucun accident bien fâcheux. Ces faits doivent faire ſoupçonner qu'elle n'eſt guère capable de faire de fort grandes impreſſions ſur les parties internes.

2°. On a vû que la plus légère chaleur ſuffiſoit pour ſéparer le mercure d'avec les parties de vinaigre qui y ſont unies, & pour le remettre en petites gouttes de mercure coulant, d'où l'on a raiſon de conclure que la chaleur de l'eſtomac & des inteſtins doit révivifier de même le mercure qui eſt dans cette poudre, le ſéparer des parties acides du vinaigre, & par-là détruire l'activité de ce remede, ou du moins la réduire à l'activité du ſimple mercure coulant.

3°. On a vû que les dragées du ſieur Keyſer, ne contiennent guères qu'un grain ou un grain & demi de ſa poudre blanche, ce qui ne peut guères contenir qu'un grain de mercure coulant; d'où l'on doit inférer qu'une ſi petite quantité de mercure & de mercure coulant qui n'entre que difficilement dans les veines lactées, ne ſçauroit ſuffire à détruire le virus vérolique qui eſt dans le ſang.

On peut donc affirmer avec confiance, que la poudre de M. Keyſer, & que ſes dragées dont elle fait toute la vertu, ne valent pas dans le traitement des maux vénériens, l'uſage de l'Æthiops minéral par déflagration, de la panacée mercurielle ou du mercure doux, ſoit parce que les doſes qu'il donne de ſa poudre, ſont beaucoup plus petites que celles qu'on donne de ces différens remédes, ſoit parce que l'activité de ſa poudre eſt beaucoup moindre que celle de ces autres remedes. Cependant tout le monde convient que l'effet de ces remedes eſt toujours très-incertain dans le traitement des maux vénériens, & pour l'ordinaire très-inſuffiſant.

Mais on peut affirmer avec beaucoup plus de certitude encore, que l'effet de la poudre & des dragées du ſieur Keyſer, ne peut point être comparé avec l'effet des frictions mercurielles, méthodiquement adminiſtrées. Ce n'eſt que par-là qu'on introduit dans le corps une quantité ſuffiſante de mercure, qu'on l'introduit immédiatement dans les parties affectées, & qu'on l'introduit par la peau ſans intéreſſer l'eſtomac ni les inteſtins, & ſans y cauſer aucune impreſſion. Ce n'eſt donc que par-là qu'on peut eſperer de détruire radicalement le virus vérolique dans toutes les parties du corps, & de guérir tous les maux qu'il cauſe, pourvu qu'on ſçache modérer, conduire, régler l'action du mercure ſelon les regles de l'art, & ſelon l'exigence des cas particuliers.

On pourroit par ces raiſons ſeules décider du peu de ſuccès qu'on doit attendre du remede du ſieur Keyſer, ſi en cette matiere les raiſons *à priori*, c'eſt-à-dire, fondées ſur ce qu'on ſçait, ou qu'on croit ſçavoir de la nature des remedes, ſuffiſoient pour porter un ju-

gement certain ſur leurs effets. Mais, vous ſçavez, Monſieur, qu'on ſe trompe ſouvent, quand on s'appuye en Médecine ſur de pareils raiſonnemens. C'eſt à l'expérience ſeule à décider *à poſteriori* avec certitude de l'effet, & par conſéquent de la vertu des remedes; & c'eſt l'expérience que nous devons conſulter pour juger de ceux du ſieur Keyſer: or, cette expérience eſt abſolument contre lui, & détruit ſans reſſource toutes les eſpérances qu'il tâche de donner de l'efficacité de ſon remede. Voici, Monſieur, des témoins qui dépoſent contre le ſuccès des dragées du ſieur Keyſer; des témoins inſtruits dans le traitement des maux dont il s'agit, & capables de juger de l'effet des remedes qu'on y employe; enfin, des témoins qui ſe ſont élevés publiquement & dans des écrits imprimés contre les dragées de M. Keyſer. Vous en connoiſſez ſans doute, Monſieur, beaucoup d'autres, & vous pouvez, ſi vous voulez, en augmenter ma liſte.

M. Thomas, Chirurgien de Biſſêtre, qui avoit été chargé en 1755 de fournir au ſieur Keyſer des malade

pour éprouver ſes dragées, a rendu un compte public des accidens funeſtes que ce remede cauſa, & du peu de ſuccès qu'il eut pour la guériſon des malades, dans ſon *Préſervatif ſur les dragées anti-vénériennes du ſieur Keyſer*, où il rapporte le certificat de MM. Latier, Docteur-Régent, & Médecin de l'Hôpital général, & Martinet, Chirurgien Major, qui ont vû & examiné deux des femmes ſur qui l'épreuve avoit été faite.

M. Dibon, Chirurgien du Roi dans la Compagnie des Cent-Suiſſes, rapporte de même pluſieurs exemples du mauvais ſuccès de ces dragées dans ſes *deux Lettres* de 1756, & dans ſes *deux Mémoires* de 1757 & de 1758.

M. le Grau, Major du Guet à cheval, qui a fait uſage des dragées de M. Keyſer, & qui en a reſſenti des effets violens ſans aucun ſuccès pour le mal contre lequel il les avoit priſes, s'explique fortement là-deſſus dans ſon *Avis au Public*, imprimé.

M. le Camus, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, parle dans les Journaux Œconomiques du *mois d'Août* 1756, & du *mois de Jan-*

vier 1757, de plusieurs malades, traités par le sieur Keyser, fort incommodés de l'usage de ses remedes, & finalement manqués. Il cite sur tous ces faits le témoignage de MM. de Laurembert, Marteau, Paris, ses collégues, & celui de MM. Brador, Chirurgien de Madame la Duchesse d'Orléans, & Goursault, Chirurgien du Châtelet de Paris.

L'Auteur du Traité des Tumeurs atteste *page* 428. du Tome II. qu'il avoit vû dans le mois d'Avril de la présente année *plus de douze personnes, qui après avoir pris le remede* de M. Keyser *pendant trois & quatre mois*, avoient le même *mal qu'auparavant & plus fort même, parce qu'il avoit empiré par le retardement.* Sûrement il a dû voir depuis ce tems là beaucoup d'autres personnes dans le même cas.

On me mande de Paris, Monsieur, car j'y ai plus d'une correspondance, qu'il n'est presque point de Médecin, ni de Chirurgien qui ne puisse citer de pareils exemples. On me marque en même tems que M. Keyser lui-même commence à se défier de son remede, & qu'il a refusé de se charger d'une

femme, bien malade, ſous prétexte que ſon mal n'étoit pas du reſſort de ſes dragées, & il a bien fait; car il l'auroit certainement manquée, comme il lui eſt déjà arrivé à l'égard d'une autre femme, dont il ſe chargea contre l'avis d'un Médecin qui tâchoit de l'en diſſuader; qu'il garda chez lui pendant cinq à ſix mois; à qui il fit prendre plus de cinq cens dragées; qu'il ne put pas guérir, & qu'il fallut renvoyer enfin au même Médecin qui l'avoit exhorté à ne pas l'entreprendre, & qui malgré le progrès que le mal avoit fait entre les mains de M. Keyſer, vint à bout de la guérir.

Qu'oppoſe le ſieur Keyſer à tant de faits ſi précis; à cette nuée de témoins, éclairés & connus; à ce cri général ? Deux foibles raiſons, qui font cependant le fond de ſa défenſe & par leſquelles il croit pouvoir établir le mérite de ſon remede : *l'une*, priſe des éloges que les Journaux, les Mercures, & peut-être même les Gazettes en ont fait : *l'autre*, fondée ſur les certificats nombreux donnés en faveur de ſon remede.

I. Il eſt vrai que les Mercures produiſent de tems en tems de longues liſtes des malades qu'il prétend avoir guéris ; mais ces malades ſont toujours des ſoldats aux Gardes-Françoiſes, car ce n'eſt que ſur eux que ſon remede opére efficacement. Il eſt vrai encore que quelques Journaux ont parlé avantageuſement de ſes dragées, & que le Journaliſte de Médecine même, ſi diſcret ſur cette matiere, à ce qu'il prétend, épuiſe ſon éloquence en ſa faveur, comme la plûpart des autres. Peut-être même que les Gazettes ſe ſont jointes aux Mercures & aux Journaux pour tenir le même langage.

Mais on ſçait à quel prix l'on obtient ces ſortes d'éloges. Il n'y a que les Empiriques qui veuillent employer de pareilles voies ; les gens d'honneur & de mérite attendent que leurs œuvres les faſſent connoître.

Quel avantage le ſieur Keyſer peut-il donc ſe promettre de pareilles louanges, données ſans connoiſſance & ſans réflexions. On ſçait qu'elles ne ſervent à Paris qu'à deshonorer ceux qui les achetent ; & au train que les choſes

commencent à prendre, la province même n'en ſera pas long-tems la dupe.

II. Il ſemble que les Certificats mériteroient un peu plus d'attention; mais quelle foule de réflexions ne s'éleve-t-il pas contre l'abus qu'on en fait.

1°. On ne produit jamais que les Certificats favorables, & on ſe garde bien de montrer ceux qui ne le ſont pas. De cette maniere, on ne ſçait que ce qui eſt avantageux à celui qui les préſente, & on ignore tout ce qui pourroit faire contre lui. Cependant comme il n'y a point de remedes qui réuſſiſſe également dans tous les cas & ſur tous les ſujets, il faut, pour décider de la confiance qu'il mérite, être informés de ſon ſuccès, à *charge* & à *décharge*.

2°. On n'a aucune certitude que les certificats qu'on produit, ſoient vrais. On n'en montre point les originaux; & quand on les montreroit, on ne connoît ni l'écriture, ni le ſeing, ni ſouvent même le nom de ceux qui les ont donnés. N'eſt-il pas facile de multiplier à ſon gré le nombre de ces certificats; & peut-on douter qu'on n'ait employé ſouvent un pareil artifice?

3°. Quand les certificats produits ſeroient véritablement de ceux dont ils portent le nom, en ſeroient-ils tous plus dignes de croyance. On les prend ordinairement de toutes mains; & dans le nombre de ceux qui les donnent, combien d'ignorans qui ne connoiſſent ni le mal dont ils prétendent avoir été guéris, ni le remede qui les a guéris, & à qui par conſéquent il eſt ſi aiſé d'en impoſer. Combien de *Fraters* auſſi ignorans que les malades mêmes, & plus préſomptueux, qui s'érigent en Eſculapes, & qui donnent des certificats peu judicieux.

4°. A l'égard des certificats qui peuvent venir de perſonnes mieux inſtruites, combien de raiſons doivent en infirmer la vérité. Les uns donnent par complaiſance les certificats qu'on leur demande : comment refuſer, diſent-ils, un plaiſir d'une ſi petite conſéquence. J'en ai vû pluſieurs de cette eſpéce, ſignés par des Médecins de réputation, mais trop faciles. D'autres les donnent par crainte. On connoît les gens qu'on veut intimider & obliger à déguiſer la vérité. Il y en a plus

plus d'un exemple dans la conduite du ſieur Keyſer. D'autres enfin, & en grand nombre, les donnent par intérêt. & M. Keyſer pourroit nous en dire des nouvelles. Il a envoyé des émiſſaires dans les principales villes du Royaume, & peut-être de l'Europe. Il leur a vendu à bon marché de ſes dragées, & les a exhortés de les faire valoir chacun dans l'endroit qu'il a choiſi. Ils regardent tous cette commiſſion comme le fondement de leur fortune ; & Dieu ſçait avec quel zele ils prônent ce remede comme infaillible, & donnent des certificats au ſieur Keyſer tels qu'il les demande.

5°. C'eſt par ces moyens que tous les Empiriques tâchent d'accréditer les remedes qu'ils vendent. Il n'en eſt point qui ne produiſe des certificats très-forts & très-nombreux. Le ſieur Keyſer eſt encore fort loin d'en être auſſi bien pourvu que le ſieur Cotet pour ſon élixir, le ſieur Arnould pour ſes ſachets, le ſieur Chartrey pour ſa poudre purgative, & tant d'autres pour leurs ſecrets chimériques. Le ſieur Keyſer prétend-il qu'on doive déférer à de pareilles

preuves pour ce tas d'Empiriques ? Mais s'il les croit insuffisantes pour les autres, comment ose-t-il y compter en sa faveur ?

Je lui conseille donc d'abandonner tout ce vain étalage, & de se fixer à la seule preuve qui puisse décider la question. Il ne suffit pas d'alléguer les éloges des Mercures & des Journaux, il ne suffit pas de présenter des certificats de Bordeaux, de Marseille, de Grenoble, qui disent que ses dragées y font des cures merveilleuses : il faut les faire ces cures-là à Paris, & les faire sous les yeux des personnes instruites & capables d'en décider. On peut lui dire ce qu'un railleur dit autrefois à un homme, qui se vantoit d'avoir fait un saut merveilleux dans l'Isle de Rhodes, *Voici*, lui dit-il, *l'Isle de Rhodes, faites ici devant nous le saut dont vous vous vantez : En Rhodus, en & saltus.*

Mais pour faire cette épreuve, il ne faut pas choisir pour juge l'Académie Royale des Sciences. Je connois & je respecte les lumieres supérieures de ceux qui la composent, soit dans l'Astronomie, dans la Géométrie, dans la

Méchanique, ſoit dans l'Anatomie, la Chymie & la Botanique. Mais ces Sciences ne rendent pas capables de décider dans l'épreuve dont il s'agit. Il faut pour cela des Praticiens conſommés, qui ſçachent diſtinguer une maladie dont le diagnoſtic eſt de ſa nature très-difficile, qu'on méconnoît ſouvent où elle eſt, & qu'on croit ſouvent reconnoître où elle n'eſt pas; qu'on confond ſi facilement & ſi communément avec le ſcorbut, les écrouelles, les rhumatiſmes, la goutte, &c, *Judicium difficile.* Il faut ſur-tout des Praticiens qui ſoient capables de juger de la réalité de la guériſon; car ſouvent les accidens ne ſont que palliés, ſans que la cauſe en ſoit détruite. Souvent les accidents ſubſiſtent, mais les malades les cachent. Quelquefois on ne reconnoît pas le germe du mal, qui ne ſe cache que pour reparoître avec plus de violence. A quoi peut ſervir dans tous ces différens cas la connoiſſance des ſciences Académiques, à quelque dégré qu'on la ſuppoſe?

Je prévois, Monſieur, que vous m'objecterez qu'il y a dans l'Académie des

Sciences, des Médecins très-instruits, & en qui se trouvent réunies les qualités nécessaires pour être juges dans cette matiere. J'en conviens, Monsieur ; mais ces Médecins sont trop sages pour oublier qu'ils ne sont de l'Académie qu'en qualité d'Anatomistes, de Chymistes, de Botanistes ; & que ce n'est pas en cette qualité qu'ils peuvent juger de la valeur du remede du sieur Keyser. D'ailleurs, Monsieur, s'ils pouvoient ne pas faire cette réflexion, leur conduite pourroit tirer à conséquence. Je sçais que les Médecins qui sont aujourd'hui de l'Académie des Sciences, sont des Praticiens habiles & instruits ; mais c'est un bonheur qui n'est pas toujours arrivé, & qui peut-être n'arrivera jamais plus au même dégré ; car les grands Praticiens ne recherchent point, & n'ont jamais recherché d'être de ce corps, parce qu'ils n'ont pas cru que cela pût s'accorder avec leurs occupations. Or, s'il arrive jamais que les Médecins qui seront de l'Académie, ne soient que des Anatomistes, des Chymistes, & des Botanistes, faudra-t-il dans ce cas leur dé-

férer le jugement des queſtions de pure Médecine, & des queſtions ſur-tout qui demandent la connoiſſance de la plus grande pratique ? Il eſt bien évident que non. Il eſt donc évident auſſi que s'il ne faut pas leur attribuer dans ce cas la déciſion des queſtions de Médecine ; il ne faut la leur attribuer jamais ; car on ne peut pas compter raiſonnablement ſur un haſard auſſi heureux que celui qui raſſemble aujourd'hui tant de Médecins Praticiens dans l'Académie.

J'oubliois, Monſieur, de vous dire une raiſon encore plus forte, & que vous ſçavez mieux que moi. La Faculté, inſtruite des démarches du ſieur Keyſer, & les regardant comme contraires à ſes droits indubitables, a rappellé ſes Docteurs auprès d'elle, en les exhortant, & en même-tems en leur enjoignant de ne point accepter d'aucune autre Compagnie, la commiſſion de juger & de décider des épreuves que le ſieur Keyſer offre de faire ſur la vertu de ſon remede. Ces Médecins qui ſçavent ce qu'ils doivent à la Faculté leur mere, reconnoîtront ſa voix ; & voilà l'Académie privée des ſeuls

juges qu'elle pouvoit employer dans cette discussion.

Il faut donc que le sieur Keyser revienne à la Faculté, & c'est-là le seul tribunal compétent. C'est devant elle, ou devant les Médecins qu'elle commettra, que doivent se faire les épreuves de son remede. Si elles réussissent, la Faculté lui en donnera les certificats les plus authentiques & les plus décisifs, & les lui donnera avec joie ; car elle souhaite sincérement les progrès de la Médecine, & est toujours prête à favoriser les découvertes utiles. Mais aussi ; si le succès ne répond pas à son attente, qu'il n'espere de la Faculté ni grace ni complaisance. Elle est incapable de trahir son devoir & de laisser accréditer, comme bon & utile, un remede qu'elle aura reconnu inefficace.

C'est au sieur Keyser à se bien examiner. S'il est aussi sûr, qu'il le dit, de l'effet de son remede, le succès est certain, & il se tirera de cette épreuve avec gloire. Je ne lui cache pas que le revers sera fâcheux pour lui dans la supposition contraire. Mais au point où les choses sont venues, il ne

lui eſt plus permis de reculer : il faut juſtifier devant la Faculté ce qu'il avance, ou renoncer à l'eſpérance de faire illuſion à perſonne. De ſi puiſſans motifs doivent le déterminer. Auroit-il moins de confiance en ſon remede, que le Fumigateur en ſa fumigation, lequel n'héſita point à prendre la Faculté pour juge ? Je ſçais ; & il ſçait ſans doute lui-même, que le ſuccès ne fut pas heureux pour cet Empirique ; mais enfin, dût-il lui en arriver autant, il eſt beau de périr ſur la bréche, comme le Fumigateur.

Si le ſieur Keyſer prend le parti que je lui propoſe, comme je crois qu'il le doit, je vous prie très-inſtamment, Monſieur, de m'inſtruire ponctuellement de tout ce qui ſe paſſera dans cette affaire. Je ſuis, &c.

POST-SCRIPTUM.

Il faut, Monſieur, que vous ayez dit que j'écrivois ſur les Dragées de M. Keyſer, car il me vient de Paris des lettres de tous côtés pour m'informer des mauvais ſuccès qu'elles continuent d'y avoir. Deux Docteurs Régents de

la Faculté de Médecine, me mandent ſéparément, qu'ils voient des malades, qui après avoir pris long-tems des dragées du ſieur Keyſer, & en avoir été fort incommodés, ſont ſortis de ſes mains en plus mauvais état qu'ils n'y étoient entrés, & ſe font actuellement traiter ſous leurs yeux par la voie des frictions. Trois Chirurgiens de S. Côme, m'ont envoyé des relations pareilles, où l'on fait des deſcriptions encore plus touchantes de ce que les malades avoient ſouffert entre les mains de M. Keyſer, & du triſte état où ils étoient quand ils l'ont quitté.

Je n'ai garde, Monſieur, de vous envoyer tous ces détails, parce que je crois que vous en ſçavez ſur cela plus que moi; mais je ne ſçaurois m'empêcher de vous communiquer une relation écrite par le malade même, dont la naïveté paroît garantir la vérité. Le malade ſe nomme ſans façon au pied de ſa relation, mais je crois devoir ſupprimer ſon nom. Le valet de chambre de M. le Maréchal Duc de Biron le connoît, & cela ſuffit pour l'inſtruction de M. Keyſer.

J'AI pris pendant un an le remede par ſieur Keyſer, qui m'étoit adminiſtré par le ſieur Dupont, valet-de-chambre de Monſieur le Duc de Biron, pour un écoulement vénérien. Les trois premiers mois, on m'a donné par jour quatre dragées, deux le matin, & deux le ſoir, de la groſſeur d'un pois. Au bout de ce tems, on me dit que je devois être guéri, quoique l'écoulement ſubſiſtât. Sur ce témoignage j'ai vû une fille. Un mois après, comme j'étois toujours ſouffrant, je me ſuis plaint au valet-de-chambre de M. le Duc de Biron, qui m'a réitéré les dragées comme auparavant, à l'exception que celles du ſoir étoient, à ce que l'on m'a dit, différentes : elles l'étoient réellement pour la couleur. Ce ſecond traitement a encore duré trois autres mois. L'on m'a laiſſé repoſer environ un mois pour voir ſi mon écoulement ceſſeroit de lui-même. Comme il ne tariſſoit point, on m'a fait recommencer ſur nouveaux frais ; même traitement, même ſuccès. Pendant tout ce tems, j'ai eu continuellement des coliques affreuſes, & quelques envies de vomir. Au bout de l'année complette, je ne pouvois plus digé-

rer, ni marcher, ni remuer les membres : j'avois auſſi des étourdiſſemens & beaucoup des bluettes : j'étois & ſuis encore ſourd. Dans cette criſe, il m'a paru de nouveau quatre chancres, la fiévre, dépôt aux teſticules, ce qui a fait craindre pendant cinq ſemaines pour ma vie, malgré les ſecours méthodiques qu'on s'empreſſoit de me donner. Tout ceci eſt à la connoiſſance de plus de vingt perſonnes, toutes dignes de foi. Il me reſte à préſent à me faire guérir, à quoi je me diſpoſe. A Paris le 15 Septembre 1759.

Au reſte, ſçaviez-vous, Monſieur, que le ſieur Keyſer débitoit à Paris, il y a ſix ou ſept ans, une poudre rouge fébrifuge, avec laquelle il prétendoit guérir toutes ſortes de fiévres intermittentes ſans ſaignées, ni purgations. On m'en a envoyé pluſieurs paquets, mais cette poudre ne prit pas dans le public, & comme il falloit vivre, il y a ſubſtitué la poudre blanche anti-vénérienne, dont il fait ſes dragées. Quelque peine qu'il prenne pour tâcher d'étayer ce nouveau remede, je prévois que la poudre blanche aura bien-tôt le ſort de la poudre rouge.

ANALYSE

De Meſſieurs PIAT & CADET, Maîtres Apoticaires Aſſociés, à Paris.

LA Poudre dont M. Keyſer compoſe ſes dragées Anti-vénériennes eſt d'un blanc ſale. Elle blanchit l'or & le cuivre, lorſqu'on les frotte avec cette Poudre, ce qui peut ſervir à prouver qu'elle eſt une compoſition mercurielle. La premiere impreſſion qu'elle laiſſe ſur la langue, lorſqu'on la goutte, n'eſt preſque pas ſenſible ; mais peu après il reſte dans la bouche un goût fade & métallique, qui ne ſe détruit qu'avec peine. Cette Poudre miſe & agitée dans de l'eau chaude, ſe colore en un jaune ſale ; cette couleur jaune nous ayant fait ſoupçonner dans cette Poudre l'acide vitriolique, uni au mercure, nous l'avons comparée au turbith minéral, & nous en avons fait l'expérience ſuivante.

Nous avons pris un demi-gros de la

Poudre de M. Keyser, nous l'avons mis dans une petite cuilliere de fer; cette cuilliere a été exposée sur des charbons ardens; quelques minutes après, lorsque la cuilliere a commencé à s'échauffer, nous en avons vû s'élever des vapeurs, & dans le même tems, nous avons remarqué que la surface interne de la cuilliere, étoit garnie de petits globules de mercure, que le feu faisoit aussi-tôt disparoître. Alors nous avons apperçu dans la cuilliere une matiere noire qui a pris feu, comme auroit fait de l'amadou, & qui a laissé une poudre de couleur de saffran de Mars.

Surpris de cette couleur, nous imaginâmes devoir l'attribuer à quelques portions de fer que la partie saline de la Poudre auroit pénétré & réduit à l'état de chaux. Nous répétâmes l'expérience dans une capsule de verre, & nous y reconnûmes les mêmes phénomènes que dans la cuilliere de fer. Le turbith minéral a été éprouvé de la même maniere, dans le même tems & au même feu. Nous n'y avons observé autre chose, sinon que sa couleur s'est

foncée au rouge du *minium*; jetté alors sur un marbre, il a repris sa premiere couleur jaune en refroidissant.

Cette expérience toute simple qu'elle est, fait voir la volatilité de la Poudre de M. Keyser, & la fixité du turbith minéral. Elle prouve aussi que cette Poudre n'est pas du turbith.

Nous avons pris deux gros de la Poudre, nous les avons mis dans un matras d'Italie, nous avons versé par-dessus deux onces d'eau distillée. Le matras a été exposé au feu pendant sept à huit minutes, ayant soin de l'agiter, pour empêcher que la Poudre ne se précipitât au fond. Le mélange, en bouillant, s'est élevé subitement jusqu'au col du matras, & nous en avons vû sortir une quantité de grosses bulles d'air.

Quoique l'eau fût chaude, lorsque nous l'avons versée sur la Poudre, elle ne lui a fait contracter aucune nuance de jaune. L'ébullition n'en a pas fait davantage; mais au lieu de devenir jaune, elle a pris une couleur cendrée. Cette variété doit paroître d'autant plus étonnante que nous venons de

dire, qu'il suffisoit d'agiter cette Poudre dans de l'eau chaude, pour lui donner la couleur jaune.

Intrigués de cette contradiction, & ne pouvant en deviner la cause, nous avons répété différens mélanges, qui nous ont appris que l'eau chaude & la froide, opere de la même maniere sur cette Poudre, c'est à-dire, que si l'on y verse une petite quantité d'eau proportionnée, froide, ou chaude, on n'obtiendra pas la couleur jaune. Mais que cette couleur se manifestera telle que nous l'avons annoncée d'abord, si l'on emploie une grande quantité d'eau; nous n'entreprenons pas de donner raison de ce phénomène. Nous nous contentons de le rapporter.

Le mêlange, après avoir bouilli, comme nous venons de le dire, a été jetté sur un filtre, la Poudre restante ayant été séchée dans le filtre même, à une douce chaleur, a pesé un gros & quarante-huit grains.

La liqueur filtrée étoit limpide & sans couleur : la dégustation nous y a fait reconnoître un goût semblable à celui d'une eau mercurielle affoiblie ;

ce qui nous a donné lieu de croire qu'elle étoit chargée d'un sel quelconque uni à du mercure : cette liqueur évaporée jusqu'à un certain point dans une capsule de verre, à la chaleur du bain-marie, a fourni un sel neigeux & argentin, qui, dissous dans l'eau distillée, a donné avec l'alkaly fixe un précipité jaune-citron, & avec l'alkaly volatil, un précipité gris-d'ardoise.

Voulant faire la comparaison de ce sel avec le sublimé corrosif, nous avons dissout de ce dernier dans de l'eau distillée. L'alkaly fixe, versé dans cette dissolution, a produit un précipité rouge-orangé, & l'alkaly volatil, un précipité très-blanc.

Non contens de cette expérience, nous avons eu recours à la distillation, dans l'idée que s'il y avoit dans la Poudre la moindre partie de sublimé corrosif, il se manifesteroit par la sublimation. C'est pourquoi nous avons mis dans une petite cornue de verre luttée, quatre gros de la Poudre ; la cornue placée sur les barres d'un fourneau de réverbere, on y a adapté un récipient que l'on a exactement lutté. Le feu a

été administré par dégrés. Il a passé dans le récipient quelques gouttes d'une liqueur très-claire, auxquelles ont succédé des vapeurs blanches qui se sont condensées en liqueur : il s'est ensuite élevé au col de la cornue du mercure, sous la forme ordinaire de globules ; la matiere restante dans la cornue étoit noire. Le feu a été poussé au point de faire rougir la cornue. Alors son col s'est garni de taches noires, & la matiere du fond n'a pas changé de couleur ; mais ayant donné un peu d'air aux jointures, par le moyen d'une tubulure que nous y avions pratiquée, la matiere noire a brûlé comme de l'amadou, & a pris la couleur d'un saffran de Mars.

Les vaisseaux refroidis, nous avons trouvé dans le récipient deux scrupules de liqueur distillée, ayant l'odeur du vinaigre radical le plus concentré. La cornue cassée, nous avons ramassé les globules de mercure, qui ont pesé près de trois gros ; & la matiere restante dans la cornue a pesé huit grains, quoique par son volume elle parût devoir en peser quinze ou vingt.

L'odeur du vinaigre s'étant ſenſiblement manifeſtée dans cette Analyſe, nous avons ſaturé la liqueur du récipient avec de l'huile de tartre par défaillance, il s'eſt auſſi-tôt formé, à la ſuperficie du mêlange, un ſel folié très-blanc, qu'une légere & prompte évaporation a rendu ſemblable à une terre foliée de tartre bien préparée, du moins à en juger par ſa configuration & par la propriété qu'il a de ſe réſoudre en liqueur lorſqu'il eſt expoſé à l'air ; car il en differe, en ce qu'il blanchit le cuivre, & qu'il laiſſe dans la bouche un goût fade & déſagréable, qui ne ſe perd qu'avec peine : ce qui prouve que dans la diſtillation de cette Poudre, l'acide radical du vinaigre volatiliſe avec lui une portion de mercure, de même que dans la diſtillation des cryſtaux de Vénus, l'acide du vinaigre volatiliſe de cuivre.

La terre foliée de tartre n'étant autre choſe que l'alkaly fixe uni à l'acide du vinaigre concentré ; cette derniere expérience prouve clairement que la préparation de M. Keyſer, eſt un mercure uni à un acide végétal très-concen-

tré, & vraiſemblablement à l'acide radical du vinaigre.

Cette union du mercure à un acide végétal, eſt digne d'attention. Elle n'eſt cependant pas auſſi intime que l'union du mercure avec les acides minéraux; puiſque la moindre chaleur eſt ſuffiſante pour en déſunir les parties, & qu'au contraire la combinaiſon du mercure avec les acides minéraux, ſur-tout avec l'acide du vitriol & l'acide du ſel marin, ſouffre un feu aſſez vif dans les vaiſſeaux fermés, ſans ſe décompoſer, & que le feu ſemble même en unir davantage les parties.

Tels ſont exactement les produits que nous a fourni l'Analyſe ſcrupuleuſe que Monſeigneur le Maréchal Duc de Biron nous a chargé de faire, en nous remettant lui-même la Poudre de M. Keyſer, ſur laquelle nous avons fait les expériences dont nous rendons compte, & deſquelles il réſulte; que cette Poudre n'eſt ni un turbith minéral, ni un ſel nitreux mercuriel, puiſqu'elle ne nous a fourni aucune vapeur d'acide nitreux; ni un ſublimé corroſif, ni un mercure doux; mais un mer-

cure uni à l'acide végétal le plus concentré.

Les Dragées qui nous ont été remises en même-tems que la Poudre, ne sont autre chose que la Poudre même, dont on a fait une pâte avec de la manne, & que l'on a divisée en pillules de quatre grains. Fait à Paris, le 8 Juin 1759.

Signé, PIAT & CADET.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Recueil de Pieces concernant le Traité des Tumeurs, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 7 Septembre 1759.

BARON.